



John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

★ ADAMS

★ 232.1

Vol. IV

curiosities
in nature





OE U V R E S

D E

MR. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

X^v ADAMS 232.)

v. 24.

A N N A L E S

D E

L' E M P I R E

D E P U I S

C H A R L E M A G N E ,

F R A G M E N S S U R Q U E L Q U E S
R É V O L U T I O N S D A N S L' I N D E ,

F R A G M E N S S U R L' H I S T O I R E G É N É R A L E ,

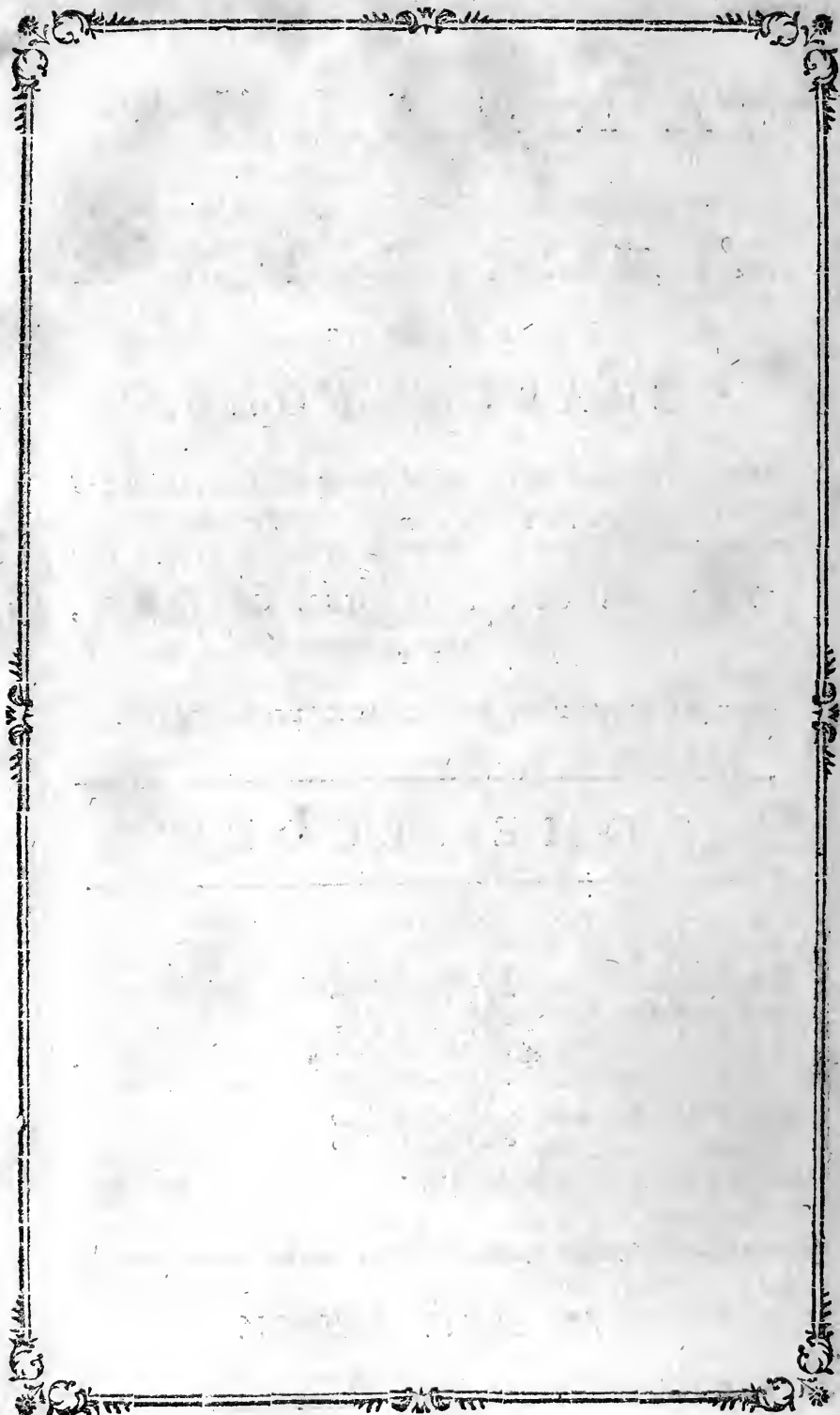
E T

D I V E R S A U T R E S M O R C E A U X H I S T O R I Q U E S .

T O M E S E C O N D .



M. DCC. LXXV.





(I)



A N N A L E S

D E

L' E M P I R E

D E P U I S

C H A R L E M A G N E.

S E C O N D E P A R T I E.

F E R D I N A N D I,

Q U A R A N T E - D E U X I È M E E M P E R E U R.

1557.

L'ABDICTION de Charles-Quint laisse la puissance des puissances d'Allemagne affermie. La maison d'Autriche divisée en deux branches est ce qu'il y a de plus considérable dans l'Europe : mais la branche espagnole très-supérieure à l'autre, toute occupée d'intérêt séparés de l'empire, ne fait plus servir les troupes espagnoles, italiennes, flamandes à la grandeur impériale.

Ferdinand I. a de grands états en Allemagne ; mais la haute-Hongrie qu'il possède, ne lui rapporte pas à beaucoup près de quoi entretenir assez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohême semble porter le joug à

Annales de l'empire. II. Part.

A

regret , & Ferdinand ne peut être puissant , que quand l'empire se joint à lui.

La première année de son règne est remarquable , par la diète de Ratisbonne , qui confirme la paix de la religion , par l'accommodement de la maison de Hesse , & de celle de Nassau.

L'électeur Palatin , celui de Saxe , & le duc de Clèves choisis pour austrègues , adjugent le comté de Darmstadt à Philippe landgrave de Hesse , & le comté de Dietz à Guillaume de Nassau.

Cette année est encore marquée par une petite guerre , qu'un archevêque de Brême , de la maison de Brunswick , fait à la Frise. On vit alors de quelle utilité pouvait être la sage institution des cercles & des directeurs des cercles par Frédéric III & Maximilien. L'assemblée du cercle de la basse Saxe rétablit la paix.

Enfin le 28 Février les électeurs confirment à Francfort l'abdication de Charles , & le règne de son frère. On envoie une ambassade au pape qui ne veut pas la recevoir , & qui prétend toujours que Ferdinand n'est pas empereur. Les ambassadeurs font leur protestation & se retirent de Rome. Ferdinand n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome , de prétendre qu'on ne peut être empereur sans sa permission !

Le duché de Sleswich est encore reconnu indépendant de l'empire.

1 5 5 8.

Le plus grand événement de cette année est la mort de Charles - Quint , le 21 Septembre 1558. On fait que par une dévotion bizarre , il avait fait célébrer ses obsèques avant sa dernière maladie , qu'il y avait assisté lui-même en habit de deuil , & s'était mis dans la bière au milieu de l'église de St. Just , tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il sembla dans les dernières ac-

tions de sa vie, tenir un peu de Jeanne sa mère, lui qui n'avait sur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme sensible aux plaisirs. Son esprit rassemblait tant de contrastes, qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut soupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de Luther. Jusqu'où va la faiblesse & la bizarrerie humaine ! Maximilien voulut être pape. Charles - Quint meurt moine, & meurt soupçonné d'hérésie.

Depuis les funérailles d'Alexandre, rien de plus superbe que les obsèques de Charles-Quint dans toutes les principales villes de ses états. Il en coûta soixante & dix mille ducats à Bruxelles, dépenses nobles, qui en illustrant la mémoire d'un grand-homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore élever des monumens durables. Une ostentation passagère est trop peu de chose. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

I 5 5 9.

Ferdinand tient une diète à Augsbourg, dans laquelle les ambassadeurs du roi de France Henri II sont introduits. La France venait de faire la paix avec Philippe II roi d'Espagne à Cateau - Cambresis. Les Français par cette paix ne gardaient plus dans l'Italie que Turin & quelques villes, qu'ils rendirent ensuite ; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'empire pouvait redemander. A peine en parle-t-on à la diète. On dit seulement aux ambassadeurs qu'il sera difficile que la bonne intelligence subsiste entre la France & l'Allemagne tant que ces trois villes resteront à la France.

Le nouveau pape Pie IV n'est pas si difficile que Paul IV, & reconnaît sans difficulté Ferdinand pour empereur.

I 5 6 0.

Le concile de Trente si long-tems suspendu, est enfin

rétabli par une bulle de Pie IV du 29 Novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes ; il la signifie même aux princes protestans d'Allemagne ; mais comme l'adresse des lettres portait , à *nos très-chers fils* , ces princes qui ne veulent point être enfans du pape , renvoient la lettre sans l'ouvrir.

1 5 6 1.

La Livonie qui avait jusques-là appartenu à l'empire , en est détachée. Elle se donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie , branche des chevaliers teutoniques , s'étaient depuis long-tems emparés de cette province , sous la protection de l'empire : mais ces chevaliers ne pouvant point résister aux Russes , & n'étant point secourus des Allemands , cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais Sigismond donne le duché de Courlande à Godar Ketler , & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des séances à Trente.

1 5 6 2.

L'ambassadeur de Bavière conteste dans le concile la préséance à l'ambassadeur de Venise. Les Vénitiens sont maintenus dans la possession de leur rang. Une des premières choses qu'on discute dans le concile , est la communion sous les deux espèces. Le concile ne la permet , ni ne la défend aux séculiers. Son décret porte seulement , que l'église a eu de justes causes de la prohiber ; & les pères s'en rapportèrent pour la décision au jugement seul du pape.

Le 24 Novembre les électeurs à Francfort déclarent unanimement Maximilien fils de Ferdinand , roi des Romains. Tous les électeurs font en personne à cette

cérémonie les fonctions de leurs charges, selon la teneur de la bulle d'or. Un ambassadeur de Soliman assiste à cette solennité, & la rend plus glorieuse, en signant entre les deux empires une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. Soliman vieillissait & n'était plus si terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée, mais le corps de l'empire fut alors tranquille.

1563.

L'année 1563 est mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile si long, le dernier des écuméniques, qui ne servit ni à ramener les ennemis de l'église romaine, ni à les subjuguier. Il fit des décrets sur la discipline, qui ne furent admis chez presque aucune nation catholique, & il ne produisit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'église, & fait un antipape. Celui de Constance alluma à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, & attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte Raimond de ses états de Toulouse. Grégoire VII mit tout en feu au huitième concile de Rome en excommuniant l'empereur Henri IV. Le quatrième de Constantinople contre Pothius, du tems de Charles *le chauve*, fut le champ des divisions. Le second de Nicée sous Irène fut encore plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les disputes des monothélites furent sur le point d'ensanglanter le troisième de Constantinople. On sait que les orages agitèrent les conciles tenus au sujet d'Arius. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

1564.

Ferdinand meurt le 25 Juillet. Un testament qu'il avait fait vingt ans auparavant en 1543, & auquel il ne dé-

rogea point par ses dernières volontés, jetta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de Ferdinand & de Charles-Quint s'éteignît, les états autrichiens reviendraient à sa fille Anne, seconde fille de Ferdinand, épouse d'Albert second duc de Bavière, & à ses enfans. L'événement prévu est arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le testament de Ferdinand, aussi-bien que le contrat de mariage de sa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événemens funestes.

On peut remarquer que cette duchesse de Bavière Anne avait pris, ainsi que toutes ses sœurs, le titre de reine de Hongrie dans son contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine sans l'être, comme on se nomme archiduchesse sans posséder l'archiduché : mais cet usage n'a pas été suivi.

Au reste Ferdinand laissa par son testament à Maximilien son fils roi des Romains, la Hongrie, la Bohême, la haute & basse Autriche.

A son second fils Ferdinand, le Tirol, & l'Autriche antérieure.

A Charles, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il possédait en Istrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent divisés; mais l'empire, qui resta toujours dans la maison, fut l'étendard auquel se réunissaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'apercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus essentiel que les deux branches principales de la maison impériale, c'est-à-dire, l'espagnole, & l'autrichienne, fussent toujours d'intelli-

gence. C'était - là ce qui rendait l'Italie soumise , & mettait le St. Siège dans la dépendance de cette maison.

M A X I M I L I E N I I.

Q U A R A N T E - T R O I S I È M E E M P E R E U R .

1 5 6 4.

L'Empire , comme on le voit , était devenu héréditaire sans cesser d'être électif. Les empereurs depuis Charles-Quint ne passait plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer , & une couronne d'or. La puissance prépondérante en Italie était Philippe second , qui vassal à la fois de l'Empire & du St. Siège, dominait dans l'Italie & dans Rome par sa politique , & par les richesses du nouveau monde dont son père n'avait eu que les prémices , & dont il recueillait la moisson.

L'Empire sous Maximilien second , comme sous Ferdinand premier , était donc en effet l'Allemagne suzeraine de la Lombardie ; mais cette Lombardie étant entre les mains de Philippe II , appartenait plutôt à un allié qu'à un vassal. La Hongrie devenait le domaine de la maison d'Autriche , domaine qu'elle disputait sans cesse contre les Turcs , & qui était l'avant - mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la première année de son règne est obligé , comme son père & son aïeul , de soutenir la guerre contre les armées de Soliman.

Ce sultan qui avait lassé les généraux de Charles-Quint & de Ferdinand , fait encore la guerre par ses lieutenans dans ces dernières années de sa vie. La Transilvanie en était le prétexte ; il y voulait toujours nommer un vavode tributaire : & Jean-Sigismond fils de cette reine de

Hongrie qui avait cédé ses droits pour quelques villes en Silésie, était revenu mettre son héritage sous la protection du sultan, aimant mieux être souverain tributaire des Turcs que simple seigneur. La guerre se faisant donc en Hongrie. Les généraux de Maximilien prennent Tokai au mois de Janvier. L'électeur de Saxe Auguste était le seul prince qui secourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & protestans songeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les divisait. La plupart des catholiques en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient seulement qu'on leur permit de communier avec du pain & du vin. Les prêtres à qui l'usage avait permis de se marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. Maximilien II demande au pape ces deux points; Pie IV à qui le concile avait adonné la décision du calice, le permet aux laïques Allemands & refuse les femmes aux prêtres; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

I 5 6 5.

On fait une trêve avec les Turcs qui restent toujours maîtres de Bude : & le prince de Transylvanie demeure sous leur protection.

Soliman envoie le bacha Mustapha assiéger Malthe. Rien n'est plus connu que ce siège où la fortune de Soliman échoua.

I 5 6 6.

Malgré l'affaiblissement de pouvoir impérial depuis le traité de Passau, l'autorité législative résidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur; quand il n'avait pas à faire à des princes trop puissans.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg Jean-Albert , & son frère Ulric. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits sur la ville de Rostock. Les habitans prouvaient qu'ils étaient exempts de ces droits. Les deux frères se faisaient la guerre entr'eux , & s'accordaient seulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commission impériale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de Soliman prend la ville de Chio sur les Vénitiens. Maximilien en prend occasion de demander dans la diète d'Augsbourg plus de secours qu'on n'en avait accordés à Charles-Quint , lorsque Soliman était devant Vienne. La diète ordonne une levée de soldats , & accorde des mois romains pour trois ans , ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman qui touchait à sa fin , n'en faisait pas moins la guerre. Il se fait porter à la tête de cent mille hommes , & vient assiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ses janissaires y entrent le sabre à la main deux jours après sa mort.

Ce comte de Serin qui commandait dans Zigeth , est tué en se défendant , après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-visir envoie la tête de Serin à Maximilien , & lui fait dire que lui-même aurait dû hasarder la sienne , pour venir défendre sa ville , puisqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de Maximilien , la mort de Soliman , & l'approche de l'hiver , servent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohême profitent du mauvais succès de la campagne de l'empereur , pour lui demander le libre exercice de la confession d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commencent en même

tems , & tout était déjà en feu en France au sujet du calvinisme ; mais Maximilien fut plus heureux que Philippe II & que le roi de France. Il refusa la liberté de conscience à ses sujets , & son armée qui avait peu servi contre les Turcs , mit chez lui la tranquillité.

1567.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maison électorale de Saxe , dépouillée de son électorat par Charles-Quint.

L'électorat donné , comme on a vu , à la branche cadette , devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé Groumbach proscrit avec plusieurs de ses complices pour quelques crimes , s'était retiré à Gotha chez Jean - Frédéric , fils de ce Jean - Frédéric , à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de se venger de l'électeur de Saxe Auguste , chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il était associé avec plusieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des conjurés pris à Dresde avoua le complot. L'électeur Auguste avec une commission de l'empereur , fit marcher ses troupes à Gotha. Groumbach que le duc de Gotha soutenait , était dans la ville avec plusieurs soldats déterminés attachés à sa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville ; mais enfin il fallut se rendre. Le duc Jean-Frédéric aussi malheureux que son père , est arrêté , conduit à Vienne dans une charette , avec un bonnet de paille attaché sur sa tête , ensuite à Naples ; & ses états sont donnés à Jean - Guillaume son frère. Pour Groumbach & ses complices ils furent tous exécutés à mort.

1568.

Les troubles des Pays - Bas augmentaient. Le prince d'Orange Guillaume le *taciturne*, déjà chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adresse à l'empereur, comme au premier souverain des Pays - Bas, toujours regardés comme appartenans à l'Empire : & en effet l'empereur envoie en Espagne son frère Charles d'Autriche archiduc de Gratz pour adoucir l'esprit de Philippe II : mais il ne put ni fléchir le roi d'Espagne, ni empêcher que la plupart des princes protestans d'Allemagne n'envoyassent du secours au prince d'Orange.

Le duc d'Albe gouverneur sanguinaire des Pays-Bas, presse l'empereur de lui livrer le prince d'Orange qui alors levait des troupes en Allemagne. Maximilien répond que l'empire ayant la juridiction suprême sur les Pays-Bas, c'est à la diète impériale qu'il faut s'adresser. Une telle réponse montre assez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laisse le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas à la tête des troupes allemandes contre d'autres troupes allemandes, sans se mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il assistât Philippe II son cousin dans cette affaire importante : d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec Selim II successeur du grand Soliman. Délivré du Turc, il semblait que son intérêt fût d'affermir la religion catholique. Mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Espagne à soumettre ses sujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conscience, il parut désapprouver la conduite de Philippe, en accordant bientôt dans l'Autriche la permission de suivre la confession d'Ausbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permission. Tout cela découvre un gouverne-

ment gêné, faible, inconstant. On eût dit que Maximilien craignait la puissance des ennemis de sa communion, & en effet toute la maison de Brandebourg était protestante. Un fils de l'électeur Jean-George, élu archevêque de Magdebourg, professait publiquement le protestantisme ; un évêque de Verden en faisait autant ; le duc de Brunswick Jules embrassait cette religion qui était déjà celle de ses sujets ; l'électeur Palatin & presque tout son pays était calviniste. Le catholicisme ne subsistait plus guère en Allemagne, que chez les électeurs ecclésiastiques, dans les états des évêques & des abbés ; dans quelques commanderies de l'ordre teutonique ; dans les domaines héréditaires de la maison d'Autriche & dans Bavière, & encore y avait-il beaucoup de protestans dans tous ces pays ; ils faisaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autorisait la liberté que Maximilien donnait en Autriche à la religion protestante ; mais une autre raison plus forte s'y joignait ; c'est que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des subsides considérables. Tout se faisait pour de l'argent dans l'Empire, qui dans ce tems-là n'en avait guère.

1569.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, voici une dispute de vanité. Le duc de Florence Cosme II, & le duc de Ferrare Alphonse, se disputaient la préséance. Les rangs étaient réglés dans les diètes en Allemagne : mais en Italie il n'y avait point de diète ; & ces querelles de rang étaient indécises. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur, François prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient épousé les sœurs de Maximilien. Les deux ducs remettent leur différend à son arbitrage. Mais, le pape Pie V. qui regardait le duc de Ferrare comme son feudataire, le duc de

Florence comme son allié, & toutes les dignités de ce monde comme des concessions du St. Siège, se hâte de donner un titre nouveau à Cosme; il lui confère la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie; comme si le mot de *grand* ajoutait quelque chose à la puissance. Maximilien est irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'empire, & de prévenir son jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'est point feudataire. Le pape soutient qu'il a non-seulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La dispute s'aigrit. Mais enfin le grand-duc qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

1570.

Diète de Spire, dans laquelle on rend presque tous les états à un frère du malheureux duc de Gotha qui reste confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & Jean-Sigismond prince de Transilvanie, qui est reconnu souverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puisque l'empereur avait une partie de ce royaume & les Turcs l'autre.

On y termine de très-grands différends qui avaient longtems troublé le nord au sujet de la Livonie. La Suède, le Dannemarck, la Pologne, la Russie s'étaient disputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'empire. Le roi de Suède Sigismond cède à Maximilien ce qu'il a dans la Livonie. Le reste est mis sous la protection du Dannemarck; on convient d'empêcher que les Moscovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck est comprise dans cette paix comme partie principale. Tous les privilèges de son commerce sont confirmés avec la Suède & le Dannemarck. Elle était encore puissante.

Les Vénitiens à qui les Turcs enlevaient toujours

quelque possession , avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Espagne. L'empereur refusait d'y entrer dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'empire Ottoman. Philippe II n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes ; mais ce fut pour envahir le marquisat de Final appartenant à la maison de Caretto. Les Génois avaient des vues sur ce coin de terre , & inquiétaient le possesseur. La France pouvait les aider. Le marquis de Caretto était à Vienne où il demandait justice en qualité de vassal de l'empire ; & pendant ce tems - là Philippe II s'emparait de son pays , & trouvait aisément le moyen d'avoir raison dans le conseil de l'empereur.

I 5 7 2.

Après la mort de Sigismond II , roi de Pologne , dernier roi de la race des Jagellons , Maximilien brigue sous main ce trône , & se flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambassade.

La république croit que son trône vaut bien la peine d'être demandé , elle n'envoie point d'ambassade ; & les brigues secrètes de Maximilien sont inutiles.

I 5 7 3.

Le duc d'Anjou l'un de ses compétiteurs , est élu le 1^{er} Mai , au grand mécontentement des princes protestans d'Allemagne , qui virent passer chez eux avec horreur ce prince teint du sang répandu à la journée de la St. Barthelemi.

I 5 7 4.

Le prince d'Orange , qui se soutenait dans les Pays-Bas par sa valeur & par son crédit contre toute la puissance de Philippe II , tient à Dordrecht une assem-

blée de tous les seigneurs & de tous les députés des villes de son parti. Maximilien y envoie un commissaire impérial pour soutenir en apparence la majesté de l'empire, & pour ménager un accommodement entre Philippe & les confédérés.

I 5 7 5.

Maximilien II fait élire son fils aîné Rodolphe roi des Romains dans la diète de Ratisbonne. La possession du trône impérial dans la maison d'Autriche devenait nécessaire par le long usage, par la crainte des Turcs, & par la convenance d'avoir un chef capable de soutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'empire n'en jouissaient pas moins de leurs droits. L'électeur Palatin fournissait des troupes aux calvinistes de France, & d'autres princes en fournissaient toujours aux calvinistes du Pays-Bas.

Le duc d'Anjou roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de Charles IX, ayant quitté la Pologne comme on se sauve d'une prison, & le trône ayant été déclaré vacant, Maximilien a enfin le crédit de se faire élire roi de Pologne le 15 Décembre.

Mais une faction opposée fait un sanglant affront à Maximilien. Elle proclame Etienne Battori, vaivode de Transilvanie, vassal du sultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un usurpateur. Les Polonais lui font épouser la sœur de Sigismond-Auguste, reste du sang des Jagellons.

Le czar, ou tsar de Russie, Jean, offre d'appuyer le parti de Maximilien, espérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moscou, toute grossière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui se sont manifestées de nos jours avec tant d'éclat.

La porte Ottomane de son côté menaçait de prendre le

parti d'Etienne Battori contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien essayait d'engager tout l'empire dans sa querelle ; mais les protestans au-lieu de l'aider à devenir plus puissant , se contentèrent de demander la libre profession de la confession d'Augsbourg pour la noblesse protestante qui habitait les pays ecclésiastiques.

I 576.

Maximilien très-incertain de pouvoir soutenir son élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de 49 ans le 12 Octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIÈME EMPEREUR.

I 577.

Rodolphe couronné roi des Romains du vivant de son père , prend les rênes de l'empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de Charles-Quint. Tout se faisait à l'ordinaire dans les diètes ; même forme de gouvernement , mêmes intérêts , mêmes mœurs. Rodolphe promet seulement à la première diète tenue à Francfort de se conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il est remarquable que les princes d'Allemagne proposent dans cette diète d'appaiser les troubles des Pays - Bas en diminuant l'autorité ainsi que la sévérité de Philippe II ; par-là ils faisaient sentir que les intérêts des princes & des seigneurs Flamands leur étaient chers , & qu'ils ne voulaient point que la

branche

branche aînée de la maison Autrichienne, en écrasant ses vassaux, apprit à la branche cadette à abaisser les siens.

Tel était l'esprit du corps germanique ; & il parut bien que l'empereur Rodolphe n'était pas plus absolu que Maximilien, puisqu'il ne put empêcher son frère l'archiduc Mathias d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre Philippe II ; de sorte qu'on voyait d'un côté dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, gouverneur au nom de Philippe II en Flandre, & de l'autre son neveu Mathias à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des soldats aux deux partis.

Rodolphe ne se remuait pas davantage pour l'irruption que les Russes faisaient alors en Livonie.

1 5 7 8.

Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confusion, de la guerre, de la politique ; & Philippe II n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme avait fait Charles-Quint, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc Mathias ne contribuant que de son nom à la cause des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange ; & le prince d'Orange n'en avait pas assez pour se passer de secours. Le prince Palatin Camisir, tuteur du jeune électeur Frédéric IV, qui avait marché en France avec une petite armée au secours des protestans, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes soutenir la cause des protestans & des mécontents dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France Henri III, qui portait le titre de duc d'Anjou, était aussi déjà appelé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince

Casimir , le duc d'Anjou & le prince d'Orange , tous quatre défunis ; & dom Juan d'Autriche , célèbre par la bataille de Lépante , seul contr'eux. On prétendait que ce même dom Juan aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que Philippe second avait fait de son autorité , & de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Dom Juan d'Autriche meurt le 1 Octobre , & on accuse Philippe II son frère de sa mort , sans autre preuve que l'envie de le rendre odieu.

1 5 7 9.

Pendant que la désolation est dans le Pays-Bas , & que le grand capitaine Alexandre Farnèse , prince de Parme , successeur de dom Juan , soutient la cause de Philippe II & de la religion catholique par les armes , Rodolphe fait l'office de médiateur ainsi que son père. La reine d'Angleterre Elizabeth , & la France , secouraient les confédérés d'hommes & d'argent , & l'empereur ne donne à Philippe II que de bons offices qui furent inutiles. Rodolphe était peu agissant par son caractère , & peu puissant par la forme que l'empire avait prise. Sa médiation est éludée par les deux partis. L'inflexible Philippe II ne voulait point accorder la liberté de conscience ; & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies à Utrecht dans cette année mémorable.

1 5 8 0.

Le prince d'Orange avait trouvé le secret de résister aux succès de Farnèse , & de se débarrasser de l'archiduc Mathias : cet archiduc se démit de son gouvernement équivoque , & demanda aux états une pension , qu'on lui assigna sur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

I 5 8 I.

Mathias se retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de stipuier sa pension, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les états généraux se soustraient juridiquement par un édit le 26 Juillet, à la domination du roi d'Espagne ; mais ils ne renoncent point à être état de l'empire. Leur situation avec l'Allemagne reste indécise. Et le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu asservir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner en 1583, & d'y laisser le prince d'Orange plus puissant que jamais.

I 5 8 2.

Grégoire XIII ayant signalé son pontificat par la réforme du calendrier, les protestans d'Allemagne ainsi que tout les autres de l'Europe, s'opposent à la réception de cette réforme nécessaire. Ils n'avaient d'autre raison, sinon que c'était un service que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour instruire, & que les peuples en recevant des loix dans l'astronomie, n'en reçussent dans la religion. L'empereur dans une diète à Augsbourg est obligé d'ordonner que la chambre impériale conservera l'ancien style de Jules-César, qui était bon du tems de César, mais que le tems avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiète cette année l'Empire. Gebhard de Truchsès archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embrassé la confession d'Augsbourg, & s'était marié secrètement dans Bonn avec Agnès de Mansfeld religieuse du monastère de Guerichen. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire, qu'un évêque marié ; mais cet évêque était électeur : il voulait épouser sa femme publiquement, & garder son électorat. Un

électorat est incontestablement une dignité séculière. Les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien, & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique, que le roi de Bohême, & les archevêques de Mayence & de Trèves. L'empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant, & cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre & le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale, qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

I 5 8 3.

Les princes protestans prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur Palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne, mais ils s'en tinrent là; & comme ils n'avaient point un intérêt personnel & présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu puissans. L'archevêque de Brême, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms, & quelques gentilshommes luthériens de Westphalie, donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'événement. Le prince de Parme d'un autre côté en envoyait

au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunswick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal au milieu de cette petite guerre.

L'empereur Rodolphe ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église & son électorat, s'il veut garder sa nouvelle religion & sa religieuse.

Le pape Grégoire XIII l'excommunie comme un *membre pourri*, & ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes protestans, mais ils ne font que des instances. Ernest de Bavière, Evêque de Liège, de Freisingen & d'Hildesheim, est élu électeur de Cologne, & soutient son droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince Palatin Casimir, qui secourut l'électeur dépossédé, mais ce fut pour très-peu de tems. Il ne resta bientôt plus à Truchsès que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de son compétiteur, en firent le siège, & Bonn se rendit bientôt.

I 5 8 4.

L'ancien électeur luttait encore contre sa mauvaise fortune. Il lui restait quelques troupes qui furent défaites; & enfin n'ayant pu être ni assez habile, ni assez heureux pour armer de grands princes en sa faveur, il n'eut d'autre ressource que d'aller vivre à la Haye avec sa femme, dans un état au-dessous de la médiocrité, sous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire resta paisible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trêve avec les Turcs fut prolongée. C'était à la vérité à la

charge d'un tribut ; & Rodolphe se croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'Amurath III.

I 5 8 5.

L'exemple de Gebhard de Truchses engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un est un fils de Guillaume duc de Clèves , qui renonce à l'évêché de Munster pour se marier ; l'autre est un évêque de Minden , de la maison de Brunswik.

I 5 8 6.

Le fanatisme délivre Philippe II du prince d'Orange , ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illustre fondateur de la liberté des Provinces-Unies est assassiné par Balthazard Gerar, Franc-Comtois ; il l'avait déjà été auparavant par un nommé Jaurigni , Biscayen , mais il était guéri de sa blessure. Salcède avait conspiré contre sa vie , & on observa que Jaurigni & Gerard avaient communiqué pour se préparer à cette action. Philippe II annoblit tous les descendans de la famille de l'assassin. Singulière noblesse ! l'intendant de la Franche-Comté, Mr. de Vanolles , les a remis à la taille.

Maurice son second fils succède à l'âge de dix-huit ans à Guillaume le taciturne. C'est lui qui devint le plus célèbre général de l'Europe. Les princes protestans d'Allemagne ne le secoururent pas , quoique ce fût l'intérêt de leur religion , mais ils envoyèrent des troupes en France au roi de Navarre , qui fut depuis Henri IV. C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes , & que Maurice ne l'était pas.

I 5 8 7.

Le prince Maurice continue toujours la guerre dans les Pays-Bas contre Alexandre Farnèse. Il fait quelques le-

vées aux dépens des états chez les protestans d'Allemagne : c'est tout le secours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maison d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de Rodolphe.

Le roi de Pologne Etienne Battori , vaivode de Transilvanie, étant mort le 13 Décembre 1586 , le czar de Russie Fœdor se met sur les rangs, mais il est unanimement refusé. Une faction élit Sigismond roi de Suède, fils de Jean III & d'une princesse du sang des Jagellons. Une autre faction proclame Maximilien, frère de l'empereur. Tous deux se rendent en Pologne à la tête de quelques troupes. Maximilien est défait, il se retire en Silésie, & son compétiteur est couronné.

I 5 8 8.

Maximilien est vaincu une seconde fois par le général de la Pologne Zamoski. Il est enfermé dans un château auprès de Lublin ; & tout ce que fait en sa faveur l'empereur Rodolphe son frère, c'est de prier Philippe II d'engager le pape Sixte V à écrire en faveur du prisonnier.

I 5 8 9.

Maximilien est enfin élargi après avoir renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi Sigismond avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majesté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

I 5 9 0.

Le seul événement qui peut regarder l'Empire, c'est la guerre des Pays-Bas, qui désole les frontières du côté du Rhin & de la Westphalie. Les cercles de ces provinces se

contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

I 5 9 I.

Henri IV qui avait son royaume de France à conquérir , envoie le vicomte de Turenne en Allemagne négocier des troupes avec les princes protestans. L'empereur s'y oppose en vain ; l'électeur de Saxe Christiern excité par le vicomte de Turenne , prêta de l'argent & des troupes , mais il mourut lorsque cette armée était en chemin , & il n'en arriva en France qu'une petite partie. C'est tout ce qui se passait alors de considérable en Allemagne.

I 5 9 2.

La nomination à l'évêché de Strasbourg cause une guerre civile , comme à Cologne , mais pour un autre sujet. La ville de Strasbourg était protestante. L'évêque catholique résidant à Saverne , était mort. Les protestans élisent Jean - George de Brandebourg , luthérien ; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur Rodolphe donne en vain l'administration à l'archiduc Ferdinand l'un de ses frères , avec une commission pour appaiser ce différend. Ni les catholiques , ni les protestans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine soutient son droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne , de Zurich & de Bâle donnent des troupes à l'évêque protestant ; elles sont jointes par un prince d'Anhalt , qui revenait de France , où il avait servi inutilement Henri IV. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire est mise en arbitrage l'année suivante ; & il fut enfin convenu en 1603 , que le cardinal de Lorraine reste-

rait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg Jean - George. On ne peut guère acheter un évêché plus cher.

I 5 9 3.

Une affaire plus considérable réveillait l'indifférence de Rodolphe. Amurath III rompait la trêve, & les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Bavière, & l'archevêque de Saltzbouurg, qui fournirent d'abord des secours. Ils joignirent leurs troupes à celles des états héréditaires de l'empereur.

Ferdinand frère de Rodolphe avait un fils nommé Charles d'Autriche, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un sénateur d'Augsbouurg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps considérable. Un comte Montécuculi en commandait un autre; ceux qui ont porté ce nom, ont été destinés à combattre heureusement pour la maison d'Autriche. Les Serin, les Nadaſti, les Palfi, étaient à la tête des milices hongroises. Les Turcs furent vaincus dans plusieurs combats; la haute Hongrie fut en sûreté, mais Bude resta toujours aux Ottomans.

I 5 9 4.

Les Turcs étaient en campagne, & Rodolphe tenait une diète à Augsbouurg au mois de Juin, pour s'opposer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les églises d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires? C'est la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroises, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc Mathias voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc Maximilien qui gouvernait la Carinthie & la

Croatie au nom de l'empereur son frère , se joint à lui : mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

I 5 9 5.

Par bonheur pour les impériaux , Sigismond Battori vaivode de Transilvanie , secoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit souvent ces princes passer tour-à-tour d'un parti à l'autre ; destinée des faibles obligés de choisir entre deux protecteurs trop puissans. Battori s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Transilvanie , & pour quelques places de Hongrie , dont il était en possession. Il stipule que s'il meurt sans enfans mâles , l'empereur comme roi de Hongrie , se mettra en possession de son état , & on lui promet en récompense , Christine fille de l'archiduc Charles , le titre d *illustrissimus* , & l'ordre de la toison d'or.

La campagne fut heureuse , mais les troncs établis à la porte des églises pour payer l'armée , n'étant pas assez remplis , les troupes impériales se révoltèrent & pillèrent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

I 5 9 6.

L'archiduc Maximilien commande cette année contre les Turcs. Mahomet III nouveau sultan vient en personne dans la Hongrie. Il assiège Agria qui se rend à composition , mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. Mahomet indigné contre l'aga des janissaires , qui avait permis cette perfidie , lui fait trancher la tête.

Mahomet défait Maximilien dans une bataille le 26 Octobre.

Pendant que l'empereur Rodolphe reste dans Vienne , s'occupe à distiller , à tourner , à chercher la pierre philosophale , que Maximilien son frère est battu par les Turcs , que Mathias songe déjà à profiter de l'inaction de Rodolphe pour s'élever ; Albert l'un de ses frères qui était

cardinal , & dont on n'avait point entendu parler encore , était depuis peu gouverneur de la partie des Pays - Bas restée à Philippe II. Il avait succédé dans ce gouvernement à un autre de ses frères l'archiduc. Ernest , qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal Albert d'Autriche. Il faisait la guerre à Henri IV , que Philippe II avait toujours inquiété depuis la mort de Henri III. Il prit Calais & Ardres.

Henri IV à peine vainqueur de la ligue , demande du secours aux princes protestans ; il n'en obtient pas , & se défend lui-même.

I 5 9 7.

Les Turcs sont toujours dans la Hongrie. Les paysans de l'Autriche foulés par les troupes impériales , se soulèvent , & mettent eux-mêmes le comble à la désolation de ce pays. On est obligé d'envoyer contre eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occasion pour les Turcs ; mais par une fatalité singulière , la haute Hongrie a presque toujours été le terme de leurs progrès , & cette année les révoltes des janissaires firent le salut de l'armée impériale.

I 5 9 8.

Le comté de Simeren retombe par la mort du dernier comte , à l'électeur Palatin.

Le roi d'Espagne Philippe II meurt à 72 ans , après quarante - deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe , sans que jamais ni son oncle Ferdinand ni son cousin Maximilien , ni son neveu Rodolphe eussent servi à ses desseins , ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné avant sa mort les Pays - Bas à l'infante Isabelle sa fille ; ce fut sa dot en épousant le cardinal archiduc Albert. C'était priver son fils Philippe III & la

couronne d'Espagne , d'une belle province ; mais les troubles qui la déchiraient , la rendaient onéreuse à l'Espagne ; & ce pays devait revenir à la couronne espagnole , en cas que l'archiduc Albert n'eût point d'enfans mâles , ce qui arriva en effet.

Il s'agissait de chasser les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains pendant trois ans pour cette guerre.

Le même Sigismond Battori qui avait quitté les Turcs , & fait hommage de la Transilvanie à l'empereur , se repent de ses deux démarches. On lui avait donné en échange de sa souveraineté & de la Valachie les mêmes terres qu'à la reine mère d'Etienné Jean-Sigismond , c'est-à-dire , Opelen & Ratibor en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie , il rentre dans ses états. Mais toujours inconstant & faible , il les cède à un cardinal son cousin. Ce cardinal André Battori se met aussi - tôt sous la protection des Turcs , reçoit du Sultan une veste , comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à Martinusius , il se met comme lui à la tête d'une armée , mais il est tué en combattant contre les impériaux.

I 5 9 9.

Par la mort du cardinal Battori , & par la fuite de Sigismond , la Transilvanie reste à l'empereur ; mais la Hongrie ne cesse d'être dévastée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays si fertile soit si dépeuplé , en trouveront aisément la raison dans le nombre d'esclaves des deux sexes , que les Turcs ont si souvent enlevés.

L'empereur dans cette année se résolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'empire , mais il doit toujours revenir à la maison d'Autriche au défaut d'héritiers.

I 6 0 0.

Les Turcs s'avancent jusqu'à Canise sur la Drave , vers la Stirie. Le duc de Mercœur , célèbre prince de la maison de Lorraine , ne peut empêcher la prise de cette forte place. Alors les peuples de Transilvanie & de Valachie refusent de reconnaître l'empereur.

I 6 0 1.

La fortune de Sigismond Battori est aussi inconstante que lui-même : il rentre en Transilvanie, mais il y est défait par le parti des impériaux. Ce ne sont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureusement ce même duc de Mercœur , qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Canise , prend sur les Turcs Albe-Royale.

I 6 0 2.

Enfin l'archiduc Mathias plus agissant que son frère , & secondé du duc de Mercœur , pénétré jusqu'à Bude , mais il l'assiège inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuse , à charge à l'empereur & à l'Empire.

Sigismond Battori beaucoup plus malheureux , & méprisé par les Turcs qui ne le secouraient pas , va se rendre enfin aux troupes impériales sans aucune condition ; & ce prince qui devait épouser une archiduchesse , est alors trop heureux d'être baron en Bohême avec une pension très-modique.

I 6 0 3.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. Mahomet III qui menaçait de venir commander en personne une armée formidable , meurt à la fleur de

son âge. Il laisse sur le trône des Ottomans son fils Achmet âgé de treize ans. Les factions troublent le ferrail , & la guerre de Hongrie languit.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois romains. Jamais l'empire n'avait encore donné un si puissant secours , mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année Lubeck , Dantzick , Cologne , Hambourg & Brême , villes de l'ancienne hanse d'Allemagne , obtiennent en France des privilèges que ces villes prétendaient avoir eus , & que le tems avoit abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine , & le sont encore. Ce ne sont pas là des événemens d'éclat , mais ils contribuent au bien public , & presque tous ceux qu'on a vule détruisent.

I 6 0 4.

L'empereur est sur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui restait. Les exactions d'un gouverneur de Cassovie en sont cause. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un seigneur Hongrois nommé Botskai , ce Hongrois se soulève , fait révolter une partie de l'armée , & se déclare seigneur de la haute Hongrie , sans oser prendre le titre de roi.

I 6 0 5.

Il ne reste à l'empereur en Hongrie que Presbourg. Les Turcs , & le révolté Botskai avaient le reste. L'archiduc Mathias était dans Presbourg avec une armée , mais le grand-visir était dans la ville de Pest. Botskai se fait proclamer prince de Transilvanie , & reçoit solennellement dans Pest la couronne de Hongrie par les mains du grand-visir. L'archiduc Mathias est obligé de s'accommoder avec les seigneurs Hongrois , pour conserver ce qui

reste de ce pays. Il fut stipulé que dans la suite les états de Hongrie , qui avaient toujours élu leur roi , éliraient eux-mêmes leur gouverneur au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne , mais les états exigèrent qu'on ne nominerait jamais que des Hongrois , & que les évêques nommés par l'empereur n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces concessions & quelques autres , l'archiduc Mathias obtint que Botskai céderait la Transilvanie & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or-qu'il avait reçue du grand - visir. Les Hongrois stipulèrent expressément que les religions luthérienne & calviniste seraient autorisées.

Sous ce gouvernement faible de Rodolphe, l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres intestines , comme celle du duc de Brunswick qui voulait soumettre la ville de Brunswick, & du duc de Bavière qui vouloit subjuguier Donavert. Le duc de Bavière riche & puissant vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunswick ne put prévaloir contre Brunswick , qui resta long-tems encore libre & impériale. Elle était soutenue par la hanse teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors se défendre aisément contre les princes. On ne levait , comme on fait , de troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaises. Mais depuis que les princes se sont appliqués à tenir en tout tems des troupes disciplinées , les choses ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille malgré trois religions opposées l'une à l'autre , malgré les guerres des Pays-Bas , qui inquiétaient sans cesse les frontières , malgré les troubles de la Hongrie & de la Transilvanie. La faiblesse de Rodolphe en Allemagne n'eut pas le même sort que celle de Henri III en France. Tous les seigneurs sous Henri III voulurent devenir indépendans & puissans ;

ils troublèrent tout. Mais les seigneurs allemands étaient ce que les seigneurs français voulaient être.

1606.

L'archiduc Mathias traite avec les Turcs, mais sans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Transilvains, ne sont que de nouvelles semences de troubles. Les Transilvains après la mort de Botskai élisent Sigismond Ragotski pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur ; & l'empereur le souffre.

1607. 1608.

Rodolphe qui achetait si chèrement la paix chez lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays - Bas ; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche espagnole, comme il l'avait à ses dépens en Hongrie. La fameuse union d'Utrecht de 1579 était trop puissante pour céder. Il fallait reconnaître les états généraux des sept Provinces Unies, libres & indépendans. C'était principalement de l'Espagne que les sept provinces exigeaient cette reconnaissance authentique. Rodolphe leur écrit : *Vous êtes des états mouvans de l'Empire ; votre constitution ne peut changer sans le consentement de l'empereur votre chef.* Les états généraux ne firent pas seulement de réponse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne, qui reconnut enfin en 1609 leur indépendance.

Cependant cette philosophie tranquille & indifférente de Rodolphe, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc Mathias son frère ; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur, & à se faire souverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohême, dont Rodolphe négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie presque toute entière par les Turcs, & déchirée
par

par ses factions ; l'Autriche exposée ; la Bohême mécontente. L'inconstant Battori par une nouvelle vicissitude de sa fortune venait encore d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation , & par la protection du sultan. Mathias négociait avec Battori , avec les Turcs , avec les mécontents de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée ; il prenait sur lui tous les soins , & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur retiré dans Prague apprend les desseins de son frère , il craint pour sa sûreté. Il ordonne quelques levées à la hâte. Mathias son frère lève le masque , il marche vers Prague. Les protestans de la Bohême prennent ce tems de crise pour demander de nouveaux privilèges à Rodolphe qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles , qu'il ne fera aucune acquisition de terres sans le consentement des états , que les protestans seront admis à toutes les charges. Cette condescendance de l'empereur irrite les catholiques ; il se voit réduit à recevoir la loi de son frère.

Il lui cède le 11 Mai la Hongrie , l'Autriche , la Moravie , & il se réserve seulement dans ce triste accord l'usufruit de la Bohême , & la suzeraineté de la Silésie. Il se dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faiblesse , & qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquerrait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à se concilier les protestans de l'Autriche , qui demandaient , les armes à la main , à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion , & auxquels il fallut l'accorder , du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois , qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. Mathias fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de résister enfin à la puissance Ottomane.

1 6 0 9.

Plus la religion protestante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puissante en Allemagne. La succession de Clèves & de Juliers mit aux mains les deux partis qui s'étaient long-tems ménagés depuis la paix de Passau. Elle fit naître une ligue protestante plus dangereuse que celle de Smalcade, & produisit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'empire.

Les maisons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin Charles d'Autriche marquis de Burgau, se disputaient l'héritage de Jean-Guillaume dernier duc de Clèves, Berg, & Juliers, mort sans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en séquestrant les états que l'on disputait. Il envoie l'archiduc Léopold son cousin prendre possession du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg Jean-Sigismond, s'accorde avec le duc de Neubourg son compétiteur pour s'y opposer. L'affaire devient bientôt une querelle des princes protestans avec la maison d'Autriche. Les princes de Brandebourg déjà en possession & unis par le danger en attendant que l'intérêt les divisât, soutenus de l'électeur Palatin Frédéric IV, implorent le secours de Henri IV roi de France.

Alors se formèrent les deux ligues opposées; La protestante qui soutenait les maisons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maison d'Autriche. L'électeur Palatin Frédéric IV, quoique calviniste, était à la tête de tous les confédérés de la confession d'Augsbourg; c'était le duc de Wirtemberg, le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave d'Anspach, le margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, plusieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique opposée, étaient Ma-

ximilien duc de Bavière , les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même se mit dans ce parti tout luthérien qu'il était, dans l'espérance de l'investiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Hesse-Darmstadt protestant était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion : mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape Paul V & le roi d'Espagne Philippe III dans son parti. *L'union évangélique* mit Henri IV dans le sien. Mais le pape & le roi d'Espagne ne donnaient que leur nom & Henri IV allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée & victorieuse, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

I 6 I O.

Ces mots de ralliement *catholique évangélique*, ce nom du pape dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cause de l'assassinat du grand Henri IV tué, comme on fait, le 14 Mai au milieu de Paris par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de Ravillac ci-devant moine, porte qu'il assassina Henri IV parce qu'on disait partout *qu'il allait faire la guerre au pape*, & que c'était la faire à DIEU.

Les grands desseins de Henri IV périrent avec lui. Cependant il resta encore quelque ressort de cette grande machine qu'il avait mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaises sous le commandement du maréchal de la Châtre, soutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers par provision à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de la Châtre n'en prend pas moins Juliers, & n'en chasse pas moins les troupes de l'archi-

duc Léopold. Juliers reste en commun pour quelque tems à Brandebourg & à Neubourg.

I 6 I I.

L'extrême confusion où était alors l'Allemagne, montre ce que Henri IV aurait fait s'il eût vécu. Rodolphe philosophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc Léopold chassé de Juliers avec son armée mal payée, va en Bohême la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. Mathias qui avait déjà forcé son frère à lui céder tant d'états, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de la maison. Il vient à Prague avec des troupes, & y force son frère à prier les états de le couronner *par excès d'affection fraternelle*.

Mathias est sacré roi de Bohême le 21 Mai ; il ne reste à Rodolphe que le titre de roi, aussi vain pour lui que celui d'empereur.

I 6 I 2.

Rodolphe meurt le 20 Janvier, à compter selon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu se marier. Sa maison, dont on avait tant craint la vaste puissance, n'eut presque aucune considération de son tems en Europe depuis le commencement du dix-septième siècle. Sa nonchalance & la faiblesse de Philippe III en Espagne en furent la cause. Rodolphe avait perdu ses états, & conservé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans son épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage il eût pu reprendre Bude sur les Turcs, & rendre l'empire respectable. Mais son caractère le fit vivre en homme privé sur le trône, & il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent & le méprisèrent.

MATHIAS,

QUARANTE - CINQUIÈME EMPEREUR.

I 6 I 2.

Mathias frère de Rodolphe est élu unanimement, & cette unanimité surprend l'Europe. Mais les trésors de son frère l'avaient enrichi, & le voisinage des Turcs rendait nécessaire l'élection d'un prince de la maison d'Autriche, roi de Hongrie.

La capitulation de Charles-Quint n'avait point jusque-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour Mathias, dont l'ambition s'était assez manifestée.

La Hongrie & la Transilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg; & le nouveau prince de Transilvanie Gabriel Battori était vassal du sultan.

I 6 I 3.

Ces deux grandes ligues, la protestante & la catholique qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme dissipées elles-mêmes après la mort de Henri IV. Les protestans se contentaient seulement de refuser de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle sur la succession de Juliers qu'on croyait qui embraserait l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulières, qui ont troublé de tout tems quelques cantons d'Allemagne sans dissoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg, & l'électeur de Brandebourg s'étant mis en possession de Clèves & de Juliers, devaient

être nécessairement brouillés pour le partage. Un soufflet donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différend. Les deux princes se firent la guerre. Le duc de Neubourg se fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Espagne. L'électeur de Brandebourg introduisit le calvinisme dans le pays pour animer la ligue protestante en sa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en sa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas espagnols & hollandais se mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de Spinola de la part de l'Espagne secourait Neubourg; le comte Maurice de la part des états-généraux était armé pour Brandebourg. C'est une suite de la constitution de l'Allemagne, que des puissances étrangères pussent prendre plus de part à ces querelles intestines, que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était souvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes. Mais le corps germanique subsistait par ces divisions mêmes, qui mettaient une balance à-peu-près égale entre ses membres.

I 6 I 4.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Transilvanie. L'empereur Mathias se préparait contre le Turc. Le vaivode de Transilvanie Gabriel Battori se ménageait entre l'empereur chrétien, & l'empereur musulman. Les Turcs poursuivent Battori. Il est abandonné de ses sujets; l'empereur ne peut le secourir; Battori se fait donner la mort par un de ses soldats. Exemple unique parmi les princes modernes.

Un pacha investit Bethlem-Gabor de la Transilvanie. Cette province semblait à jamais perdue pour la maison

d'Autriche. Le nouveau sultan Achmet, maître d'une si grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, faisait craindre que Presbourg ou Vienne ne fût les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes sur la fin du règne de Rodolphe; mais la vaste étendue de l'empire ottoman, qui depuis si long-tems inquiétait les chrétiens, fut ce qui les sauva. Les Turcs étaient souvent en guerre avec les Persans. Leurs frontières du côté de la mer Noire souffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens, & des Mingreliens. On contenait difficilement les Arabes; & il arrivait souvent que dans le tems même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation des Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même désavantageuse pour la défense de leur propre pays.

I 6 I 5.

L'empereur Mathias a le bonheur de conclure avec le sultan Achmet un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il stipule, sans tirer l'épée, la restitution d'Agria, de Canise, d'Albe-Royale, de Pest, & même de Bude: ainsi il est en possession de presque toute la Hongrie, en laissant toujours la Transilvanie & Bethlem-Gabor sous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puissance de Mathias. L'affaire de la succession de Juliers est presque la seule chose qui inquiète l'intérieur de l'Empire; mais Mathias ménage les princes protestans, en laissant toujours ce pays partagé entre la maison Palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait besoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maison d'Autriche.

I 6 I 6.

Cette année & les suivantes sont remplies de négociations & d'intrigues. Mathias était sans enfans, & avait perdu sa santé & son activité. Il fallait pour assurer l'Em-

pire à sa maison commencer par lui assurer la Bohême & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates ; les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'esprit de parti y régnait ; & l'esprit d'indépendance encore plus , la différence des religions y nourrissait la discorde : mais les protestans & les catholiques aimaient également leurs privilèges. Les princes d'Allemagne paraissaient encore moins disposés à choisir un empereur Autrichien , & l'union évangélique toujours subsistante laissait peu d'espérance à cette maison.

Il lui faut donc commencer par assurer la succession de la Bohême & de la Hongrie. Il avait ravi ces états à son frère , il n'en fait point passer l'héritage aux frères qui lui restent , Maximilien & Albert. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. Albert surtout , à qui le roi d'Espagne avait laissé les Pays-Bas , aurait été plus qu'un autre en état de soutenir la dignité impériale s'il eût régné sur la Hongrie & sur la Bohême. C'est sur un cousin , sur Ferdinand de Gratz duc de Stirie que Mathias veut faire tomber ces couronnes. Le droit du sang fut donc peu consulté.

I 6 I 7.

Ferdinand est élu & reconnu successeur au royaume de Bohême par les états , & couronné en cette qualité le 29 Juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de Ferdinand de Gratz vers l'Empire. Mathias & Ferdinand ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe , qui n'est point de l'union évangélique , & qui dans l'espérance d'avoir Clèves , Berg & Juliers , embrasse toujours le parti de la maison d'Autriche. La maison Palatine ayant des intérêts tout contraires , est toujours à la tête des protestans. Et c'est-là l'origine de la funeste guerre entre Ferdinand & la maison Palatine : c'est celle de

la guerre de trente ans qui désola tant de provinces , qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne , & qui produisit enfin le traité de Vestphalie , & donna une nouvelle face à l'Empire.

Mathias engage la branche d'autriche espagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir sur la Hongrie & sur la Bohême. Philippe III , roi d'Espagne , abandonne ses droits sur ces royaumes à Ferdinand , à condition qu'au défaut de la postérité mâle de Ferdinand , la Hongrie & la Bohême appartiendront aux fils de Philippe III , ou à ses filles , & aux enfans de ses filles , selon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces états pouvaient aisément tomber à la maison de France : car si une fille héritière de Philippe III épousait un roi de France , le fils aîné de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au testament de l'empereur Ferdinand I. Les dispositions des hommes pour établir la paix dans l'avenir , préparent presque toujours la division. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens , qui voyaient qu'on disposait d'eux sans les consulter. Les protestans de Bohême commencent par se confédérer à l'exemple de l'union évangélique. Bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti , parce qu'il s'agit des droits de l'état & non de la religion. La Silésie , ce grand fief de la Bohême , se joint à elle. La guerre civile est allumée. Un comte de Turm , ou de la Tour , homme de génie , est à la tête des confédérés ; il fait la guerre régulièrement & avec avantage ; ses partis vont jusqu'aux portes de Vienne.

I 6 I 9.

L'empereur Mathias meurt au mois de Mars , au milieu de cette révolution subite , sans pouvoir prévoir quel sera le destin de sa maison.

Son cousin Ferdinand de Gratz est assez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chassé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume ; mais il voit la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Lusace liguées contre lui, les protestans de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu disposés à l'élever à l'empire. La maison d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique. D'un côté quatre électeurs offrent la couronne impériale à Maximilien duc de Bavière, de l'autre la Bohême offre sa souveraineté d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter, & ensuite à l'électeur Palatin Frédéric V, qui l'obtint pour son malheur. Cependant on s'assemble à Francfort pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Presque toutes les cours de l'Europe sont en mouvement pour cette grande affaire ; les états de la Bohême députent à Francfort pour faire exclure Ferdinand du droit de suffrage. Ils ne le reconnaissaient pas pour roi ; conséquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix. Non-seulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur. Il fut l'un & l'autre. Il se donna sa voix pour l'empire, il eut celles des catholiques & même des protestans. Chaque électeur fut tellement menagé, que chacun crut voir son intérêt particulier dans l'élévation de Ferdinand de Gratz. L'électeur Palatin lui-même, à qui la Bohême déférait sa couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite le 19 Août 1619 ; il est couronné à Aix-la-Chapelle le 9 Septembre ; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.



F E R D I N A N D II,
 Q U A R A N T E - S I X I È M E E M P E R E U R .

1 6 1 9 .

Dans le tems même que Ferdinand II est couronné empereur , les états de Bohême nomment pour roi l'électeur Palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de Ferdinand à l'empire. C'était le tems d'une grande crise pour le parti protestant. Si Frédéric eût été secouru par son beau-père Jacques roi d'Angleterre , le succès paraissait assuré. Mais Jacques ne lui donna que des conseils , & ces conseils furent de refuser. Il ne les crut pas , & s'abandonna à la fortune.

Il est solennellement couronné dans Prague le 4 Novembre , avec l'électrice princesse d'Angleterre ; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites , non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion , aussi bien que de politique. Tous les princes protestans , hors l'électeur de Saxe , étaient pour lui. Il avait dans son armée quelques troupes anglaises , que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui & par haine pour la religion catholique , & par la gloire de faire ce que son beau-père Jacques I ne faisait pas. Il était secondé par le vaivode de Transylvanie Bethlem-Gabor , qui attaqua le même ennemi en Hongrie. Gabor pénétra même jusqu'aux portes de Vienne , & delà il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était toute soulevée contre l'empereur ; le comte de Mansfeld soutenait en Bohême le parti du Palatin ; les protestans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si

la maison Bavaroise avait été réunie comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohême aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière , riche & puissant , était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de sa maison. La jalousie , l'ambition , la religion le jetèrent dans le parti de l'empereur ; de sorte qu'il arriva à la maison Bavaroise sous Ferdinand de Gratz , ce qui était arrivé à la maison de Saxe sous Charles-Quint.

La ligue protestante & la ligue catholique étaient à-peu-près également puissantes dans l'Allemagne , mais l'Espagne & l'Italie appuyaient Ferdinand. Elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé , & des troupes. La France qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de Richelieu , oubliait ses anciens intérêts. La cour de Louis XIII, faible & orageuse , semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand Henri IV.

I 6 2 0.

Louis XIII envoie en Allemagne le duc d'Angoulême à la tête d'une ambassade solennelle , pour offrir ses bons offices , au-lieu d'y marcher avec une armée. Les princes , assemblés à Ulm , écoutent le duc d'Angoulême & ne concluent rien. La guerre en Bohême continue. Bethlém-Gabor se fait reconnaître roi en Hongrie , comme le palatin Frédéric V en Bohême. Un ambassadeur de la Porte & un de Venise favorisent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs & les Vénitiens réunis ; mais Venise avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche espagnole , qu'elle déclarait ouvertement ses sentimens contre toute la maison.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle , mais plutôt par des vœux que par des effets. Et l'empereur

était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté l'électeur de Saxe déclaré pour l'empereur, entre dans la Lusace : de l'autre le duc de Bavière pénètre en Bohême avec une puissante armée ; tandis que les armes de l'empereur résistent, au moins en Hongrie, contre Bethlem-Gabor.

Le Palatin est attaqué à la fois & dans son nouveau royaume de Bohême, & dans son Electorat. Henri-Frédéric de Nassau, frère, & depuis successeur de Maurice le stadhouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais. Mais contre lui était le célèbre Spinola, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohême du sort de la maison d'Autriche & de la maison Palatine.

Frédéric est entièrement défait le 19 Novembre auprès de Prague, par son parent Maximilien de Bavière ; il fuit d'abord en Silésie avec sa femme & deux de ses enfans, & perd en un jour les états de ses aïeux & ceux qu'il avait acquis.

I 6 2 I.

Le roi d'Angleterre Jacques négocie en faveur de son malheureux gendre aussi infructueusement qu'il s'était conduit faiblement.

L'empereur met l'électeur Palatin au ban de l'Empire par un arrêt de son conseil aulique le 20 Janvier. Il profcrit le duc de Jagendorff en Silésie, le prince d'Anhalt, les comtes de Hoenlo, de Mansfeld, de la Tour, tous ceux qui ont pris les armes pour Frédéric.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des intercesseurs & point de vengeur. Le roi de Dannemarck presse l'empereur d'user de clémence. Ferdinand n'en fait pas moins passer par la main du bourreau un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ses généraux, le comte de Euquoy, achève de soumettre ce qui reste de rebelles en Bohême, & delà il court assurer la haute Hongrie contre Bethlem - Gabor. Buquoy est tué dans cette campagne ; & Ferdinand s'accommode bientôt avec le Transilvain, auquel il cède un grand terrain pour être plus sûr du reste.

Cependant l'électeur Palatin se réfugie de Silésie en Dannemarck, & de Dannemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du Haut-Palatinat ; tandis que le marquis de Spinola répand dans le Palatinat les troupes espagnoles, fournies par l'archiduc gouverneur des Pays-Bas.

Le Palatin n'avait pu obtenir de son beau-père le roi Jacques & du roi de Dannemarck que de bons offices & des ambassades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre son parti. Ses seules ressources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de Jagendorff en Silésie, & le comte de Mansfeld dans le Palatinat, tous deux proscrits par l'empereur & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du Palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. Mansfeld surtout fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conserva malgré la puissance autrichienne. Elle n'avait pour toute solde que l'art de Mansfeld, de faire la guerre en partisan habile, art assez en usage alors dans un tems où l'on ne connaissait pas ces grandes armées toujours subsistantes, & où un chef résolu pouvait se maintenir quelque tems à la faveur des troubles. Mansfeld réveillait & encourageait les princes protestans voisins.

Christiern surtout, prince de Brunswick, administrateur, ce qui au fond ne veut dire qu'usurpateur de l'évêché d'Halberstadt, se joignit à Mansfeld. Ce Christiern s'intitulait, *ami de DIEU & ennemi des prêtres* ; il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. Mansfeld & lui firent beaucoup de mal au pays sans faire du bien à l'électeur Palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces - Unies qui faisaient la guerre contre les Espagnols au Pays - Bas , étaient obligés d'y employer toutes leurs forces , & n'étaient pas en état de donner au Palatin des secours efficaces. Son parti était accablé, mais il ne laissait pas de donner de tems en tems de violentes secousses : & à la moindre occasion il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse - Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur qui favorisait son compétiteur ; il soutenait autant qu'il le pouvait le parti de l'électeur Palatin. Le margrave de Bade - Dourlach s'unissait avec Mansfeld ; & en général tous les princes protestans craignant de se voir bientôt forcés de restituer les biens ecclésiastiques, paraissaient disposés à prendre les armes dès qu'ils seraient secondés de quelques puissances.

I 6 2 2.

C'est toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur de Ferdinand. Ce sont ses généraux & ses troupes qui achèvent de ruiner le parti du Palatin son parent. Tilli général Bavarois , qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur , défait entièrement auprès d'Aschaffembourg ce prince de Brunswick , surnommé à bon droit *l'ennemi des prêtres* , puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde , & toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que Mansfeld qui pût défendre encore le Palatinat , & il en était capable , étant à la tête d'une petite armée qui avec les débris de celle de Brunswick , allait jusqu'à dix mille hommes. Mansfeld était un homme extraordinaire , bâtard d'un comte de ce nom , n'ayant de fortune que son courage & son habileté ; secouru en secret des princes d'Orange , & des autres protestans , il se

trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux Frédéric fut assez mal conseillé pour renoncer à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il pressa lui-même Brunswick & Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errans passent en Lorraine & en Alsace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors Ferdinand II, pour tout accommodement avec l'électeur Palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim & le reste du pays; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse & la plus belle bibliothèque d'Allemagne, surtout en manuscrits : elle fut transportée chez le duc de Bavière qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reste est conservé encore dans le vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohême. Mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il achève de s'assurer la paix avec Bethlem-Gabor, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, & en lui cédant sur les frontières de son état sept comtés qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-tems sans interruption, n'était encore à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des états autrichiens.

I 6 2 3.

L'empereur affermi en Allemagne assemble une diète
à

à Ratisbonne, dans laquelle il déclare « que l'électeur » Palatin s'étant rendu criminel de lèse-majesté, ses états, » ses biens & ses dignités sont dévolues au domaine impérial ; mais que ne voulant pas diminuer le nombre » des électeurs, il veut, commande, & ordonne que » Maximilien duc de Bavière soit investi dans cette diète » de l'électorat Palatin. » C'était parler en maître. Les princes catholiques accédèrent tous à la volonté de l'empereur. Les protestans firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunswick, de Holstein, de Meckelbourg, les villes de Brême, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvelèrent la ligue évangélique. Le roi de Dannemarck se joignit à eux ; mais cette ligue n'étant que défensive, laissa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 Février Ferdinand sur son trône, investit le duc de Bavière de l'électorat Palatin. Le vice-chancelier dit expressément, que *l'empereur lui confère cette dignité de sa pleine puissance.*

On ne donna point par cette investiture les terres du Palatinat au duc de Bavière ; c'était un article important qui faisait encore de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné de la maison de Brandebourg, est fait prince de l'empire à cette diète.

Brunswick *l'ennemi des prêtres*, & le fameux général Mansfeld, toujours secrètement appuyés par les princes protestans, reparaissent dans l'Allemagne. Brunswick s'établit d'abord dans la Basse-Saxe, & ensuite dans la Westphalie. Le comte de Tilli défait son armée & la disperse. Mansfeld demeure toujours inébranlable, & invincible. C'était le seul appui qu'eût alors le Palatin ; & cet appui ne suffisait pas pour lui faire rendre ses domaines.

I 6 2 4.

La ligue protestante couvrait toujours un feu prêt à
Annales de l'Empire. II. Part.

D

éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre Jacques I n'ayant pu rien obtenir en faveur du Palatin son gendre par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Basse-Saxe, & le roi de Dannemarck Christiern IV est déclaré chef de la ligue; mais ce n'était pas encore là le chef qu'il fallait pour tenir tête à la fortune de Ferdinand II.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Dannemarck Christiern IV amène des troupes. Le fameux Mansfeld grossit sa petite armée, & on se prépare à la guerre.

I 6 2 5.

A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la résolution de secourir efficacement son gendre, & de se déclarer contre la maison d'Autriche, qu'il meurt au mois de Mars, & laisse les confédérés privés de leur plus puissans secours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendart. La Basse-Saxe était le théâtre de la guerre.

I 6 2 6.

Les deux grands généraux de l'empereur, Tilli & Valstein, arrêtent les progrès du roi de Dannemarck, & des confédérés. Tilli défait le roi de Dannemarck en bataille rangée près de Northeim dans le pays de Brunswick. Cette victoire paraît laisser le Palatin sans ressources. Mansfeld qui ne perdait jamais courage, transporte ailleurs le théâtre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Silésie, la Moravie attaquer en Hongrie l'empereur. Bethlem-Gabor avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ses engagements, reprend les armes, se joint à Mansfeld & lui amène dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude; mais ce projet si grand & si hardi avorte sans qu'il en coûte de

peine à Ferdinand. Les maladies détruisent l'armée de Mansfeld. Il meurt de la contagion à la fleur de son âge, en exhortant ce qui lui reste de soldats à sacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunswick, cet autre soutien de l'électeur Palatin, était mort quelque tems auparavant. La fortune ôtait au Palatin tous les secours, & favorisait en tout Ferdinand: cet empereur venait de faire élire son fils Ferdinand-Ernest roi de Hongrie. Bethlem-Gabor veut en vain soutenir ses droits sur ce royaume; les Turcs dans la minorité du sultan Amurath IV ne peuvent le secourir; il désole à la vérité la Stirie, mais Valfstein le repousse comme il a repoussé les Danois; enfin l'empereur heureux par ses ministres comme par ses généraux, contient Bethlem-Gabor par un traité qui en lui laissant la Transilvanie, & les sept comtés adjacens, assure le tout à l'Autriche après la mort de Gabor.

I 6 2 7.

Tout réussit à Ferdinand sans qu'il ait d'autre soin que de souhaiter & d'ordonner. Le comte de Tilli poursuit le roi de Dannemarck & les confédérés. Le roi se retire dans ses états. Les ducs de Holstein & de Brunswick désarment presque aussi-tôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg qui avait seulement permis que ses sujets s'enrôlassent au service du Dannemarck, les rappelle, & rompt toute association. Le comte de Tilli, & Valfstein devenu duc de Friedland, font vivre partout à discrétion leurs troupes victorieuses.

Ferdinand joignant les intérêts de la religion à ceux de sa politique, veut retirer l'évêché de Halberstadt des mains de la maison de Brunswick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brême des mains de la maison de Saxe pour les donner à un de ses fils avec plusieurs abbayes.

Il avait fait élire son fils Ferdinand-Ernest roi de Hongrie : il le fait couronner roi de Bohême sans élection ; car les Hongrois voisins des Turcs & de Bethlem-Gabor, devaient être ménagés. Mais la Bohême était regardée comme asservie.

I 6 2 8.

Ferdinand jouit alors de l'autorité absolue.

Les princes protestans & le roi de Dannemarck Christiern IV s'adressent secrètement au ministère de France, que le cardinal de Richelieu commençait à rendre respectable dans l'Europe. Ils se flattaient avec raison que ce cardinal qui voulait écraser les protestans de France, soutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de Richelieu fait donner de l'argent au roi de Dannemarck, & encourage les princes protestans. Les Danois marchent vers l'Elbe. Mais la ligue protestante effrayée n'ose se déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'est point encore interrompu. Il proscriit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à se déclarer pour eux. Il donne son duché à Valstein.

I 6 2 9.

Le roi de Dannemarck toujours malheureux est obligé de faire sa paix avec l'empereur au mois de Juin. Jamais Ferdinand n'eut plus de puissance & ne la fit plus valoir.

Christiern IV qui avait des démêlés avec le duc de Holstein, ravageait le duché de Slesvich avec ses troupes qui ne servaient plus contre Ferdinand. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoiriales comme à un membre de l'Empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Slesvich. Le roi de Dannemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holstein ; la cour de Vienne réplique, que le royaume de Danne-

marck lui-même est un fief de l'Empire. Le roi est enfin obligé de se conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère soutenir les prétentions de l'Empire du coté du Nord avec plus de grandeur.

Jusques - là l'empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis Charles - Quint. La mort d'un duc de Mantoue marquis de Monferrat , fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue , Vincent II , était mort sans enfans. Son gendre Charles de Gonzague , duc de Nevers , prétendait la succession en vertu de ses conventions matrimoniales. Son parent César Gonzague , duc de Guastalle , avait reçu de l'empereur l'investiture éventuelle.

Le duc de Savoie , troisième prétendant , voulait exclure les deux autres , & le roi d'Espagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris possession & se faisait reconnaître duc de Mantoue : mais le roi d'Espagne & le duc de Savoie s'unissent ensemble pour s'emparer dans le Montferrat de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors pour la première fois son autorité en Italie. Il envoie le comte de Nassau en qualité de commissaire impérial , pour mettre en sequestre le Mantouan & le Montferrat jusqu'à ce que le procès soit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouïes en Italie depuis soixante ans. Il était visible que l'empereur voulait à la fois soutenir les anciens droits de l'empire & enrichir la branche d'Autriche espagnole de ces dépouilles.

Le ministère de France qui épiait toutes les occasions de mettre une digue à la puissance autrichienne , secourt le duc de Mantoue. Elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline , elle avait empêché la branche d'Autriche espagnole de s'emparer de ce pays , qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol , & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes , comme elles l'étaient vers le Rhin , par les Pays-Bas. Le cardinal de

Richelieu prend donc dans cet esprit le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens plus voisins & plus exposés , envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vassaux de l'empire en Italie qui prendront parti pour le duc. Le pape Urbain VIII est obligé de favoriser ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maison d'Autriche ; & Ferdinand qui se voyait à la tête de cette maison par sa dignité impériale , était regardé comme le plus puissant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes avec quelques régimens espagnols prennent Mantoue d'assaut , & la ville est livrée au pillage.

Ferdinand , heureux partout , croit enfin que le tems est venu de rendre la puissance impériale despotique , & la religion catholique entièrement dominante. Par un édit de son conseil , il ordonne que les protestans restituent tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Passau signé par Charles - Quint. C'était porter le plus grand coup au parti protestant. Il fallait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brême , les évêchés de Brandebourg , de Lebus , de Camin , d'Havelberg , de Lubeck , de Misnie , de Naumbourg , de Mersebourg , de Schverin , de Minden , de Verden , de Halberstadt , une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince soit luthérien , soit calviniste qui n'eût des biens de l'église.

Alors les protestans n'ont plus de mesures à garder. L'électeur de Saxe que l'espérance d'avoir Clèves & Juliers avait long-tems retenu , éclate enfin : cette espérance s'affaiblissait d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés : le premier jouissait de Clèves paisiblement , & le second de Juliers , sans que l'empereur les inquiétât. Ainsi le duc de

Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de plusieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes. La ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maisons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les églises catholiques encourageaient l'empereur dans son projet : la France ne pouvait encore s'y opposer ouvertement : & il ne paraissait pas qu'aucune puissance de l'Europe fût en état de le traverser. Le duc de Valstein à la tête d'une puissante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, & dans le duché de Wirtemberg. Mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions : on prenait beaucoup aux protestans, les officiers de Valstein s'enrichissaient, & ses troupes vivaient aux dépens des deux partis qui se plaignirent également.

I 6 3 0.

Ferdinand se voyait précisément dans le cas de Charles-Quint au tems de la ligue de Smalcade. Il fallait ou que tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât. C'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal ; & les peuples pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le Palatin, & ce fut lui qui de concert avec les autres princes protestans engagea secrètement Gustave-Adolphe roi de Suède à venir en Allemagne, au-lieu du roi de Danemarck dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur. Il aurait voulu toujours commander les armées de l'empire, & par-là tenir Ferdinand lui-même dans la dépendance. Enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret avec la

France, tandis que les protestans appellaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne. Son dessein était de faire élire roi des Romains Ferdinand-Ernest son fils ; il voulait engager l'Empire à le seconder contre Gustave-Adolphe, si ce roi venait en Allemagne ; & contre la France en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais malgré sa puissance, il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs, qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg n'étant point venus à cette assemblée, y exposent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire, *qu'on ne peut délibérer librement dans les diètes tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes.* Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diète, pressent la restitution des biens de l'église. Ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée ; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'Empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière qui veut la commander, exige de Ferdinand la déposition du duc de Valstein. Ferdinand pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière. Il ne prit point ce parti glorieux. Il ôta le commandement à Valstein, & le donna à Tilli. Par-là il acheva d'aliéner le Bavaois ; il eut des soldats & n'eut plus d'amis.

La puissance de Ferdinand II, qui faisait craindre aux états d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même tems la France, Venise, & jusqu'au pape. Le cardinal de Richelieu négociait alors avec l'empereur au sujet de Mantou ; mais il rompt le traité, dès qu'il apprend que Gustave-Adolphe se prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin

qui était un moment auparavant abandonné de tout le monde , se trouve tout-d'un-coup prêt d'être secouru par toutes ces puissances. Le roi de Dannemarck affaibli par ses pertes précédentes , & jaloux du roi de Suède , reste dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède le 23 Juin , s'embarque avec treize mille hommes , & aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de ses expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors , n'avait point d'enfans. Ses états , par des actes de confraternité , devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. Gustave stipula qu'au cas de la mort du dernier duc , il garderait la Poméranie en sequestre jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or sequestrer une province & l'usurper , c'est à-peu-près la même chose.

I 6 3 I.

Le cardinal de Richelieu ne consomme l'alliance de la France avec Gustave , que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûte à la France que trois cent mille livres une fois payées , & douze cent mille par an. Ce traité est un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y stipule la neutralité pour l'électeur de Bavière qui pouvait être le plus grand support de l'empereur. On y stipule celle de tous les états de la ligue catholique , qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois ; & on a soin de faire promettre en même tems à Gustave de conserver tous les droits de l'église romaine dans tous les lieux où elle subsiste. Par-là on évite de faire de cette guerre , une guerre de religion ; & on donne un prétexte spécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas secourir l'empereur. Cette ligue est signée le 23 Janvier dans le Brandebourg. Ce traité est regardé comme le triomphe

de la politique du cardinal de Richelieu & du grand Gustave.

Les états protestans encouragés s'assembloient à Léipsick. Ils y résolvent de faire de très-humbles remontrances à Ferdinand, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. Gustave avance en augmentant toujours son armée. Il est à Francfort-sur-l'Oder : il ne peut de-là empêcher le général Tilli de prendre Magdebourg d'assaut le 20 Mai. La ville est réduite en cendres. Les habitans périssent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce tems-là. Tilli maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur après s'être accommodé enfin avec la France au sujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ses troupes d'Italie. La supériorité était encore toute entière de son côté. L'électeur de Saxe qui le premier avait appelé Gustave-Adolphe, est alors très-embarrassé ; & l'électeur de Brandebourg se trouvant précisément entre les armées impériale & Suédoise, est très-irrésolu.

Dans cette prise Gustave force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui. L'électeur George-Guillaume lui livre la forteresse de Spandau pour tout le tems de la guerre, lui assure tous les passages, ne laissant recruter dans le Brandebourg, & se ménageant auprès de l'empereur la ressource de s'excuser sur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à Gustave ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipfick. Tilli marche au-devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées, ne font aucune résistance, & l'élec-

teur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur. Gustave commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre, & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs ; & quoique Tilli fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe , il fut vaincu d'une manière complète ; cette bataille se donna le 17 Septembre.

Le vainqueur poursuit les impériaux dans la Franco-nie ; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va jusques dans la Bohême, & dans la Silésie. Gustave rétablit tout-d'un-coup le duc de Meckembourg dans ses états à un bout de l'Allemagne, & il est déjà à l'autre bout dans le Palatinat après avoir pris Mayence.

L'électeur Palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de Saxe de son côté se rend maître de la capitale de la Bohême, & fait la conquête de la Lusace. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de Gustave. Le comte de Tilli fuyait dans la Westphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait ; mais il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de Valstein, qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ses troupes avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. Valstein accepta le commandement, & on ne laissa à Tilli que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à

l'électeur Palatin , rendait à la vérité l'électeur de Bavière à l'empereur ; mais le Bavaois ne se rapprocha de Ferdinand dans ces premiers tems critiques , que comme un prince qui le ménageait , & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées , qui l'avaient rendu si formidable ; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestans avant la bataille de Leipfick ; mais depuis ce tems il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à Valstein à former , à recruter , & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape Urbain VIII de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre Gustave ; le St. père promit un jubilé au lieu de croisade.

I 6 3 2.

Cependant le roi de Suède repasse des bords du Rhin vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes ; il marche à Donavert vers le Danube ; il rend à la ville son ancienne liberté & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck malgré Tilli qui est blessé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur , & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêtèrent serment de fidélité. Le duc de Bavière qui alors était comme neutre , & qui n'était armé ni pour l'empereur ni pour lui-même , est obligé de quitter Munich , qui se rend au conquérant le 7 Mai , & qui lui paie trois cents mille risdales pour

se racheter du pillage. Le Palatin eut du moins la consolation d'entrer avec Gustave dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient désespérées. Tilli grand général, qui n'avait été malheureux que contre Gustave, était mort. Le duc de Bavière mécontent de l'empereur, était sa victime, & se voyait chassé de sa capitale. Valstein créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière Maximilien, son rival déclaré, avait refusé de marcher à son secours : & l'empereur Ferdinand qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce Valstein qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. Valstein s'occupait alors à reprendre la Bohême sur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage sur les Saxons, que Gustave en avait sur les impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que Valstein se joigne à lui. L'armée bavaroise levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de Valstein était de près de trente mille vieux soldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille, mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Hesse-Cassel, Guillaume, & Bernard de Saxe-Viemar, le prince palatin de Birckenfeld se joignent à lui. Son général Banier lui amène de nouvelles troupes. Il marche auprès de Nuremberg avec plus de cinquante mille combattans au camp retranché des ducs de Bavière & de Valstein. Ils donnent une bataille qui n'est point décisive. Gustave reporte la guerre dans la Bavière : Valstein la reporte dans la Saxe, & tous ces différens mouvemens achèvent la ravage de ces provinces.

Gustave revole vers la Saxe en laissant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipsick par

des marches précipitées, & se trouve devant Valstein qui ne s'y attendait pas. A peine est-il arrivé qu'il se prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen le 15 Novembre. La victoire est long-tems disputée. Les Suédois la remportent, mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc Bernard de Saxe-Viemar acheva la victoire que Gustave avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit sur la mort de ce grand homme ? on accusa un prince de l'Empire, qui servait dans son armée, de l'avoir assassiné. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu qui avait besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi qui s'exposait en soldat, soit mort en soldat ?

Cette perte fut fatale au Palatin, qui attendait de Gustave son rétablissement. Il était malade alors à Mayence. Cette nouvelle augmenta sa maladie, dont il mourut le 19 Novembre.

Valstein après la journée de Lutzen se retire dans la Bohême. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois n'ayant plus Gustave à leur tête, fortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général Banier les conduisit en Bohême. Il faisait porter au milieu d'eux le corps de leur roi pour les exciter à le venger.

I 6 3 3.

Gustave laissait sur le trône de Suède une fille âgée de six ans, & par conséquent des divisions dans le gouvernement. La même division se trouvait dans la ligue protestante par la mort de celui qui en avait été le chef & le soutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être

perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raison peut-être d'un événement si extraordinaire, c'est que l'empereur n'agissait que de son cabinet, dans le tems qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ses armées. Le sénat de Suède chargea le chancelier Oxenstiern de suivre en Allemagne les vues du grand Gustave, & lui donna un pouvoir absolu. Oxenstiern alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il se trouva à la tête de tous les princes protestans d'Allemagne.

Ces princes s'assemblent à Heilbron le 19 Mars. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, des états généraux, se rendent à l'assemblée. Oxenstiern en fait l'ouverture dans sa maison, & il se signale d'abord en faisant restituer le haut & le bas Palatinat à Charles-Louis, fils du Palatin dépossédé. Le prince Charles-Louis parut comme électeur dans une des assemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ses états.

Oxenstiern renouvelle avec le cardinal de Richelieu le traité de Gustave-Adolphe; mais on ne lui donne qu'un million de subsides par an, au-lieu de douze cent mille livres qu'on avait données à son maître. Il semble petit & honteux que le cardinal de Richelieu marchande & dispute sur le prix de la destinée de l'Empire; mais la France n'était pas riche: & il fallait soudoyer le Nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince protestant. Il veut les diviser, il ne réussit pas. La guerre continue toujours avec des succès balancés dans l'Allemagne désolée. L'autriche est le seul pays qui n'en fût pas le théâtre, soit du tems de Gustave, soit après lui. La branche d'Autriche espagnole n'avait encore secouru que faiblement la branche impériale: elle fait enfin un effort; elle envoie le duc de Feria d'Italie en Allemagne avec

environ vingt mille hommes , mais il perd une grande partie de son armée dans ses marches & dans ses manœuvres.

L'électeur de Trèves , évêque de Spire , avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. Oxenstiern la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois , malgré le duc de Feria qui veut en vain faire lever le siège. Cette sage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait , & que la Suède toujours victorieuse , même après la mort de son roi , protégeait également les protestans & les catholiques ; conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuser à l'empereur des troupes , de l'argent & une croisade.

I 6 3 4.

La France n'était encore qu'une partie secrète dans ce grand démêlée : il ne lui en coûtait qu'un subside médiocre pour voir le trône de Ferdinand ébranlé par les armes suédoises : mais le cardinal de Richelieu songeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain voir Philipsbourg en sequestre ; mais à chaque occasion qui se présentait , la France se rendait maîtresse de quelques villes en Alsace , comme de Haguenau , de Saverne , qu'elle force le comte de Salms administrateur de Strasbourg à lui céder par un traité. Louis XIII qui ne déclarait point la guerre à la maison d'Autriche , la déclarait au duc de Lorraine Charles , parce qu'il était partisan de cette maison. Le ministère de France n'osait pas encore attaquer ouvertement l'empereur & l'Espagne qui pouvaient se défendre , & tombait sur la faible Lorraine. Le duc dépossédé était Charles IV , prince célèbre par ses bizarreries , ses amours , ses mariages & ses infortunes.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alsace, prêts d'agir ouvertement contre l'empereur, & de se joindre aux Suédois à la première occasion qui pourrait justifier cette conduite.

Le duc de Feria poursuivi par les Suédois jusqu'en Bavière, était mort après la dispersion presque entière de son armée.

Le duc de Valstein, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire servir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à sa propre grandeur, & à se rendre indépendant d'un empereur qui semblait ne se pas assez secourir lui-même, & qui était toujours en défiance de ses généraux. On prétend que Valstein négociait avec les princes protestans, & même avec la Suède & la France, Mais ces intrigues dont on l'accusa, ne furent jamais manifestées. La conspiration de Valstein est au rang des histoires reçues ; & on ignore absolument quelle était cette conspiration. On devinait ses projets. Son véritable crime était d'attacher son armée à sa personne, & de vouloir s'en rendre le maître absolu. Le tems & les occasions eussent fait le reste. Il se fit prêter serment par les principaux officiers de cette armée qui lui étaient le plus dévoués : Ce serment consistait à promettre *de défendre sa personne, & de s'attacher à sa fortune*. Quoique cette démarche pût se justifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à Valstein, elle devait alarmer le conseil de Vienne. Valstein avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Espagne & le parti Bavaois. Ferdinand prend la résolution de faire assassiner Valstein, & ses principaux amis. On charge de cet assassinat Butler, Irlandais, à qui Valstein avait donné un régiment de dragons, un écossais nommé Lescy qui était capitaine de ces gardes, & un autre écossais nommé Gordon. Ces trois étrangers ayant reçu leur commission dans Egra, où Valstein se trouvait pour lors, font égor-

ger d'abord dans un souper quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc , & vont ensuite l'assassiner lui-même dans le château le 15 Février. Si Ferdinand II fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuse , il faut la compter parmi ses plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet assassinat fut d'aigrir tous les esprits en Bohême & en Silésie. La Bohême ne remua pas , parce qu'on fut la contenir par l'armée ; mais les Silésiens se révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec comme du tems de leur roi : le général Bannier dominait sur tout le cours de l'Oder , le maréchal de Horn vers le Rhin , le duc Bernard de Veimar vers le Danube , l'électeur de Saxe dans la Bohême & dans Luface. L'empereur restait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquassent pas dans ces funestes conjonctures. Amurath IV était occupé contre les Persans , & Bethlem-Gabor était mort.

Ferdinand assuré de ce côté , tirait toujours des secours de l'Autriche , de la Carinthie , de la Carniole , du Tirol. Le roi d'Espagne lui fournissait quelque argent ; la ligue catholique quelques troupes ; & enfin l'électeur de Bavière à qui les Suédois ôtaient le Palatinat , était dans la nécessité de prendre le parti du chef de l'Empire. Les Autrichiens , les Bavares réunis , soutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. Ferdinand-Ernest roi de Hongrie , fils de l'empereur , ranimait les Autrichiens en se mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de Saxe-Veimar. Ce prince & le maréchal de Horn qui le joint alors , font ferme à l'entrée de la Suabe , & ils livrent aux impériaux la bataille mémorable de Norlingue le 5 Septembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée ; l'électeur de Bavière était à la tête de ses troupes ; le cardinal infant , gouverneur des Pays-

Bas , conduisait quelques régimens espagnols. Le duc de Lorraine Charles IV dépouillé de ses états par la France , y commandait sa petite armée de dix à douze mille hommes , qu'il menait servir tantôt l'empereur , tantôt les Espagnols , & qu'il faisait subsister aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée , tels que Picolomini & Jean de Vert. La bataille dura tout le jour & le lendemain encore jusqu'à midi. Ce fut une des plus sanglantes ; presque toute l'armée de Veimar fut détruite ; & les impériaux soumirent la Suabe & la Franconie , où ils vécurent à discrétion.

Ce malheur commun à la Suède , aux protestans d'Allemagne , & à la France , fut précisément ce qui donna la supériorité au roi très-chrétien , & qui lui valut enfin la possession de l'Alsace. Le chancelier Oxenstiern n'avait point voulu jusques-là que la France s'agrandît trop dans ces pays ; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois qui en avaient tout le fardeau. Aussi Louis XIII ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais après la bataille de Norlingue , il fallut que les Suédois priaissent le ministère de France de vouloir bien se mettre en possession de l'Alsace , sous le nom de protecteur , à condition que les princes & les états protestans ne feraient ni paix , ni trêve avec l'empereur , que du consentement de la France & de la Suède. Ce traité est signé à Paris le 1 Novembre.

I 6 3 5.

En conséquence le roi de France envoie une armée en Alsace , met garnison dans toutes les villes , excepté dans Strasbourg , qui fait le personnage d'un allié considérable. L'électeur de Trèves était sous la protection de la France. L'empereur le fit enlever : ce fut une raison de

déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en prison à Bruxelles, sous la garde du cardinal infant : & ce fut encore un prétexte de déclarer la guerre à la branche Autrichienne espagnole.

La France n'unit donc ses armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, & lorsque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de Richelieu partageait déjà en idée la conquête des Pays-Bas espagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même, & avoir un prince d'Orange (Frédéric-Henri) sous ses ordres. Il avait en Allemagne vers le Rhin, Bernard de Veimar à sa solde : l'armée de Veimar, qu'on appelait les troupes Veimariennes, était devenue comme celle de Charles IV de Lorraine, & celle de Mansfeld, une armée isolée, indépendante, appartenante à son chef : on la fit passer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretenissent pas & que la France la payât.

C'est-là le fort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maison d'Autriche, la Bavière, la ligue catholique, & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue protestante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de désunir cette ligue protestante après la victoire de Norlingue : & il y a grande apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le tems que Gustave-Adolphe débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de Ferdinand ; mais après la mort de Gustave, après Norlingue, elles venaient dans un tems où l'Allemagne était lassée des dévastations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le tems même que la France se déclarait, l'em-

pereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes protestans un accommodement nécessaire. L'électeur de Saxe , celui-là même qui avait appelé le premier les Suédois , fut le premier à les abandonner par ce traité , qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques , comme on s'en joue , & comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices ; & dans la paix de Prague il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg , & tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe luthérien , moyennant une pension qu'on paiera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg calviniste. Les intérêts de la maison Palatine qui avaient allumé cette longue guerre , furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohême , & au Palatin son fils quand il se ferait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante qui accéderaient à ce traité ; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche ; ce qui était peu de chose , puisque les terres de la maison impériale , excepté l'Autriche antérieure , n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunswick , le duc de Meckelbourg , la maison d'Anhalt , la branche de Saxe établie à Gotha , & le propre frère du duc Bernard de Saxe-Weimar , signent le traité ainsi que plusieurs villes impériales ; les autres négocient encore , & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre que les Français avaient laissé porter tout entier à Gustave-Adolphe , retomba donc sur

eux en 1635 ; & cette guerre qui s'était faite des bords de la mer Baltique jusqu'au fond de la Suabe , fut portée en Alsace , en Lorraine , en Franche - Comté , sur les frontières de la France. Louis XIII qui n'avait payé que douze cent mille francs de subsides à Gustave-Adolphe , donnait quatre millions à Bernard de Veimar pour entretenir les troupes Veimariennes : & encore le ministère français cède-t-il à ce duc toutes ses prétentions sur l'Alsace , & on lui promet qu'à la paix on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que si ce n'était pas le cardinal de Richelieu qui eût fait ce traité , on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince Allemand qui pouvait avoir des enfans , cette province d'Alsace qui était si fort à la bienséance de la France , & dont elle possédait déjà quelques villes ? il est bien probable que le cardinal de Richelieu n'avait point compté d'abord garder l'Alsace. Il n'espérait pas non plus annexer à la France la Lorraine , sur laquelle on n'avait aucun droit , & qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraissait plus naturelle , mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'espérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais , était le principal objet du cardinal de Richelieu ; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur , qu'il avait résolu , si sa santé & les affaires le lui eussent permis , d'y aller commander en personne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux ; & l'Alsace qu'il donnait si libéralement à Bernard de Veimar , fut après la mort de ce cardinal le partage de la France. Voilà comme les événemens trompent presque toujours les politiques ; à moins qu'on ne dise que l'intention du ministère de France était de garder l'Alsace sous le nom du duc de Veimar , comme elle avait une armée sous le nom de ce grand capitaine.

1636.

L'Italie entrait encore dans cette grande querelle , mais non pas comme du tems des maisons impériales de Saxe & de Suabe , pour défendre sa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Espagne , dominante dans l'Italie , qu'on voulait disputer en dela des Alpes cette même supériorité qu'on disputait à l'autre branche en-deà du Rhin. Le ministère de France avait alors pour lui la Savoie , il venait de chasser les Espagnols de la Valteline : on attaquait de tous côtés ces deux vastes corps autrichiens.

La France seule envoyait à la fois cinq armées , & attaquait ou se soutenait vers le Piémont , vers le Rhin , sur les frontières de la Flandre , sur celles de la Franche-Comté & sur celles d'Espagne. François I avait fait autrefois un pareil effort : & la France n'avait jamais montré depuis tant de ressources.

Au milieu de tous ces orages , dans cette confusion de puissances qui se choquent de tous les côtés , tandis que l'électeur de Saxe après avoir appelé les Suédois en Allemagne , mène contre eux les troupes impériales , & qu'il est défait dans la Westphalie par le général Bannier , que tout est ravagé dans la Hesse , dans la Saxe , & dans cette Westphalie ; Ferdinand toujours uniquement occupé de sa politique , fait enfin déclarer son fils Ferdinand-Ernest roi des Romains , dans la diète de Ratisbonne , le 12 Décembre. Ce prince est couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection est nulle. L'électeur de Trèves , disent-ils , était prisonnier : Charles-Louis , fils du palatin roi de Bohême Frédéric , n'est point rentré dans les droits de son Palatinat : les électeurs de Mayence & de Cologne sont pensionnaires de l'empereur : tout cela , disait-on , est

contre la bulle d'or. Il est pourtant vrai que la bulle d'or n'avait spécifié aucun de ces cas , & que l'élection de Ferdinand III , faite à la pluralité des voix , était aussi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains faite du vivant d'un empereur , espèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

I 6 3 7.

Ferdinand II meurt le 15 février à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans de règne , toujours troublé par des guerres intestines & étrangères , n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux , puisque dans ses succès il se crut obligé d'être sanguinaire , & qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui ; ravagée tour-à-tour par elle-même , par les Suédois & par les Français , éprouvant la famine , la disette , & plongée dans la barbarie , suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse.

F E R D I N A N D III,

QUARANTE-SEPTIÈME EMPEREUR.

I 6 3 7.

Ferdinand III monta sur le trône de l'Allemagne dans un tems où les peuples fatigués commençaient à espérer quelque repos. Mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine. Mais ni le conseil autrichien , ni le cardinal de Richelieu ne voulaient la paix. Chaque

parti espérait des avantages qui le mettraient en état de donner la loi.

Cette longue & funeste guerre fondée sur tant d'intérêts divers , se continuait donc parce qu'elle était entreprise. Le général Suédois , Bannier , désolait la haute Saxe , le duc Bernard de Veimar , les bord du Rhin ; les Espagnols étaient entrés dans le Languedoc ; après avoir pris auparavant les isles Ste. Marguerite : & ils avaient pénétré par les Pays - Bas jusqu'à Pontoise. Le vicomte de Turenne se signalait déjà dans les Pays-Bas contre le cardinal infant gouverneur de Flandres. Tant de dévastations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & protestante, & la cause de l'électeur Palatin lesavaient excités. Mais alors l'objet était la supériorité que la France voulait arracher à la maison d'Autriche : & le but des Suédois était de conserver une partie de leurs conquêtes en Allemagne. On négociait & on était en armes dans ces deux vues.

I 6 3 8.

Le duc Bernard de Veimar devient un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Il donne deux batailles en quinze jours auprès de Rheinfeld , l'une des quatre villes forestières dont il se rend maître ; & à la seconde bataille il détruit toute l'armée de Jean de Vert célèbre général de l'empereur ; il le fait prisonnier avec tous les officiers généraux. Jean de Vert est envoyé à Paris. Veimar assiège Brisac ; il gagne une troisième bataille , aidé du maréchal de Guébriant & du vicomte de Turenne , contre le général Gœuts. Il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine Charles IV , qui , comme Veimar , n'avait pour tout état que son armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois , il prend le 18 Décembre la forteresse de Brisac , regardée alors comme la clef de l'Alsace.

Le comte palatin Charles-Louis qui avait enfin rassemblé quelques troupes , & qui brûlait de devoir son rétablissement à son épée , n'est pas si heureux en Westphalie , où les impériaux défont sa faible armée. Mais les Suédois sous le général Bannier font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de Ferdinand III n'est presque célèbre que par des disgraces.

I 6 3 9.

La fortune de la maison d'Autriche la délivre de Bernard de Veimar , comme elle l'avait délivrée de Gustave-Adolphe. Il meurt de maladie à la fleur de son âge le 18 Juillet. Il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laissait pour héritage son armée & ses conquêtes. Cette armée était à la vérité soudoyée secrètement par la France ; mais elle appartenait à Veimar : elle n'avait fait serment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée pour qu'elle passe au service de la France & non à celui de la Suède. La laisser aux Suédois , c'était dépendre de son allié. Le maréchal de Guébriant achète le serment de ces troupes. Et Louis XIII est le maître de cette armée Veimarienne , de l'Alsace & du Brisgau , à peu de chose près.

Les traités & l'argent faisaient tout pour lui. Il disposait de la Hesse entière , province qui fournit de bons soldats. La célèbre Amélie de Hanau landgrave douairière , l'héroïne de son tems , entretenait , à l'aide de quelques subsides de la France , une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli ; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe , & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande à la vérité était neutre dans la querelle de l'empereur ; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diversion considérable.

Le général Bannier était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait ; il soumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison Palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé ; & par une fatalité singulière, ce prince fut mis en prison par les Français même, qui depuis si long-tems semblaient vouloir le placer sur le siège électoral. Le comte Palatin à la mort du duc de Veimar avait conçu un dessein très-beau & très-raisonnable, c'était de rentrer dans ses états avec l'armée Veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres, il y obtint de l'argent ; il retourna par la France ; mais le cardinal de Richelieu qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter ; & ne le relâcha que quand Brisac & les troupes Veimariennes furent assurées à la France. Alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

I 6 4 0.

Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le duc de Longueville & le maréchal Guébriant, se joignent au général Bannier. Les troupes de Hesse & de Lunebourg augmentent encore cette armée.

Sans le général Piccolomini on marchait à Vienne, mais il arrêta tant de progrès par des marches savantes. Il était d'ailleurs très-difficile à des armées nombreuses d'avancer en présence de l'ennemi, dans les pays ruinés depuis si long-tems, & où tout manquait aux soldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 est encore très-fatale à la maison d'Autriche. La Catalogne se soulève & se donne à la France. Le Portugal qui depuis Philippe II n'était qu'une province d'Espagne appauvrie, chasse le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume séparé & florissant.

Ferdinand commence alors à vouloir traiter sérieusement de la paix, mais en même tems il demande à la diète de Ratisbonne une armée de quatre - vingt - dix mille hommes pour soutenir la guerre.

I 6 4 I.

Tandis que l'empereur est à la diète de Ratisbonne, le général Bannier est sur le point de l'enlever lui & tous les députés. Il marchait avec son armée sur le Danube glacé : & sans un dégel qui survint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroya de son canon.

La même fortune qui avait fait périr & Gustave & Veimar au milieu de leurs conquêtes, délivre encore les impériaux de ce fameux général Bannier : il meurt dans le tems qu'il était le plus à craindre ; une maladie l'emporte le 20 Mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberstadt. Aucun des généraux Suédois n'eut une longue carrière.

On négociait toujours ; le cardinal de Richelieu pouvait donner la paix & ne le voulait pas : il sentait trop les avantages de la France ; & il voulait se rendre nécessaire pendant la vie & après la mort de Louis XIII, dont il prévoyait la fin prochaine. Il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède Christine un nouveau traité d'alliance offensive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples opprimés. Et il augmenta le subside de la Suède de deux cent mille livres.

Le comte de Torstenson succède au général Bannier dans le commandement de l'armée suédoise , qui était en effet une armée d'Allemands. Presque tous les Suédois qui avaient combattu sous Gustave & sous Bannier étaient morts ; & c'était sous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. Torstenson élève du grand Gustave , se montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de Guébriant & lui défont encore les impériaux près de Volfembutel.

Cependant , malgré tant de victoires , l'Autriche n'est jamais entamée. L'empereur résiste toujours. L'Allemagne depuis le Mein jusqu'à la mer Baltique était toute ruinée. On ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces : ces victoires tant vanées n'étaient donc pas entièrement décisives : on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises , & attaquer puissamment un côté sans dégarnir l'autre.

I 6 4 2.

Le nouvel électeur de Brandebourg , Frédéric-Guillaume , traite avec la France & avec la Suède dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Silésie : duché donné autrefois par Ferdinand I à un prince de la maison de Brandebourg qui avait été son gouverneur , confisqué depuis par Ferdinand II après la victoire de Prague & après le malheur de la maison Palatine. L'électeur de Brandebourg espérait de rentrer dans cette terre dont son grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore aussi la faveur de la France pour rentrer dans ses états. On les lui rend en retenant les villes de guerre ; c'est encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes , Ferdinand III résiste toujours :

La Saxe, la Bavière sont toujours dans son parti : Les provinces héréditaires lui fournissent des soldats. Torstenson défait encore en Silésie ses troupes commandées par l'archiduc Léopold , par le duc de Saxe-Lavembourg , & Piccolomini. Mais cette victoire n'a point de suite ; il repasse l'Elbe ; il rentre en Saxe , il assiège Leipfick. Il gagne encore une bataille signalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. Léopold est vaincu dans les plaines de Breitenfelt le 2 Novembre. Torstenson entre dans Leipfick le 15 Décembre. Tout cela est funeste à la vérité pour la Saxe , pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénètre jamais jusqu'au centre , jusqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il se soutient.

Le cardinal de Richelieu meurt le 4 Décembre ; sa mort donne des espérances à la maison d'Autriche.

1 6 4 3.

Les Suédois dans le cours de cette guerre étaient plusieurs fois entrés en Bohême , en Silésie , en Moravie , & en étaient sortis pour se rejeter vers les provinces de l'Occident. Torstenson veut entrer en Bohême , & n'en peut venir à bout , malgré toutes ses victoires.

On négocie toujours très-lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. Louis XIII meurt le 14 Mai. L'empereur en est plus éloigné d'une paix générale. Il se flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité. Mais dans cette minorité de Louis XIV , quoique très-orageuse , il arriva la même chose que dans celle de Christine : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de

Lorraine, qui revient à lui après la mort de Louis XIII.

C'est encore une ressource pour Ferdinand que la mort du maréchal de Guébriant, qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrième grand général qui périt au milieu de ses victoires contre les impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de Rantzau, successeur de Guébriant, soit défait à Dutlingen en Suabe par le général Mercy.

Ces vicissitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munster & à Osnabrug où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire respirer Ferdinand III, c'est que Suède & le Dannemarck se font la guerre pour quelques vaisseaux que les Danois avaient saisis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la supériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ses ressources en faisant marcher Galas à la tête d'un petit corps d'armée au secours du Dannemarck. Mais cette diversion ne sert qu'à ruiner le Holstein, théâtre de cette guerre passagère ; & c'est dans l'Allemagne une province des plus ravagée. Les hostilités entre la Suède & le Dannemarck surprirent d'autant plus l'Europe, que le Dannemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors Rome & Venise ont seules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'Avaux, plénipotentiaire à Munster pour cette paix, y met d'abord le plus grand obstacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire assemblés à Ratisbonne, pour les engager à soutenir leur prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours contesté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états insistaient à la diète sur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix comme

parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les ministres de France. Mais ces ministres se servirent dans leur lettre des termes injurieux à Ferdinand. Ils révoltèrent à la fois l'empereur & les électeurs ; ils les mirent en droit de se plaindre , & de faire retomber sur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureusement pour les plénipotentiaires de France , on apprend dans le même tems que le duc d'Anguien (le grand-Condé) vient de remporter à Rocroi sur l'armée d'Autriche espagnole la plus mémorable victoire , & qu'il a détruit dans cette journée la célèbre infanterie Castillane & Vallone , qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires soutenus par telles victoires peuvent écrire ce qu'ils veulent.

I 6 4 4.

L'empereur pouvait au moins se flatter de voir le Dannemarck déclaré pour lui. On lui ôte encore cette ressource. Le cardinal Mazarin , successeur de Richelieu , se hâte de réunir le Dannemarck & la Suède. Ce n'est pas tout. Le roi de Dannemarck s'engage encore à ne secourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre sont également malheureuses pour les Autrichiens. Le duc d'Anguien qui avait vaincu les Espagnols l'année précédente , donne vers Fribourg trois combats de suite en quatre jour du cinq au neuvième Août , contre le général Mercy ; & vainqueur toutes les trois fois , il se rend maître de tout le pays , de Mayence jusqu'à Landau , pays dont Mercy s'était emparé.

Le cardinal Mazarin & le chancelier Oxenstiern , pour se rendre plus maîtres des négociations , suscitent encore un nouvel ennemi à Ferdinand III. Ils encouragent

gent Ragotsky (souverain de Transilvanie depuis 1626) à lever enfin l'étendard contre Ferdinand. Ils lui ménagent la protection de la Porte. Ragotsky ne manquait pas de prétextes ni même de raisons. Les protestans Hongrois persécutés, les privilèges des peuples méprisés, quelques infractions aux anciens traités forment la manifeste de Ragotsky, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce tems-là même Torstenson poursuit les impériaux dans la Franconie : le général Galas fuit partout devant lui & devant le comte de Konigsmarck, qui marchait déjà sur les traces des grands capitaines Suédois.

I 6 4 5.

Ferdinand & l'archiduc Léopold son parent étaient dans Prague. Torstenson victorieux entre dans la Bohême. L'empereur & l'archiduc se réfugient à Vienne.

Torstenson poursuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général Gœuts, & par ce même Jean de Vert racheté de prison. Gœuts est tué, Jean de Vert fuit. C'est une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'assiège, & Vienne enfin est menacée.

Il y a toujours dans cette longue suite de désastres quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siège de Brinn traîne en longueur ; & au lieu que les Français devoient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de Turenne au commencement de sa route est battu par le général Mercy à Mariendal, & se retire dans la Hesse.

Le grand Condé accourt contre Mercy, & il a la
Annales de l'Empire. II. Part.

F

gloire de réparer la défaite de Turenne par une victoire signalée dans la même plaine de Norlingue où les Suédois avoient été vaincus après la mort de Gustave. Turenne contribua autant que Condé au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle est sanglante des deux côtés, moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie, & traite avec Ragotsky pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il est à croire que dans ce torrent de prospérités des armes françaises & suédoises, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de supériorité sur l'autre, le manque d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque succès.

Après la célèbre bataille de Norlingue on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavares regagneraient tout - d'un-coup le pays perdu par cette bataille, & qu'il poursuivraient jusqu'au Necker l'armée victorieuse où Condé n'était plus, mais où était Turenne. De telles vicissitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur fatigué de tant de secousses, pense sérieusement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la prison avait servi de prétexte à la déclaration de guerre de la France. Mais ce sont les Français qui rétablissent cet électeur dans sa capitale. Turenne en chasse la garnison impériale. Et l'électeur de Trèves s'unit à la France comme à sa bienfaitrice. L'électeur Palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations, mais la France ne faisait encore rien pour lui de décisif.

Ce qui avait fait principalement le salut de l'empereur

reur, c'était la Saxe & la Bavière, sur qui le fardeau de la guerre avait presque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuisé fait une trêve avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie. Tout eût été perdu. Il s'empresse de satisfaire Ragotsky pour ne se pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince souverain de Transilvanie, prince de l'Empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à son prédécesseur Bethlem-Gabor. Il perd ainsi à tous les traités & presse la conclusion de la paix de Westphalie, où il doit perdre davantage.

I 6 4 6.

Le pape Innocent X était le premier médiateur de cette paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de si grandes pertes. La république de Venise était la seconde médiatrice. Le cardinal Chigi, depuis le pape Alexandre VII, présidait dans Munster au nom du pape, Contarini au nom de Venise. Chaque puissance intéressée faisait des propositions selon ses espérances & ses craintes. Mais ce sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations le maréchal de Turenne, par une marche imprévue & hardie, se joint à l'armée suédoise vers le Necker à la vue de l'archiduc Leopold. Il s'avance jusqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de Suédois va encore ravager la Silésie. Mais toutes ces expéditions ne font que des courses. Si la guerre s'était faite pied-à-pied, sous un seul chef qui eût suivi toujours opiniâtrément le même dessein, l'empereur n'eût pas été en état dans ce tems-là même de faire couronner son fils aîné Ferdinand à Prague au mois d'Août, & ensuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut ensuite sans jouir de

ces états. D'ailleurs son père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

I 6 4 7.

L'empereur en voulant assurer des royaumes à son fils , paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé par les malheurs de la guerre , de l'abandonner. L'électeur Maximilien de Bavière son beau-frère est enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne suit cet exemple. Ils signent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de Turenne met aussi l'électeur de Mayence dans la nécessité de prendre ce parti. Le landgrave de Hesse-Darmstadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reste seul , & aucun prince n'ose prendre sa querelle. Exemple unique jusques-là dans une guerre de l'Empire.

Alors un nouveau général Suédois , Vrangél , qui avait succédé à Torstenfon , prend Egra. La Bohême tant de fois saccagée l'est encore. Le danger parut si grand , que l'électeur de Bavière , malgré son grand âge , & le péril où il mettait ses états , ne put laisser le chef de l'empire sans secours , & rompit son traité avec la France. La guerre se faisait toujours dans plusieurs endroits à la fois , selon qu'on y pouvait subsister. Au moindre avantage qu'avait l'empereur , ses ministres au congrès demandaient des conditions favorables ; mais au moindre échec , il effuyaient des propositions plus dures.

I 6 4 8.

Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. Turenne & Vrangél battent ses troupes & les autrichiennes à Summerhausen & à

Lavingen près du Danube, malgré la belle résistance d'un prince de Virtemberg, & de ce Montécuculi qui était déjà digne d'être opposé à Turenne. Le vainqueur s'empare de la Bavière; l'électeur se réfugie à Saltzbourg.

En même tems le comte de Konigsmarck à la tête des Suédois, surprend en Bohême la ville de Prague. Ce fut le coup décisif. Il était tems enfin de faire la paix : Il fallait en recevoir les conditions, ou risquer l'Empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis, & on attendait les loix que l'assemblée de Munster & d'Osnabruck donnerait à l'empire.

P A I X D E V E S T P H A L I E.

Cette paix de Vestphalie signée enfin à Munster & à Osnabruck le 14 Octobre 1648, fut convenue, donnée, & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle* : ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or; & bien supérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits qu'il assure, & des changemens faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck depuis six ans presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de tems dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *Majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre Lutzeau dans le premier acte de 1641, qui établissait les saufs-conduit & les conférences, parle des préliminaires *entre sa sacrée majesté Césarienne, & le sérénissime roi très-chrétien*. Le roi de France de son côté refusait de reconnaître Ferdinand pour empereur; & la cour de France avait

eu de la peine à donner le titre de *Majesté* au grand Gustave , qui croyait tous les rois égaux , & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres Suédois au congrès de Westphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel état des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient ; & il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster on nomme sa sacrée majesté impériale , sa sacrée majesté très-chrétienne , & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'*excellence* ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes ; & le comte d'Avaux écrivait à l'électeur de Brandebourg , *Monsieur , j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir*. On qualifiait d'ordinaire les états généraux des Provinces-Unies , *les seurs états* , quand c'était le roi de France qui parlait ; & même quand le comte d'Avaux alla de Munster en Hollande en 1644 , il ne les appella jamais que *messieurs*. Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'*excellence*. Le comte d'Avaux avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise , & ne le donna à Contarini que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole* , que tout le monde condamne quand on est sans caractère , & sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages , ces titres , ces cérémonies , les dessus des lettres , les subscriptions , les formules ont varié dans tous les tems. Souvent la négligence d'un secrétaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit ,

établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger. Les empereurs qui envoyaient avant Rodolphe I tous les mandats en latin , tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande qui réprouve ces expressions. On trouve partout de tels exemples , & ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres , surtout le nonce Chigi qui ne fut là que pour voir l'église sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèses de Brême & de Verden ; ceux de Magdebourg , d'Halberstadt , de Minden , de Camin à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratsbourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck & de Lubeck ne furent pas à la vérité sécularisés , mais alternativement destinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique ; règlement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion , mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille , dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne. Les sujets luthériens de l'empereur en Silésie eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églises ; & l'empereur fut obligé d'admettre des protestans dans son conseil aulique.

Les commanderies de Malthe , les abbayes , les bénéfices dans les pays protestans furent donnés aux princes , aux seigneurs , qu'il fallait indemniser des frais de la guerre.

Ces concessions étaient bien différentes de l'édit de

Ferdinand II, qui avait ordonné la restitution des biens ecclésiastiques dans le tems de ses prospérités. La nécessité, le repos de l'Empire lui firent la loi. Le nonce protesta, fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait présidé ; mais il ne lui fit pas de faire une autre démarche. Le pape par sa bulle *casse de sa pleine puissance, annulle tous les articles de la paix de Westphalie concernant la religion* ; s'il avait été à la place de Ferdinand III, il eût ratifié le traité, qui subsista malgré les bulles du pape. Bulles autrefois si révérees, & aujourd'hui si méprisées.

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'état. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rügen, la ville de Vismar, beaucoup de baillages voisins, le duché de Brême & de Verden. Le duc de Holstein y gagna aussi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait à la vérité beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg qui valait mieux que son margraviat. Il avait Camin, Halberstadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vismar, mais il gagnait le territoire de Ratsbourg, & de Schverin.

Enfin on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne que sept cercles devaient payer. On donnait à la princesse landgrave de Hesse six cent mille écus ; & c'était sur les biens des archevêchés de Mayence, de Cologne, de Paderborn, de Munster, & de l'abbaye de Fulde que cette somme devait être payée. L'Allemagne s'appauvrissant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher ses protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce, & pour la justice, par les

soins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui présentèrent leurs droits au congrès comme à une cour suprême qui réglaît le sort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'assura pour toujours la possession des Trois-Évêchés, & l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg. Mais au-lieu de recevoir de l'argent comme la Suède, elle en donna. Les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace, & sur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une si belle province. Elle eut encore l'ancien Brisac & ses dépendances, & le droit de mettre garnison dans Philisbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis : mais l'Alsace est demeurée, & Strasbourg en se donnant à la France a achevé d'incorporer l'Alsace à ce royaume.

Il y a peu de publicistes qui ne condamnent l'énoncé de cette cession de l'Alsace dans ce fameux traité de Munster. Ils en trouvent les expressions équivoques. En effet *céder toute sorte de juridiction & de souveraineté*, & *céder la préfecture de dix villes impériales*, sont deux choses différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, sachant bien qu'il a des choses qu'il faut laisser derrière un voile que le tems & la puissance font tomber.

La maison Palatine fut enfin rétablie dans tous ses droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du Palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla jusqu'à stipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte Palatin Charles-Louis, & dix mille à chacune de ses sœurs. Le moindre gentilhomme fut bien

reçu à demander la restitution de quelques arpens de terre. Tout fut discuté & réglé. Il y eut cent quarante restitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la restitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerres, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris vers l'an 1647 enhardirent l'Espagne à s'en prévaloir ; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les états généraux qui devaient ainsi que l'Espagne traiter à Munster, firent une paix particulière avec l'Espagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui semblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le ministère espagnol se servit d'une ruse singulière pour engager les états à ce manque de foi. Il leur persuada qu'il était prêt de donner l'infante à Louis XIV avec les Pays-Bas en dot. Les états tremblèrent, & se hâtèrent de signer. Cette ruse n'était qu'un mensonge, mais la politique est-elle autre chose que l'art de mentir à propos ? Louis XI n'avait-il pas raison quand son ambassadeur se plaignait que les ministres du duc de Bourgogne mentaient toujours, & qu'il lui répondait, *Eh ! bête, que ne mens-tu plus qu'eux ?*

Dans cet important traité de Westphalie il ne fut presque point question de l'empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne & non avec le suzerain d'Italie. Mais la France eut quelques points à régler, sur lesquels Ferdinand ne pouvait transiger que comme empereur. Il s'agissait de Pignerol, de la succession de Mantoue, & du Montferrat. Ce sont des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France paierait encore six cent mille livres à monsieur le duc de Mantoue à la charge de monsieur le duc de Savoie, moyennant quoi il garderait Pignerol

& Casal en pleine souveraineté indépendante de l'Empire. Ces possessions ont été perdues depuis pour la France, comme Brême, Verden, & une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Vestphalie, en ce qui concerne la législation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & est toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE DEPUIS LA
PAIX DE VESTPHALIE JUSQU'A LA
MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien dépouillé qu'après sept cents ans, à compter du règne de Henri l'*oiseleur*. Et avant le tems de Henri il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent restreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la noblesse immédiate & des villes, ne furent fixés & incontestables que par les traités de Vestphalie. L'Allemagne fut une grande *aristocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à-peu-près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les états fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de suffrage pour résoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouissent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles sont états de l'Empire, & non de l'empereur ; elles ne paient pas la moindre imposition, & ne contribuent aux besoins de l'Empire que dans les cas urgens. Leur taxe est réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier ressort, qu'on appelle *de non appellando*, elles seraient des états absolument souverains. Cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puissance, parce

qu'elles sont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement si mixte & si compliqué dans une si grande étendue de pays, ont subsisté ; mais l'état aussi. La multiplicité des souverainetés sert à tenir la balance jusqu'à ce qu'il forme dans le sein de l'Allemagne une puissance assez grande pour engloûtir les autres.

Ce vaste pays après la paix de Vestphalie répara insensiblement ses pertes. Les campagnes furent cultivées, les villes rebâties. Ce furent-là les plus grands événemens des années suivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui se rétablissait des blessures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales ; car pour les villes médiates, elles sont sujettes des grands vassaux auxquels elles appartiennent : & les habitans des campagnes forment un état miroyen entre l'esclave & le sujet, mais plus approchant de l'esclave, surtout en Suabe & en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, respirant à peine après ses guerres intestines & les invasions fréquentes des Turcs, ayant besoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouse de son droit d'élire son souverain, & de conserver sous lui ses privilèges. Quand Ferdinand III fit élire en 1654 son fils Léopold âgé de 17 ans, roi de Hongrie, on fit signer à *sa sérénité* (car le mot de majesté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui fit signer, dis-je, une capitulation aussi restreignante que celle des empereurs. Mais les seigneurs Hongrois n'étaient pas aussi puissans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs privilèges. Ils étaient plutôt opprimés que soutenus par les Ottomans. C'est pourquoi la Hongrie a été enfin entière-

ment soumise de nos jours après de nouvelles guerres intestines.

L'empereur après la paix de Vestphalie se trouva paisible possesseur de la Bohême devenue son patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait aussi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes ses provinces jusqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne possédait aucun terrain en Italie.

Le nom de saint empire romain subsistait toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet empire. Charles-Quint avait bien prévu que si son fils Philippe II n'était pas sur le trône impérial, si la même tête ne portait pas les couronnes d'Espagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne resterait guère que ce nom d'empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut aussi-bien que Naples entre les mains de la branche espagnole, cette branche se trouva à la fois vassale titulaire de l'Empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des loix à l'autre. La Toscane, les principales villes d'Italie s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un César qui n'avait pas en Italie un seul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un Charlemagne & un Othon.

On voit dans tout le cours de cette histoire deux grands desseins soutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, & celui des seigneurs Allemands de conserver & d'augmenter leurs privilèges.

Ce fut dans cet état que Ferdinand III laissa l'Empire à sa mort en 1657, pendant que la maison d'Autriche espagnole soutenait encore contre la France cette longue

guerre qui finit par le traité des Pyrénées & par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV.

Tous ces événemens sont si récents, si connus, écrits par tant d'historiens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve partout ailleurs. On finira par se retracer une idée générale de l'Empire depuis ce tems jusqu'à nos jours.

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LÉOPOLD ,

QUARANTE-HUITIÈME EMPEREUR.

On peut d'abord considérer qu'après la mort de Ferdinand III , l'empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche , mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir en 1658 Léopold-Ignace, fils de Ferdinand; il n'avait que dix-huit ans. Mais le bien de l'état , le voisinage des Turcs , les jalousies particulières contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne , & pas assez pour l'affermir. On avait autrefois élu Rodolphe de Habsbourg parce qu'il n'avait presque point de domaine. L'Empire était continué à sa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude , les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie & de Brême , rendaient nécessaire cette élection, tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de Léopold étaient encore en sa faveur autant de sollicitations qui sont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger. C'est ainsi que le trône toujours électif en Pologne fut toujours héréditaire dans la race des Jagellons.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministère

de Léopold ; il n'était plus question de demander une couronne à Rome , encore moins de faire sentir ses droits de suzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France , la Suède , la Turquie occupèrent toujours les Allemands sous ce règne. Ces trois puissances furent l'une après l'autre , ou contenues ou repoussées ou vaincues , sans que Léopold tirât l'épée.

Ce prince le moins guerrier de son tems , attaqua toujours Louis XIV dans les tems les plus florissans de la France ; d'abord après l'invasion de la Hollande , lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimègue , lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre Louis XIV ; enfin à l'avènement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne , & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'empire. La première fut assez malheureuse , & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans. Mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. Louis XIV eut toujours la supériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles , de très-grands généraux , un royaume dont toutes les parties étaient réunies & toutes les places fortifiées , des armées disciplinées , une artillerie formidable , d'excellens ingénieurs devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte , souvent mal payées & mal pourvues , & surtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu , & qui avaient des intérêts différens. La France dans cette guerre terminée

par la paix de Nimègue , triompha par la supériorité de son gouvernement , de l'Allemagne , de l'Espagne , de la Hollande réunies , mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre produite par la ligue d'Augsbourg. Louis XIV eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède si long-tems alliée de la France , l'abandonna , & fournit même des troupes contr'elle en qualité de membre de l'empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire , ce fut de se défendre. On ne put même à la paix de Risvick arracher Strasbourg à Louis XIV.

La troisième guerre fut la plus heureuse pour Léopold & pour l'Allemagne , quand le roi de France était plus puissant que jamais , quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils , qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols & la Bavière , que ses armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. Léopold mourut l'année suivante en 1705 , avec l'idée que la France serait bientôt accablée & que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux Léopold dans tout le cours de son règne , ce fut la grandeur même de Louis XIV. Cette grandeur se produisit avec tant de faste , avec tant de fierté , qu'elle irrita tous ses voisins , surtout les Anglais , plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle. Mais si Léopold avait eu la succession de l'Autriche espagnole , comme il fut long-tems vraisemblable qu'il l'aurait , alors c'était cet empereur , qui maître absolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées , devenu presque tout-puissant en Allemagne , possédant l'Espagne , le domaine direct de la moitié de l'Italie , souverain de la moitié du nouveau monde , & en état de faire valoir

de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire, serait vu en effet assez près de cette monarchie universelle. On affecta de la craindre dans Louis XIV, lorsqu'il voulut après la paix de Nimégue faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire; & on ne le craignit ni dans Léopold ni dans ses enfans, lorsqu'ils furent près de dominer sur l'Allemagne, l'Espagne, & l'Italie. Louis XIV en effarouchant trop ses voisins, fit plus de bien à la maison d'autriche qu'il ne lui avait fait de mal par sa puissance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS DU TEMS DE LÉOPOLD.

Dans les guerres que Léopold fit de son cabinet à Louis XIV, il ne risqua jamais rien. l'Allemagne & ses alliés portaient tout le fardeau & défendaient ses pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les restes d'une nation nombreuse échappés aux guerres civiles & au sabre des Ottomans; ils labouraient les armes à la main des campagnes arrosées du sang de leurs pères. Les seigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privilèges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie & la dévastait. Le Turc faisait précisément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne, mais il fut plus dangereux; & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille Turcs marchent jusqu'à Neuhausel en 1663. Il est vrai qu'ils sont vaincus l'année d'après à St. Gothard sur le Raab par le fameux Montécuculi. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas décisive. Quel fruit d'une victoire, qu'une

trêve honteuse par la quelle on cède au sultan la Transilvanie, avec tout le terrain de Neuhaufel & on rase jusqu'aux fondemens les citadelles voisines.

Le Turc donna ou plutôt confirma la Transilvanie à Abassi & dévasta toujours la Hongrie malgré la trêve.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiduchesse qui fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs Hongrois songent à se donner un roi de leur nation en cas que Léopold meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, & enfin leurs complots coûtent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadaſti, à Tattenback. Les impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie & le pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation & ensuite le désespoir. Emerick Tekéli se met à la tête des mécontents, tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekéli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin, elle confirme tous les privilèges pour lesquels on combattait, elle promet de rendre les biens confisqués. Mais cette condescendance qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piège. Tekéli croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, Tekéli aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le sultan Mahomet IV préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait destiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu

leur opposer ; car après la paix de Nimégue même il opposait peu de forces.

Le grand-visir Kara Mustapha traverse la Hongrie avec deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille spahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine Charles V devant lui. Il met le siège sans résistance devant Vienne.

SIÈGE DE VIENNE EN 1683 ET SES SUITES.

Ce siège de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'empire romain en quelque sorte. Mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne & ses fauxbourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces fauxbourgs sans défense. Kara Mustapha s'avancait sur la droite du Danube, suivi des trois cent trente mille hommes en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-visir était de prendre Vienne pour lui même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. Tekéli avec ses mécontents de Hongrie était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue & Vienne menacée de tous côtés. Le duc Charles de Lorraine n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel non loin de Vienne venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 Juillet l'empereur Léopold, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison abandonnent Vienne

& se retirent à Nintz. Les deux tiers des habitans suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles. Et les derniers tombèrent dans les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porre à Nintz que la terreur & la désolation. La cour ne s'y croit pas en sûreté. On se refugie de Nintz à Passau. La consternation en augmente dans Vienne : il faut brûler les fauxbourgs, les maisons de plaissance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le seize Juillet au fauxbourg St. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe.

Le comte de Staremborg gouverneur de la ville avait une garnison dont le fonds était de seize mille hommes, mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne : on arma jusqu'à l'université. Les professeurs, les écoliers montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de disgrâce l'argent manquait, & on eut de la peine à ramasser cent mille rixdales.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conserver une communication de sa petite armée avec la ville, mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de se retirer par les ponts qu'il avait jetés sur le Danube, il était loin au septentrion de la ville, tandis que les Turcs qui l'environnaient, avançaient leurs tranchées au midi. Il faisait tête aux Hongrois de Tekéli & défendait la Moravie : mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur pressait les secours de Bavière, de Saxe & des cercles & surtout celui du roi de Pologne Jean Sobiesky, prince longtems la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la cou-

ronne , & qui devait son trône à ses victoires. Mais ces secours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de Septembre , & il y avait enfin une brèche de six toises au corps de la place. La ville paraissait absolument sans ressource. Elle devait tomber sous les Turcs plus aisément que Constantinople ; mais ce n'était pas un Mahomet second qui l'assiégeait. Le mépris brutal du grand-visir pour les chrétiens , son inactivité , sa mollesse firent languir le siège.

Son parc , c'est-à-dire l'enclos de ses tentes , était aussi grand que la ville assiégée. Il y avait des bains , des jardins , des fontaines ; on y voyait partout l'excès du luxe avant-coureur de la ruine.

Enfin Jean Sobiesky ayant passé le Danube quelques lieues au - dessus de Vienne , les troupes de Saxe , de Bavière & des cercles étant arrivées , on fit du haut de la montagne de Calemberg des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer , & il ne leur restait que leur courage.

Les armées impériale & polonoise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg , dont le grand - visir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite à la tête d'environ douze mille gens d'armes & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince Alexandre son fils était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc Charles de Lorraine commandait les impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à-peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe , Jean-George III , était à la tête de ses Saxons. Les Bavares n'étaient point conduits par l'électeur Marie-Emmanuel leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de

Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; & lorsque Léopold revint dans Vienne après sa délivrance , le jeune électeur le saluant avec cette même épée , lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de Saxe-Lavembourg , de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie , menait la cavalerie impériale ; le prince Herman de Bade , l'infanterie ; les troupes de Franconie , au nombre d'environ sept mille , marchaient sous le prince de Valdeck.

On distinguait parmi les volontaires trois princes de la maison d'Anhalt , deux de Hanovre , trois de la maison de Saxe , deux de Neubourg , deux de Wirtemberg , tandis qu'un troisième se signalait dans la ville , deux de Holfstein , un prince de Hesse-Cassel , un prince de Hohenzollern ; il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à soixante - quatre mille combattans. Celle du grand - visir était supérieure de plus du double , ainsi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand , peut-être parce qu'il y a trop de confusions dans les armées immenses , & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 Septembre que se donna cette bataille (si c'en est une) & que Vienne fut délivrée. Le grand-visir laissa vingt mille hommes dans les tranchées , & fit donner un assaut à la place dans le tems même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier assaut pouvait réussir contre des assiégés qui commençaient à manquer de poudre , & dont les canons étaient démontés. Mais la vue du secours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne ayant harangué ses troupes de rang en rang , marchait d'un côté contre l'armée ottomane , & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière & plus décisive. Deux postes pris sur les Turcs déci-

dèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille. C'était sur la fin du jour. La terreur se mit pendant la nuit dans le camp du visir. Il se retira précipitamment avec toute son armée. Cet aveuglement qui succédait à une longue sécurité, fut si prodigieux, qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages & jusqu'au grand étendart de Mahomet. Il n'y eut dans cette grande journée de faute comparable à celle du visir, que celle de ne le point poursuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendart de Mahomet au pape. Les Allemands & les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine sa femme, qui était une Française, fille du marquis d'Arquien, que le grand-visir l'avait fait son héritier, & qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares quand elles voient rentrer leurs maris les mains vuides ; vous n'êtes pas un homme puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain 13 Septembre le roi Jean Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de DIEU, nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grace à ce roi, & de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial dans un tems où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de Jean Sobieski furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'a-

gissait de soumettre la Hongrie & de marcher à Gran , qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran il fallait passer par Barcam , où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ses gens d'armes , & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent auprès de Barcam sur les troupes polonoises , les chargent en flanc , leur tuent deux mille hommes , le vainqueur des Ottomans est obligé de fuir ; il est poursuivi , il échappe à peine en laissant son manteau à un Turc qui l'avait déjà joint. Le duc Charles arriva enfin au secours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de secourir Jean Sobiesky dans la délivrance de Vienne , il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie , des deux côtés du Danube , jusqu'à Strigonie , retombe sous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le siège de Bude , & on le prend d'assaut en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait avec l'électeur de Bavière les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohats où Louis II roi de Hongrie avait péri , lorsqu'en 1526 Soliman II vainqueur des chrétiens couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions , les séditions de Constantinople , les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux & tranquille Léopold. Le soulèvement des janissaires , la déposition de Mahomet IV , l'imbécille Soliman placé sur le trône après une prison de quarante années , les troupes ottomanes mal payées , découragées fuyant devant un petit nombre d'Allemands , tout favorisa Léopold. Un empereur guerrier secondé des Polonais victorieux , eût pu aller assiéger Constantinople après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur les Hon-

grois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine & des autres princes Allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique; on avait surtout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie, les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Westphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois, ni de les secourir.

Il n'y eut d'autres congrès entre les mécontents de Hongrie & l'empereur qu'un échaffaut. On l'éleva dans la place publique d'Eperies au mois de Mars 1687, & il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long & si terrible. Il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si long-tems. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périsaient dans tant de batailles: on y est accoutumé; ils meurent les armes à la main & vengés. Mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent; & le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, les Turcs deux fois repoussés, la Transilvanie conquise, occupée par les impériaux. Enfin

tandis que l'échaffaut d'Eperies subsistait encore , on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire ; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret , & on couronna Joseph à l'âge de neuf ans roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis Charles-Quint. Un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Risvick , & contre la Turquie jusqu'à la paix de Carlovitz conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses. Il négocia avec Louis XIV à Risvick sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimégue , & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnèrent à Léopold dans les diètes d'Allemagne une supériorité qui n'ôta pas la liberté des suffrages , mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LÉOPOLD.

Ce fut encore sous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie. Car dans la guerre terminée à Risvick , lorsque Léopold ligué avec le duc de Savoie ainsi qu'avec tant de princes contre la France , envoya des troupes vers le Pô , il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane , de Venise en terre ferme , de Gènes , du pape même , payèrent plus de trois cent mille pistoles. Quand il fallut au commencement du siècle disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de Louis XIV , Léopold exerça l'autorité impériale , en proscrivant le duc de Mantoue , en donnant le Montferrat mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg. Car les nations ne sont

pas convenues que le roi d'Allemagne fassé des rois : mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que cet usage même appelait le successeur des Césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne ayant ce nom , donnait des noms ; & Léopold fit un roi sans consulter les trois collèges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre , il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs , en qualité de chef de l'Allemagne. Encore ne put-il le faire admettre dans le collège des électeurs , où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de Léopold.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'*Empire*. Mais c'est un abus des mots autorisé dès long-tems. Les empereurs jurent dans leurs capitulations , *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs , princes & états*. Mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot empire , l'Allemagne & non Milan & Mantoue. Car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire , comme siège de l'Empire romain : étrange révolution dont Auguste ne se doutait pas. Un seigneur Italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne ; il s'adresse aux électeurs de Saxe , de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape à la vérité ne demande point à la diète la confirmation de son élection , mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand Léopold l'eut mis au ban de l'Empire en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort , le droit de l'opinion , fondé sur les heureuses incurSIONS que Charlemagne & Othon le grand firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce

même Léopold depuis 1664. Il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés ; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languissent. Et l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMS DE JOSEPH ET DE CHARLES IV.

L'empereur Joseph avait été élu roi des romains à l'âge de douze ans par tous les électeurs, en 1690 ; preuve évidente de l'autorité de Léopold son père , preuve de la sécurité où les électeurs étaient sur tous leurs droits , qu'ils n'auraient pas voulu sacrifier ; preuve du concert de tous les états d'Allemagne avec son chef , que la puissance de Louis XIV réunissait plus que jamais.

Il signa dans sa capitulation qu'il observerait les traités de Westphalie , *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de Joseph fut encore plus heureux que celui de Léopold. L'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince Eugène & du duc de Malborough le rendirent partout victorieux , & ce bonheur le rendit presque absolu. Il commença en 1706 par mettre de son autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partisans de la France , & s'empara de leurs états. Voici la sentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les loix de l'Empire.

« Nous déclarons que Maximilien , jusqu'à présent

» électeur & duc de Bavière . . . a encouru de fait le ban
 » & le reban de Nous & du St. Empire Romain , ainsi
 » que toutes les peines qui sont attachées de droit & par
 » l'usage à de semblables déclarations & publications ,
 » ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons ,
 » le déclarons & dénonçons déposé , privé & déchu des
 » graces , privilèges , droits régaliens , dignités , titres ,
 » scels , propriétés , expectatives , états , possessions ,
 » vassaux & sujets , quels qu'ils soient , qu'il tient de
 » Nous & de l'Empire : Nous abandonnons aussi le corps
 » dudit Maximilien , ci-devant électeur de Bavière , à
 » tous & à un chacun de manière qu'étant privé de
 » notre part & de celle de l'Empire , de toute paix &
 » de toute protection , & ayant été mis , ou plutôt
 » s'étant mis par son propre fait , dans un état où il
 » ne devait avoir ni paix ni sûreté , un chacun pourra
 » tout entreprendre contre lui , impunément & sans
 » forfaire . . . Défendons aussi à tous & à un chacun
 » dans l'Empire , d'avoir avec lui aucun commerce , de
 » lui donner l'hospitalité , ni prêter secours ou protec-
 » tion , &c. »

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de despotisme. On les apaisa en leur promettant de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne : & leur haine contre Louis XIV l'emporta sur la considération de leurs propres intérêts. Joseph donna le haut Palatinat à la branche Palatine , qui l'avait perdu sous Ferdinand II , & qui le rendit ensuite à la branche de Bavière à la paix de Rastadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur Romain dans l'Italie Il confisqua tout le Mantouan à son profit , prit d'abord pour lui le Milanais , qu'il donna ensuite à son frère l'archiduc , mais dont il garda les places & les revenus , en démembrant de ce pays , Alexandrie , Valenza , la Lo-

meline en faveur du duc de Savoie , auquel il donna encore l'investiture de Montferrat pour le retenir dans ses intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole , & fit présent de son état au duc de Modène ; Charles-Quint n'avait pas été plus souverain en Italie. Le pape Clément XI fut aussi alarmé que l'avait été Clément VII. Joseph allait lui ôter le duché de Ferrare , pour le rendre à la maison de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées maîtresses de Naples au nom de l'archiduc son frère , & maîtresses en son propre nom du Bolonais , du Ferrarais , d'une partie de la Romagne , menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie ; mais la victoire avait brisé cette balance. On faisait sommer tous les princes , tous les possesseurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme , qui relevait alors du St. Siège , pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape , & qui annullait toutes les donations des empereurs faites sans l'intervention de l'Empire. Il est vrai que si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur , on y faisait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique. Mais on se sert dans un tems des armes qu'on rejette dans un autre : & il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se serait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse & la générosité de faire ce que ni Venise , ni Florence , ni Gènes , ni Parme n'osaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus , l'autre quatre-vingt mille ; celui-ci cent chevaux , cet autre cinquante fantassins , les payfans furent armés. Mais tout le fruit de cette entreprise fut de

se soumettre, les armes à la main, aux conditions que prescrivit Joseph. Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'état ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Commachio, & de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Amis & ennemis, tout ressentit le pouvoir de Joseph; il ôte en 1709 le Vigevanasque & les fiefs de Langues au duc de Savoie, & cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph meurt à trente-trois ans en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI son frère se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des états héréditaires d'Allemagne florissans, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas; & si on avait écouté en 1709 les propositions de la France alors accablée, ce même Charles VI aurait eu encore l'Espagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine Anne, qui la rétablit par la paix d'Utrecht; tant la haine contre Louis XIV prévalait sur les intérêts réels. Charles VI resta encore le plus puissant prince de l'Europe après sa paix particulière de Bade & de Rastadt.

Mais quelque puissant qu'il fût quand il prit possession de l'Empire, le corps germanique soutint plus que jamais ses droits, il les augmenta même. La capitulation de Charles VI porte qu'aucun prince, aucun état de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire, que par un jugement des trois collèges, &c. On rappelle encore dans cette capitulation les traités de Westphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & florissante sous ce dernier empereur de la maison d'Autriche. Car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne se fit que sur les frontières de l'empire Ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince Eugène y accrût encore cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Témessvar signalèrent la campagne de 1716, & la suivante eut des succès encore plus étonnans : car le prince Eugène en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille Turcs. Il était dans la même situation où fut César au siège d'Alexie, & où le czar Pierre s'était trouvé au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur Russe qui mendia la paix. Il fit comme César ; il battit ses nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire il retourna à Vienne où l'on parlait de lui faire son procès pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le système de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix qui augmentait les états de l'empereur, au contraire la constitution germanique s'affermissait. Les disgrâces du roi de Suède Charles XII, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus considérable.

Les traités de Vestphalie reçurent à la vérité une atteinte dans ces acquisitions ; mais on conserva tous les droits acquis aux états de l'Allemagne par ces traités, en enlevant des provinces aux Suédois à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouissait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paisiblement à l'ombre de leurs privilèges, & les petits différends

différends inévitables n'y causèrent point de troubles civils.

Il faut surtout observer que l'Allemagne changea entièrement de face du tems de Léopold, de Joseph, & de Charles VI. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux-arts presque ignorés, la magnificence commode inconnue, presque pas une seule ville agréablement bâtie, aucune maison d'une architecture régulière & noble, point de jardins, point de manufactures de choses précieuses & de goût. Les provinces du Nord étaient entièrement agrestes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en soixante années de tems a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis Othon jusqu'à Léopold.

Charles VI fut constamment heureux jusqu'en 1734. Les célèbres victoires du prince Eugène sur les Turcs à Témessvar & à Belgrade avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y possédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & suprême de la Toscane, & de Parme & Plaisance si long-tems contesté, lui était confirmé par l'investiture même qu'il donna de ces états à Dom Carlos, fils de Philippe V, qui par-là devenait son vassal. Les droits de l'Empire exercés en Italie par Léopold & par Joseph étaient donc encore en vigueur ; & certainement si un empereur avait conservé en Italie tant d'états, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de sept cents années de la liberté italique contre la domination allemande, pouvait aisément finir par l'asservissement.

Ces prospérités eurent un terme par l'exercice même que Charles VI fit de son crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Russie le trône de Pologne à Auguste III, électeur de Saxe.

Annales de l'Empire. II. Part.

H

Ce fut une singulière révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile , & qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens , pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événemens , & se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille Turcs ; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille Espagnols en une seule campagne. Aurait-on imaginé en 1700 , que Stanislas , palatin de Pologne , serait fait roi de Pologne par Charles XII ; qu'ayant perdu la Pologne il deviendrait duc de Lorraine , & que pour cette raison là même la maison de Lorraine aurait la Toscane ? si on réfléchit à tous les événemens qui ont troublé & changé les états , on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient , & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de Charles VI furent encore plus malheureuses ; il crut que le prince Eugène ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures , il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes. Mais il n'avait plus le prince Eugène ; & tandis que les armées de la czarine Anne prenaient la Crimée , entraient dans la Valachie , & se proposaient de pénétrer à Andrinople , les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable suivit leur défaite. Belgrade , Témessvar , Orsova , tout le pays entre le Danube & la Save demeura aux Ottomans , le fruit des conquêtes du prince Eugène fut perdu ; & l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux , de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes , & de punir ceux qui se hâtèrent de faire , suivant ses ordres , une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent

rent sa mort font du ressort d'une autre histoire. Et ces plaies qui saignent encore , sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe , après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs , pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que Frédéric III qui ait passé soixante & quinze ans , comme parmi les rois de France , il n'y a eu que le seul Louis XIV. On voit au contraire un très-grand nombre de papes dont la carrière a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général les loix de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France , mais c'est qu'en général les pontifes ont mené une vie plus sobre que les rois , & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont passé en revue , sert à confirmer la règle qu'a donnée Newton pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à 21 ans environ l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Charles VI, composent un période de près de mille années ; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de Newton dans les états sujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire romain , on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis César jusqu'à Augustule , dans l'espace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui se présente , c'est que de tous ces empereurs on n'en voit presque pas un depuis Charlemagne dont on puisse dire qu'il a été heureux. Charles-Quint est celui dont l'éclat fait disparaître tous les autres devant lui ; mais lassé des secousses continuelles de sa vie , & fatigué des tourmens d'une administration si épineuse , plus encore que détrompé du

néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieillesse prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur plein de qualités respectables, effuyer les plus violens révers de la fortune, tandis que la nature le conduisait au tombeau par des maladies cruelles au milieu de sa carrière.

Cette histoire n'est donc presque autre chose qu'une vaste scène de faiblesses, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi lesquelles on voit quelques vertus & quelques succès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices : & il en est ainsi des autres histoires.



ROIS DE BOHÈME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

OTTOCARE fils du roi Venceslas le borgne, tué en 1280 dans la bataille contre l'empereur Rodolphe.

VENCESLAS le vieux, est mis après la mort de son père sous la tutelle d'Othon de Brandebourg en 1305.

VENCESLAS le jeune, mort de débauche un an après la mort de son père.

HENRI duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de Venceslas le jeune, dépouillé deux fois de son royaume ; la première, par Rodolphe d'Autriche fils d'Albert I. La seconde par Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII.

JEAN de Luxembourg, maître de la Bohême, de la Silésie & de la Lusace, tué en France à la bataille de Créci en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT d'Autriche.

LADISLAS le posthume, fils de l'empereur Albert d'Autriche, mort en 1457, dans le tems que Madeleine fille du roi de France Charles VII passait en Allemagne pour l'épouser.

GEORGE *Podibrad* vaincu par Mathias de Hongrie : mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohême & de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS fils de Ladislas, aussi roi de Bohême & de Hongrie, tué à l'âge de 20 ans en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui les empereurs de la maison d'Autriche.

ELECTEURS DE MAYENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

VERNIER comte de Falkenstein, celui qui soutint le plus ses prétentions sur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODERER moine franciscain, confesseur de l'empereur Rodolphe : mort en 1288.

GERARD baron d'Eppenstein qui combattit à la bataille où Adolphe de Nassau fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT bourgeois de Trèves, médecin de Henri de Luxembourg, & qui guérit le pape Clément V d'une maladie jugée mortelle mort en 1320.

MATHIAS comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN frère de l'empereur Henri de Luxembourg, eut Trèves & Mayence pendant trois ans; c'est un exemple unique.

Henri comte de Virnebourg, excommunié par Clément V, se soutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH de Nassau : mort en 1371.

JEAN de Luxembourg, comte de St. Paul : mort en 1373.

ADOLPHE de Nassau, à qui Charles IV donna la petite ville d'Hæhst : mort en 1390.

CONRAD de Vinsberg : il fit brûler des Vaudois : mort en 1396.

JEAN de Nassau; c'est celui qui déposa l'empereur Venceflas : mort en 1419.

CONRAD comte de Rens, battu par le landgrave de Hesse : mort en 1431.

THEODORE d'Urback; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de son tems à Mayence : mort en 1459.

DITRICH comte d'Isembourg, & un ADOLPHE de Nassau se disputent long-tems l'archevêché à main armée. Isembourg cède l'électorat à son compétiteur Nassau en 1463.

ADOLPHE de Nassau : mort en 1475.

DITRICH remonte sur le siège électoral, bâtit le château de Mayence : mort en 1482.

ALBERT de Saxe : mort en 1484.

BERTOLD de Henneberg principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieuses : mort en 1504. Gualtieri prétend fausement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES de Libenstein : mort en 1508.

URIEL de Guemingen : mort en 1514.

ALBERT de Brandebourg, fils de l'électeur Jean, archevêque de Mayence, de Magdebourg & d'Halberstadt à la fois, voulut bien encore être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN de Hauenstein, docteur ès loix. De son tems un prince de Brandebourg brûle Mayence : mort en 1555.

DANIEL BRENDL de HOMBURG. Il laissa de lui une mémoire chère & respectée : mort en 1582.

VOLFGANG de Dalbourg : il se priva de gibier, parce que la chasse faisait tort aux campagnes de ses sujets : mort en 1601.

JEAN - ADAM de Bicken : il assista en France à la dispute du cardinal du Perron & de Mornai : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD de Cronberg, long-tems persécuté par le prince de Brunswick, *l'ami de Dieu*, & *l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de Tilli : mort en 1626.

GEORGE - FREDERIC de Greiffenclau, principal auteur du fameux édit de la restitution des bénéfices qui causa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD d'Umstadt, chassé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN - PHILIPPE de Schœnborn, remit la ville d'Erfort sous sa puissance par le secours des armes françaises & des diplômes de l'empereur Léopold : mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC de Metternich, obligé de céder des terres à l'électeur Palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leien : il fit bâtir le palais de Mayence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI de Metternich : mort en 1689.

ANSELME - FRANÇOIS d'Ingelheim. Les Français s'emparèrent de sa ville : mort en 1595.

LOTHAIRE - FRANÇOIS de Schœborn, coadjuteur en 1694, estimé de tous les contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS comte Palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES d'Eltz : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES comte d'Oslein.

ELECTEUR DE COLOGNE.

ENGELBERT comte de Valckenstein, bon soldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI comte de Vesterbuch, non moins soldat & plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans : mort en 1298.

WICKBOLD de Holt, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs, & l'emporte : mort en 1338.

VALARME comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL de Geneppe , qui amassa & laissa de grands trésors : mort en 1362.

JEAN de Virnenbourg , força le chapitre à l'élire , & dissipa tout l'argent du prédécesseur : mort en 1363.

ADOLPHE comte de la Marche , résigne l'archevêché en 1364 , se fait comte de Clèves , & à des enfans.

ENGHELBERG comte de la Marche.

CONON de Falkestein , coadjuteur du précédent , & en même tems archevêque de Trèves , gouverne Cologne pendant trois ans , & est obligé de résigner Cologne en 1370. On apporta à Cologne sous son gouvernement le corps tous frais d'un des petits innocens qu'Hérode avait autrefois fait massacrer , comme on fait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FREDERIC comte de Saverde , prince paisible : mort en 1414.

THEODORE comte de Mœurs , dispute l'archevêché à Guillaume de Ravensberg évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié , le comte de Mœurs eut les deux diocèses. Il eut encore Halberstadt : mort en 1457.

ROBERT de Bavière se servit de Charles le *téméraire* duc de Bourgogne , pour assujettir Cologne , obligé ensuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN landgrave de Hesse , qui gouverna quelques années , du tems de Robert de Bavière : mort en 1508.

PHILIPPE comte d'Oberstein : mort en 1515.

HERMAN de Veda ou Neuvid , après 32 ans d'épiscopat , embrassa la religion luthérienne : mort en 1552 dans la retraite.

ADOLPHE de Schaumbourg, un des plus savans hommes de son tems, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & ensuite son successeur : mort en 1556.

ANTOINE frère d'Adolphe, évêque de Liège & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC de Veda, abdique en 1568, se réserve une pension de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de misère.

SALENTIN comte d'Issembourg, après avoir gouverné dix ans, assemble le chapitre & la noblesse, leur reproche les soins qu'il s'est donné pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché & se marie à une comtesse de la marche.

GHEBHARD Truchsès de Valbourg, quitta son archevêché pour la belle Agnès de Mansfeld, que le père Kolbs appelle sa *sacrilège épouse*. Ce père Kolbs n'est pas poli : mort en 1583.

ERNEST de Bavière, au-lieu d'une femme, il eut les évêchés de Liège, Hildesheim, & Freisingen. Il fit long-tems la guerre & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ses états furent désolés par le grand Gustave : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le Cardinal Mazarin dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT qui l'emporta sur le cardinal de Furstemberg : mort en 1723.

AUGUSTE - CLEMENT.



ELECTEURS DE TRÈVES.

HENRI de Vestigen , subjugué Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND de Vansberg , détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH de Nassau , cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN de Luxembourg , qui prit le parti de Philippe de Valois contre Edouard III : mort en 1354.

BOHEMOND de Sarbruck , qui eut dans sa vieillesse de grands démêlés avec le Palatinat : mort en 1368.

CONRAD de Falkestein ; il fit de grandes fondations , & résigna l'électorat à son neveu malgré les chanoines , en 1388.

VERNIET de Kœnigsten , neveu du précédent , réduisit Vêsel avec l'artillerie , & fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON de Ziegenheym , battu par les Hussites , & mort dans cette expédition , en 1430.

RABAN de Helmstadt , en guerre avec ses voisins , engagea tout ce qu'il possédait , & mourut insolvable : mort en 1439.

JACQUES de Sirck. L'électorat de Trèves ruiné ne suffisait pas pour sa subsistance. Il eut l'évêché de Metz : mort 1456.

JEAN de Bade. Ce fut lui qui conclut le mariage de Maximilien & de Marie de Bourgogne : mort en 1501.

JACQUES de Bade, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD de Volfrat, qui tint long-tems le parti de François I dans la concurrence de ce roi & de Charles-Quint pour l'Empire : mort en 1531.

JEAN de Metzenhausen fit fleurir les arts, & cultivait les vertus de son état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS de Hagen ou de la Haye : mort en 1547.

JEAN d'Isembourg. Sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN de Leyen; il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES d'Els : il soumit Trèves : mort en 1581.

JEAN de Schœnberg. On trouve de son tems à Trèves la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne fait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE de Metternich; il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE de Sotern; il fut pris par les Espagnols, & ce fut le prétexte pour lequel Louis XIII déclara la guerre à l'Espagne; rétabli dans son siège par les victoires de Condé, de Turenne : mort à 87 ans, en 1652.

CHARLES-GASPAR de Leyden, chassé de sa ville par les armes de France, y rentra par la défaite du maréchal de Créqui : mort en 1676.

JEAN-HUGUES d'Orsbeck; il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH de Lorraine, coadjuteur en 1710, ~~est~~ encore beaucoup à souffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS comte Palatin, évêque de Breslau, Worms, & grand - maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE de Schœnborn.

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

LOUIS, mort en 1285. Son père Othon fut le premier comte Palatin de sa maison.

RODOLPHE fils de Louis & frère de l'empereur Louis de Bavière : mort en Angleterre en 1319.

ADOLPHE le simple : mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'Adolphe le simple & fils de Rodolphe I, beau-père de l'empereur Charles IV : mort en 1353.

ROBERT le roux : mort en 1390.

ROBERT le dur : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS le barbu & le pieux : mort en 1436.

LOUIS le vertueux : mort en 1449.

FREDERIC le belliqueux, tuteur de Philippe & électeur, quoique son pupille vécut : mort en 1476.

PHILIPPE fils de Louis le vertueux : mort en 1508.

LOUIS fils de Philippe : mort en 1544.

FREDERIC le sage, frère de Louis : mort en 1556.

OTHON-HENRI petit-fils de Philippe : mort en 1559.
FREDERIC III, de la branche de Simmeren : mort en 1576.

LOUIS VI fils de Frédéric : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de Louis : mort en 1619.

FREDERIC V du nom, fils de Frédéric IV, gendre du roi d'Angleterre Jacques I, élu roi de Bohême, & dépossédé de ses états : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES fils du précédent : mort en 1685, sans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME de la branche de Neubourg, beau-père de l'empereur Léopold, du roi d'Espagne, du roi de Portugal, &c. mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME né en 1658, fils de Charles-Philippe. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689, & à la paix de Rîsvick, les terres que la maison d'Orléans lui disputait, furent adjugées à cet électeur par la sentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE de Sultzbach.

E L E C T E U R S D E S A X E.

ALBERT II, arrière-petit-fils d'Albert l'ours de la maison d'Anhalt, succède à ses ancêtres en 1260, & gouverne la Saxe trente-sept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I , fils de cet Albert : mort en 1356.

RODOLPHE II , fils de Rodolphe I : mort en 1370.

VENCESLAS , frère puîné de Rodolphe II : mort en 1388.

RODOLPHE III , fils de Venceslas : mort en 1419.

ALBERT III , frère de Rodolphe III , dernier des électeurs de la maison d'Anhalt qui avait possédé la Saxe 227 ans : mort en 1422.

FREDERIC I , de la maison de Misnie , surnommé le belliqueux : mort en 1428.

FREDERIC l'affable : mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC le religieux : mort en 1486.

FREDERIC le sage : mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'Empire.

JEAN surnommé le constant , frère du sage : mort en 1532.

JEAN-FREDERIC le magnanime , mort en 1554 , dépossédé de son électorat par Charles-Quint. Les branches de Gotha & de Veimar descendent de lui.

MAURICE cousin au cinquième degré de Jean-Frédéric , revêtu de l'électorat par Charles-Quint : mort en 1553.

AUGUSTE le pieux , frère de Maurice : mort en 1586.

CHRISTIAN fils d'Auguste le pieux : mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME , administrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II , fils de Christian I : mort en 1611.

JEAN-

JEAN-GEORGE frère de Christian : mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE roi de Pologne , à qui les succès de Charles XII ôtèrent le royaume , que les malheurs du même Charles XII lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ELECTEURS DE BRANDEBOURG.

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIÈRE ET DE LUXEMBOURG,

FREDERIC de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or de l'empereur Sigismond, le marquisat de Brandebourg, rachetable par le même empereur : mort en 1440.

JEAN I fils de Frédéric, abdique en faveur de son frère en 1464. Il n'est pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainsi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FREDERIC aux dents de fers, frère du précédent : mort en 1471.

ALBERT l'Achille, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN surnommé le Ciceron, fils d'Albert l'Achille : mort en 1499.

JOACHIM I , Nestor , fils de Jean : mort en 1535.

JOACHIM II , Hector , fils de Joachim I : mort en 1571.

JEAN-GEORGE , fils de Joachim II : mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC , fils de Jean-George , administrateur de Magdebourg : mort en 1618.

JEAN - SIGISMOND fils de Joachim - Frédéric ; il partagea la succession de Clèves & de Juliers avec la maison de Neubourg : mort en 1619.

GEORGE - GUILLAUME , dont le pays fut dévasté dans la guerre de trente ans : mort en 1640.

FREDERIC - GUILLAUME qui rétablit son pays : mort en 1688.

FREDERIC qui fit ériger en royaume la partie de la province de Prusse dont il était duc , & qui relevait auparavant de la Pologne : mort en 1713.

FREDERIC - GUILLAUME II roi de Prusse , qui repeupla la Prusse entièrement dévastée : mort en 1740.

FREDERIC III roi de Prusse.

E L E C T E U R S D E B A V I È R E .

MAXIMILIEN créé en 1623 , & devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohême : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE son fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs , se signala aux sièges de Bude & de Belgrade , mis au ban de l'Empire par l'empereur.

reur Joseph en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT son fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de Charles-Albert.

ELECTEUR DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunswick, de Hanovre, &c. créé en 1692 par l'empereur Léopold, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS fils du précédent, admis dans le collège électoral à Ratisbonne en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'Empire, roi d'Angleterre en 1714 : mort en 1727.

GEORGE son fils, aussi roi d'Angleterre.



LETTRE DE L'AUTEUR

A

S. A. S. M^e. L. D. D. S. G.*A Colmar 8 Mars 1754.*

MADAME,

VOTRE auguste nom a orné le commencement de ces annales , permettez qu'il en couronne la fin ; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le secours de l'ancien manuscrit de mon essai sur l'histoire universelle , qu'Elle possède depuis long-tems ; & quoique ce manuscrit ne soit qu'un recueil très-informe de matériaux , je ne laissai pas de m'en servir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des annales de l'Empire , lorsque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuscrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haye.

Ces cahiers sans ordre , sans suite , transcrits sans doute par une main ignorante , défigurés & falsifiés , ont été à mon grand regret réimprimés plusieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre altesse sérénissime m'en a marqué son indignation dans ses lettres. Elle fait à quel point le véritable

manuscrit qui est en sa possession , diffère des fragmens qu'on a rendu publics. Je devais réprover & condamner hautement un tel abus. Je m'acquittai de ce devoir il y a quatre mois dans la lettre à un professeur d'histoire , laquelle est au - devant des annales. Et je réitère aujourd'hui sous vos auspices , Madame , cette juste protestation.

A l'égard de ce petit abrégé des annales de l'Empire , entrepris par les ordres de votre altesse sérénissime , ces ordres mêmes , & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encore plus chère & plus sacrée , si elle ne devait l'être uniquement par elle seule.

Cette vérité à laquelle sacrifia notre illustre *de Thou* , qui lui attira tant de chagrins , & qui rend sa mémoire si précieuse , pourrait-elle me nuire dans un siècle beaucoup plus éclairé que le sien ?

Quel fanatisme imbecille pourrait me reprocher d'avoir respecté les trois religions autorisées dans l'Empire ? quel insensé voudrait que j'eusse fait le controversite au-lieu d'écrire en historien ? Je me suis borné aux faits. Ces faits sont avérés , sont authentiques. Mille plumes les ont écrits. Aucun homme juste ne peut s'en plaindre. Une grande reine disait à propos d'une historien : *En nous parlant des fautes de nos prédécesseurs , il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les seuls historiens nous la disent.*

Il y a eu des empereurs injustes & cruels , des papes & des évêques indignes de l'être. Qui en doute ? la consolation du genre humain est d'avoir des annales fidelles , qui en exposant les crimes , excitent à la vertu. Qu'importe au sage empereur qui règne de nos jours , que Henri V & Henri VI aient été cruels ? qu'importe au pontife éclairé , juste , modéré qui occupe aujourd'hui le trône de Rome , qu'Alexandre VI ait laissé une mé-

moire odieuse ? Les horreurs des siècles passés sont l'éloge du siècle présent. Malheur à ceux qui chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités ! ils les accoutument dès leur enfance à ne rien voir que de faux, & ils préparent dans les berceaux des maîtres du monde, le poison du mensonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité & qui avez voulu que je la dise, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous & à elle.

Je suis avec le plus profond respect & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

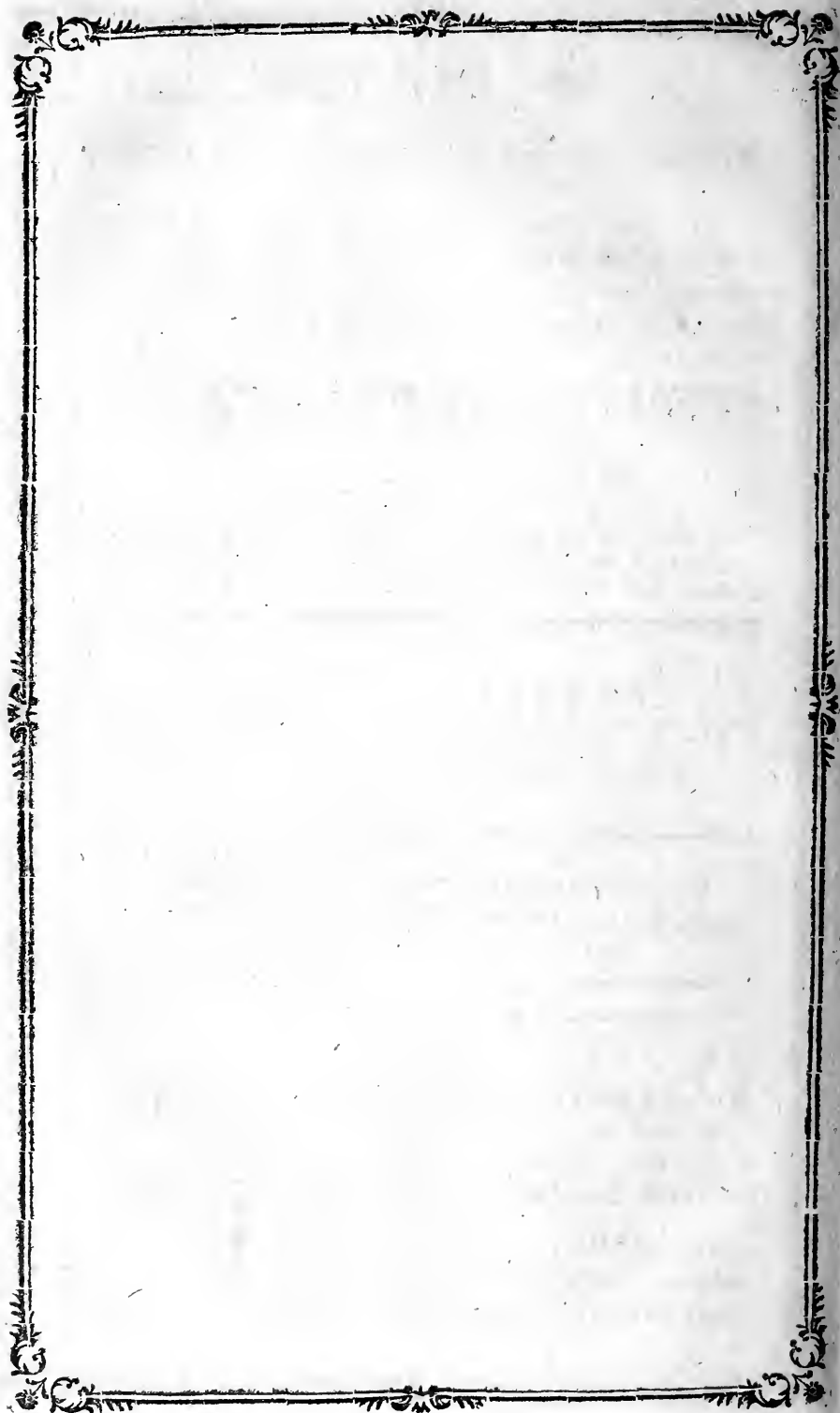
DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur

V.

F R A G M E N S
S U R L' I N D E ,
S U R
LE G É N É R A L L A L L I ,
E T
SUR PLUSIEURS AUTRES SUJETS.

P R E M I È R E P A R T I E .



❖ ————— ❖
F R A G M E N S

S U R Q U E L Q U E S

R É V O L U T I O N S D A N S L ' I N D E ,

E T S U R L A M O R T

D U C O M T E D E L A L L I .

A R T I C L E P R E M I E R .

Tableau historique du commerce de l'Inde.

*Impiger extremos curris , mercator ad Indos ,
Per mare , pauperiem fugiens , per saxa , per ignes .*
HOR. Epist. Lib. I.

DE S que l'Inde fut un peu connue des barbares de l'Occident & du Nord , elle fut l'objet de leur cupidité ; & le fut encore davantage , quand ces barbares , devenus policés & industrieux , se firent de nouveaux besoins.

On fait assez qu'à peine on eut passé les mers qui entourent le midi & l'orient de l'Afrique , on combattit vingt peuples de l'Inde , dont auparavant on ignorait

l'existence. Les Albuquerque & leurs successeurs ne purent parvenir à fournir du poivre & des toiles en Europe que par le carnage.

Nos peuples Européans ne découvrirent l'Amérique que pour la dévaster , & pour l'arroser de sang ; moyennant quoi ils eurent du cacao , de l'indigo , du sucre , dont les cannes furent transportées d'Europe dans les climats chauds de ce nouveau monde ; ils rapportèrent quelques autres denrées , & surtout le quinquina : mais ils y contractèrent une maladie aussi affreuse qu'elle est honteuse & universelle , & que cette écorce d'un arbre du Pérou ne guérissait pas.

A l'égard de l'or & de l'argent du Pérou & du Mexique , le public n'y gagna rien ; puisqu'il est absolument égal de se procurer les mêmes nécessités avec cent marcs , ou avec un marc. Il serait même très-avantageux au genre humain d'avoir peu de métaux qui servent de gages d'échange , parce qu'alors le commerce est bien plus facile : cette vérité est démontrée en rigueur. Les premiers possesseurs des mines sont à la vérité réellement plus riches d'abord que les autres , ayant plus de gages d'échange dans leurs mains ; mais les autres peuples aussi-tôt leur vendent leurs denrées à proportion : en très-peu de tems l'égalité s'établit , & enfin le peuple le plus industrieux devient en effet le plus riche.

Personne n'ignore quel vaste & malheureux empire les rois d'Espagne acquirent aux deux extrémités du monde , sans sortir de leur palais , combien l'Espagne fit passer d'or , d'argent , de marchandises précieuses en Europe , sans en devenir plus opulente ; & à quel point elle étendit sa domination en se dépeuplant.

L'histoire des grands établissemens hollandais dans l'Inde est connue ; de même que celle des colonies anglaises qui s'étendent aujourd'hui de la Jamaïque à

la baye d'Hudson ; c'est-à-dire , depuis le voisinage du tropique jusqu'à celui du pôle.

Les Français qui sont venus tard au partage des deux mondes , ont perdu à la guerre de 1756 & à la paix tout ce qu'ils avaient acquis dans la terre-ferme de l'Amérique septentrionale , où ils possédaient environ quinze cents lieues en longueur , & environ sept à huit cents en largeur. Cet immense & misérable pays était très-à charge à l'état , & sa perte a été encore plus funeste.

Presque tous ces vastes domaines , ces établissemens dispendieux , toutes ces guerres entreprises pour les maintenir , ont été le fruit de la mollesse de nos villes & de l'avidité des marchands , encore plus que l'ambition des souverains.

C'est pour fournir aux tables des bourgeois de Paris , de Londres & des autres grandes villes , plus d'épiceries qu'on n'en consommait autrefois aux tables des princes : c'est pour charger des simples citoyennes de plus de diamans que les reines n'en portaient à leur sacre : c'est pour infecter continuellement ses narines d'une poudre dégoûtante , pour s'abreuver , par fantaisie , de certaines liqueurs inutiles , inconnues à nos pères , qu'il s'est fait un commerce immense toujours désavantageux aux trois quarts de l'Europe ; & c'est pour soutenir ce commerce que les puissances se sont fait des guerres , dans lesquelles le premier coup de canon tiré dans nos climats met le feu à toutes les batteries en Amérique & au fond de l'Asie. On s'est toujours plaint des impôts , & souvent avec la plus juste raison ; mais nous n'avons jamais réfléchi que le plus grand & le plus rude des impôts est celui que nous imposons sur nous-mêmes par nos nouvelles délicatesses qui sont devenues nos besoins , & qui sont en effet un luxe ruineux , quoi qu'on ne leur ait point donné le nom de luxe.

Il est très-vrai que depuis *Vasco de Gama* , qui

doubla le premier la pointe de la terre des Hottentots, ce sont des marchands qui ont changé la face du monde.

Les Japonois, ayant éprouvé l'inquiétude turbulente & avide de quelques-unes de nos nations européennes, ont été assez heureux & assez puissans pour leur fermer tous leurs ports, & pour n'admettre chaque année qu'un seul vaisseau d'un petit peuple, qu'ils traitent avec une rigueur & un mépris (a) que ce petit peuple seul est capable de supporter, quoiqu'il soit très - puissant dans l'Inde orientale.

Les habitans de la vaste presqu'île de l'Inde n'ont eu ni ce pouvoir, ni le bonheur de se mettre, comme les Japonois, à l'abri des invasions étrangères. Leurs provinces maritimes sont, depuis plus de deux cents ans, le théâtre de nos guerres.

Les successeurs des brahmanes, de ces inventeurs de tant d'arts, de ces amateurs & de ces arbitres de la paix, sont devenus nos facteurs, nos négociateurs mercénaires. Nous avons désolé leur pays, nous l'avons engraisé de notre sang. Nous avons montré combien nous les surpassons en courage & en méchanceté, & combien nous leur sommes inférieurs en sagesse. Nos nations d'Europe se sont détruites réciproquement dans cette même terre où nous n'allons chercher que de l'argent, & où les premiers Grecs ne voyageaient que pour s'instruire.

La compagnie des Indes hollandaise faisait déjà des progrès rapides, & celle d'Angleterre se formait, lorsqu'en 1604 le grand Henri accorda, malgré l'avis du duc de Sully, le privilège exclusif du commerce dans les Indes à une compagnie de marchands plus intéressés que riches, & nullement capables de se soutenir par eux-mêmes. On

(a) Il est très-vrai que dans le commencement de la révolution de 1638, on obligea les

Hollandais comme les autres à marcher sur le crucifix.

ne leur donna qu'une lettre - patente , & ils restèrent dans l'inaction.

Le cardinal de Richelieu créa en 1642 une espèce de compagnie des Indes ; mais elle fut ruinée en peu d'années. Ces tentatives semblèrent annoncer que le génie français n'était pas aussi propre à ces entreprises que le génie attentif & économe des Hollandais, & que l'esprit hardi, entreprenant & opiniâtre des Anglais.

Louis XIV qui allait à la gloire & à l'avantage de sa nation par toutes les routes , fonda en 1664, par les soins de l'immortel Colbert , une compagnie des Indes puissante : il lui accorda les privilèges les plus utiles , & l'aida de quatre millions tirés de son épargne , lesquels en feraient environ huit d'aujourd'hui. Mais, d'année en année , le capital & le crédit de la compagnie dépérissent.

La mort de Colbert détruisit presque tout. La ville de Pondichéri , sur la côte du Coromandel , fut prise par les Hollandais en 1693. Une colonie , établie à Madagascar fut entièrement ruinée.

Ce qui avait été la principale cause du dépérissement total de ce commerce , avant la perte même de Pondichéri , était , à ce qu'on a cru , l'avidité de quelques administrateurs dans l'Inde , leurs jalousies continuelles , l'intérêt particulier qui s'oppose toujours au bien général, & la vanité qui préfère , comme on disait autrefois , le paraître à l'être ; défaut qu'on a souvent reproché à la nation.

Nous avons vu de nos yeux , en 1719 , par quel étonnant prestige cette compagnie renaquit de ses cendres. Le système chimérique de Laff , qui bouleversa toutes les fortunes , & qui exposait la France aux plus grands malheurs , ranima pourtant l'esprit de commerce. On rebâtit l'édifice de la compagnie des Indes avec les décombres de ce système. Elle parut d'abord aussi flo-

riſſante que celle de Batavia ; mais elle ne le fut effectivement qu'en grands préparatifs , en magafins , en fortifications , en dépenses d'appareils , ſoit à Pondichéri , ſoit dans la ville & dans le port de l'Orient en Bretagne , que le miniſtère de France lui concéda , & qui correſpondait avec la capitale de l'Inde. Elle eut une apparence impoſante ; mais de profit réel , produit par le commerce , elle n'en fit jamais. Elle ne donna , pendant ſoixante ans , pas un ſeul dividende du débit de ſes marchandſes. Elle ne paya ni les actionnaires , ni aucune de ſes dettes en France , que de neuf millions que le roi lui accordait par année ſur la ferme du tabac : de forte qu'en effet ce fut toujours le roi qui paya pour elle.

Il y eut quelques officiers militaires de cette compagnie , quelques facteurs induſtrieux qui acquirent des richèſſes dans l'Inde : mais la compagnie ſe ruinait avec éclat , pendant que ces particuliers accumulaient quelques trésors. Il n'eſt guère dans la nature humaine de s'expatrier , de ſe transporter chez un peuple dont les mœurs contredifent en tout les nôtres , dont il eſt très-difficile d'apprendre la langue , & impoſſible de la bien parler , d'expoſer ſa ſanté dans un climat pour lequel on n'eſt point né ; enfin de ſervir la fortune des marchands de la capitale , ſans avoir une forte envie de faire la ſienne. Telle a été la ſource de pluſieurs déſaſtres.



ARTICLE SECOND.

Commencement des premiers troubles de l'Inde , & des animosités entre les compagnies française & anglaise.

LE commerce , ce premier lien des hommes , étant devenu un objet de guerre , & un principe de dévastation , les premiers mandataires des compagnies anglaise & française , salariés par leurs commettans sous le nom de gouverneurs , furent bientôt des espèces de généraux d'armée : on les aurait pris dans l'Inde pour des princes ; ils faisaient la guerre & la paix tantôt entr'eux , tantôt avec les souverains de ces contrées.

Quiconque est un peu instruit sait que le gouvernement du Mogol est , depuis Gengiskan & probablement long-tems auparavant , un gouvernement féodal ; tel à-peu-près que celui d'Allemagne , tel qu'il fut établi long-tems chez les Lombards , chez les Espagnols & en Angleterre même comme en France , & dans presque tous les états de l'Europe : c'est l'ancienne administration de tous les conquérans Scythes & Tartares , qui ont vomé leurs inondations sur la terre. On neconçoit pas comment l'auteur de l'Esprit des loix a pu dire *que la féodalité est un événement arrivé une fois dans le monde , & qui n'arrivera peut-être jamais*. La féodalité n'est point un événement : c'est une forme très-ancienne , qui subsiste dans les trois quarts de notre hémisphère avec des administrations différentes. Le grand-Mogol est semblable à l'empereur d'Allemagne. Les souba sont les princes de l'Empire , devenus souverains chacun dans ses provinces. Les nabab sont des possesseurs de grands arrière-fiefs. Ces souba & ces nabab sont d'origine tartare , & de la religion musulmane. Les

raïa, qui jouissent aussi de grands fiefs, sont pour la plupart d'origine indienne, & de l'ancienne religion des brames. Ces raïa possèdent des provinces moins considérables, & ont bien moins de pouvoir que les nabab & les soubas. C'est ce que nous confirment tous les mémoires venus de l'Inde.

Ces princes cherchaient à se détruire les uns les autres, & tout était en combustion dans ces pays, depuis l'année 1739 de notre ère, année mémorable dans laquelle le *Sha-Nadir* ayant d'abord protégé l'empereur de Perse son maître, & lui ayant ensuite arraché les yeux, vint ravager le nord de l'Inde, & se saisir de la personne même du grand-Mogol. Nous parlerons en son lieu de cette grande révolution. Alors ce fut à qui se jeterait sur les provinces de ce vaste empire, qui se démembraient d'elles-mêmes. Tous ces vice-rois, soubas, nabab se disputaient ces ruines; & ces princes si fiers qui dédaignaient auparavant d'admettre les négocians français en leur présence eurent recours à eux. Les compagnies des Indes française & anglaise, ou plutôt leurs agens, furent tour-à-tour les alliés & les ennemis de ces princes. Les Français eurent d'abord de brillans avantages sous le gouverneur Dupleix; mais bientôt après les Anglais en eurent de plus solides. Les Français ne purent affermir leur prospérité; & les Anglais ont abusé enfin de la leur. Voici le précis de ces événemens.



ARTICLE TROISIÈME.

Sommaire des actions de LA BOURDONNAYE & de DUPLÉIX.

Dans la guerre de 1741 pour la succession de la maison d'Autriche, guerre semblable en quelque sorte à celle de 1701 pour la succession d'Espagne, les Anglais prirent bientôt le parti de Marie-Thérèse reine de Hongrie, depuis impératrice. Dès que la rupture entre la France & l'Angleterre éclata, il fallut se battre dans l'Amérique & dans l'Inde, selon l'usage.

Paris & Londres sont rivaux en Europe, Madras & Pondichéry le sont encore plus dans l'Asie; parce que ces deux villes marchandes sont plus voisines, situées toutes deux dans la même province, nommée Arcat ou Arcate, à quatre-vingt mille pas géométriques l'une de l'autre, faisant toutes deux le même commerce, divisées par la religion, par la jalousie, par l'intérêt & par une antipathie naturelle. Cette cancrène, apportée d'Europe, s'augmente & se fortifie sur les côtes de l'Inde.

Nos Européens, qui vont mutuellement se détruire dans ces climats, ne le font jamais qu'avec de petits moyens. Leurs armées sont rarement de quinze cents hommes effectifs venus de France ou d'Angleterre; le reste est composé d'Indiens qu'on appelle cépois ou cypais; & de noirs, anciens habitans des îles, transplantés depuis un tems immémorial dans le continent, ou achetés depuis peu dans l'Afrique. Ce peu de ressources donne souvent plus d'effort au génie. Des hommes entreprenans, qui auraient languï inconnus dans leur patrie, se placent & s'élèvent d'eux-mêmes dans ces pays lointains, où l'industrie est rare & nécessaire.

Un de ces génies audacieux fut Mabé de la Bour-

donnaye , natif de St. Malo , le Duguétrouin de son tems , supérieur à Duguétrouin par l'intelligence , & égal en courage. Il avait été utile à la compagnie des Indes dans plus d'un voyage & encore plus à lui-même. Un des directeurs lui demandant comment il avait bien mieux fait ses affaires que celles de sa compagnie ? c'est , répondit-il , parce que j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous regarde , & que je n'ai écouté que les miennes dans mes intérêts. Ayant été élu gouverneur de l'isle de Bourbon par le roi avec un plein pouvoir , quoiqu'au nom de la compagnie , il arma des vaisseaux à ses frais , forma des matelots , leva des soldats , les disciplina , fit un commerce avantageux à main armée : il créa en un mot l'isle de Bourbon. Il fit plus ; il dispersa une escadre anglaise dans la mer de l'Inde ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui , & ce qu'on n'a pas revu depuis. Enfin il assiégea Madras , & força cette ville importante à capituler.

Les ordres précis du ministère français étaient de ne garder aucune conquête en terre-ferme. Il obéit. Il permit aux vaincus de racheter leur ville pour environ neuf millions de France & servit ainsi le roi son maître & la compagnie. Rien ne fut jamais dans ces contrées ni plus utile , ni plus glorieux. On doit ajouter , pour l'honneur de la Bourdonnaye , que dans cette expédition , il se conduisit avec une politesse , une douceur , une magnanimité dont les Anglais firent l'éloge. Ils estimèrent , ils aimèrent leur vainqueur. Nous ne parlons que d'après des Anglais revenus de Madras , qui n'avaient nul intérêt de nous déguiser la vérité. Quand les étrangers estiment un ennemi , il semble qu'ils avertissent ses compatriotes de lui rendre la justice.

Le gouverneur de Pondichéri , Dupleix , réprouva cette capitulation ; il osa la faire casser par une délibé-

ration du conseil de Pondichéri, & garda Madrafs, malgré la foi des traités & les loix de toutes les nations. Il accusa la Bourdonnaye d'infidélité : il le peignit à la cour de France & aux directeurs de la compagnie, comme un prévaricateur qui avait exigé une rançon trop faible, & reçu de trop grands présens. Des directeurs, des actionnaires joignirent leurs plaintes à ces accusations. Les hommes en général ressembloient aux chiens qui hurlent, quand ils entendent de loin d'autres chiens hurler.

Enfin les cris de Pondichéri ayant animé le ministère de Versailles, le vainqueur de Madrafs, le seul qui avait soutenu l'honneur du pavillon français, fut enfermé à la Bastille par lettre de cachet. Il languit dans cette prison pendant trois ans & demi, sans pouvoir jouir de la consolation de voir sa famille. Au bout de ce tems, les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges, furent forcés par l'évidence de la vérité & par le respect pour ses grandes actions, de le déclarer innocent. Mr. Bertin l'un de ses juges, depuis ministre d'état fut principalement celui dont l'équité lui sauva la vie. Quelques ennemis que sa fortune, ses exploits & son mérite lui suscitaient encore, voulaient sa mort. Ils furent bientôt satisfaits; il mourut au sortir de sa prison d'une maladie cruelle que cette prison lui avait causée. Ce fut la récompense du service mémorable rendu à sa patrie.

Le gouverneur Dupleix s'excusa dans ses mémoires sur des ordres secrets du ministère. Mais il n'avait pu recevoir à six mille lieues des ordres concernant une conquête qu'on venait de faire, & que le ministère de France n'avait jamais pu prévoir. Si ces ordres funestes avaient été donnés par prévoyance, ils étaient formellement contradictoires avec ceux que la Bourdonnaye avait apportés. Le ministère aurait eu à se reprocher la perte de neuf millions dont on priva la France en

violant la capitulation, mais surtout le cruel traitement dont il paya le génie, la valeur & la magnanimité de la Bourdonnaye.

Mr. Dupleix répara depuis sa faute affreuse & ce malheur public, en défendant Pondichéri pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte, contre deux armées Anglaises soutenues des troupes d'un nabab du pays. Il servit de général, d'ingénieur, d'artilleur, de munitionnaire; ses soins, son activité, son industrie, & la valeur éclairée de Mr. Bussy, officier distingué, sauvèrent la ville pour cette fois. Mr. de Bussy servait alors dans la troupe de la compagnie qu'on nommait le bataillon de l'Inde. Il était venu de Paris chercher sur le rivage du Coromandel la gloire & la fortune. Il y trouva l'une & l'autre. La cour de France récompensa Dupleix en le décorant du grand cordon rouge & du titre de marquis.

La faction française & l'anglaise, l'une ayant conservé la capitale de son commerce, l'autre ayant perdu la sienne, s'attachaient plus que jamais à ces nababs, à ces soubas dont nous avons parlé. Nous avons dit que l'Empire était devenu une anarchie. Ces princes étant toujours en guerre les uns contre les autres, se partageaient entre les Français & les Anglais; ce fut une suite des guerres civiles dans la presqu'île.

Nous n'entrons point ici dans les détails de leurs entreprises; assez d'autres ont écrit les querelles, les perfidies des Nazerzingues, des Mouzaferzing, leurs intrigues, leurs combats, leurs assassinats. On a les journaux des sièges de vingt places inconnues en Europe, mal fortifiées, mal attaquées & mal défendues; ce n'est pas là notre objet. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'action d'un officier Français nommé de La Touche, qui, avec trois cents soldats seulement, pénétra la nuit dans le camp d'un des plus grands princes de ces contrées, lui tua douze cents hommes sans perdre

plus de trois soldats, & dispersa par ce succès inoui une armée de près de soixante mille indiens, renforcés de quelques troupes anglaises. Un tel événement fait voir que les habitans de l'Inde ne sont guère plus difficiles à vaincre que l'étaient ceux du Mexique & du Pérou. Il nous montre combien la conquête de ce pays fut facile aux Tartares, & à ceux qui l'avaient subjugué auparavant.

Les mœurs, les usages antiques se sont conservés dans ces contrées ainsi que les habillemens, tout y est le contraire de nous ; la nature & l'art n'y sont point les mêmes. Parmi nous, après une grande bataille, les soldats vainqueurs n'ont pas un denier d'augmentation de paye. Dans l'Inde, après un petit combat, les nabab donnaient des millions aux troupes d'Europe qui avaient pris leur parti. Chandazaëb, l'un des princes protégés par Mr Dupleix, fit présent aux troupes d'environ deux cent mille francs, & d'une terre de neuf à dix mille livres de rente à leur commandant le comte d'Auteuil. Le souba Mouzaferzingue en une autre occasion fit distribuer douze cent cinquante mille livres à la petite armée française, & en donna autant à la compagnie. Mr. Dupleix eut encore pension de cent mille roupies, deux cent quarante mille livres de France, dont il ne jouit pas long-tems : un ouvrier gagne trois sous par jour dans l'Inde : un grand a de quoi faire ces profusions.

Enfin, le vice-gérant d'une compagnie marchande reçut du grand-mogol une patente de nabab. Les Anglais lui ont soutenu que cette patente était supposée, que c'était une fraude de la vanité pour en imposer aux nations de l'Europe dans l'Inde. Si le gouverneur français avait usé d'un tel artifice, il lui était commun avec plus d'un nabab & d'un souba. On achetait à la cour de Déli de ces faux diplômes, qu'on recevait ensuite en cérémonie par un homme aposté soi-disant commissaire

de l'empereur. Mais soit que le souba Mouzafezingue & le nabab Chandazaëb, protecteurs & protégés de la compagnie française, eussent en effet obtenu pour le gouverneur de Pondichéri ce diplôme impérial, soit qu'il fût supposé, il en jouissait hautement. Voilà un agent d'une société marchande devenu souverain, ayant des souverains à ses ordres. Nous savons que souvent des Indiens le traitèrent de roi, & sa femme de reine. Monsieur de Buffly, qui s'était signalé à la défense de Pondichéri, avait une dignité qui ne se peut mieux exprimer que par le titre de général de la cavalerie du grand-mogol. Il faisait la guerre & la paix avec les Marates, peuple guerrier que nous ferons connaître, qui vendait ses services tantôt aux Anglais, tantôt aux Français. Il affermissait sur leurs trônes des princes que Mr. Dupleix avait créés.

La reconnaissance fut proportionnée aux services. Les richesses ainsi que les honneurs en furent la récompense. Les plus grands seigneurs en Europe n'ont ni autant de pouvoir, ni autant de splendeur; mais cette fortune & cet éclat passèrent en peu de tems. Les Anglais & leurs alliés battirent les troupes françaises en plus d'une occasion. Les sommes immenses données aux soldats par le souba & les nabab étaient en partie dissipées par les débauches & en partie perdues dans les combats; la caisse, les munitions, les provisions de Pondichéri épuisées.

La petite armée qui restait à la France, était commandée par le major Laff, neveu de ce fameux Laff qui avait fait tant de mal au royaume, mais à qui l'on devait la compagnie des Indes. Ce jeune Ecossais combattit contre les Anglais en brave homme; mais privé de secours & de vivres, son courage était inutile. Il mena le nabab Chandazaëb dans une île formée par des rivières, nommée Cheringam, appartenante aux brames. Il est peut-être utile d'observer ici que les brames sont les souverains de cette île. Nous avons beaucoup de pa-

reils exemples en Europe. On pourrait même affurer qu'il y en a eu dans toute la terre. Les bracmanes furent autrefois, dit-on, les premiers souverains de l'Inde. Les brames leurs successeurs ont conservé de bien faibles restes de leur ancienne puissance. Quoi qu'il en soit, la petite armée française, commandée par un Ecoslais ; & logée dans un monastère indien, n'avait ni vivres, ni argent pour en acheter. Mr. Lafs nous a conservé la lettre par laquelle Mr. Dupleix lui ordonnait de prendre de force tout ce qui lui conviendrait dans le couvent des brames. Il ne restait que deux ornemens réputés sacrés ; c'étaient deux chevaux sculptés, couverts de lames d'argent : on les prit, on les vendit, & les brames ne murmurèrent pas ; ils ne firent aucune représentation. Mais le produit de cette vente ne put empêcher la troupe française de se rendre prisonnière de guerre aux Anglais. Ils se saisirent de ce nabab Chandazaëb pour qui le major Lafs combattait, & le nabab Anglais compétiteur de Chandazaëb lui fit trancher la tête. Mr. Dupleix accusa de cette barbarie le colonel Anglais Laurence, qui s'en défendit comme d'une imposture criante.

Pour le major Lafs relâché sur sa parole, & revenu à Pondichéri, le gouverneur le mit en prison, parce qu'il avait été aussi malheureux que brave. Il osa même lui faire un procès criminel qu'il n'osa pas achever.

Pondichéri restait dans la disette, dans l'abattement & dans la crainte, tandis qu'on envoyait en France des médailles d'or frappées en l'honneur & au nom de son gouverneur. Il fut rappelé en 1753, partit en 1754, & vint à Paris désespéré. Il intenta un procès contre la compagnie. Il lui redemandait des millions qu'elle lui contestait ; & qu'elle n'aurait pu payer si elle en avait été débitrice. Nous avons de lui un mémoire dans lequel il exhalait son dépit contre son successeur Godeheu l'un des directeurs de la compagnie. Godeheu lui répondit non sans aigreur. Les factums de ces deux négocians titrés

sont plus volumineux que l'histoire d'Alexandre. Ces détails fastidieux de la faiblesse humaine sont feuilletés pendant quelques jours par ceux qui s'y intéressent, & sont oubliés bientôt pour de nouvelles querelles à leur tour effacées par d'autres. Enfin Dupleix mourut du chagrin que lui causèrent sa grandeur & sa chute, & surtout la nécessité douloureuse de solliciter des juges, après avoir régné. Ainsi les deux grands rivaux, qui s'étaient signalés dans l'Inde, la Bourdonnaye & Dupleix, périrent l'un & l'autre à Paris par une mort triste & prématurée.

Ceux qui étaient par leurs lumières en droit de décider de leur mérite, disaient que la Bourdonnaye avait les qualités d'un marin & d'un guerrier, & Dupleix celles d'un prince entreprenant & politique. C'est ainsi qu'en parle un auteur anglais qui a écrit les guerres des deux compagnies jusqu'en 1755.

Mr. Godeheu était un négociant sage & pacifique, autant que son prédécesseur avait été audacieux dans ses projets, & brillant dans son administration. Le premier n'avait pensé qu'à s'agrandir par la guerre. Le second avait ordre de se maintenir par la paix, & de revenir rendre compte de sa gestion à la cour, lorsqu'un troisième gouverneur serait rétabli à Pondichéri.

Il fallait surtout ramener les esprits des Indiens irrités par des cruautés exercées sur quelques-uns de leurs compatriotes dépendans de la compagnie. Un Malabare, nommé Naina, banquier de la Bourdonnaye, avait été jeté dans un cachot, pour n'avoir pas déposé contre lui. Un autre se plaignait des exactions qu'il avait éprouvées. Les enfans d'un autre Indien, nommé de Mondamia, régisseur d'un canton voisin, ne cessèrent de demander justice de la mort de leur père qu'on avait fait expirer dans les tortures, pour tirer de lui de l'argent. Mille plaintes de cette nature rendaient le nom français odieux. Le nouveau gouverneur traita les Indiens avec humanité, & ménagea un accommodement avec les Anglais.

Lui & Mr. Saunders alors gouverneur de Madras , établirent une trêve en 1755 , & firent une paix conditionnelle. Le premier article était que l'un & l'autre comptoir renonceraient aux dignités indiennes ; les autres articles portaient des réglemens pour un commerce pacifique.

La trêve ne fut pas exactement observée. Il y a toujours des subalternes qui veulent tout brouiller pour se rendre nécessaires. D'ailleurs on prévoyait dès le commencement de 1756 une nouvelle guerre en Europe : il fallait s'y préparer. On a prétendu que , dans cet intervalle , l'avidité de quelques particuliers planait dans le champ du public , devenu stérile pour la compagnie ; & que la colonie de Pondicheri ressemblait à un mourant dont on pille les meubles avant qu'il soit expiré.

ARTICLE QUATRIÈME.

Envoi du comte de LALLI dans l'Inde. Quel était ce général ? Quels étaient ses services avant cette expédition ?

P O U R arrêter ces abus , & pour prévenir les entreprises des Anglais encore plus à craindre , le roi de France envoya dans l'Inde de l'argent & des troupes. La France & l'Angleterre recommençaient alors cette guerre de 1756 , dont le prétexte était un ancien traité de paix fort mal fait. Les ministres avaient oublié dans ce traité de spécifier les limites de l'Acadie , misérable pays glacé vers le Canada. Puisqu'on se battait dans ces déserts septentrionaux de l'Amérique , il fallait bien s'aller égorger aussi dans la zone torride en Asie. Le ministère de France nomma pour cette entreprise le comte Lalli. C'était un

gentilhomme Irlandais dont les ancêtres suivirent en France la fortune des Stuarts, maison la plus malheureuse de toutes celles qui ont porté une couronne. Cet officier était un des plus braves & des plus attachés que le roi de France eût à son service. Il fit des actions de valeur dont ce monarque fut témoin à la bataille de Fontenoi. Il fut qu'il portait une haine irréconciliable aux Anglais, qu'il avait dit aux soldats de son régiment : Marchez contre les ennemis de la France & les vôtres ; ne tirez que quand vous aurez la pointe de vos bayonnettes sur leur ventre ; qu'il en avait blessé plusieurs de sa main , & que malgré cette haine il les avait tous secourus après l'action. Tant de courage & de générosité touchèrent le roi ; il le fit brigadier sur le champ de bataille. Lalli était déjà colonel d'un régiment de son nom.

Dans le tems même où Louis XV rassurait sa nation par cette victoire de Fontenoi, Charles-Edouard, petit-fils de Jacques II, tentait une entreprise inouïe qu'il avait cachée à Louis XV lui-même. Il traversait le canal de St. George avec sept officiers seulement pour tout secours, quelques armes, & deux mille louis d'or empruntés, dans le dessein d'aller soulever l'Ecosse en sa faveur par sa seule présence, & de faire une nouvelle révolution dans la Grande-Bretagne. Il aborda au continent de l'Ecosse le 15 Juin 1745, environ un mois après la bataille de Fontenoi. Cette entreprise qui finit si malheureusement, commença par des victoires inespérées. Le comte de Lalli fut le premier qui imagina de faire envoyer une armée de dix mille Français à son secours. Il communiqua son idée au marquis d'Argenson ministre des affaires étrangères, qui la saisit avidement. Le comte d'Argenson frère du marquis, & ministre de la guerre, la combattit, mais bientôt y consentit. Le duc de Richelieu fut nommé général de l'armée qui devait débarquer en Angleterre au commencement de l'année 1746. Les glaces retar-

dèrent l'envoi des munitions & des canons qu'on transportait par les canaux de la Flandre française. L'entreprise échoua , mais le zèle de Lalli réussit beaucoup auprès du ministère ; & son audace le fit juger capable d'exécuter de grandes entreprises. Celui qui écrit ces mémoires en parle avec connaissance de cause ; il travailla avec lui pendant un mois par ordre du ministre ; il lui trouva un courage d'esprit opiniâtre , accompagné d'une douceur de mœurs que ses malheurs altérèrent depuis , & changèrent en une violence funeste.

Le comte Lalli était décoré du grand cordon de St. Louis , & lieutenant-général des armées , quand on l'envoya dans l'Inde. Les retardemens , qu'on éprouve toujours dans les plus petites entreprises comme dans les grandes , ne permirent pas que l'escadre du comte d'Aché , qui devait porter le général & les secours à Pondichéri , mit à la voile du port de Brest avant le 20 Février 1757.

Au-lieu de trois millions que Mr. de Sechelless contrôleur-général des finances avait promis , Mr. de Moras son successeur n'en put donner que deux ; & c'était beaucoup dans la crise où était alors la France.

De trois mille hommes qui devaient s'embarquer avec lui , on fut obligé d'en retrancher plus de mille ; & le comte d'Aché n'eut dans son escadre que deux vaisseaux de guerre au-lieu de trois , & quelques vaisseaux de la compagnie des Indes.

Tandis que les deux généraux Lalli & d'Aché voguent vers le lieu de leur destination , il est nécessaire de faire connaître aux lecteurs qui veulent s'instruire , l'état de l'Inde dans cette conjoncture , & quelles étaient les possessions des nations d'Europe dans ces contrées.



ARTICLE CINQUIÈME.

Etat de l'Inde lorsque le général LALLI y fut envoyé.

CE vaste pays, au-deçà & au-delà du Gange, contient quarante degrés en latitude des isles Moluques aux limites de Cachemire & de la grande Boukarie, & quatre-vingt-dix degrés en longitude, des confins du Sablestan à ceux de la Chine : ce qui compose des états dont l'étendue entière surpasse dix fois celle de la France, & trente fois celle de l'Angleterre proprement dite. Mais cette Angleterre qui domine aujourd'hui dans tout le Bengale, qui étend ses possessions en Amérique du quinzisième degré jusques par-delà le cercle polaire, qui a produit Locke & Newton, & enfin, qui a conservé les avantages de la liberté avec ceux de la royauté, est, malgré tous ses abus, aussi supérieure aux peuples de l'Inde que la Grèce fut supérieure à la Perse du tems de Miltiade, d'Aristide & d'Alexandre. La partie sur laquelle le grand-Mogol règne, ou plutôt semble régner, est sans contredit la plus grande, la plus peuplée, la plus fertile & la plus riche. C'est dans la presqu'isle au-deçà du Gange que les Français & les Anglais se disputaient des épices, des mouffelines, des toiles peintes, des parfums, des diamans, des perles, & qu'ils avaient osé faire la guerre aux souverains

Ces souverains qui sont, comme nous l'avons déjà dit, les souba, premiers seigneurs féodaux de l'Empire, n'ont joui d'une autorité indépendante qu'à la mort d'Aurengzeb appelé le grand, qui fut en effet le plus grand tyran de tous les princes de son tems, empoisonneur de son père, assassin de ses frères, & pour comble d'horreur dévot ou hypocrite, ou persuadé comme tant de pervers de tous les tems & de tous les lieux, qu'on peut commettre

impunément les plus grands crimes , en les expiant par les plus légères démonstrations de pénitence & d'austérité.

Les provinces où règnent ces soubas , & où les nabab règnent sous eux dans leurs grands districts , se gouvernent très - différemment des provinces septentrionales plus voisines de Déli , d'Agra & de Lahor , résidences des empereurs.

Nous avouons à regret qu'en voulant connaître la véritable histoire de cette nation , son gouvernement , sa religion & ses mœurs , nous n'avons trouvé aucun secours dans les compilations de nos auteurs français. Ni les écrivains qui ont transcrit des fables pour des libraires , ni nos missionnaires , ni nos voyageurs , ne nous ont presque jamais appris la vérité. Il y a long-tems que nous osâmes réfuter ces auteurs sur le principal fondement du gouvernement de l'Inde. C'est un objet qui importe à toutes les nations de la terre. Ils ont cru que l'empereur était le maître des biens de tous ses sujets , & que nul homme depuis Cachemire jusqu'au cap de Comorin n'avait de propriété. Bernier , tout philosophe qu'il était , l'écrivit au contrôleur-général Colbert. C'eût été une imprudence bien dangereuse de parler ainsi à l'administrateur des finances d'un roi absolu , si ce roi & ce ministre n'avaient pas été généreux & sages. Bernier se trompait ainsi que l'anglais Thomas Roe. Tous deux éblouis de la pompe du grand-mogol & de son despotisme , s'imaginèrent que toutes les terres lui appartenaient en propre , parce que ce sultan donnait des fiefs à vie. C'est précisément dire que le grand - maître de Malthe est propriétaire de toutes les commanderies auxquelles il nomme en Europe : c'est dire que les rois de France & d'Espagne sont les propriétaires de toutes les terres dont ils donnent les gouvernemens , & que tous les bénéfices ecclésiastiques sont leur domaine. Cette même erreur préjudiciable au genre humain , a été cent fois répétée sur le gouvernement Turc , & a été puisée

dans la même source. On a confondu des timars & des defzaïm, bénéfices militaires donnés & repris par le grand-seigneur, avec les biens de patrimoine. C'est assez qu'un moine grec l'ait dit le premier, pour que cent écrivains l'aient répété.

Dans notre desir sincère de trouver la vérité, & d'être un peu utiles, nous avons cru ne pouvoir mieux faire pour constater l'état présent de l'Inde, que de nous en rapporter à Mr. Holwell, qui a demeuré si long-tems dans le Bengale, & qui a non-seulement possédé la langue du pays, mais encore celle des anciens brames : de consulter Mr. Dow qui a écrit les révolutions dont il a été témoin ; & surtout d'en croire ce brave officier Mr. Scrafton, qui joint l'amour des lettres à la franchise, & qui a tant servi aux conquêtes du lord Clive.

Voici les propres paroles de ce digne citoyen : elles sont décisives.

« Je vois avec surprise tant d'auteurs affurer que des
» possessions des terres ne sont point héréditaires dans ce
» pays, & que l'empereur est l'héritier universel. Il est
» vrai qu'il n'y a point d'actes de parlement dans l'Inde,
» point de pouvoir intermédiaire qui retienne légalement
» l'autorité impériale dans ses limites : mais l'usage con-
» sacré & invariable de tous les tribunaux est que chacun
» hérite de ses pères. Cette loi non écrite est plus cons-
» tamment observée qu'en aucun état monarchique. »

Osons ajouter que si les peuples étaient esclaves d'un seul homme, (ce qu'on a prétendu, & ce qui est impossible) la terre du Mogol aurait été bientôt déserte. On y compte environ cent dix millions d'habitans. Les esclaves ne peuplent point ainsi. Voyez la Pologne. Les cultivateurs, la plupart des bourgeois ont été jusqu'ici serfs de glèbe, esclaves des nobles. Aussi il y a tel noble dont la terre est entièrement dépeuplée.

Il faut distinguer dans le Mogol le peuple conquérant & le peuple soumis , encore plus qu'on ne distingue les Tartares & les Chinois : car les Tartares qui ont conquis l'Inde jusqu'aux confins des royaumes d'Avâ & du Pégu , ont conservé la religion musulmane ; au - lieu que les autres Tartares , qui ont subjugué la Chine , ont adopté les loix & les mœurs des Chinois.

Tous les anciens habitans de l'Inde sont restés fidèles au culte & aux usages des brames : usages consacrés par le tems , & qui sont sans contredit ce qu'on connaît de plus ancien sur la terre.

Il reste encore dans cette partie de l'Inde quelques-uns de ces antiques monumens , échappés aux ravages du tems & des révolutions ; ils exerceront encore long-tems la curieuse sagacité des philosophes. La pagode de *Shalembrum* est de ce nombre ; elle est située à deux lieues de la mer & à dix de Pondicheri ; on la croit antérieure aux pyramides d'Egypte ; les savans appuient cette opinion sur ce que les inscriptions de ce temple sont dans une langue plus ancienne que le sanscrit , qui aujourd'hui n'est presque plus entendu : or les premiers livres écrits dans la langue sacrée du sanscrit ont environ cinq mille ans d'antiquité , selon Mr. Holwell ; donc , disent-ils , le monument de *Shalembrum* est beaucoup plus ancien que ces livres.

Mais c'est à Bénarès sur le Gange que sont les ouvrages les plus anciens des hommes , si on en veut croire les brames qui exagèrent probablement. Les figures du *lingam* & la vénération qu'on a pour elles dans ces temples , sont encore une preuve de l'antiquité la plus reculée. Ce *lingam* est l'origine du *phall* , ou *phallus* des Egyptiens , & du priape des Grecs.

On prétend que ce symbole de la réparation du genre humain ne put obtenir un culte que dans l'enfance d'un

monde nouveau , qui habitait en petit nombre les ruines de la terre. Il est probable qu'on ne put exposer ces figures aux yeux , & les révéler , que dans des tems d'une simplicité innocente , qui loin de rougir des bienfaits des dieux , osait les en remercier publiquement. Ce qui fut d'abord un sujet de culte devint ensuite un sujet de dérision quand les mœurs furent plus raffinées. Peut-être en respectant dans les temples ce qui donne la vie , était-on plus religieux que nous ne le sommes aujourd'hui , en entrant dans nos églises armés en pleine paix d'un fer qui n'est qu'un instrument d'homicide.

Le plus grand fruit qu'on peut retirer de ces longs & pénibles voyages , n'est ni d'aller tuer des Européens dans l'Inde , ni voler des raïas qui ont volé les peuples , & de s'en faire donner l'absolution par un capucin , transporté de Bayonne à la côte du Coromandel , c'est d'apprendre à ne pas juger du reste de la terre par son clocher.

Il y a encore une autre race de mahométans dans l'Inde ; c'est celle des Arabes qui , environ deux cents ans après *Mahomet* , abordèrent à la côte du Malabar ; ils subjuguèrent avec facilité cette contrée , qui depuis Goa jusqu'au cap Comorin , est un jardin de délices , habité alors par un peuple pacifique & innocent , incapable également de nuire & de se défendre. Ils franchirent les montagnes qui séparent la région du Coromandel de celle du Malabar , & qui sont la cause des moussons. C'est cette chaîne de montagnes habitées aujourd'hui par les Marates.

Ces Arabes allèrent bientôt jusqu'à Déli , donnèrent une race de souverains à une grande partie de l'Inde. Cette race fut subjuguée par *Tamerlan* , ainsi que les naturels du pays. On croit qu'une partie de ces anciens Arabes s'établit alors dans la province du Candahar , & fut confondue avec les Tartares. Ce Candahar

har est l'ancien pays que les Grecs nommaient Parapomise , n'ayant jamais appelé aucun peuple par son nom. C'est par-là qu'Alexandre entra dans l'Inde. Les Orientaux prétendent qu'il fonda la ville de Candahar. Ils disent que c'est une abréviation d'Alexandre qu'ils ont appelé Iscandar. Nous observons toujours que cet homme unique fonda plus de villes en sept ou huit ans que les autres conquérans n'en ont détruit , qu'il courait cependant de conquête en conquête , & qu'il était jeune.

C'est aussi par Candahar que passa de nos jours ce Nadir , berger , natif du Corassan , devenu roi de Perse , lorsqu'ayant ravagé sa patrie il vint ravager le nord de l'Inde.

Ces Arabes dont nous parlons aujourd'hui sont connus sous le nom de Patanes , parce qu'ils fondèrent la ville de Patna vers le Bengale.

Nos marchands d'Europe , très-mal instruits , appelèrent indistinctement maures , tous ces peuples mahomérans. Cette méprise vient de ce que les premiers que nous avions autrefois connus étaient ceux qui vinrent de Mauritanie conquérir l'Espagne , une partie des provinces méridionales de la France , & quelques contrées de l'Italie. Presque tous les peuples depuis la Chine jusqu'à Rome , victorieux & vaincus , voleurs & volés , se sont mêlés ensemble.

Nous appellons gentous les vrais Indiens , de l'ancien mot gentils , *gentes* , dont les premiers chrétiens désignaient le reste de l'univers qui n'était pas de leur religion secrète. C'est ainsi que tous les noms & toutes les choses ont toujours changé. Les mœurs des conquérans ont changé de même. Le climat de l'Inde les a presque tous énervés.



ARTICLE SIXIÈME.

Des Gentous , & de leurs coutumes les plus remarquables.

CES antiques Indiens que nous nommons Gentous sont dans le Mogol au nombre d'environ cent millions , à ce que Mr. Scrafton nous assure. Cette multitude est une fatale preuve que le grand nombre est facilement subjugué par le petit. Ces innombrables troupeaux de Gentous pacifiques , qui cédèrent leur liberté à quelques hordes de brigands , ne cédèrent pas pourtant leur religion & leurs usages. Ils ont conservé le culte antique de Brama. C'est , dit-on , parce que les mahométans ne se sont jamais souciés de diriger leurs ames , & se sont contentés d'être leurs maîtres.

Leurs quatre anciennes castes subsistent encore dans toute la rigueur de la loi qui les sépare les unes des autres , & dans toute la force des premiers préjugés fortifiés par tant de siècles. On sait que la première est la caste des brames qui gouvernèrent autrefois l'empire ; la seconde est des guerriers ; la troisième est des agriculteurs : la quatrième des marchands ; on ne compte point celle qu'on nomme des hallacores , ou des parias chargés des plus vils offices : ils sont regardés comme impurs ; ils se regardent eux-mêmes comme tels , & n'oseraient jamais manger avec un homme d'une autre tribu , ni le toucher , ni même s'approcher de lui.

Il est probable que l'institution de ces quatre castes fut imitée par les Egyptiens ; parce qu'il est en effet très-probable , ou plutôt certain que l'Egypte n'a pu être médiocrement peuplée & policée que long-tems après l'Inde. Il fallut des siècles pour dompter le Nil , pour le partager en canaux , pour élever des bâtimens au-dessus de ses inondations ; tandis que la terre de l'Inde prodiguait à

l'homme tous les secours nécessaires à la vie , ainsi que nous l'avons dit & prouvé ailleurs.

Les disputes élevées sur l'antiquité des peuples sont nées pour la plupart de l'ignorance , de l'orgueil & de l'oisiveté. Nous nous moquerions des oiseaux s'ils prétendaient être formés avant les poissons , nous ririons des chevaux qui se vanteraient d'avoir inventé l'art de pâturer avant les bœufs.

Pour sentir tout le ridicule de nos querelles savantes sur les origines , remontons seulement aux conquêtes d'Alexandre , il n'y a pas loin ; cette époque est d'hier en comparaison des anciens tems. Supposons que Callisthène eût dit aux bracmanes , les Darius & les Madiès sont venus ravager votre beau pays , Alexandre n'est venu que pour se faire admirer , & moi je viens pour vous instruire ; vos conquérans ôtèrent à quelques-uns de vos compatriotes une vie passagère , & je vous donnerai une vie éternelle ; il s'agit que d'apprendre par cœur ce petit morceau d'histoire , sans laquelle il n'y a aucune vérité sur la terre.

- « Or le roi Xissutre était fils d'Ortiate , lequel fut » engendré par Anedaph , qui fut engendré par Evedor , » qui fut engendré par Megalar , qui fut engendré par » Ameno , & Ameno par Amilar , & Amilar par Alapar , » qui fut engendré par Alor qui ne fut engendré par » personne.

» Or le dieu Cron étant apparru à Xissutre fils d'Or- » tiate , il lui dit , Xissutre fils d'Ortiate , la terre va être » détruite par une inondation , écrivez l'histoire du » monde afin qu'elle serve de témoignage quand il ne » sera plus , & vous cacherez sous terre votre histoire » dans Cipara la ville du soleil , après quoi vous cons- » truirez un vaisseau de cinq stades de longueur , & de » deux stades de largeur , & vous y entrerez vous & » vos parens & tous les animaux , & Xissutre obéit , & » il écrivit l'histoire , & il la cacha sous terre dans la ville

» de Cipara , & la terre , c'est-à-dire la Thrace , dont
» Xiffutre était roi , fut submergée.

» Et quand les eaux se furent retirées , Xiffutre lâcha
» deux colombes pour voir si les eaux étaient retirées ; &
» son vaisseau se reposa sur la montagne d'Ararat en
» Arménie &c. »

Voilà pourtant ce que Bérofe le caldéen raconte au mépris de nos livres sacrés , & en quoi il diffère absolument de Sanchoniaton le Phénicien , qui diffère d'Orphée le Thracien , qui diffère d'Hésiode le Grec , qui diffère de tous les autres peuples.

C'est ainsi que la terre a été inondée de fables ; mais au-lieu de se quereller , & même de s'égorger pour ces fables , il vaut mieux s'en tenir à celles d'Esopé , qui enseignent une morale sur laquelle il n'y eut jamais de dispute.

La manie des chimères a été poussée jusqu'à faire semblant de croire que les Chinois sont une colonie d'Egyptiens , quoi qu'en effet il n'y ait pas plus de rapport entre ces deux peuples qu'entre les Hottentots & les Lapons , entre les Allemands & les Hurons. Cette prétention ridicule a été entièrement confondue par le père Parennin , l'homme le plus savant & le plus sage de tous ceux que la folie envoya à la Chine , & qui ayant demeuré trente ans à Pékin , était plus en état que personne de réfuter les nouvelles fables de notre Europe.

Cette puérile idée que les Egyptiens allèrent enseigner aux Chinois à lire & à écrire vient de se renouveler encore ; & par qui ? par ce même jésuite Nédham , qui croyait avoir fait des anguilles avec du jus de mouton & du seigle ergoté. Il induisit en erreur de grands philosophes , ceux-ci trouvèrent par leurs calculs que si de mauvais seigle produisait des anguilles , de beau froment produirait infailliblement des hommes.

Le jésuite Nédham qui connaît toutes les dialectes égyptiennes & chinoises , comme il connaît la nature ,

vient de faire encore un petit livre , pour répéter que les Chinois descendent des Egyptiens , comme les Persans descendaient de Persée , les Français de Francus , & les Bretons de Britannicus.

Après tout , ces inepties qui dans notre siècle sont parvenues au dernier excès , ne font aucun mal à la société. DIEU nous garde des autres inepties pour lesquelles on se querelle , on s'injurie , on se calomnie , on arme les puissans & les fots qui sont si souvent de la même espèce , on s'attaque , on se tue ; & les savans qui sont persuadés qu'il faut casser ses œufs par le gros bout , traînent aux échaffauts les savans qui cassent les œufs par le petit bout.

A R T I C L E S E P T I È M E .

Des Brames.

TOUTE la grandeur & toute la misère de l'esprit humain s'est déployée dans les anciens bracmanes & dans les brames leurs successeurs. D'un côté , c'est la vertu persévérante , soutenue d'une abstinence rigoureuse ; une philosophie sublime , quoique fantastique , voilée par d'ingénieuses allégories ; l'horreur de l'effusion du sang ; la charité constante envers les hommes & les animaux. De l'autre côté , c'est la superstition la plus méprisable. Ce fanatisme , quoique tranquille , les a portés , depuis des siècles innombrables , à encourager le meurtre volontaire de tant de jeunes veuves qui se sont jetées dans les bûchers enflammés de leurs époux. Cet horrible excès de religion & de grandeur d'ame subsiste encore avec la fameuse profession de foi des brames , *que DIEU ne veut de nous que la charité & les bonnes œuvres*. La terre entière est gouvernée par des contradictions.

Mr. Scrafton ajoute qu'ils sont persuadés que DIEU a voulu que les différentes nations eussent des cultes différens. Cette persuasion pourrait conduire à l'indifférence ; cependant ils ont l'enthousiasme de leur religion, comme s'ils la croyaient la seule vraie, la seule donnée par DIEU même.

La plupart d'entr'eux vivent dans une molle apathie. Leur grande maxime, tirée de leurs anciens livres , est *qu'il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que de s'asseoir, dormir que de veiller, & mourir que de vivre.* On en voit pourtant beaucoup sur la côte du Coromandel, qui sortent de cette léthargie, pour se jeter dans la vie active. Les uns prennent parti pour les Français, les autres pour les Anglais : ils apprennent les langues de ces étrangers, leur servent d'interprètes & de courtiers. Il n'est guère de grand commerçant sur cette côte qui n'ait son brame, comme on a son banquier. En général on les trouve fidèles, mais fins & rusés. Ceux qui n'ont point eu de commerce avec les étrangers ont conservé, dit-on, la vertu pure qu'on attribue à leurs ancêtres.

Mr. Scrafton & d'autres ont vu entre les mains de quelques brames, des éphémérides composés par eux-mêmes, dans lesquels les éclipses sont calculées pour plusieurs milliers d'années.

Le savant & judicieux Mr. le Gentil dit qu'il a été étonné de la promptitude avec laquelle des brames faisaient en sa présence les plus longs calculs astronomiques. Il avoue qu'ils connaissent la précession des équinoxes de tems immémorial. Cependant il n'a vu que quelques brames du Tanjaour vers Pondicheri. Il n'a point pénétré, comme Mr. Holwell, jusqu'à Bénarès, l'ancienne école des bracmanes ; il n'a point vu ces anciens livres que les brames modernes cachent soigneusement aux étrangers, & à quiconque n'est pas initié à leurs mystères. Mr. le Gentil n'a levé qu'un coin du voile sous

lequel les savans brames se dérobent à la curiosité inquiète des Européens , mais il en a vu assez pour être convaincu que les sciences sont beaucoup plus anciennes dans l'Inde qu'à la Chine même (a).

Ce savant homme ne croit point à leur généalogie ; il la trouve très-exagérée. La nôtre n'est-elle pas évidemment aussi fautive, quoique plus récente ? nous avons soixante & dix systèmes sur la supputation des tems ; donc il y a soixante & neuffystèmes erronés , sans qu'on puisse deviner quel est le soixante - dixième véritable ; & ce soixante & dixième inconnu est peut-être aussi faux que tous les autres.

Quoi qu'il en soit , il résulte invinciblement que malgré le détestable gouvernement de l'Inde , malgré les irruptions de tant d'étrangers avides , les brames ont encore de bons mathématiciens , de savans astronomes ; mais en même tems ils ont tout le ridicule de l'astrologie judiciaire , & ils poussent cette extravagance aussi loin que les Chinois & les Persans. Celui qui écrit ces mémoires a envoyé à la bibliothèque du roi le *cormovédam* , ancien commentaire du *veidam* ; il est rempli de prédictions pour tous les jours de l'année , & des préceptes religieux pour toutes les heures. Ne nous en étonnons point : il n'y a pas deux cents ans que la même folie possédait tous nos princes , & que le même charlatanisme était affecté par nos astronomes. Il faut bien que les brames , possesseurs de ces éphémérides , soient très-instruits. Ils sont philosophes & prêtres , comme les anciens bracmanes ; ils disent que le peuple a besoin d'être trompé , & qu'il doit être ignorant. En conséquence ils débitent que les nœuds de la lune dans lesquels se font les éclipses , & que les premiers bracmes marquèrent par les hiéroglyphes de la tête & de la queue du dragon ,

(a) Voyez les mémoires de la Chine , rédigés par du Halde. Il y est dit que dans le cabinet

desantiques de l'empereur Camhi , les plus anciens monumens étaient indiens.

sont en effet les efforts d'un dragon qui attaque la lune & le soleil. La même ineptie est adoptée à la Chine. On voit dans l'Inde des millions d'hommes & des femmes qui se plongent dans le Gange pendant la durée d'une éclipse, & qui font un bruit prodigieux avec des instrumens de toute espèce pour faire lâcher prise au dragon. C'est ainsi, à-peu-près, que la terre a été long-tems gouvernée en tout genre.

Au reste, plus d'un brame a négocié avec des missionnaires pour les intérêts de la compagnie des Indes, mais il n'a jamais été question entr'eux de religion.

D'autres missionnaires (il le faut répéter), se sont hâtés en arrivant dans l'Inde, d'écrire que les brames adoraient le diable, mais que bientôt ils seraient tous convertis à la foi. On avoue que jamais ces moines d'Europe n'ont tenté seulement de convertir un seul brame, & que jamais aucun Indien n'adora le diable qu'ils ne connaissaient pas. Les brames rigides ont conçu une horreur inexprimable pour nos moines, quand ils les ont vus se nourrir de chair, boire du vin, & tenir à leurs genoux de jeunes filles dans la confession. Nos usages leur ont paru des crimes, si les leurs n'ont été regardés par nous que comme des idolâtries ridicules. (a)

Ce qui doit être plus étonnant pour nous, c'est que dans aucun livre des anciens brahmanes, non plus que

(a) Un des grands missionnaires jésuites, nommé de Lalane, a écrit en 1709. *On ne peut douter que les brames ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des dieux étrangers.* (Tom. X, pag. 14 des lettres édifiantes.)

Et il dit (pag. 15) *voici une de leurs prières que j'ai traduit mot pour mot.*

« J'adore cet être qui n'est
ni sujet ni au changement, ni à

» l'inquiétude; cet être dont
» la nature est indivisible; cet
» être dont la spiritualité n'ad-
» met aucune composition de
» qualités; cet être qui est
» l'origine & la cause de tous
» les êtres, & qui les surpasse
» tous en excellence; cet être
» qui est le soutien de l'univers,
» & qui est la source de la triple
» puissance. »

Voilà ce qu'un missionnaire appelle de l'idolâtrie.

dans ceux des Chinois, ni dans les fragmens de Sancho-
naton, ni dans ceux de Bérofe, ni dans l'Egyptien Ma-
néthon, ni chez les Grecs, ni chez les Toscans, on ne
trouve la moindre trace de l'histoire sacrée judaïque qui
est notre histoire sacrée. Pas un seul mot de Noé, que
nous tenons pour le restaurateur du genre humain ; pas
un seul mot d'Adam qui en fut le père, rien de ses pre-
miers descendans. Comment toutes les nations ont-elles
perdu les titres de la grande famille ? Comment per-
sonne n'avait-il transmis à la postérité une seule action,
un seul nom de ses ancêtres ? Pourquoi tant d'antiques
nations les ont-elles ignorés, & pourquoi un petit peu-
ple nouveau les a-t-il connus ? Ce prodige mériterait
quelque attention si on pouvait espérer de l'approfondir.
L'Inde entière, la Chine, le Japon, la Tartarie, les trois
quarts de l'Afrique ne se doutent pas encore qu'il ait
existé un Caïn, un Caïnan, un Jared, un Mathusalem
qui vécut près de mille ans. Et les autres nations ne se
familiarisent avec ces noms que depuis Constantin. Mais
ces questions, qui appartiennent à la philosophie, sont
étrangères à l'histoire.

ARTICLE HUITIÈME.

Des guerriers de l'Inde, & des dernières révolutions.

LES gentous en général ne paraissent pas plus faits
pour la guerre, dans leur beau climat, & dans les
principes de leur religion, que les Lapons dans leur
zone glacée, & que les primitifs nommés quakres dans
les principes qu'ils se sont faits. Nous avons vu que la
race des vainqueurs mahométans n'a presque plus rien
de tartare, & est devenue indienne avec le tems.

Ces descendans des conquérans de l'Inde avec une

armée innombrable n'ont pu résister au Sha - Nadir, quand il est venu en 1739 attaquer, avec une armée de quarante mille brigands aguerris du Candahar & de Perse, plus de six cent mille hommes que Mahmoud-Sha lui opposait. Mr. Cambrige nous apprend ce que c'était que ces six cent mille guerriers. Chaque cavalier, accompagné de deux valets, portait une robe légère & traînante de soie. Les éléphants étaient parés comme pour une fête. Un nombre prodigieux de femmes suivait l'armée. Il y avait dans le camp autant de boutiques & de marchandises de luxe que dans Déli. La seule vue de l'armée de Nadir dispersa cette pompe ridicule. Nadir mit Déli à feu & à sang : il emporta en Perse tous les trésors de ce puissant & misérable empereur, & le méprisa assez pour lui laisser sa couronne.

Quelques relations nous disent, & quelques compilateurs nous redisent d'après ces relations, qu'un saquir arrêta le cheval de Nadir dans sa marche à Déli, & qu'il cria au prince : Si tu es Dieu, prends nous pour victimes ; si tu es homme, épargne des hommes ; & que Nadir lui répondit, je ne suis point Dieu, mais celui que DIEU envoie pour châtier les nations de la terre. (a)

Le trésor dont Nadir se contenta, & qui ne lui servit de rien, puisqu'il fut assassiné quelque tems après par son neveu, se montait, à ce qu'on nous assure, à plus de

(a) Un conte semblable a été fait sur Fernand Cortez, sur Tamerlan, sur Attila, qui se disait le fléau de DIEU, selon les compilateurs. Personne ne s'avisa jamais de s'appeler fléau. Les jésuites appelaient Pascal porte d'enfer ; mais Pascal leur répond dans ses provinciales, que son nom n'est pas porte d'enfer. La plupart de ces aventures & de ces réponses attri-

buées d'âge en âge à tant d'hommes célèbres, sortirent d'abord de l'imagination des auteurs qui voulurent égayer leurs romans, & sont répétées encore aujourd'hui par ceux qui écrivent des histoires sur des collections de gazettes. Tous ces bons mots prétendus, tous ces apophtegmes grossissent des ana. On peut s'en amuser, & non les croire.

quinze cents millions monnoie de France, selon la valeur numéraire présente de nos espèces. Que sont devenues ces richesses immenses ? En quelques mains que de nouvelles rapines en aient fait passer une partie ; & quelles que soient les cavernes où l'avarice & la crainte enfouissent l'autre , la Perse & l'Inde ont été également les pays les plus malheureux de la terre ; tant les hommes se sont toujours efforcés de changer en calamités effroyables tous les biens que la nature leur a faits. La Perse & l'Inde ne furent plus , depuis la victoire & la mort de Nadir, qu'une anarchie sanglante. C'étaient les mêmes torrens de révolutions.

A R T I C L E N E U V I È M E.

Suite des révolutions.

U N jeune valet persan , qui avait servi en qualité de porte-massue dans la maison du Sha-Nadir , se fit voleur de grand chemin , comme l'avait été son maître. Il eut avis d'un convoi de trois mille chameaux chargés d'armes , de vivres , & d'une grande partie de l'or emporté de Déli par les Persans. Il tua l'escorte, prit tout le convoi , leva des troupes & s'empara d'un royaume entier au nord-est de Déli (a). Ce royaume faisait autrefois une partie de la Bactriane ; il confine d'un côté aux montagnes de la belle province de Cachémire , & de l'autre à Caboul.

Ce brigand , nommé Abdala, fut alors un grand prince, un héros ; il marcha vers Déli en 1746 , & ne se promit

(a) Ce royaume s'appelle Ghisni. Nous n'avons trouvé ce nom ni dans les cartes de Vau-

gondi, ni dans nos dictionnaires : cependant il a existé , & il est aujourd'hui démembré.

pas moins que de conquérir tout l'Indoustan. C'était précisément dans le tems que la Bourdonnaye prenait Madrafs.

Le vieux mogul Mahmoud, dont la destinée fut d'être opprimé par des voleurs, soit rois, soit voulant l'être, envoya d'abord contre celui-ci son grand visir, sous qui son petit-fils Sha-Agmed fit ses premières armes. On livra bataille aux portes de Déli : la victoire fut indécise ; mais le grand visir fut tué. On assure que les omras, commandans des troupes de l'empereur, étranglèrent leur maître, & firent courir le bruit qu'il s'était empoisonné lui-même.

Son petit-fils Sha-Ahmed lui succéda sur ce trône si chancelant ; prince qu'on a peint brave, mais faible (a), voluptueux, indécis, inconstant, déshant, destiné à être plus malheureux que son grand-père. Un raïa nommé Gafi, qui tantôt le secourut, & tantôt le trahit, le prit prisonnier & lui fit arracher les yeux. L'empereur mourut des suites de son supplice. Le raïa Gafi ne pouvant se faire empereur, mit en sa place un descendant de Tamerlan : c'est Alumgir, qui n'a pas été plus heureux que les autres. Les omras semblables aux agas des janissaires, veulent que la race de Tamerlan soit sur le trône, comme les Turcs ne veulent de sultan que de la race ottomane : il ne leur importe qui règne, incapable ou

(a) Nous ne cherchons que le vrai, nous ne prétendons faire le portrait ni des princes, ni des hommes d'état qui ont vécu à six mille lieues de nous, comme on s'avise tous les jours de nous trace jusqu'aux plus petites nuances du caractère de quelques souverains qui régnaient il y a deux mille ans, & des ministres qui régnaient sous eux ou sur eux. Le charlatanisme qui s'étend partout

varie ces tableaux en mille manières ; on fait dire à ces hommes qu'on connaît si peu ce qu'ils n'ont jamais dit, on leur attribue des harangues qu'ils n'ont jamais prononcées ainsi que des actions qu'ils n'ont jamais faites. Nous serions bien en peine de faire un vrai portrait des princes que nous avons vus de près, & on veut nous donner celui de Numa & de Tarquin.

méchant, pourvu qu'il soit de la famille. Ils le déposent, ils lui arrachent les yeux, ils le tuent sur un trône qu'ils tiennent sacré. C'est ainsi qu'ils en usent depuis Aurengzeb.

On peut juger si pendant ces orages les souba, les nabab, les raïa du midi de l'Inde se disputèrent les provinces envahies par eux; & si les factions anglaises & françaises faisaient leurs efforts pour partager la proie.

Nous avons fait voir comment un faible détachement d'Européens traînait au combat, ou dissipait des armées de Gentous. Ces soldats de Visapour, d'Arcate, de Tanjaour, de Golconde, d'Orixa, du Bengale, depuis le cap de Comorin jusqu'au promontoire de Palmiers & à l'embouchure du Gange, sont de mauvais soldats sans doute : point de discipline militaire, point de patience dans les travaux, nul attachement à leurs chefs, uniquement occupés de leur paye, qui est toujours fort au-dessus du salaire des laboureurs & des ouvriers, par un usage directement contraire à celui de toute l'Europe : ni eux, ni leurs officiers ne s'inquiètent jamais de l'intérêt du prince qu'ils servent seulement de la caisse de son trésorier. Mais enfin, Indiens contre Indiens vont aux coups, & leur force ou leur faiblesse est égale ; leurs corps, qui soutiennent rarement la fatigue, affrontent la mort. Les cailles se combattent & se tuent aussi-bien que les dogues.

Il faut excepter de ces faibles troupes les montagnards appelés Marates, qui tiennent un peu plus de la constitution robuste de tous les habitans des lieux escarpés. Ils ont plus de dureté, plus de courage & plus d'amour de la liberté, que les habitans de la plaine. Ces Marates sont précisément ce que furent les Suisses dans les guerres de Charles VIII & de Louis XII : quiconque les pouvait soudoyer était sûr de la victoire, & on payait chèrement leurs services. Ils se choisissent un chef auquel ils n'obéissent que pendant la guerre. Et encore lui obéis-

sent-ils très-mal ; les Européans ont appelé roi ce capitaine de brigands ; tant on prodigue ce nom. On les vit armés tantôt pour les empereurs, & tantôt contr'eux. Ils ont servi tour-à-tour nabab contre nabab, & Français contre Anglais.

Au reste, on ne doit pas croire que ces Gentous Marates, quoique de la religion des brames, en observent les rites rigoureux : eux & presque tous les soldats mangent de la viande & du poisson ; ils boivent même des liqueurs fortes, quand ils en trouvent. On accommode par tout pays sa religion avec ses passions.

Ces Marates empêchèrent Abdala de conquérir l'Inde. Il aurait été sans eux un Tamerlan, un Alexandre. Nous venons de voir le petit-fils de Mahmoud livré à la mort par un de ses sujets. Son successeur Alumgir éprouva les mêmes révolutions dans une courte vie, & finit par le même sort. Les Marates déclarés contre lui entrèrent dans Déli, & la saccagèrent pendant sept jours. Abdala revint encore augmenter la confusion & le désastre en 1757. L'empereur Alumgir tombé en démence, gouverné & mal traité par son visir, implora la protection de cet Abdala même ; le visir indigné mit en prison son maître & bientôt après lui fit couper la tête. Cette dernière catastrophe arriva peu d'années après. Nos mémoires, qui s'accordent sur le fond, se contredisent sur les dates : mais qu'importe pour nous en quel mois, en quel année on ait tué dans l'Inde un mogol efféminé, tandis qu'on assassinait tant de souverains en Europe ?

Cet amas de crimes & de malheurs qui se suivent sans interruption, dégoûte enfin le lecteur : leur nombre & l'éloignement des lieux diminuent la pitié que les calamités inspirent,

ARTICLE DIXIÈME.

Description sommaire des côtes de la presqu'isle, où les Français & les Anglais ont commercé & fait la guerre.

APRÈS avoir fait voir quels étaient les empereurs, les grands, les peuples, les soldats, les prêtres avec qui le général Lalli avait à combattre & à négocier, il faut montrer en quel état se trouvait la fortune des Anglais, auxquels on l'opposait, & commencer par donner quelque idée des établissemens formés par tant de nations d'Europe, sur les côtes occidentales & orientales de l'Inde.

Il est désagréable de ne point mettre ici une carte géographique sous les yeux du lecteur : nous n'en avons ni le tems ni la commodité ; mais quiconque voudra lire avec fruit ces mémoires, pourra aisément en consulter une. S'il n'en a point, qu'il se figure toutes les côtes de la presqu'isle de l'Inde couvertes d'établissemens de marchands d'Europe, fondés par les concessions des naturels du pays, ou les armes à la main. Commencez par le nord-ouest. Vous trouverez d'abord sur la côte la presqu'isle de Cambaye, où l'on a prétendu que les hommes vivaient communément deux cents années. Si cela était, elle aurait cette eau d'immortalité qui a fait le sujet des romans de l'Asie, ou cette fontaine de Jouvence connue dans les romans de l'Europe. Les Portugais y ont conservé *Diu* ou *Diou* une de leurs anciennes conquêtes.

Au fond du golfe de Cambaye est Surate, ville immédiatement gouvernée par le grand mogul, dans laquelle toutes les nations commerçantes de la terre avaient des comptoirs, & surtout les Arméniens qui sont les facteurs de la Turquie, de la Perse & de l'Inde.

La côte de Malabar proprement dite, commence par une petite isle qui appartenait aux jésuites : elle porte encore leur nom ; & par un singulier contraste, l'isle de Bombai qui suit , est aux Anglais. Cette isle de Bombai est le séjour le plus mal sain de l'Inde & le plus incommodé. C'est pourtant pour la conserver , que les Anglais ont eu une guerre avec le nabad de Décan, qui affecte la souveraineté de ces côtes. Il faut bien qu'ils trouvent leur profit à garder un établissement si triste ; & nous verrons comment ce poste a servi à une des plus étonnantes aventures qui aient jamais rendu le nom anglais respectable dans l'Inde.

Plus bas est la petite isle de Goa. Tous les navigateurs disent qu'il n'y a point de plus beau port au monde : ceux de Naples & de Lisbonne ne sont ni plus grands ni plus commodes. La ville est encore un monument de la supériorité des Européens sur les Indiens , ou plutôt du canon que ces peuples ne connaissaient pas. Goa est malheureusement célèbre par son inquisition , également contraire à l'humanité & au commerce. Les moines portugais firent accroire que le peuple adorait le diable , & ce sont eux qui l'ont servi.

Descendez vers le sud , vous rencontrez Cananor , que les Hollandais ont enlevé aux Portugais qui l'avaient ravi aux propriétaires.

On trouve après, cet ancien royaume de Calicut , qui coûta tant de sang aux Portugais. Ce royaume est d'environ vingt de nos lieues en tout sens. Le souverain de ce pays s'intitulait Zamorin , roi des rois ; & les rois ses vassaux possédaient chacun environ cinq à six lieues. C'était l'étape du plus grand commerce ; ce ne l'est plus , les marchands ne fréquentent plus Calicut. Un Anglais , qui a long-tems voyagé sur toutes ces côtes , nous a confirmé que ce terrain est le plus agréable de l'Asie , & le climat le plus salubre ; que tous les arbres y conservent un feuillage perpétuel ; que la terre y est en
tout

tout tems couverte de fleurs & de fruits. Mais l'avidité humaine n'envoie pas les marchands dans l'Inde pour respirer un air doux & pour cueillir des fleurs.

Un moine portugais écrivit autrefois que quand le roi de ce pays se marie, il prie d'abord les prêtres les plus jeunes de coucher avec sa femme ; que toutes les dames & la reine elle-même peuvent avoir chacune sept maris ? que les enfans n'héritent point, mais les neveux, & qu'enfin tous les habitans y font de pompeux sacrifices au diable. Ces absurdités ridicules sont répétées dans vingt histoires, dans vingt livres de géographie, dans la Martinière lui-même. On s'indigne contre cette foule de compilateurs qui transcrivent de sang froid tant d'inepties en tout genre, comme si ce n'était rien de tromper les hommes (a).

Nous regardons comme un devoir de redire ici que les premiers bracmanes, ayant inventé la sculpture, la pein-

(a) Le fameux jésuite Tachard conte qu'on lui a dit que les dames nobles de Calicut peuvent avoir jusqu'à dix maris à la fois (Tom. III des Lettres édifiantes, pag. 158.) Montesquieu cite cette plaisanterie, comme s'il citait un article de la coutume de Paris ; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il rend raison de cette loi.

L'auteur de ces fragmens, ayant avec quelques amis envoyé un vaisseau dans l'Inde, s'est informé soigneusement si cette loi étonnante existe dans le Calicut. On lui a répondu en haussant les épaules & en riant. En effet, comment imaginer que le peuple le plus policé de toute la côte du Malabar ait une coutume si contraire à celle de tous ses voisins, aux loix de

sa religion & à la nature humaine ! comment croire qu'un homme de qualité, un homme de guerre, puisse se résoudre à être le dixième favori de sa femme ! à qui appartiendraient les enfans ? quelle source abominable de querelles & de meurtres continuels ! Il serait moins ridicule de dire qu'il y a une basse-cour où dix coqs se partagent tranquillement la jouissance d'une poule. Ce conte est aussi absurde que celui dont Hérodote amusaient les Grecs quand il leur disait que toutes les dames de Babylone étaient obligées d'aller au temple vendre leurs faveurs au premier étranger qui voulait les acheter. Un suppôt de l'université de Paris a voulu justifier cette sottise : il n'y a pas réussi.

ture, les hiéroglyphes, ainsi que l'arithmétique & la géométrie, représentèrent la vertu sous l'emblème d'une femme à laquelle ils donnaient dix bras pour combattre dix monstres, qui sont les dix péchés auxquels les hommes sont le plus sujets. Ce sont ces figures allégoriques que des aumôniers de vaisseaux, ignorans, trompés & trompeurs, prenaient pour des statues de Satan & de Belzébuth, anciens noms persans qui jamais n'ont été connus dans la presqu'île (a). Mais que diraient les descendans de ces bracmanes, premiers précepteurs du genre humain, s'ils avaient la curiosité de voir nos pays si long-tems barbares, comme nous avons la rage d'aller chez eux par avarice.

Tanor qui suit est encore appelé royaume par nos géographes : c'est une petite terre de quatre lieues sur deux, une maison de plaisance, située dans un lieu délicieux, où les voisins vont acheter quelques denrées précieuses.

Immédiatement après, est le royaume de Cranganor, à-peu-près de la même étendue. La plupart des relations peuplent cette côte d'autant de rois, que nous voyons en Italie & en France de marquis sans marquisat, de comtes sans comté, & en Allemagne de barons sans baronie.

Si Cranganor est un royaume, Coulan, qui est auprès, peut s'appeler un vaste empire ; car il a environ douze lieues sur près de trois en largeur. Les Hollandais, qui ont chassé les Portugais des capitales de ces états, ont établi dans Cranganor un comptoir dont ils ont fait une forteresse imprenable à tous ces monarques réunis. Ils font un commerce immense à Cranganor, qui est, dit-on, un jardin de délices.

En allant toujours au midi sur le rivage de cette pé-

(a) Voyez l'article Brames.

ninsule, qui se resserre de plus en plus, les Hollandais ont encore pris aux Portugais la forteresse qu'ils avaient dans le royaume de Cochin, petite province qui dépendait autrefois de ce roi des rois Zamorin de Calicut. Il y a près de trois siècles que ces souverains voient des marchands armés venus d'Europe s'établir dans leurs territoires, se chasser les uns les autres, & s'emparer tour-à-tour de tout le commerce du pays, sans que les habitants de trois cents lieues de côte aient jamais pu y mettre obstacle.

Travancor est la dernière terre qui termine la presqu'île. On est surpris de la faiblesse des voyageurs & des missionnaires qui ont titré de royaume le petit pays de Travancor, aussi-bien que tous ces autres assemblages de riches bourgades que nous venons de parcourir. Pour peu que ces royaumes eussent occupé chacun cinquante lieues seulement le long de la côte, il y aurait plus de douze cents lieues depuis Surate jusqu'au cap Comorin; & si on avait converti la centième partie des Indiens, parmi lesquels ils n'y a pas un chrétien, il y en aurait plus d'un million (a).

(a) Un jésuite nommé Martin, raconte dans le cinquième volume des lettres curieuses & édifiantes, que c'est une coutume vers Travancor, de faire un fonds tous les ans pour le distribuer par le sort. Un Indien, dit-il, fit vœu à St. François Xavier de donner une somme aux jésuites s'il gagnait à cette espèce de loterie. Il eut le gros lot. Il fit encore un vœu & eut le second lot. Cependant, ajoute le jésuite Martin, cet Indien, ainsi que tous ses compatriotes, conserva une horreur invincible pour la religion des Francs, qu'ils ap-

pellent le franguinisme. C'était un ingrat. Qu'on joigne à tous ces traits dont les lettres curieuses sont remplies, les miracles attribués à St. François Xavier, ses sermons dans tous les idiomes de l'Inde & du Japon, dès qu'il débarquait dans ces pays, les neuf morts résuscités par lui, les deux vaisseaux dans lesquels il se trouva en même tems à cent lieues l'un de l'autre, & qu'il préserva de la tempête, son crucifix qui tomba dans la mer, & qui lui fut rapporté par un cancre; & qu'on juge si une religion aussi sainte que la nôtre doit être

Avant de quitter le Malabar , quoiqu'il n'entre point du tout dans notre plan de faire l'histoire naturelle de ce pays délicieux , qu'on nous permette seulement d'admirer les cocotiers & l'arbre sensitif. On sait que les cocotiers fournissent à l'homme tout ce qui lui est nécessaire , nourriture & boisson agréable , vêtement , logement & meubles. C'est le plus beau présent de la nature. L'arbre sensitif , moins connu , produit des fruits qui s'enflent & qui bondissent sous la main qui les touche. Notre herbe sensitive , aussi inexplicable , a beaucoup moins de propriétés. Cet arbre , si nous en croyons quelques naturalistes , se reproduit de lui-même en quelque sens qu'on le coupe. On ne l'a point pourtant mis au rang des animaux zoophytes , comme Leuvenhœck y a mis ces petits jons nommés polypes d'eau - douce qui croissent dans quelques marais , & sur lesquels on a débité tant de fables trop légèrement accréditées. On cherche du merveilleux , il est partout , puisque les moindres ouvrages de la nature sont incompréhensibles. Il n'est pas besoin d'ajouter des fables à ces mystères réels qui frappent nos yeux & que nous foulons aux pieds.

continuellement mêlée de semblables contes.

Ce même Martin qui a pourtant demeuré long-tems dans l'Inde , ose dire qu'il y a un petit peuple nommé les Coleries dont la loi est , que dans leurs querelles & dans leurs procès la partie adverse est obligée de faire tout ce que fait l'autre. Celle-ci se crê-

ve-t-elle un œil , celle-là est obligée de s'en arracher un. Si un Colerie égorge sa femme & la mange , son adversaire aussitôt assassine & mange la sienne. Mr. Orm savant Anglais qui a vu beaucoup de ces Coleries , assure en propres mots , que ces coutumes diaboliques sont absolument inconnues , & que le père Martin en a menti.

ARTICLE ONZIÈME.

Suite de la connaissance des côtes de l'Inde.

ENFIN , on double ce fameux cap de Comor , ou Comorin , connu des anciens Romains dès le tems d'Auguste , & alors on est sur cette côte des perles qu'on appelle la pêcherie. C'est delà que les plongeurs indiens fournissaient des perles à l'Orient & l'Occident. On en trouvait encore beaucoup lorsque les Portugais découvrirent & envahirent ce rivage dans notre seizième siècle. Depuis ce tems-là cette branche immense de commerce a diminué de jour en jour , soit que les mers plus orientales produisent aujourd'hui des perles d'une plus belle eau , soit que la matière qui les formait changée sur la plage de ce promontoire de l'Inde , comme tant de mines d'or , d'argent & de tous les métaux se sont épuisées dans tant de terres.

Vous allez alors un peu au nord du huitième degré de l'équateur où vous êtes , & vous voyez à votre droite la Trapobane ou Taprobane des anciens , nommée depuis par les Arabes l'isle de Serindib & enfin Ceilan. C'est assez pour la faire connaître , de dire que le roi de Portugal Emmanuel demandait à un de ses capitaines de vaisseaux qui en revenait , si elle méritait sa réputation. Cet officier lui répondit : « J'y ai vu une mer semée de » perles , des rivages couverts d'ambre gris , des forêts d'ébène & de cannelle , des montagnes de rubis , » des cavernes de crystal de roche , & je vous en » apporte dans mon vaisseau. » Quelle réponse ! & il n'exagérerait pas.

Les Hollandais n'ont pas manqué de chasser les Portugais de cette isle des trésors. Il semblait que le Portugal

n'eût entrepris tant de pénibles voyages , & conquis tant d'état au fond de l'Asie que pour les Hollandais. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de toutes les côtes du Ceilan , en interdisent l'abord à tous les peuples. Ils ont fait souverain de l'isle leur tributaire ; & il n'est jamais tombé dans l'esprit des raïa , des nabab & des souba de l'Inde de tenter seulement de les en déposer.

Vous remontez de la côte de Malabar que nous avons parcourue , à celles de Coromandel & de Bengale , théâtres des guerres entre les princes du pays , & entre la France & l'Angleterre.

Nous ne parlerons plus ici de monarques & de Zamorins rois des rois. Mais de souba , de nabab , de raïa. Cette côte de Coromandel est peuplée d'Européens comme celle de Malabar. Ce sont d'abord les Hollandais à Négapatam qu'ils ont encore enlevé au Portugal , & dont ils ont fait , dit-on , une ville assez florissante.

Plus haut c'est Tranquebar , petit terrain que les Danois ont acheté , & où ils ont fondé une ville plus belle que Négapatam. Près de Tranquebar , les Français avaient le comptoir & le fort de Karical. Les Anglais , au-dessus , celui de Goudelour & celui de St. David.

Tout près du fort St. David , dans une plaine aride & sans port , les Français ayant comme les autres acheté du souba de la province de Décan un petit territoire où il bâtirent une loge , ils firent avec le tems de cette loge une ville considérable. C'est Pondichéri dont nous avons déjà parlé. Ce n'était d'abord qu'un comptoir entouré d'une forte haie d'acacias , de palmiers , de cocotiers , d'aloës ; & on appelait cette place la haie des limites.

A trente lieues au nord est Madras , comme nous

l'avons vu , ce chef-lieu du grand commerce des Anglais. La ville est bâtie en partie des ruines de Méliapour ; & cet ancien Méliapour avait été changé par les Portugais en St. Thomé , en l'honneur de St. Thomas Dydime apôtre. On trouve encore dans ces quartiers des restes de Syriens nommés d'abord chrétiens de Thomas ; parce qu'un Thomas marchand de Syrie & nestorien était venu s'y établir avec ses facteurs au sixième siècle de notre ère. Bientôt après on ne douta pas que ce nestorien n'eût été St. Thomas Dydime lui-même. On a vu partout des traditions des croyances publiques , des monumens , des usages fondés sur de telles équivoques. Les Portugais croyaient que St. Thomas était venu à pied de Jérusalem à la côte de Coromandel , en qualité de charpentier , bâtir un palais magnifique pour le roi Gondafer. Le jésuite Tachard a vu près de Madrafs l'ouverture que fit St. Thomas , au milieu d'une montagne, pour s'achapper par ce trou des mains d'un bracmane qui le poursuivait à grands coups de lance , quoique les bracmanes n'aient jamais donné de coups de lance à personne. Les chrétiens Anglais , & les chrétiens Français se sont détruits de nos jours , à coups de canon , sur ce même terrain que la nature ne semblait pas avoir fait pour eux. Du moins les prétendus chrétiens de St. Thomas étaient des marchands paisibles.

Plus loin est le petit fort de Paliacate appartenant aux Hollandais. C'est de-là qu'ils vont acheter des diamans dans la nababie de Golconde.

A cinquante lieues plus au nord , les Anglais & les Français se disputaient Mazulipatan , où se fabriquent les plus belles toiles peintes , & où toutes les nations commerçaient. Mr. Dupleix obtint du nabab cet établissement entier. On voit que des étrangers ont partagé tout ce rivage , & que les Indiens n'ont rien gardé pour eux sur leur propre territoire.

Quand on a franchi la côte de Coromandel , on est à la hauteur de la grande nababie de Golconde , où sont les plus grands objets de l'avarice , les mines de diamans. Les nababs avaient long-tems empêché les nations étrangères de se faire des établissemens fixes dans cette province. Les facteurs Anglais & Hollandais y venaient d'abord acheter les diamans qu'ils vendaient en Europe.

Les Anglais possédaient au nord de Golconde , la petite ville de Calcuta bâtie par eux sur le Gange dans le Bengale , province qui passe pour la plus belle , la plus riche , & la plus délicieuse contrée de l'univers. Pour les Français , ils avaient Chandernagor & un autre petit comptoir sur le Gange. C'est à Chandernagor que Mr. Dupleix commença sa grande fortune , qu'il perdit depuis. Il y avait équipé pour son compte quinze vaisseaux qui allaient dans tous les ports de l'Asie , avant qu'il fût nommé gouverneur de Pondichéri.

Les Hollandais ont la ville d'Ougli , entre Calcuta & Chandernagor. Il est bien à remarquer que dans toutes ces dernières guerres qui ont bouleversé l'Inde , qui ont mis les Anglais sur le penchant de leur ruine , & qui ont détruit les Français , jamais les Hollandais n'ont pris ouvertement de parti : ils ne se sont point exposés , ils ont joui tranquillement des avantages de leur commerce , sans prétendre former des empires. Ils en possèdent un assez beau à Batavia. On les vit agir en grands guerriers contre les Espagnols & les Portugais , mais dans ces dernières guerres ils se sont conduits en négocians habiles.

Observons surtout que tant de peuples de l'Europe ayant de grands vaisseaux armés en guerre sur tous les rivages de l'Inde , il n'y a que les Indiens qui n'en aient point eu , si nous exceptons un seul pirate. Est-ce faiblesse & ignorance du gouvernement ? Est-ce mollesse , est-ce confiance dans la bonté de leurs vastes & fertiles terres qui n'ont aucun besoin de nos denrées ? c'est tout cela ensemble.

ARTICLE DOUZIÈME.

Ce qui se passait dans l'Inde avant l'arrivée du général Lalli. Histoire d'Angria, Anglais détruits dans le Bengale.

AYANT fait connaître autant que nous l'avons pu dans ce précis , les côtes de l'Inde qui intéressent les nations commerçantes de l'Europe & de l'Asie , commençons par rendre compte d'un service que les Anglais leur rendirent à toutes

Il y a cent ans qu'un marate nommé Conogé Angria , qui avait commandé quelques barques de sa nation contre les barques de l'empereur des Indes , se fit pirate ; & s'étant retranché vers Bombai , il pillait indifféremment ses compatriotes , ses voisins & tous les commerçans qui navigeaient dans cette mer. Il s'était aisément emparé sur cette côte de quelques petites îles qui ne sont que des rochers inabordables. Il en fortifia une en creusant des fossés dans le roc. Ses bastions étaient soutenus par des murs épais de dix à douze pieds , & garnis de canons. C'était-là qu'il renfermait son butin. Son fils & son petit fils continuèrent le même métier & avec plus de succès. Une province entière derrière Bombai était soumise à ce dernier Angria. Mille vagabonds marates , indiens , renégats chrétiens , nègres , étaient venus augmenter cette république de brigands , presque semblable à celle d'Alger. Les Angria faisaient bien voir que la terre & la mer appartiennent à qui fait s'en rendre maître. Nous voyons tour-à-tour deux voleurs se former de grandes dominations au nord & au sud de l'Inde. L'un est Abdala vers Caboul , l'autre Angria vers Bom-

bai. Et combien de grandes puissances n'ont pas eu d'autres commencemens !

Il fallut que l'Angleterre armât consécutivement deux flottes contre ces nouveaux conquérans. L'amiral James en 1755 commença cette guerre , qui en effet en méritait le nom , & l'amiral Watfon l'acheva. Le capitaine Clive , depuis si célèbre , y signala ses talens militaires. Toutes les retraites de ces illustres voleurs furent prises l'une après l'autre. On trouva dans le rocher qui leur servait de capitale , des amas immenses de marchandises , deux cents canons , des arsenaux d'armes de toute espèce , la valeur de cent cinquante millions monnoie de France , en or , en diamans , en perles , en aromates : ce qu'on rassemblerait à peine dans toute la côte de Coromandel , & dans celle du Pérou , était caché dans ce rocher. Angria échappa. L'amiral Watfon prit sa mère , sa femme & ses enfans prisonniers. Il les traita avec humanité , comme on peut bien le croire. Le plus jeune des enfans entendant dire qu'on n'avait pu trouver Angria , se jeta au cou de l'Amiral , & lui dit , *ce sera donc vous qui me servira de père*. Mr. Watfon se fit expliquer ces paroles par un interprète ; elles l'attendrirent jusqu'aux larmes , & en effet il servit de père à toute la famille. Cette action & ce bonheur mémorable étaient compensés dans le chef-lieu des établissemens anglais au Bengale par un désastre plus sensible.

Il s'éleva une querelle entre leur comptoir de Calcuta sur le Gange , & le souba du Bengale. Ce prince crut que les Anglais avaient à Calcuta une garnison considérable puisqu'ils l'avaient bravé. Cette ville ne renfermait pourtant qu'un conseil de marchands , & environ trois cents soldats. Le plus grand prince de l'Inde marcha contr'eux avec soixante mille soldats , trois cents canons & trois cents éléphans

Le gouverneur de Calcuta nommé Drak était bien

différent du fameux amiral Drak. On a dit, on a écrit qu'il était de cette religion nazaréenne primitive, professée par ses respectables Pensilvaniens que nous connaissons sous le nom de quakres. Ces primitifs dont la patrie est Philadelphie dans le nouveau monde, & qui doivent faire rougir le nôtre, ont la même horreur du sang que les brames. Ils regardent la guerre comme un crime. Drak était un marchand très-habile & un honnête-homme. Il avait jusques-là caché sa religion; il se déclara; & le conseil le fit embarquer sur le Gange pour le mettre à couvert.

Qui croirait que les Mogols au premier assaut perdirent douze mille hommes? les relations l'ont assuré. Si le fait est vrai rien ne peut mieux confirmer ce que nous avons tant dit de la supériorité de l'Europe. Mais on ne pouvait résister long-tems : la ville fut prise; tout fut mis aux fers. Il y eut parmi les captifs, cent quarante-six Anglais, officiers & facteurs, conduits dans une prison qu'on appelle le Trou noir. Il firent une funeste expérience des effets de l'air enfermé & échauffé; ou plutôt, des vapeurs continuellement exhalées de tous les corps, & auxquelles on a donné le nom d'air & d'élément. Cent vingt-trois hommes en moururent en peu d'heures. Bourhave (a), dans sa chymie, rapporte un exemple plus singulier : c'est celui d'un homme qui tomba sur le champ en pourriture dans une raffinerie de sucre à l'instant qu'on en eut fermé la porte. Ce pouvoir des vapeurs fait voir la nécessité des ventilateurs, surtout dans les climats chauds, & les dangers mortels qui menacent les corps humains non-seulement dans

(a) Les Hollandais écrivent & impriment Boer-have, & chez eux se prononce ou. Mais nous devons écrire suivant notre prononciation. On imprime tous les jours Westphalie, Wittemberg,

Wirsbourg; on ne fait pas que ce caractère w est l'v consonne des Allemands. Les Allemands prononcent Westphalie, Virtemberg, Virsbourg.

les prisons , mais dans les spectacles où la foule est pressée , & surtout dans les églises où l'on a l'infame coutume d'enterrer les morts , & dont il s'exhale une odeur pestilentielle (a).

Monsieur Holwell , gouverneur en second de Calcuta , fut un de ceux qui échappèrent à cette contagion subite. On le mena lui & vingt-deux officiers de la factorie mourans , à Maxadabad , capitale du Bengale. Le souba eut pitié d'eux & leur fit ôter leurs fers. Holwell lui offrit une rançon. Le prince la refusa , en lui disant qu'il avait trop souffert , sans être encore obligé de payer sa liberté.

C'est ce même Holwell qui avait appris non-seulement la langue des brames modernes , mais encore celle des anciens bracmanes. C'est lui qui a écrit depuis des mémoires si précieux sur l'Inde , & qui a traduit des morceaux sublimes des premiers livres écrits dans la langue sacrée , plus anciens que ceux du Sanchoniaton de Phénicie , du mercure de l'Egypte , & des premiers législateurs de la Chine. Les savans brames de Bénarès attribuent à ces livres environ cinq mille ans d'antiquité.

Nous saisissons avec reconnaissance cette occasion de rendre ce que nous devons à un homme qui n'a voyagé que pour s'instruire. Il nous a dévoilé ce qui était caché depuis tant de siècles ; il a fait plus que les Pythagore & les Apollonius de Thiane. Nous exhortons quiconque

(a) A Saulieu en Bourgogne , au mois de Juin 1773 , les enfans étant assemblés dans l'église au nombre de soixante pour faire leur première communion , on s'avisâ de creuser une fosse dans cette église pour y enterrer le foir même un cadavre : il s'éleva de la fosse où étaient entassés d'anciens cadavres une exhalaison si maligne , que le

curé , le vicaire , quarante enfans , & plusieurs paroissiens qui entraient alors , en moururent , si on en croit les papiers publics. Ce terrible avertissement de ne plus fouiller les temples de corps morts sera-t-il encore inutile en France ? c'était autrefois un sacrilège : jusqu'à quand cette horreur sera-t-elle un acte de piété.

veut s'instruire comme lui à lire attentivement les anciennes fables allégoriques, sources primitives de toutes les fables qui ont depuis tenu lieu de vérités en Perse, en Caldée, en Egypte, en Grèce, & chez les plus petites & les plus méprisables hordes, comme chez les plus grandes & les plus florissantes nations. Ces objets sont plus dignes de l'étude du sage (a), que les querelles de quelques commis pour de la mouffeline & des toiles peintes, dont nous serons obligés, malgré nous, de dire un mot dans le cours de cet ouvrage.

Pour revenir à cette révolution dans l'Inde, le souba, qui s'appellait Suraia-Doula, était un Tartare d'origine. On disait qu'à l'exemple d'Aurengzeb, son dessein était de s'emparer de l'Inde entière : on ne peut douter qu'il ne fût très-ambitieux, puis qu'il était à portée de l'être : on ajoute qu'il méprisait son empereur faible & dur, inappliqué & sans courage ; & qu'il haïssait également tous ces marchands étrangers qui venaient profiter des troubles de l'empire & les augmenter. Dès qu'il eut pris le fort des Anglais, il menaça ceux des Hollandais & des Français : ils se rachetèrent pour des sommes d'argent, très-modiques dans ce pays ; les Français, pour environ six cent mille livres ; les Hollandais, pour douze cent mille francs, parce qu'ils sont plus riches. Ce

(a) Ce n'est pas que nous ayons une foi aveugle pour tout ce que nous débite Mr. Holwel : il ne faut l'avoir pour personne ; mais enfin il nous a démontré que les Gangarides avaient écrit une mythologie bonne ou mauvaise il y a cinq mille ans, comme le savant & judicieux jésuite Parnin nous a démontré que les Chinois étaient réunis en corps de peuple vers ces tems-là. Et s'ils l'étaient alors, il fallait bien qu'ils le fussent auparavant :

de grandes peuplades ne se forment pas en un jour. Ce n'est donc pas à nous, qui n'étions que des sauvages barbares, quand ces peuples étaient policés & savans, à leur contester leur antiquité. Il se peut que dans la foule des révolutions, qui ont dû tout changer sur la terre, l'Europe ait cultivé des arts & connu des sciences avant l'Asie ; mais il n'en reste aucun vestige ; & l'Asie est pleine d'anciens monumens.

prince ne s'occupa point alors à les détruire. Il avait dans ses armées un rival de son ambition , son parent & parent du grand-mogol , plus à craindre pour lui qu'une société de marchands. Suraia - Doula pensait d'ailleurs comme plus d'un visir Turc & plus d'un sultan de Constantinople , qui ont voulu chasser quelquefois tous les ambassadeurs des princes d'Europe & toutes leurs factoreries , mais qui leur ont fait payer chèrement le droit de résider en Turquie.

A peine eût-on reçu à Madrafs la nouvelle du danger où les Anglais étaient sur le Gange , qu'on envoya par mer à leur secours tout ce qu'on put ramasser d'hommes portant les armes.

Mr. de Bussi , qui était dans ces quartiers avec quelques troupes , profita de cette conjoncture ; lui & Mr. Lafs s'emparèrent de tous les comptoirs anglais par-delà Mazulipatan , sur la côte de la grande province d'Orixa , entre celles de Golconde & de Bengale. Ce succès rendit quelques forces à la compagnie affaiblie , qui devait bientôt succomber.

Cependant l'amiral Watfon & le colonel Clive , vainqueurs d'Angria , & libérateurs de toute la côte de Malabar , venaient aussi au Bengale par la mer de Coromandel. Ils apprirent dans leur route qu'il n'y avait plus de retour pour eux dans la ville de Calcuta , qu'en combattant ; & ils firent forces de voiles. Ainsi la guerre fut partout , en peu de tems , depuis Surate jusqu'aux bouches du Gange , dans un contour d'environ mille lieues , comme elle l'est si souvent en Europe entre tant de princes chrétiens dont les intérêts se croisent & changent continuellement pour le malheur des hommes.

Quand l'amiral Watfon & le colonel Clive arrivèrent à la rade de Calcuta , ils trouvèrent ce bon quakre gouverneur de la ville , & ceux qui s'étaient sauvés avec lui , retirés dans des barques délabrées sur le Gange : on ne

les avait point poursuivis. Le souba avait cent mille soldats, des canons, des éléphants, mais point de bateaux. Les Anglais chassés de Calcuta, attendaient patiemment sur le Gange, qu'on vînt de Madras à leur secours ; l'amiral leur donna des vivres dont ils manquaient. Le colonel, aidé des officiers de la flotte & des matelots qui grossissaient sa petite armée, courut affronter toutes les forces du souba ; mais il ne rencontra qu'un raïa, gouverneur de la ville, qui venait à lui à la tête d'un corps considérable ; il le mit en fuite. Cet étrange gouverneur, au-lieu de se retirer dans sa place, s'en alla porter l'alarme au camp de son prince, en lui disant que les Anglais, qu'il avait rencontrés, étaient d'une espèce bien différente de ceux qui avaient été pris dans Calcuta.

Le colonel Clive confirma le prince dans cette idée, en lui écrivant ces propres mots, si nous en croyons les mémoires du tems & les papiers publics. « Un amiral » Anglais qui commande une flotte invincible, & un » soldat dont le nom est assez connu de vous, sont venus » vous punir de vos cruautés. Il vaut mieux pour vous » nous faire satisfaction, que d'attendre notre vengeance ». Il pouvait hasarder ce style audacieux & oriental. Le souba savait bien que son compétiteur, dont nous avons parlé, raïa très-puissant dans son armée, & qu'il n'osait faire arrêter, négociait secrètement avec les Anglais. Il ne répondit à cette lettre qu'en livrant une bataille ; elle fut indécise entre une armée d'environ quatre-vingt mille combattans, & une d'environ quatre mille, moitié Anglais, moitié Cipayes. Alors on négocia, & ce fut à qui serait le plus adroit. Le souba rendit Calcuta & les prisonniers ; mais il traitait sous main avec Mr. de Buffly ; & le colonel, ou plutôt le général Clive traitait sourdement de son côté avec le rival du souba. Ce rival s'appellait Jaffer ; il voulait perdre le souba son parent & le détrôner. Le souba voulait perdre les Anglais par les Français

ses nouveaux amis , pour exterminer ensuite ses amis mêmes. Voici les articles du traité singulier que le prince mogol Jaffer signa dans sa tente.

« En présence de DIEU & de son prophète, je jure
» d'observer cette convention tant que je vivrai , moi
» Jaffer , &c.

» Les ennemis des Anglais seront les miens , &c.

» Pour les indemniser de la perte que Leviah-Oda (a)
» leur a fait souffrir , je donnerai cent laks , (c'est vingt-
» quatre millions de nos livres.)

» Pour les simples habitans , cinquante autres laks ,
» (douze millions.)

» Pour les Maures & les Gentous au service des
» Anglais , vingt laks , (quatre millions huit cent
» mille livres.)

» Pour les Arméniens qui trafiquent à Calcuta , sept
» laks , (seize cent quatre-vingt mille.) Le tout faisant
» environ quarante-deux millions , quatre cent quatre-
» vingt mille.)

» Je paierai comptant sans délai toutes ces sommes dès
» qu'on m'aura fait souba de ces provinces.

» L'amiral , le colonel & quatre autres officiers (qu'il
» nomme) pourront disposer de cet argent comme il
» leur plaira ».

Cet article était stipulé pour les mettre à couvert de tout reproche.

Outre ces présens , le souba , désigné par le colonel Clive , étendait prodigieusement les terres de la compagnie. Mr. Dupleix n'avait pas à beaucoup près obtenu les mêmes avantages , quand il créait des nabab.

On

(a) C'est le nom de son général qui prit Calcuta.

On ne voit pas que les officiers Anglais aient juré ce traité sur l'évangile : peut-être ne s'en trouva-t-il point & d'ailleurs c'était plutôt un billet au porteur , qu'un traité.

Le souba Suraia-Doula de son côté envoyait des secours réels d'argent à MM. de Buffy & Laff, tandis que son rival ne donnait que des promesses. Il voulut faire tuer Jaffer ; mais ce prince se faisait trop bien garder. L'un & l'autre , dans l'excès de leurs haines & de leurs défiances , se jurèrent sur l'alcoran une amitié inviolable.

Le souba , trompé & voulant tromper , mena Jaffer contre la troupe anglaise , que nous n'osons appeller une armée. Enfin , le 30 Juin , la bataille décisive se donna entre lui & le colonel Clive. Le souba la perdit : on lui prit son canon , ses éléphants , son bagage , son artillerie. Jaffer était à la tête d'un camp séparé ; il ne combattit point ; c'est la prudence des perfides : si le souba était vainqueur , il s'unissait à lui ; si les Anglais l'emportaient , il marchait avec eux. Les vainqueurs poursuivirent le souba ; ils entrèrent après lui dans Maxadabad sa capitale. Le souba s'enfuit , & fut errant misérablement pendant quelques jours. Le colonel Clive salua Jaffer souba des trois provinces , Bengale , Golconde & Orixà , qui composaient un des plus beaux royaumes de la terre.

Suraia-Doula , ce prince détrôné , fuyait seul sans secours , sans espérance. Il apprit qu'il y avait une grotte où vivait un saint faquir (ce sont des moines , des hermites mahométans). Doula se refugia dans la grotte de ce saint. Sa surprise fut extrême , quand il reconnut dans le faquir un fripon auquel il avait fait autrefois couper le nez & les deux oreilles. Le prince & le saint se réconcilièrent au moyen de quelque argent , mais pour en avoir davantage , le faquir dénonça le fugitif à son vainqueur. Doula fut pris & condamné à la mort par

Jaffer ; ses prières & ses larmes ne le sauvèrent pas ; il fut exécuté impitoyablement , après qu'on lui eut jeté de l'eau sur la tête , par une cérémonie bizarre , établie de tems immémorial sur le bord du Gange , dont les peuples ont attribué à l'eau de singulières propriétés. C'est une espèce de purification imitée depuis par les Egyptiens ; c'est l'origine de l'eau lustrale chez les Grecs & chez les Romains , & d'une cérémonie pareille chez des peuples plus nouveaux. On trouva dans les papiers de ce malheureux prince toute sa correspondance avec MM. de Buffy & Lafs.

C'est pendant le cours de cette expédition que le général Clive courut à la conquête de Chandernagor , le poste alors le plus important que les Français eussent dans l'Inde , rempli d'une quantité prodigieuse de marchandises , & défendu par cent soixante pièces de canon , cinq cents soldats Français , & sept cents noirs.

Clive & Watfon n'avaient que quatre cents hommes de plus ; cependant au bout de cinq jours il fallut se rendre. La capitulation fut signée d'un côté par le général & l'amiral ; & de l'autre , par les préposés Fournier , Nicolas , la Potière & Caillot , le 23 Mars 1757. Ces commissaires demandèrent que le vainqueur laissât les jésuites dans la ville. Clive répondit ; les jésuites peuvent aller partout où ils voudront , hors chez nous.

Les marchandises qu'on trouva dans les magasins furent vendues cent vingt-cinq mille livres sterling : (environ deux millions huit cent soixante mille francs.) Tous les succès des Anglais dans cette partie de l'Inde furent dûs principalement aux soins de ce célèbre Clive. Son nom fut respecté à la cour du grand-mogol , qui lui envoya un éléphant chargé de présens magnifiques , & une patente de raïa. Le roi d'Angleterre le créa pair en Irlande. C'est lui qui dans les derniers débats qui s'élevèrent au sujet de la compagnie des Indes , répondit à ceux qui lui

demandaient compte des millions qu'il avait ajoutés à sa gloire : j'en ai donné un à mon secrétaire, deux à mes amis, & j'ai gardé le reste pour moi.

Dans une autre séance il dit : nul n'attaquera mon honneur impunément : mes juges doivent garder le leur. Presque tous les principaux agens de la compagnie anglaise en ont usé de même. Leurs profusions ont égalé leurs richesses. Les actionnaires y perdent, l'Angleterre y gagne ; puisqu'au bout de quelques années chacun vient répandre dans sa patrie ce qu'il a pu amasser sur les bords du Gange & sur les côtes du Coromandel & du Malabar : ainsi que les trésors immenses conquis par l'amiral Anson en faisant le tour du monde ; & ceux que tant d'autres amiraux acquirent par tant de prises, augmentaient l'opulence de la nation.

Depuis les victoires du lord Clive, les Anglais ont régné dans le Bengale ; les nabab, qui ont voulu les attaquer, ont été repoussés. Mais enfin, on a craint à Londres que la compagnie ne pérît par l'excès de son bonheur, comme la compagnie française a été détruite par la discorde, la disette, la modicité des secours venus trop tard, les changemens continuels de ministres, qui ne pouvant avoir sur l'Inde que des idées confuses & fausses, changeaient au hasard des ordres donnés aveuglément par leurs prédécesseurs.

Tous les malheurs de la France retombaient nécessairement sur la compagnie. On ne pouvait la secourir efficacement, quand on était battu en Allemagne, qu'on perdait le Canada, la Martinique, la Guadeloupe en Amérique, la Gorée en Afrique, tous ses établissemens sur le Sénégal ; que tous les vaisseaux étaient pris, & qu'enfin le roi & les citoyens vendirent leur vaisselle pour payer des soldats ; faible ressource dans de si grandes calamités.

ARTICLE TREIZIÈME.

*Arrivée du général Lalli : ses succès, ses traverses.
Conduite d'un jésuite nommé Lavour.*

C E fut dans ces circonstances que le général Lalli & le chef d'escadre d'Aché, après avoir séjourné quelque tems à l'isle de Bourbon, entrèrent dans la rade de Pondichéri, le 28 Avril 1758. Le vaisseau, nommé le Comte de Provence, qui portait le général, fut salué de coups de canon à Boulets, dont il fut très-endommagé. Cette étrange méprise, ou cette méchanceté de quelques subalternes, fut d'un très-mauvais augure pour les matelots toujours superstitieux, & même pour Lalli qui ne l'était pas.

Ce commandant avait en perspective le bâton de maréchal de France, qu'il croyait pouvoir obtenir, s'il opérait une grande révolution dans l'Inde, & s'il réparait l'honneur des armes françaises peu soutenu alors dans les autres parties du monde. Sa seconde passion était d'humilier la grandeur anglaise, dont il était l'ennemi implacable.

Dès qu'il fut arrivé, il assiégea trois places; l'une était Goudelour, petit fort à quatre lieues de Pondichéri : la seconde St. David, citadelle bien plus considérable; la troisième Divicotey, qui se rendit à son approche. Il était flatteur pour lui d'avoir sous ses ordres, dans ses premières expéditions, un comte d'Estaing, descendant de ce d'Estaing qui sauva la vie à Philippe-Auguste à la bataille de Bovines, & qui transmit à sa maison les armoiries des rois de France : un Crillon arrière-petit-fils de ce Crillon surnommé le brave, digne d'être aimé du grand Henri IV : un Montmorenci : un

Conflans, dont la maison est si ancienne & si illustre : un la Fare, & plusieurs autres officiers de la première qualité. Ce n'était pas l'usage qu'on fit servir des jeunes gens d'un grand nom dans l'Inde. Il est vrai qu'il eût fallu avec eux plus de troupes & plus d'argent. Cependant le comte d'Estaing avait pris Goudelour en un jour ; & le lendemain le général, suivi de cette florissante jeunesse, était allé mettre le siège devant l'importante place de St. David.

Il n'y avait pas un moment de perdu chez les deux nations rivales pendant que le comte d'Estaing prenait Goudelour ; une flotte anglaise commandée par l'amiral Pocok, attaquait celle du comte d'Aché, à la rade de Pondichéri. Des hommes blessés ou tués, des mâts brisés, des voiles déchirées, des agrès rompus furent tout l'effet de cette bataille indécise. Les deux flottes endommagées restèrent dans ces parages également hors d'état de se nuire. La française était la plus maltraitée : elle n'avait que quarante morts ; mais cinq cents hommes étaient blessés : le comte d'Aché & son capitaine l'étaient aussi ; & après la bataille on eut encore le malheur de perdre un vaisseau de soixante & quatorze canons qui échoua sur la côte. Mais une preuve évidente que l'amiral Français (a) partagea avec l'amiral Anglais l'honneur de la journée, c'est que l'Anglais ne tenta point de jeter du secours dans le fort Saint David assiégé.

Tout s'opposait dans Pondichéri à l'entreprise du général. Rien n'était prêt pour le seconder. Il demandait des bombes, des mortiers, des outils de toute espèce ; on n'en avait point. Le siège traînait en longueur ; on commençait à craindre l'affront de l'abandonner ; l'argent même manquait. Les deux millions apportés sur la flotte, & remis au trésor de la compagnie, étaient déjà consommés ;

(a) Nous donnons le nom d'amiral au chef-d'œuvre, parce que c'est le titre des chefs d'es-

cadre anglais. Le grand amiral est en Angleterre ce qu'est l'amiral en France.

le conseil marchand de Pondichéri avait cru nécessaire de payer des dettes pressantes pour ranimer un crédit expiré : il avait mandé à Paris que si on ne le secourait pas de dix millions , tout était perdu. Le gouverneur de Pondichéri , pour l'administration marchande , successeur de Godeheu , écrivait au général le 24 Mai ce billet qu'il reçut à la tranchée.

« Mes ressources sont épuisées , & nous n'avons plus
» rien à attendre que d'un succès. Où en trouverais-
» je de suffisantes dans un pays ruiné par quinze ans de
» guerres , pour fournir aux dépenses de votre armée , &
» aux besoins d'une escadre , par laquelle nous attendions
» bien des espèces de secours , & qui se trouve au contrai-
» re dénuée de tout ? »

Ce seul billet explique la cause de tous les désastres qu'on avait éprouvés , & de tous ceux qui suivirent. Plus la disette de toutes les choses nécessaires se faisait sentir dans la ville , plus on blâmait le général d'avoir entrepris le siège de St. David.

Malgré tant de traverses & tant d'obstacles , le général força le commandant Anglais à se rendre. On trouva dans Saint David cent quatre-vingts canons , des provisions de toute espèce , dont on manquait à Pondichéri , & de l'argent dont on manquait encore davantage. Il y avait trois cent mille livres en espèces , & autant en effets qui furent remis au trésorier de la compagnie. Nous ne spécifions ici que les faits dont tous les partis conviennent.

Le comte de Lalli fit démolir cette forteresse & toutes les métairies voisines. C'était un ordre du ministère : ordre dangereux qui attira bientôt des tristes représailles. Le fort Saint David pris , le général disposa tout sur le champ pour la conquête de Madras. Il écrivit à Mr. de Bussy qui était alors au fond du Decan : « Dès que je serai maître de Mudras , je me porte sur le Gange soit par terre
» soit par mer. Ma politique est dans ces cinq mots : *plus*
» *d'Anglais dans la péninsule* » Son ardeur ne put alors

être satisfaite ; la flotte n'était pas en état de le seconder. Elle venait d'essuyer un second combat naval , à la vue de Pondichéri , plus défavantageux encore que le premier. Le comte d'Aché y avait reçu deux blessures ; & dans ce combat meurtrier , il avait soutenu avec cinq vaisseaux délabrés les efforts d'une armée navale deux fois plus forte que la sienne. Il demanda après ce combat au conseil de la ville , mâttures , vivres , agrêts , ouvriers. Il n'obtient rien. Le général de mer n'est pas plus secouru par cette compagnie épuisée que le général de terre. Il va chercher à l'île de France vis-à-vis des côtes d'Afrique ce qu'il ne peut trouver dans l'Asie.

A l'entrée de la côte de Coromandel est une assez belle province qu'on nomme Tanjaour. Le raïa de ce pays , à qui les Français & les Anglais donnaient le nom de roi , était un prince très-riche. La compagnie prétendait que ce prince lui devait environ treize millions de France.

Le gouverneur de Pondichéri pour la compagnie , exigea du général qu'il allât redemander cet argent , l'épée à la main. Un jésuite français , nommé Lavour , supérieur de la mission des Indes , lui disait & lui écrivait *que la providence bénissait ce projet d'une manière sensible*. Nous serons obligés de parler encore de ce jésuite qui a joué un grand & funeste rôle dans toutes ces aventures. Il suffit de dire à présent que le général , dans sa route , passa sur les terres d'un autre petit prince , dont les neveux avaient offert depuis peu à la compagnie quatre laks de roupies , environ un million , pour avoir le petit pays de leur oncle , & le chasser du pays. Le jésuite exhorta vivement le comte de Lalli à cette bonne œuvre. Voici mot pour mot une de ses lettres. « La loi des successions dans » ce pays-ci est la loi du plus fort. Il ne faut pas regarder l'expulsion d'un prince sur le même pied qu'on la » regarderait en Europe ».

Il lui disait dans une autre lettre ; « il ne faut pas tra- » vailler pour la seule gloire des armes de sa majesté. A

» bon entendeur demi mot ». Ces traits font connaître l'esprit du pays & celui du jésuite.

Le prince de Tanjaour eut recours aux Anglais de Madrafs. Ils se disposèrent à faire une diversion ; il eut le tems de faire entrer d'autres troupes auxiliaires dans sa ville capitale menacée d'un siège. La petite armée française ne reçut de Pondichéri ni les vivres , ni les munitions nécessaires ; on fut forcé d'abandonner cette entreprise ; la providence ne la bénissait pas autant que le jésuite le prétendait. La compagnie n'eut ni l'argent du prince , ni celui des deux neveux qui voulaient déposséder leur oncle.

Comme on préparait la retraite , un nègre du pays , commandant d'une troupe de cavaliers nègres dans le Tanjaour , vint se présenter à la garde avancée du camp des Français , suivi de cinquante cavaliers , il dit qu'il voulait parler au général & prendre parti à son service. Le comte qui était au lit , sortit de sa tente presque nud , tenant un bâton d'épine à la main. Le capitaine nègre lui porte sur le champ un coup de sabre qu'à peine il put parer , les autres cavaliers nègres fondent sur lui. La garde du général accourut dans l'instant même ; on tua presque tous ces assassins. Ce fut l'unique fruit de cette expédition du Tanjaour.



ARTICLE QUATORZIÈME.

Le comte Lalli assège Madras. Commencement de ses malheurs.

ENFIN, après des courses & des tentatives inutiles dans cette partie de l'Inde, malgré l'éloignement de la flotte française, conduite par le comte d'Aché aux îles de Bourbon & de France, qu'on croyait menacées par les Anglais, le général reprit son projet favori d'assiéger Madras.

Vous avez trop peu d'argent & de vivres, lui disait-on : il répondait, nous en prendrons dans la ville. Quelques membres du conseil de Pondicheri prêtèrent trente-quatre mille roupies, environ quatre-vingt-deux mille livres. Les fermiers des villages (a) ou aldées de la compagnie, avancèrent quelque argent. Le général y mit du sien. On fit des marches forcées ; on arriva devant cette ville qui ne s'y attendait pas.

Madras, comme on fait, est partagée en deux parties fort différentes l'une de l'autre ; la première, où est le fort St. George, était très-bien fortifiée, depuis l'expédition de la Bourdonnaye. La seconde, beaucoup plus grande, est peuplée de négocians de toutes les nations. On l'appelle la ville-noire, parce qu'en effet les noirs y sont les plus nombreux. Le grand espace qu'elle occupe n'a pas permis qu'on la fortifiât ; une muraille & un fossé faisaient sa défense. Cette grande ville très-riche fut surprise & pillée.

(a) Aldée est un mot arabe conservé en Espagne. Les Arabes qui allèrent dans l'Inde y introduisirent plusieurs termes

de leur langue. Une étymologie bien avérée sert quelquefois à prouver les émigrations des peuples.

On imagine assez tous les excès , toutes les barbaries où s'emporte alors le soldat , qui n'a plus de frein , & qui regarde comme son droit incontestable le meurtre , le viol , l'incendie , la rapine. Les officiers les continrent autant qu'ils le purent : mais ce qui arrêta le plus , c'est qu'à peine étaient-ils entrés dans cette ville basse qu'il fallut s'y défendre. La garnison de Madras tomba sur eux ; on se battit de rue en rue ; maisons , jardins , temples chrétiens , indiens & maures , furent autant de champs de bataille , où les assaillans , chargés de butin , combattaient en désordre ceux qui venaient leur arracher leur proie. le comte d'Estaing accourut le premier contre une troupe anglaise qui marchait dans la grande rue. Le bataillon de Lorraine qu'il commandait ; n'était pas encore rassemblé ; il combattait presque seul , & fut fait prisonnier : malheur qui lui en attira de plus grands ; car étant depuis pris par les Anglais sur mer , & transporté en Angleterre , il fut plongé à Portsmouth dans une prison affreuse : traitement indigne de son nom , de son courage , de nos mœurs , & de la générosité anglaise.

La prise du comte d'Estaing au commencement du combat , pouvait entraîner la perte de la petite armée , qui , après avoir surpris la ville-noire , était surprise à son tour. Le général accompagné de toute cette noblesse française dont nous avons parlé , rétablit l'ordre. On poussa les Anglais jusqu'à un pont établi entre le fort St. George & la ville-noire. Le chevalier de Crillon courut à ce pont , où il tua cinquante Anglais ; on y fit trente-trois prisonniers ; on resta maître de la ville.

L'espérance de prendre bientôt le fort St. George , ainsi que l'avait pris la Bourdonnaye , anima tous les officiers ; & ce qui est singulier , cinq ou six mille habitans de Pondichéri accoururent à cette expédition par curiosité , comme on va à une fête. Les assiégeans n'étaient composés que de deux mille sept cents Européans d'infanterie , & de trois cents cavaliers. Ils n'avaient que dix mortiers &

vingt canons. La ville était défendue par seize cents Européans, & deux mille cinq cents Cipayes. Ainsi les assiégés étaient plus forts d'onze cents hommes. Il est reçu dans la tactique qu'il faut d'ordinaire cinq assiégeans contre un assiégé. Les exemples d'une prise de ville par un nombre égal au nombre qui la défend sont très-rares : réussir sans provisions est plus rare encore.

Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que deux cents déserteurs Français passèrent dans le fort St. George. Il n'est point d'armées, où la désertion soit plus fréquente que dans les armées Françaises, soit inquiétude naturelle de la nation, soit espérance d'être mieux traité ailleurs. Ces déserteurs paraissaient quelquefois sur les remparts tenant une bouteille de vin dans une main, & une bourse dans l'autre ; ils exhortaient leurs compatriotes à les imiter. On voyait pour la première fois la dixième partie d'une armée assiégeante réfugiée dans la ville assiégée.

Le siège de Madrafs, entrepris avec allégresse, fut bientôt regardé comme impraticable par tout le monde. Mr. Pigot mandataire de la compagnie anglaise, & gouverneur de la ville, promit cinquante mille roupies à la garnison si elle se défendait bien, & il tint parole. Celui qui récompense ainsi, est mieux servi que celui qui n'a point d'argent. Le comte de Lalli n'eut d'autre ressource que de tenter un assaut. Mais, dans le tems même qu'on se préparait à une action si audacieuse, il parut dans le port de Madrafs six vaisseaux de guerre, détachés de la flotte anglaise, qui était alors vers Bombay. Ces vaisseaux apportaient des renforts d'hommes & de munitions. A leur vue, l'officier, qui commandait la tranchée, la quitta. Il fallut lever le siège en hâte, & aller défendre Pondichéri, que les Anglais pouvaient attaquer plus aisément encore que l'on n'avait attaqué Madrafs.

Il ne s'agissait plus alors d'aller faire des conquêtes auprès du Gange. Lalli ramena sa petite armée diminuée & découragée, dans Pondichéri plus découragé encore.

Il n'y trouva que des ennemis de sa personne qui lui firent plus de mal que les Anglais ne lui en pouvaient faire. Presque tout le conseil & tous les employés de la compagnie, irrités contre lui, insultaient à son malheur. Il s'était attiré leur haine par des reproches durs & violens, par des lettres injurieuses que lui dictait le dépit de n'être pas assez secondé dans ses entreprises. Ce n'est pas qu'il ne sût très-bien que tout commandant, qui n'a qu'une autorité limitée, doit ménager un conseil qui la partage; que s'il fait des actions de vigueur, il doit avoir des paroles de douceur. Mais les contradictions continuelles l'aigrirent, & la place même qu'il occupait lui attirait la mauvaise volonté de presque toute une colonie, qu'il était venu défendre.

On est toujours ulcéré, sans même qu'on s'en apperçoive, de se voir sous les ordres d'un étranger. L'aliénation des esprits augmentait, par les instructions mêmes envoyées de la cour au général. Il avait ordre de veiller sur la conduite du conseil; les directeurs de la compagnie des Indes à Paris lui avaient donné des notes sur les abus inséparables d'une administration si éloignée. Eût-il été le plus doux des hommes, il aurait été haï. Sa lettre écrite le 14 Février à Mr. de Leirit gouverneur de Pondichéry avant la levée du siège, rendait cette haine implacable. La lettre finissait par ces mots : *J'irais plutôt commander les Caffres de Madagascar que de rester dans votre Sodome, qu'il n'est pas possible que le feu des Anglais ne détruise tôt ou tard au défaut de celui du ciel.*

Le mauvais succès de Madras envenima toutes ces plaies. On ne lui pardonna point d'avoir été malheureux; & de son côté il ne pardonna point à ceux qui le haïssaient. Des officiers joignirent bientôt leurs voix à ce cri général; surtout ceux du bataillon de l'Inde, troupe appartenante à la compagnie, furent les plus aigris. Ils furent malheureusement ce que portait l'instruction du ministère. *Vous aurez l'attention de ne confier aucune*

expédition aux seules troupes de la compagnie. Il est à craindre que l'esprit d'insubordination , d'indiscipline & de cupidité leur fasse commettre des fautes , & il est de la sagesse de les prévenir pour n'avoir pas à les punir. Tout concourut donc à rendre le général odieux sans le faire respecter.

Avant d'aller à Madrafs, toujours rempli du projet de chasser les Anglais de l'Inde, mais manquant de tout ce qui était nécessaire pour de si grands efforts, il pria le brigadier de Buffy de lui prêter cinq millions dont il ferait la seule caution. Mr. de Buffy en homme sage ne jugea point à propos de hasarder une somme si forte, payable sur des conquêtes si incertaines; il prévint qu'une lettre de change signée Lalli, remboursable dans Madrafs ou dans Calcuta ne ferait jamais acceptée par les Anglais. Il est des circonstances où si vous prêtez votre argent vous vous faites un ennemi secret; refusez-le, vous avez un ennemi ouvert. L'indiscrétion de la demande, & la nécessité du refus, firent naître entre le général & le brigadier une aversion qui dégénéra en une haine irréconciliable, & qui ne servit pas à rétablir les affaires de la colonie. Plusieurs autres officiers se plaignirent amèrement. On se déchaîna contre le général; on l'accabla de reproches, de lettres anonymes, de fatyres. Il en tomba malade de chagrin: quelque tems après la fièvre & de fréquens transports au cerveau le troublèrent pendant quatre mois; & pour consolation, on lui insultait encore.



ARTICLE QUINZIÈME.

Malheurs nouveaux de la compagnie des Indes.

DANS cet état , non moins triste que celui de Pondichéri , le général formait de nouveaux projets de campagne. Il envoya au secours de l'établissement très-considérable de Mazulipatan à soixante lieues au nord de Madrafs , Mr. de Moracin , officier dans le civil & dans le militaire , homme de tête & de résolution , capable d'affronter la flotte anglaise , maîtresse de la mer , & de lui échapper. Moracin était un de ses ennemis les plus déclarés & les plus ardens. Le général était réduit à ne pouvoir guère en employer d'autres. Cet officier , membre du conseil , partit avec cinq cents hommes , tant cipayes que matelots ; mais Mazulipatan était déjà pris (a). Moracin alla , quatre-vingts lieues plus loin , sur un vaisseau qui lui appartenait , faire la guerre à un raïa qui devait de l'argent à la compagnie : il perdit quatre cents hommes & son argent.

Quels étaient donc ces princes , à qui un particulier d'Europe venait redemander quelques milliers de roupies à main armée ?

Un autre exemple bien plus étrange du gouvernement indien mérite plus d'attention.

Pondichéri & Madrafs sont , comme on l'a déjà dit , sur la côte de la grande nababie de Carnate , que les Européens appellent toujours un royaume. Le parti an-

(a) Nous nous gardons bien d'entrer dans tous les petits détails des querelles entre messieurs de Lalli & de Moracin , entre messieurs de Moracin & de Leirit , entre tant de plaintes réciproques. S'il fallait détailler

toutes ces misères de tant d'Européens transplantés dans l'Inde , on ferait un livre beaucoup plus gros que l'encyclopédie. On ne saurait trop étendre les sciences , & resserrer le tableau des faiblesses humaines.

glais, avec cinq ou six cents hommes de sa nation tout au plus; & le parti français avec le même nombre de la sienne, protégeaient depuis long-tems chacun son nabab; & c'était toujours à qui ferait un souverain.

Le chevalier de Soupire, maréchal de camp, était depuis long-tems dans cette province d'Arcate avec quelques soldats français, quelques noirs & quelques cipayes mal armés & mal payés. Le chevalier de Soupire se plaignait aussi qu'ils ne fussent point vêtus; mais ce n'est pas un grand mal dans la zone torride. Il y a dans cette province un poste qu'on dit de la plus grande importance: c'est la forteresse de Vandavachi, qui couvrait les établissemens des Français. Vandavachi est situé dans une petite île formée par des rivières. La colonie française était encore maîtresse de cette place: les Anglais vinrent l'attaquer: le chevalier de Soupire les repoussa dans un combat assez vif: c'était du moins éloigner la ruine prochaine.

Une chose qu'on ne voit guères que dans ce pays-là, c'est que les deux nabab, pour lesquels on combattait, étaient chacun à cent lieues du champ de bataille. Pondichéri respirait un peu après ce petit succès. Mais l'armée navale du comte d'Aché ayant reparu sur la côte, elle fut encore attaquée par l'amiral Pocok & plus maltraitée dans cette troisième bataille que dans les premières; car un de ses grands vaisseaux de guerre prit feu & la mâture fut brûlée; quatre vaisseaux de la compagnie s'enfuirent. Cependant l'amiral Français échappa à l'amiral Anglais, qui, malgré la supériorité du nombre & de la marine, ne put prendre aucun de ses vaisseaux.

Le comte d'Aché alors voulut repartir pour les îles de Bourbon & de France qui étaient toujours menacées. Il fallait combattre sur toutes les mers pour les intérêts du commerce. Le conseil de Pondichéri protesta contre le départ de l'amiral, & le rendit responsable de la ruine de la compagnie, comme si cet officier comman-

daît aux élémens & aux flottes anglaises. L'amiral laissa les marchands protester ; il leur donna le peu d'argent qu'il avait apporté, & débarqua environ huit cents hommes ? aussi-tôt il alla se radoubier à l'isle de France. Pondichéri sans munitions, sans vivres, resta dans la discorde & dans la consternation. Le passé, le présent & l'avenir étaient effrayans.

Les troupes qui couvraient Pondichéri se révoltèrent. Ce ne fut point une de ces séditions tumultueuses qui commencent sans raison & qui finissent de même. La nécessité sembla les plonger dans ce parti, le seul qui leur restait pour être payés & pour avoir de quoi subsister. Donnez-nous, disaient-elles, du pain & notre solde, ou nous allons en demander aux Anglais. Les soldats en corps écrivirent au général qu'ils attendraient quatre jours ; mais qu'au bout de ce tems, toutes leurs ressources étant épuisées, ils passeraient à Madras.

On a prétendu que cette révolte avait été fomentée par un jésuite missionnaire nommé St. Estevan, jaloux de son supérieur le père Lavour, qui de son côté trahissait le général autant que le missionnaire St. Estevan les trahissait tous deux. Cette conduite ne s'accorde pas avec ce zèle pur qui éclate dans les lettres édifiantes, & avec la foule de miracles dont le Seigneur a récompensé ce zèle.

Quoi qu'il en soit, il fallut trouver de l'argent : on n'apaise point les séditions dans l'Inde avec des paroles. Le directeur de la monnoie, nommé Boyelau, donna le peu qui lui restait de matière d'or & d'argent. Le chevalier de Crillon prêta quatre mille roupies, Mr. de Gadeville autant. Mr. de Lalli, qui avait heureusement cinquante mille francs chez lui, les donna, & engagea même le jésuite Lavour, son ennemi secret, à prêter trente-six mille livres de l'argent qu'il réservait pour son usage, ou pour ses missions, le tout remboursable par la compagnie, si elle était en état de le faire. On devait
aux

aux troupes dix mois de paye, & cette paye était forte : elle montait à plus d'un écu par jour pour chaque cavalier, & à treize sous pour les soldats. Nous savons combien ces détails sont petits ; mais nous sentons qu'ils sont nécessaires.

La révolte ne fut apaisée qu'au bout de sept jours ; la bonne volonté du soldat en fut affaiblie. Les Anglais revinrent à ce lieu fatal de Vandavachi : ils livrèrent dans cet endroit une seconde bataille qu'ils gagnèrent complètement. Mr. de Buffly, l'homme le plus nécessaire à la colonie & à l'armée, y fut fait prisonnier : tout fut désespéré alors.

Après cette défaite, la cavalerie se révolta encore, & voulut passer aux Anglais, aimant mieux servir les vainqueurs, dont elle était sûre d'être bien payée, que les vaincus qui lui devaient encore une grande partie de la solde. Le général la ramena une seconde fois avec son argent ; mais il ne put empêcher que plusieurs cavaliers ne désertassent. (a)

(a) Quelle est donc cette peur de désertion ? L'amour de la patrie se perd-il à mesure qu'on s'éloigne d'elle ? Le soldat, qui tirait hier sur les ennemis, tire demain sur ses compatriotes. Il s'est fait un nouveau devoir de tuer d'autres hommes, ou d'être tué par eux. Mais pourquoi y avait-il tant de Suisses dans les troupes anglaises, & pas un dans les troupes de France ? pourquoi parmi ces Suisses, unis à la France par tant de traités, s'est-il trouvé tant d'officiers & de soldats qui ont servi les Anglais contre cette même France en Amérique & en Asie ?

D'où vient enfin qu'en Europe, pendant la paix même,

des milliers de Français ont quitté leurs drapeaux pour toucher la même paye de l'étranger ? Les Allemands désertent aussi, les Espagnols rarement, les Anglais presque jamais. Il est inouï qu'un Turc & un Russe désertent.

Dans la retraite des dix mille, au milieu des plus grands dangers & des fatigues les plus décourageantes, aucun Grec ne déserta. Ils n'étaient pourtant que des mercenaires, officiers & soldats, qui s'étaient vendus pour un peu d'argent au jeune Cyrus, à un rebelle, à un usurpateur. C'est au lecteur, & surtout au militaire éclairé, de trouver la cause & le remède de cette maladie contagieuse,

Les désastres se suivirent rapidement pendant une année entière. La colonie perdit tous ses postes ; les troupes noires , les Cipayes , les Européans désertaient en foule. On avait eu recours à ces Marates , que chaque parti emploie tour-à-tour dans tout le Mogol : nous les avons comparés aux Suisses ; mais s'ils vendent comme eux leurs services , & s'ils ont quelque chose de leur valeur , ils n'en ont pas la fidélité.

Les missionnaires se mêlent de tout dans cette partie de l'Inde : un d'eux , qui était Portugais & décoré du titre d'évêque d'Halicarnasse , avait amené deux mille Marates. Ils ne combattirent point à la journée de Vandavachi ; mais pour faire quelque exploit de guerre , ils pillèrent tous les villages appartenans encore à la France , & partagèrent le butin avec l'évêque. (a)

Nous ne prétendons pas faire un journal de toutes les minuties du brigandage , & détailler les malheurs particuliers qui précédèrent la prise de Pondichéri & le malheur général. Quand une peste a détruit une peuplade , à quoi bon fatiguer les vivans du récit de tous les symptômes qui ont emporté tant de morts ? il nous suffira de dire que le général Lalli se retira dans Pondichéri , & que les Anglais bloquèrent bientôt cette capitale.

plus commune aux Français qu'aux autres nations depuis plusieurs années , en paix & en guerre.

(a) Un évêque latin de la ville grecque d'Halicarnasse qui appartient aux Turcs ! un évêque d'Halicarnasse qui prêche & qui pille ! & qu'on dise , après cela , que ce monde ne se gouverne

pas par des contradictions. Cet homme s'appellait Norogna , c'était un cordelier de Goa qui s'était enfui à Rome , où il avait obtenu un titre d'évêque missionnaire. Mr. de Lalli lui disait quelquefois , *Mon cher prélat , comment as-tu fait pour n'être pas brûlé ou pendu ?*

ARTICLE SEIZIÈME.

Aventure extraordinaire dans Surate. Les Anglais y dominant.

PENDANT que la colonie française était dans le trouble & dans la détresse, les Anglais donnèrent dans l'Inde, à cinq cents lieues de Pondicheri, un exemple qui tint toute l'Asie attentive.

Surate, ou Surat, au fond du golfe de Cambaye, était, depuis Tamerlan, le grand marché de l'Inde, de la Perse, & de la Tartarie. Les Chinois même y avaient envoyé souvent des marchandises. Elle conservait encore un très-grand lustre, habitée principalement par des Arméniens & par des Juifs, courtiers de toutes les nations; & chaque nation y avait son comptoir. C'était-là que se rendaient tous les sujets mahométans du grand mogul qui voulaient faire le pèlerinage de la Mecque. Un seul grand vaisseau que l'empereur entretenait à l'embouchure de la rivière qui passe à Surate, transportait delà les pèlerins à la mer Rouge. Ce vaisseau & les autres petits navires indiens étaient sous les ordres d'un Caffre, qui avait amené une colonie de Caffres à Surate.

Cet étranger mourut, & son fils obtint sa place. Deux Caffres, amiraux du grand mogul l'un après l'autre, sans qu'on ait pu savoir de quelle côte d'Afrique étaient ces hommes! rien ne démontre mieux combien le Mogol était mal gouverné, & par conséquent malheureux. Le fils exerçait un empire tyrannique dans Surate. Le gouverneur ne pouvait lui résister. Tous les marchands gémissaient sous les redoublemens continuels de ses extorsions. Il rançonnait tous les pèlerins de la Mecque. Telle était la faiblesse du grand mogul Alum-

gir dans toutes les parties de l'administration ; & c'est ainsi que les empires périclitent.

Enfin les pèlerins de la Mecque , les Arméniens , les Juifs , tous les habitans se réunirent pour demander aux Anglais leur protection contre un Caffre que le successeur de Tamerlan n'osait punir. L'amiral Pocok , qui était alors à Bombai , envoya deux vaisseaux de guerre à Surate. Ce secours suffit avec les troupes commandées par le capitaine Maitland , qui marcha à la tête de huit cents Anglais & de quinze cents Cipayes.

L'amiral & son parti se retranchèrent dans les jardins du comptoir français , au-delà d'une porte de la ville. Il était naturel que les Anglais le poursuivant , les Français lui donnassent un asyle.

On canona , on bombarda cette retraite. Il y avait plusieurs factions dans Surate ; & il était à craindre qu'une de ces factions n'appellât les Marates qui sont toujours prêts à profiter des divisions de l'empire. Enfin on s'accorda , on se réunit avec les Anglais ; les portes du château leur furent ouvertes. Le comptoir de France dans la ville ne fut pas garanti du pillage , mais aucun des employés ne fut tué ; & la journée ne coûta la vie qu'à cent personnes du parti de l'amiral , & à vingt soldats du capitaine Maitland.

Les Caffres se retirèrent où ils purent. S'il était rare qu'un homme de cette nation eût été amiral de l'empire , il y eut une chose plus rare encore , c'est que l'empereur donna le titre & les appointemens d'amiral à la compagnie anglaise. Cette place valait trois laks de roupies & quelques droits. Le tout montait à huit cent mille francs par an. La facilité d'attirer à elle tout le commerce de Surate lui valait vingt fois davantage.

Cette aventure étrange semblait affermir la puissance & l'élévation des Anglais dans l'Inde , du moins pour un très-longtems ; & la compagnie de Pondichéri descendait à grands pas vers sa destruction.

ARTICLE DIX-SEPTIÈME.

Prise & destruction de Pondicheri.

PENDANT que l'armée anglaise s'avancait vers l'Occident, & qu'une nouvelle flotte menaçait la ville à l'Orient, le comte de Lalli avait peu de soldats. Il se servit d'une ruse assez ordinaire dans la guerre & dans la vie civile : c'est de paraître avoir plus qu'on n'a. Il commanda une parade sous les murs de la ville du côté de la mer. Il ordonna que tous les employés de la compagnie y parussent comme soldats en uniforme, pour en imposer à la flotte ennemie, qui était à la rade.

Le conseil de Pondicheri & tous les employés vinrent lui déclarer qu'ils ne pouvaient obéir à cet ordre. Les employés dirent qu'ils ne reconnaissaient pour leur commandant que le gouverneur établi par la compagnie. Tout bourgeois d'ordinaire se croit avili d'être soldat ; quoiqu'en effet ce soient les soldats qui donnent les empires. Mais la véritable raison est qu'on voulait contrarier en tout celui qui avait encouru la haine publique.

Ce fut la troisième révolte qu'il essuya en peu de jours. Il ne punit les chefs de la cabale qu'en les faisant sortir de la ville ; mais il les outragea par des paroles accablantes qui ne s'oublient jamais, & qui reviennent bien fortement au cœur, lorsqu'on peut s'en venger. De plus, le général défendit au conseil de s'assembler sans son ordre. L'animosité de cette compagnie fut aussi grande que celle des parlemens de France l'était alors contre les commandans qui leur apportaient des ordres

sévères de la cour , & souvent des ordres contradictoires. Il eut donc à combattre les citoyens & les ennemis.

La place manquait de vivre. Il fit rechercher dans toutes les maisons le peu de superflu qu'on y pourrait trouver pour fournir aux troupes une subsistance nécessaire. Ceux qui furent de ce triste détail n'en usèrent pas avec assez de discrétion chez des officiers principaux , dont le nom & la personne méritaient les plus grands ménagemens. Les cœurs , déjà trop irrités , furent ulcérés au dernier point : on criait à la tyrannie. Mr. Dubois intendant de l'armée , qui remplit ce devoir , devint l'objet de l'exécration publique. Quand des ennemis vainqueurs ordonnent une telle recherche , personne n'ose murmurer ; mais lorsque le général l'ordonnait pour sauver la ville , tout s'élevait contre lui.

L'officier était réduit à une demi-livre de riz par jour , le soldat à quatre onces. La ville n'avait plus que trois cents soldats noirs & sept cents Français pressés par la faim , pour se défendre contre quatre mille soldats d'Europe & dix mille noirs. Il fallait bien se rendre. Lalli désespéré , agité de convulsions , l'esprit accablé & égaré , voulut renoncer au commandement , & en charger le brigadier de Landivisiau , qui se garda bien d'accepter un poste si délicat & si funeste. Lalli fut réduit à ordonner le malheur & la honte de la colonie. Au milieu de toutes ces crises , il recevait chaque jour des billets anonymes , qui le menaçaient du fer & du poison. Il se crut en effet empoisonné ; il tomba en épilepsie ; & le missionnaire Lavour alla dire dans toute la ville qu'il fallait prier D I E U pour ce pauvre Irlandais qui était devenu fou.

Pendant le péril croissait : les troupes anglaises avaient abattu la malheureuse haie qui entourait la ville. Le général voulut assembler le conseil mixte du civil &

du militaire qui tâcherait d'obtenir une capitulation supportable pour la ville & pour la colonie. Le conseil de Pondichéri ne répondit que par un refus. *Vous nous avez cassés*, disait-il ; *nous ne sommes plus rien. Je ne vous ai point cassés*, répondait le général : *je vous ai défendu de vous assembler sans ma permission ; & je vous commande, au nom du roi , de vous assembler & de former un conseil mixte , qui cherche les moyens d'adoucir le sort de la colonie entière & le vôtre.* Le conseil replica par cette sommation qu'il lui fit signifier.

« Nous vous sommons , au nom de tous les ordres » religieux , de tous les habitans , & au nôtre de » mander dans l'instant une suspension d'armes à Mr. » Cootes , (c'était le commandant anglais) & nous » vous rendons responsable envers le roi de tous les » malheurs que des délais hors de saison pourraient occasionner. »

Le général assemble alors un conseil de guerre , composé de tous les principaux officiers qui faisaient encore le service ; ils conclurent à se rendre ; mais ils différaient sur les conditions. Le comte de Lalli , outré contre les Anglais , qui avaient , disait-il , violé en plus d'une occasion le cartel établi entre les deux nations , fit une déclaration particulière , dans laquelle il leur reprochait leurs infractions aux traités. Ce n'était pas une politique prudente de parler de leurs torts à des vainqueurs , & d'aggraver ceux qu'il fallait fléchir ; mais tel était son caractère. Après leur avoir exposé ses plaintes , il demandait qu'on laissât un asyle à la mère & aux sœurs d'un raïa , qui s'étaient réfugiées à Pondichéri , lorsque ce raïa eut été assassiné dans le camp des Anglais mêmes. Il leur reprochait vivement , selon sa coutume , d'avoir souffert cette barbarie. Le colonel Cootes ne fit aucune réponse à cette déclaration hardie. Le conseil de Pondichéri en-

voya de son côté au commandant anglais des articles de capitulation rédigés par le jésuite Lavour. Ce missionnaire les porta lui-même. Cette démarche aurait été bonne au Portugal , mais non pas avec un Anglais. Si Lalli les offensait en les accusant d'injustice & de cruauté, on les offensait davantage en dépurant un jésuite intrigant, pour négocier avec des guerriers victorieux. Le colonel ne daigna pas seulement lire les articles du jésuite ; mais il donna les siens. Les voici.

« Le colonel Cootes veut que les Français se rendent prisonniers de guerre , pour être traités comme il conviendra aux intérêts du roi son maître. Il aura pour eux toute l'indulgence qu'exige l'humanité.

» Il enverra demain matin , entre huit & neuf heures, les grenadiers de son régiment prendre possession de la porte Vilnour.

» Après demain à la même heure, il prendra possession de la porte St. Louis.

» La mère & les sœurs du raïa seront escortées à Madras. On aura tout le soin possible d'elles, & on ne les livrera point à leurs ennemis. Fait à notre quartier général, près de Pondichéri, le 15 Janvier 1761. »

Il falut obéir aux ordres du colonel Cootes. Il entra dans la ville. La petite garnison mit bas les armes. Le colonel ne dina point avec le général, contre lequel il était piqué, mais chez le gouverneur de la compagnie, nommé Mr. Duval de Leirit, avec plusieurs membres du conseil.

Mr. Pigot, gouverneur de Madras pour la compagnie anglaise, réclama son droit sur Pondichéri : on ne put le lui disputer, parce que c'était lui qui payait les troupes. Ce fut lui qui régla tout, après la conquête. Le général Lalli était toujours très-malade ; il demanda à ce gouverneur anglais la permission de rester encore quatre jours à Pondichéri ; il fut refusé ; on lui signifia qu'il fallait partir le lendemain pour Madras.

Nous pouvons remarquer , comme une chose assez singulière , que Pigot était d'une origine française , comme Lalli d'une origine irlandaise : l'un & l'autre combattait contre son ancienne patrie.

Cette rigueur fut la plus légère que le général essuya. Les employés de la compagnie, les officiers de ses troupes, qu'il avait mortifiés sans ménagemens, se réunirent tous contre lui. Les employés surtout lui insultèrent jusqu'au moment de son départ, affichant contre lui des placards, jetant des pierres à ses fenêtres, l'appellant à grands cris traître & scélérat. La troupe grossissait par les indifférens qui s'y joignaient & qui étaient bientôt échauffés de la fureur des autres. On l'attendit à la place par laquelle on devait le transporter, couché sur un palanquin, suivi au loin de quinze houffards anglais nommés pour l'escorter pendant sa route jusqu'à Madras. Le colonel Cootes lui avait permis de se faire accompagner de quatre de ses gardes jusqu'à la porte; les séditieux environnèrent son lit en le chargeant d'injures, & en le menaçant de le tuer. On eût cru voir des esclaves qui voulaient assommer de leurs fers un de leurs compagnons. Il continua sa marche au milieu d'eux, tenant de ses mains affaiblies deux pistolets. Ses gardes & les houffards anglais lui sauvèrent la vie.

Les séditieux s'en prirent à Mr. Dubois, ancien & brave officier, âgé de soixante & dix ans, intendant de l'armée, qui passa un moment après. Cet intendant, l'homme du roi, fut assassiné; on le vola; on le dépouilla nud; on l'enterra dans un jardin: ses papiers furent saisis sur le champ dans sa maison, & on ne les a jamais revus.

Pendant que le général Lalli était conduit à Madras, des employés de la compagnie obtinrent à Pondichéri la permission d'ouvrir ses coffres, comptant y trouver des trésors en or, en diamans, en lettres de change: ils n'y trouvèrent qu'un peu de vaisselle, des hardes,

dés papiers inutiles , & ils n'en furent que plus acharnés.

Accablé de chagrins & de maladies , Lalli prisonnier dans Madras , demanda vainement qu'on différât son transport en Angleterre : il ne put obtenir cette grace. On le mena de force à bord d'un vaisseau marchand , dont le capitaine le traita inhumainement pendant toute la traversée. On ne lui donnait pour tout soulagement que du bouillon de porc. Ce patron Anglais croyait devoir traiter ainsi un Irlandais au service de France. Bientôt les officiers , le conseil de Pondichéri & les principaux employés furent obligés de le suivre ; mais avant d'être transférés , ils eurent la douleur de voir commencer la démolition de toutes les fortifications qu'ils avaient faites à leur ville , la destruction de leurs immenses magasins , de leur halles , de tout ce qui pouvait servir au commerce , comme à la défense ; & jusqu'à leurs propres maisons.

Mr. Dupré , nommé gouverneur de Pondichéri par le conseil de Madras , pressait cette destruction. C'était (à ce qu'on nous a mandé) le petit - fils d'un de ces Français que la rigueur de la révocation de l'édit de Nantes força de s'exiler de leur patrie & de servir contr'elle. Louis XIV ne s'attendait pas qu'au bout d'environ quatre-vingts ans la capitale de sa compagnie des Indes serait détruite par un Français.

Le jésuite Lavour eut beau lui écrire : » Monsieur , » êtes-vous également pressé de détruire la maison où » nous avons un autel domestique pour y continuer » en cachette l'exercice de notre religion « ? &c.

Dupré se souciait fort peu que Lavour dît la messe en cachette : il lui répondit que le général Lalli avait rasé St. David , & n'avait donné que trois jours aux habitants pour transporter leurs effets ; que le gouverneur de Madras avait accordé trois mois aux habitants de Pondichéri ; que les Anglais égalaient au moins les Fran-

çais en générosité ; mais qu'il fallait partir , & aller dire la messe ailleurs. Alors la ville fut impitoyablement rasée , sans que les Français pussent avoir le droit de se plaindre.

A R T I C L E D I X - H U I T I È M E .

Lalli & les autres prisonniers conduits en Angleterre , relâchés sur leur parole. Procès criminel de Lalli.

LES prisonniers continuèrent dans la route & en Angleterre leurs reproches mutuels que le désespoir aigrissait encore. Le général avait ses partisans , surtout parmi les officiers du régiment de son nom ; presque tous les autres étaient ses ennemis déclarés ; chacun écrivait aux ministres de France ; chacun accusait le parti opposé d'être la cause du désastre. Mais la véritable cause était la même que dans les autres parties du monde ; la supériorité des flottes anglaises , l'opiniâtreté attentive de la nation , son crédit , son argent comptant , & cet esprit de patriotisme , qui est plus fort à la longue que l'esprit mercantile & que la cupidité des riches.

Le général Lalli obtint de l'amirauté d'Angleterre la permission de repasser en France sur sa parole. La plupart de ses ennemis eurent la même grace : ils arrivèrent précédés de toutes les plaintes , des accusations formées de part & d'autre , & de mille écrits dont Paris était inondé. Les partisans de Lalli étaient en très-petit nombre ; & ses adversaires , innombrables.

Un conseil entier ; deux cents employés sans ressources ; les directeurs de la compagnie des Indes voyant leur grand établissement anéanti ; les actionnaires tremblant pour leur fortune , des officiers irrités , tous se déchaînaient avec d'autant plus d'animosité contre Lalli , qu'ils croyaient qu'en perdant Pondichéri , il avait gagné des millions. Les femmes , toujours moins modérées que les hommes dans leurs terreurs & dans leurs plaintes , criaient au traître , au concussionnaire , au criminel de lèse-majesté.

Le conseil de Pondichéri en corps présenta une requête contre lui au contrôleur-général. Il disait dans cette requête ; *ce n'est point le desir de venger nos injures & notre ruine personnelle qui nous anime , c'est la force de la vérité , c'est le sentiment pur de nos consciences , c'est le cri général.*

Il paraissait pourtant que le sentiment pur des consciences était un peu corrompu par la douleur d'avoir tout perdu , par une haine personnelle , peut-être excusable , & par la soif de la vengeance qu'on ne peut excuser.

Un très-brave officier de la noblesse la plus antique , fort mal-à-propos outragé par le général , & même dans son honneur , écrivait en termes beaucoup plus violens que le conseil de Pondichéri. *Voilà*, disait-il, *ce qu'un étranger sans nom , sans actions devers lui , sans naissance , sans aucun titre , enfin , comblé cependant des honneurs de son maître , prépare en général à toute cette colonie. Rien n'a été sacré pour ses mains sacrilèges ; ce chef les a portées jusqu'à l'autel , en s'appropriant six chandeliers d'argent & un crucifix , que le général Anglais lui a fait rendre à la sollicitation du supérieur des capucins , &c. &c.*

Le général s'était attiré par ses fougues indiscrettes ,

& par ses reproches injustes, une accusation si cruelle : il est vrai qu'il avait fait porter chez lui ces chandeliers & ce crucifix , mais si publiquement qu'il n'était pas possible qu'au milieu de tant de grands intérêts, il voulût s'emparer d'un objet si mince. Aussi l'arrêt qui le condamna ne parle point de sacrilège.

Le reproche d'une basse naissance était bien injuste : nous avons ses titres munis du grand sceau du roi Jacques. Sa maison était très-ancienne. On passait donc les bornes avec lui comme il les avait passées avec tant d'autres. Si quelque chose doit inspirer aux hommes la modération , c'est sans doute cette fatale aventure.

Le ministre des finances devait naturellement protéger une compagnie de commerce dont la ruine semblait si préjudiciable au royaume : il y eut un ordre secret d'enfermer Lalli à la Bastille. Lui-même offrit de s'y rendre ; il écrivit au duc de Choiseul : *J'apporte ici ma tête & mon innocence. J'attends vos ordres.*

Le duc de Choiseul, ministre de la guerre & des affaires étrangères , était généreux à l'excès , bien-faisant & juste ; la hauteur de son ame était égale à la grandeur de ses vues ; mais dans une affaire si essentielle & si compliquée il ne pouvait s'opposer aux clameurs de tout Paris , ni négliger la foule des imputations faites à l'accusé. Lalli fut enfermé à la Bastille dans la même chambre où avait été la Bourdonnaye , & n'en sortit pas de même.

Il s'agissait d'abord de voir quels juges on lui donnerait. Un conseil de guerre semblait le tribunal le plus convenable ; mais on lui imputait des malversations , des concussions , des crimes de péculat dont les maréchaux de France ne sont pas juges. Le comte de Lalli avait d'abord formé ses plaintes : ainsi ses adversaires ne firent en quelque sorte que récrimi-

ner. Ce procès était si compliqué , il fallait faire venir tant de témoins , que le prisonnier resta quinze mois à la Bastille , sans être interrogé , & sans savoir devant quel tribunal il devait répondre. C'est-là , disaient quelques jurisconsultes , le triste destin des citoyens d'un royaume célèbre par les armes & par les arts , mais qui manque encore de bonnes loix , ou plutôt chez qui les sages loix anciennes sont quelquefois oubliées.

Le jésuite Lavour était alors à Paris ; il demandait au gouvernement une modique pension de quatre cents francs , pour aller prier DIEU le reste de ses jours au fond du Périgord où il était né. Il mourut , & on lui trouva douze cent cinquante mille livres dans sa cassette , en or , en diamans , en lettres de change. Cette aventure d'un supérieur des missions de l'Orient , & la banqueroute de trois millions que fit en ce tems-là le supérieur des missions de l'Occident , nommé la Valette , excitèrent dans toute la France une indignation égale à celle qu'on inspirait contre Lalli , & fut une des causes qui produisirent enfin l'abolissement des jésuites : mais en même tems la cassette de Lavour prépara la perte de Lalli. On trouva dans ce coffre deux mémoires , l'un en faveur du comte ; l'autre qui le chargeait de tous les crimes. Il devait faire usage de l'un ou de l'autre de ces écrits , selon que les affaires tourneraient. De ce couteau tranchant à double lame , on parta au procureur-général celle qui blessait l'accusé. Cet homme du roi fit sa plainte au parlement contre le comte , de vexations , de concussions , de trahisons , de crimes de lèse-majesté. Le parlement renvoya l'affaire au châtelet en première instance. Et bientôt après des lettres-patentes du roi renvoyèrent à la grand'chambre & à la tournelle assemblées *la connaissance de tous les délits commis dans l'Inde , pour être le procès fait & parfait aux auteurs desdits délits , selon la rigueur*

des ordonnances Le mot de justice conviendrait mieux peut-être que celui de rigueur.

Comme le procureur-général avait inséré dans sa plainte les termes de haute-trahison , de lèze-majesté , on refusa un conseil à l'accusé. Il n'eut pour sa défense d'autre secours que lui-même. On lui permit d'écrire : il se servit de cette permission pour son malheur. Ses écrits irritèrent encore ses adversaires , & lui en firent de nouveaux. Il reprochait au comte d'Aché d'avoir été cause de la perte de l'Inde , en ne restant pas devant Pondichéri. Mais ce chef d'escadre avait des ordres précis de défendre les isles de Bourbon & de France contre une invasion dont elles étaient menacées. Il accusait en lui un homme qui ayant combattu trois fois contre la flotte anglaise , avait été blessé dans ces trois batailles. Il faisait des reproches sanglans au chevalier de Soupire , qui lui répondit , & qui déposa contre lui avec une modération aussi estimable qu'elle est rare.

Enfin se rendant à lui-même le témoignage , qu'il avait toujours fait rigoureusement son devoir , il se livra avec la plume aux mêmes emportemens qu'il avait eus quelquefois dans ses discours. Si on lui eût donné un conseil , ses défenses auraient été plus circonspectes : mais il pensa toujours qu'il lui suffisait de se croire innocent. Il força surtout Mr. de Buffy à lui faire une réponse aussi mortifiante que bien écrite. Tous les hommes impartiaux virent avec douleur deux braves officiers, tels que MM. de Lalli & de Buffy , tous deux d'une valeur éprouvée , & qui avaient cent fois prodigué leur vie , affecter de se soupçonner l'un l'autre d'avoir manqué de courage. Lalli en avait trop en insultant tous ses adversaires dans ses mémoires. C'était se battre seul contre une armée ; il n'était guère possible que cette multitude ne l'accablât pas ; tant les discours de toute une ville font impression sur les juges , lors même qu'ils croient être en garde contre cette séduction.

ARTICLE DIX-NEUVIÈME.

Fin du procès criminel de Lalli. Sa mort.

PAR une fatalité singulière , & qui ne se voit peut-être qu'en France , le ridicule se mêle presque toujours aux événemens funestes. C'était un très-grand ridicule en effet de voir des hommes de paix , qui n'étaient jamais sortis de Paris que pour aller à leurs maisons de campagne , interroger avec un greffier des officiers généraux de terre & de mer sur leurs opérations militaires.

Les membres du conseil marchand de Pondichéri , les actionnaires de Paris , les directeurs de la compagnie des Indes , les employés , les commis , leurs femmes , leurs parens , criaient aux juges & aux amis des juges contre le commandant d'une armée qui consistait à peine en mille soldats , & contre celui d'une flotte qui n'avait qu'un vaisseau du roi. Les actions étaient tombées parce que le général était un traître , & que l'amiral s'était allé radoubier au-lieu de livrer un quatrième combat naval ! On répétait les noms de Trichenapali , de Vandavachi , de Chétouper. Les conseillers de la grand'chambre achetaient de mauvaises cartes de l'Inde où ces places ne se trouvaient pas.

On faisait un crime à Lalli de ne s'être pas emparé de ce poste nommé Chétouper , avant d'aller à Madras. Tous les maréchaux de France assemblés auraient eu bien de la peine à décider de si loin si on devait assiéger Chétouper ou non ; & on portait cette question à la grand'chambre ! les accusations étaient si multipliées qu'il n'était pas possible que parmi tant de noms indiens un juge de Paris ne prît souvent une ville pour un homme , & un homme pour une ville.

Le général de terre accusait le général de mer d'être

la

la première cause de la chute des actions , tandis que lui-même était accusé par tout le conseil de Pondichéri d'être l'unique principe de tous les malheurs.

Le chef d'escadron fut assigné pour être ouï. On l'interrogeait , après serment de dire la vérité , pourquoi il avait mis le Cap au sud , au-lieu de s'être embossé au nord-est entre Alamparvé & Goudelour ? noms qu'aucun Parisien n'avait entendu prononcer auparavant.

A l'égard du général Lalli , on le chargeait d'avoir assiégé Goudelour au-lieu d'assiéger d'abord St. David ; de n'avoir pas marché aussi-tôt à Madrafs ; d'avoir évacué le poste de Chéringan ; de n'avoir pas envoyé trois cents hommes de renfort , noirs ou blancs à Mazulipatan ; d'avoir capitulé à Pondichéri , & de n'avoir pas capitulé (a).

Il fut question de savoir si Mr. de Soupiré , maréchal de camp , avait continué ou non le service militaire depuis la perte de Cangivaron , poste assez inconnu à la Tournelle. Il est vrai qu'en interrogeant Lalli sur de tels faits , on avait soin de lui dire que c'étaient des opérations militaires sur lesquelles on n'insistait pas. Mais on n'en tirait pas moins des inductions contre lui. A ces chefs d'accusation que nous avons entre les mains , en succédaient d'autres sur sa conduite privée. On lui reprochait de s'être mis en colère contre un conseiller de Pondichéri , & d'avoir dit à ce conseiller qui se vantait de donner son sang pour la compagnie ; Avez-vous assez de sang pour fournir du boudin aux troupes du roi qui

(a) Le maréchal Keith disait à une impératrice de Russie ; Madame ; si vous envoyez en Allemagne un général traître & lâche , vous pouvez le faire pendre à son retour. Mais s'il

n'est qu'incapable , tant pis pour vous , pourquoi l'avez-vous choisi ? c'est votre faute , il a fait ce qu'il a pu , vous lui devez encore des remerciemens.

manquent de pain ? N^o. 74.

On l'accusait d'avoir dit des sottises à un
autre conseiller N^o. 87.

D'avoir condamné un perruquier qui avait
brûlé de son fer chaud l'épaule d'une négresse,
à recevoir un coup du même fer sur son
épaule. N^o. 88.

De s'être enivré quelquefois. N^o. 104.

D'avoir fait chanter un capucin dans la
rue. N^o. 105.

D'avoir dit que Pondicheri ressemblait à un
bordel , où les uns caressaient les filles , & où
les autres les voulaient jeter par les fe-
nêtres. N^o. 106.

D'avoir rendu quelques visites à madame
Pigot , qui s'était échappée de chez son
mari. N^o. 108.

D'avoir fait donner du riz à ses che-
vaux dans le tems qu'il n'avait point de
chevaux. N^o. 112.

D'avoir donné une fois aux soldats du
punch fait avec du coco. N^o. 131.

De s'être fait traiter d'un abcès au foie
sans que cet abcès eût crevé. Et si l'abcès
eût crevé il en serait heureusement mort. N^o. 147.

Des griefs étaient mêlés d'accusations plus
importantes. La plus forte était d'avoir vendu
Pondicheri aux Anglais ; & la preuve en était
que pendant le blocus il avait fait tirer des
fusées sans qu'on en fût la raison , & qu'il
avait fait la ronde la nuit tambour bat-
tant. N^o. 144 & 145.

On voit assez que ces accusations étaient intentées par des gens fâchés ; & mauvais-raisonneurs. Leur énorme extravagance semblait devoir décréditer les autres imputations. Nous ne parlerons point ici de cent petites affaires d'argent ; qui forment un chaos plus aisé à débrouiller par un marchand que par un historien. Ses défenses nous ont paru très-plausibles ; & nous renvoyons le lecteur à l'arrêt même qui ne le déclara pas concussionnaire.

Il y eut cent soixante chefs d'accusation contre lui ; les cris du public en augmentaient encore le nombre & le poids : ce procès devenait très-sérieux malgré son extrême ridicule ; on approchait de la catastrophe.

Le célèbre d'Aguesseau a dit dans une de ses mercuriales, en adressant la parole aux magistrats en 1714. *Justes par la droiture de vos intentions, êtes-vous toujours exempts de l'injustice des préjugés ? Et n'est-ce pas cette espèce d'injustice que nous pouvons appeller l'erreur de la vertu ; & si nous l'osons dire ; le crime des gens de bien ?*

Le terme de crime est bien fort , un honnête-homme ne commet point de crime ; mais il fait souvent des fautes pernicieuses : & quel homme , quelle compagnie n'a pas commis de telles fautes ?

Le rapporteur passait pour un homme dur , préoccupé & sanguinaire. S'il avait mérité ce reproche dans toute son étendue , le mot de crime alors n'aurait pas été peut-être trop violent. Il aimait la justice ; mais il la voulait toujours rigoureuse , & ensuite il s'en repentait. Ses mains étaient encore teintes du sang d'un enfant (l'on peut donner ce nom à un jeune gentilhomme d'environ dix-sept ans) coupable d'un excès dont l'âge l'aurait corrigé , & que six mois de prison auraient expié. C'était lui qui avait déterminé quinze juges contre dix à faire périr cette victime par la mort la plus affreuse , réservée aux par-

ricides (a). Cette scène se passait chez un peuple réputé sociable, dans le tems même où le monstre de l'inquisition s'appropriait ailleurs, & où les anciennes loix des tems barbares s'adoucissaient dans les autres états. Tous les princes, tous les peuples de l'Europe eurent horreur de cet effroyable assassinat juridique. Ce magistrat même en eut des remords; mais il n'en fut pas moins impitoyable dans le procès du comte Lalli.

Quelques autres juges & lui étaient persuadés de la nécessité des supplices dans les affaires les plus gracieuses; on eût dit que c'était un plaisir pour eux. Leur maxime était qu'il faut toujours en croire les délateurs plus que les accusés; & que s'il suffisait de nier, il n'y aurait jamais de coupables. Ils oubliaient cette réponse de l'empereur Julien le philosophe, qui avait lui-même rendu la justice dans Paris : *s'il suffisait d'accuser, il n'y aurait jamais d'innocens.*

Il fallait lire & relire un tas énorme de papiers, mille écrits contradictoires d'opérations militaires faites dans des lieux dont la position & le nom étaient inconnus aux magistrats; des faits dont il leur était impossible de se former une idée exacte, des incidens, des objections, des réponses qui coupaient à tout moment le fil de l'affaire. Il n'est pas possible que chaque juge examine par lui-même toutes ces pièces; & quand on aurait la patience de les lire, combien peu sont en état de démêler la vérité dans cette multitude de contradictions! on s'en rapporte presque toujours sur le rapporteur dans les affaires com-

(a) Cinq voix ont donc suffi pour condamner un enfant aux supplices accumulés de la torture ordinaire & extraordinaire, de la langue arrachée avec des tenailles, du poing coupé, & d'être jeté dans les flammes. Un enfant! un petit-fils d'un

lieutenant-général qui avait bien servi l'état! & cet événement plus horrible que tout ce qu'on a jamais rapporté ou inventé sur les Cannibales, s'est passé chez une nation qui passe pour éclairée & humaine.

pliquées ; il dirige les opinions ; on l'en croit sur sa parole ; la vie & la mort , l'honneur & l'opprobre sont dans sa main.

Un avocat-général ayant lu toutes les pièces avec une attention infatigable , fut pleinement convaincu que l'accusé devait être absous. -- C'était Mr. Séguier , de la même famille que ce chancelier qui se fit un nom dans l'aurore des belles-lettres , cultivées trop tard en France ainsi que tous les arts ; homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit , & plus éloquent encore que le rapporteur dans un goût différent. Il était si persuadé de l'innocence du comte , qu'il s'en expliquait hautement devant les juges & dans tout Paris : Mr. Pellot ancien conseiller de grand-chambre , le juge peut-être le plus appliqué & du plus grand sens , fut entièrement de l'avis de Mr. Séguier.

On a cru que l'ancien parlement , aigri par ses fréquentes querelles avec des officiers généraux chargés de lui annoncer les ordres du roi ; exilé plus d'une fois pour sa résistance , & résister toujours ; devenu enfin , sans presque le savoir , l'ennemi naturel de tout militaire élevé en dignité , pouvait goûter une secrète satisfaction en déployant son pouvoir sur un homme qui avait exercé un pouvoir souverain. Il humiliait en lui tous les commandans. On ne s'avoue pas ce sentiment caché au fond du cœur : mais ceux qui le soupçonnent , peuvent ne se pas tromper.

Le vice-roi de l'Inde française fut , après plus de cinquante ans de services , condamné à la mort à l'âge de soixante - huit ans.

Quand on lui prononça son arrêt , l'excès de son indignation fut égal à celui de sa surprise. Il s'emporta contre ses juges , ainsi qu'il s'était emporté contre ses accusateurs ; & tenant à la main un compas qui lui avait servi à tracer des cartes géographiques dans sa prison , il

s'en frappa vers le cœur : le coup ne pénétra pas assez pour lui ôter la vie. Réservé à la perdre sur l'échaffaut , on le traîna , par ordre du rapporteur , dans un tombereau de boue , ayant dans la bouche un large bâillon , qui débordant sur ses lèvres & défigurant son visage , formait un spectacle affreux. Une curiosité cruelle attire toujours une foule de gens de tout état à un tel spectacle. Plusieurs de ses ennemis subalternes vinrent en jouir. On lui bâillonnait ainsi la bouche , de peur que sa voix ne s'élevât contre ses juges sur l'échaffaut ; & qu'étant si vivement persuadé de son innocence , il n'en persuadât le peuple. Ce tombereau , ce bâillon soulevèrent les esprits de tout Paris ; & la mort de l'infortuné ne les révolta pas.

L'arrêt portait que Thomas Arthur Lalli *était condamné à être décapité , comme duement atteint & convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi , de l'état & de la compagnie des Indes , d'abus d'autorité , vexations & exactions.*

On a déjà remarqué ailleurs que ces mots *trahir les intérêts* ne signifient point une perfidie , une trahison formelle , un crime de lèze-majesté , en un mot la vente de Pondichéri aux Anglais , dont on l'avait accusé. Trahir les intérêts de quelqu'un veut dire les mal ménager , les mal conduire. Il était évident que dans tout ce procès il n'y avait pas l'ombre de trahison , ni de péculat. L'ennemi implacable des Anglais , qui les brava toujours , ne leur avait pas vendu la ville. S'il l'avait fait , on le saurait aujourd'hui. De plus , les Anglais n'auraient pas acheté une ville qu'ils étaient sûrs de prendre. Enfin Lalli aurait joui à Londres du fruit de sa trahison , & ne fût pas venu chercher la mort en France parmi ses ennemis. A l'égard du péculat , comme il ne fut jamais chargé de l'argent du roi , ni de celui de la compagnie , on ne pouvait l'accuser de ce crime , qu'on dit trop commun.

Abus d'autorité, vexations, exactions, sont aussi des termes vagues & équivoques, à la faveur desquels il n'y a point de préfidial qui ne pût condamner à mort un général d'armée, un maréchal de France. Il faut une loi précise & des preuves précises. Le général Lalli usa sans doute très-mal de son autorité, en outrageant de paroles tant de braves officiers, en manquant toujours d'égards, de circonspection, de bienséance : mais, comme il n'y a point de loi qui dise : *tout maréchal de France, tout général d'armée, qui sera un brutal, aura la tête tranchée*, plusieurs personnes impartiales pensèrent que c'était l'ancien parlement qui paraissait abuser de son autorité.

Le mot d'exaction est encore un terme qui n'a pas un sens bien déterminé. Lalli n'avait jamais imposé une contribution d'un denier ni sur les habitans de Pondichéry, ni sur le conseil. Il ne demanda même jamais au trésorier de ce conseil le paiement de ses appointemens de général : il comptait les recevoir à Paris, & il n'y reçut que la mort.

Nous savons de science certaine (autant qu'il est permis de prononcer ce mot de *certaine*) que trois jours après sa mort, un homme très-respectable ayant demandé à un des principaux juges sur quel délit avait porté l'arrêt : *il n'y a point de délit particulier*, répondit le juge en propres mots : *c'est sur l'ensemble de sa conduite qu'on a assis le jugement*. Cela était très-vrai ; mais cent incongruités dans la conduite d'un homme en place, cent défauts dans le caractère, cent traits de mauvaise humeur, mis ensemble, ne composaient pas un crime digne du dernier supplice. S'il était permis de se battre contre son général, il méritait peut-être de mourir de la main des officiers outragés par lui, mais non du glaive de la justice qui ne connaît ni haine ni colère. On peut assurer qu'aucun militaire ne l'eût accusé si violemment, s'ils avaient

prévu que leurs plaintes le conduiraient à l'échaffaut. Au contraire, ils l'auraient excusé. Tel est le caractère des officiers Français.

Cet arrêt semble aujourd'hui d'autant plus cruel, que dans le tems même où l'on avait instruit ce procès, le châtelet, chargé par ordre du roi de punir les concussions évidentes faites en Canada par des gens de plume, ne les avait condamnés qu'à des restitutions, à des amendes, & à des bannissemens. Les magistrats du châtelet avaient senti que dans l'état d'humiliation & de désespoir où la France était réduite en ce tems malheureux, ayant perdu ses troupes, ses vaisseaux, son argent, son commerce, ses colonies, sa réputation, on ne lui aurait rien rendu de tout cela, en faisant pendre dix ou douze coupables, qui n'étant point payés par un gouvernement alors obéré, s'étaient payés par eux-mêmes. Ces accusés n'avaient point contr'eux decabale; & il y en avait une acharnée & terrible contre un Irlandais qui paraissait avoir été bizarre, capricieux, emporté, jaloux de la fortune d'autrui, appliqué à son intérêt sans doute comme tout autre; mais point voleur, mais brave, mais attaché à l'état, mais innocent. Il fallut du tems pour que la pitié prît la place de la haine: on ne revint en faveur de Lalli qu'après plusieurs mois, quand la vengeance assouvie laissa rentrer l'équité dans les cœurs avec la commisération.

Ce qui contribua le plus à rétablir sa mémoire dans le public, c'est qu'en effet, après bien des recherches, on trouva qu'il n'avait laissé qu'une fortune médiocre. L'arrêt portait qu'on prendrait sur la confiscation de ses biens cent mille écus pour les pauvres de Pondichéri. Il ne se trouva pas de quoi payer cette somme, dettes préalables acquittées. Les vrais pauvres intéressans étaient ses parens. Le roi leur accorda des grâces qui ne réparèrent pas le malheur de la famille. La plus grande grace qu'elle espérait était de faire revoir, s'il est possible, par le nouveau parlement, le procès jugé par l'ancien, ou d'en faire re-

mettre la décision à un conseil de guerre, aidé de magistrats.

Il parut enfin aux hommes sages & compatissans que la condamnation du général Lalli était un de ces meurtres commis avec le glaive de la justice. Il n'est point de nation civilisée chez qui les loix faites pour protéger l'innocence, n'aient servi quelquefois à l'opprimer. C'est un malheur attaché à la nature humaine, faible, passionné, aveugle. Depuis le supplice des Templiers, point de siècle où les juges en France n'aient commis plusieurs de ces erreurs meurtrières. Tantôt c'était une loi absurde & barbare qui commandait ces iniquités judiciaires; tantôt c'était une loi sage qu'on pervertissait (a).

Qu'il soit permis de remettre ici sous les yeux ce que nous avons dit autrefois, que si on avait différé les supplices de la plupart des hommes en place, un seul à peine aurait été exécuté. La raison en est que cette même nature humaine, si cruelle quand elle est échauffée, revient à la douceur, lorsqu'elle se refroidit.

(a) La maréchale d'Ancre fut accusée d'avoir sacrifié un coq blanc à la lune, & brûlée comme sorcière.

On prouva au curé Gaudredy qu'il avait eu de fréquentes conférences avec le diable. Une des plus fortes charges contre Vanini était qu'on avait trouvé chez lui un grand crapaud & en conséquence il fut déclaré forcier & athée.

Le jésuite Girard fut accusé d'avoir enforcé la Cadière.

Le Curé Grandier d'avoir enforcé tout un couvent.

L'ancien parlement défendit d'écrire contre Aristote sous peine des galères.

Montécuculi chambellan, échanton du dauphin François, fut condamné comme séduit par l'empereur Charles-Quint pour empoisonner ce jeune prince, parce qu'il se mêle un peu de chymie. Ces exemples d'absurdité & de barbarie sont innombrables.



ARTICLE VINGTIÈME.

Destruction de la compagnie française des Indes.

LA mort de Lalli ne rendit pas la vie à la compagnie des Indes : elle ne fut qu'une cruauté inutile. S'il est triste de s'en permettre de nécessaires , combien doit-on s'abstenir de celles qui ne servent qu'à faire dire aux nations voisines : ce peuple auparavant généreux & redoutable n'était en ce tems-là dangereux que pour ceux qui le servaient.

Ce fut depuis un grand problème à la cour , dans Paris , dans les provinces maritimes , parmi les négocians , parmi les ministres , s'il fallait soutenir , ou abandonner ce cadavre à deux têtes qui avait fait également mal à la fois le commerce & la guerre , & dont le corps était composé de membres qui changeaient tous les jours. Les ministres , qui penchaient vers le dessein de lui ôter son privilège exclusif , employèrent la plume de Mr. l'abbé Morrelet , à la vérité docteur de sorbonne , mais homme très-instruit ; d'un esprit net & méthodique , plus propre à rendre service à l'état dans des affaires sérieuses , qu'à disputer sur des fadaïses de l'école. Il prouva que dans l'état où se trouvait la compagnie , il n'était pas possible de lui conserver un privilège qui l'avait ruinée. Il voulut prouver aussi qu'il eût falu ne lui en jamais donner. C'était dire en effet que les Français ont dans leur caractère , & trop souvent dans leur gouvernement quelque chose qui ne leur permet pas de former de grandes associations heureuses ; car les compagnies anglaise , hollandaise & même danoise prospéraient avec leur privilège exclusif. Il fut prouvé que les différens ministères depuis 1725 , jusqu'à 1769 , avaient fourni à la compagnie des Indes aux dépens du roi & de

l'état la somme étonnante de trois cent soixante & seize millions, sans que jamais elle eût pu payer ses actionnaires du produit de son commerce, comme on ne peut trop le redire.

Enfin le fantôme de cette compagnie, qui avait donné de si grandes espérances, fut anéanti. Il n'avait pu réussir par les soins du cardinal de Richelieu, ni par les libéralités de Louis XIV, ni par celles du duc d'Orléans, ni sous aucun des ministres de Louis XV. Il fallait cent millions pour lui donner une nouvelle existence ; & cette compagnie aurait encore été exposée à les perdre. Les actionnaires & les rentiers continuèrent à être payés sur la ferme du tabac ; desorte que si le tabac passait de mode, la banqueroute serait inévitable.

La compagnie anglaise mieux dirigée, mieux secourue par des flottes maîtresses des mers, animée d'un esprit plus patriotique, s'est vue au comble de la puissance & de la gloire qui peuvent être passagères. Elle a eu aussi ses querelles avec les actionnaires & avec le gouvernement : mais ces querelles étaient des disputes de vainqueurs, qui ne s'accordaient pas sur le partage des dépouilles : & celles de la compagnie française ont été des plaintes & des cris des vaincus, s'accusant les uns les autres de leurs infortunes, au milieu de leurs débris.

On a voulu dans le parlement d'Angleterre, ravir au lord Clive & à ses officiers les richesses immenses acquises par leurs victoires. On a prétendu que tout devait appartenir à l'état & non à des particuliers ; ainsi que le parlement de Paris semblait l'avoir préjugé. Mais la différence entre le parlement d'Angleterre & celui de Paris était infinie, malgré l'équivoque du nom : l'un représentait légalement la nation entière, l'autre était un simple tribunal de judicature chargé d'enregistrer les édits des rois. Le parlement anglais décida le 14 Mai 1773, qu'il était honteux de redemander dans Londres au lord Clive & à tant de braves gens le prix légitime de leurs belles actions

dans l'Inde : que cette bassesse serait aussi injuste que si on avait voulu punir l'amiral Anson d'avoir fait le tour du globe en vainqueur : & qu'enfin, le plus sûr moyen d'encourager les hommes à servir leur patrie , était de leur permettre de travailler aussi pour eux-mêmes. Ainsi il y eut en tout une différence prodigieuse entre le sort de l'Anglais Clive & celui de l'Irlandais Lalli ; mais l'un était vainqueur , & l'autre vaincu ; l'un s'était fait aimer ; & l'autre s'était fait détester.

De savoir à présent ce que deviendra la compagnie anglaise , de dire si elle établira sa puissance dans le Bengale & sur la côte de Coromandel sur d'aussi bons fondemens que les Hollandais en ont jeté à Batavia ; ou si les Marates & les patanes trop aguerris prévaudront contre elle : si l'Angleterre dominera dans l'Inde comme dans l'Amérique septentrionale , c'est ce que le tems doit apprendre à notre postérité. Ce que nous savons de certain jusqu'à présent , c'est que tout change sur la terre.



FRAGMENTS SUR L'INDE.

SECONDE PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

De la science des Bracmanes.

C'EST une consolation de quitter les ruines de la compagnie française des Indes, l'échaffaut sur lequel le meurtre de Lalli fut commis, & les malheureuses querelles de nos marchands & de nos officiers. On sort avec plaisir d'un chaos si triste pour retourner à la contemplation philosophique de l'Inde ; & pour examiner avec attention cette vaste & ancienne partie de la terre, que certainement les prévarications du jésuite Laval, & les mensonges imprimés du jésuite Martin, & même les miracles attribués à François Xavero, appelé chez nous Xavier, ne nous feront jamais connaître.

C'est d'abord une remarque très-importante que Pythagore alla de Samos au Gange pour apprendre la géométrie, il y a environ deux mille cinq cents ans au moins, & plus de sept cents ans avant notre ère vulgaire, si récemment adoptée par nous. Or certainement Pythagore n'aurait pas entrepris un si étrange voyage, si la

réputation de la science des bracmanes n'avait été dès long-tems établie de proche en proche en Europe, & si plusieurs voyageurs n'avaient déjà enseigné la route.

On fait avec quelle lenteur tout s'établit : ce ne sont pas des prêtres égyptiens qui auront d'abord couru dans l'Inde pour s'instruire. Ils étaient trop infatués du peu qu'ils savaient. Leurs intrigues & leurs propres superstitions occupaient toute leur vie sédentaire. La mer leur était en horreur ; c'était leur typhon. Nul auteur ne parle d'aucun prêtre d'Egypte qui ait voyagé. Ennemis des étrangers, ils se seraient crus souillés de manger avec eux ; il fallait qu'un étranger se fît couper le prépuce pour être admis à leur parler. Un lévite n'était pas plus infociable.

Il est vraisemblable que des marchands Arabes furent les premiers qui passèrent dans l'Inde, dont ils étaient voisins. L'intérêt est plus ancien que la science. On alla chercher des épiceries pendant des siècles, avant de chercher des vérités.

Nous avons observé ailleurs que dans l'histoire allégorique de Job (*a*), écrite en arabe long-tems avant le pentateuque, que ce Job parle du commerce des Indes, & de ses toiles peintes.

Nous avons rapporté que l'histoire de Bacchus, né en Arabie, était fort antérieure à Job. Son voyage dans l'Inde est aussi certain qu'une ancienne histoire peut l'être ; mais il est encore plus certain que les Arabes chargèrent cet événement de plus de fables qu'ils n'en mirent depuis dans leurs *Mille & une nuit*. Ils firent de Bacchus un conquérant, musicien, débauché, ivrogne, magicien & dieu. Des rayons de lumière lui sortaient de la tête. Une colonne de feu marchait devant son armée pendant la nuit. Il écrivait ses loix en chemin sur des tables de marbre. Il traversait à pied la mer Rouge, avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans.

(a) Chap. XXVIII. v. 16.

D'un coup de baguette, il faisait jaillir d'un rocher une fontaine de vin. Il arrêta à la fois d'un seul mot la lune qui marche & le soleil qui ne marche pas. Toutes ces merveilles peuvent être des figures emblématiques; mais il est difficile d'en pénétrer le sens. C'est ainsi que long-tems après, quand les Grecs ayant équipé un vaisseau pour aller trafiquer en Mingrélie, leurs prophètes poètes embellirent cette entreprise utile, en y mêlant des oracles, des miracles, des demi dieux, des héros & des prostituées. Enfin des sages voyagèrent pour s'instruire.

Le premier qui soit connu pour être venu chercher la science dans l'Inde, est l'un de ces anciens Zerdust que les Grecs appellaient Zoroastre. Le second est Pythagore. Mr. Holwell nous assure qu'il a vu leurs noms consacrés dans les annales de bracmanes à la suite des noms des autres disciples venus à l'école de Bénarès sur la frontière septentrionale du Bengale. Ils ont aussi dans leurs registres le nom d'Alexandre; mais il est parmi les destructeurs, tout grand homme qu'il était; & les Pythagores & les Zoroastres sont parmi les anciens précepteurs du genre humain qui étudièrent chez les bracmanes, & qui rapportèrent dans leur patrie le peu de vérités & la foule des erreurs qu'ils avaient apprises.

Nous avons déjà reconnu que l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie étaient enseignées chez les bracmanes. Les douze signes de leur zodiaque & leurs vingt-sept constellations en étaient une preuve évidente.

Les bracmanes connaissaient la précession des équinoxes de tems immémorial, & ils se trompèrent bien moins que les Grecs dans leur calcul; car ce mouvement apparent des étoiles était chez eux, & est encore de cinquante-quatre secondes par an; de sorte que cette période était pour eux de vingt-quatre mille ans; au lieu que les Grecs la firent de trente-six mille. Elle est chez nous de vingt-cinq mille neuf cents ans; ainsi les

bracmanes se rapprochaient plus de la vérité, que les Grecs qui vinrent long-tems après eux.

Mr. le Gentil, savant astronome, qui a demeuré quelque tems à Pondichéri, a rendu justice aux brames modernes, qui ne sont que les échos des premiers bracmanes. Il a très-ingénieusement résolu le problème de la durée du monde, fixée par ces anciens philosophes de l'Inde, à quatre millions trois cent vingt mille ans, dont il y a trois millions, huit cent quatre-vingt-dix-sept mille huit cent quatre-vingt-un d'écoulés en l'an 1773 de notre ère. Ainsi notre monde n'aurait plus que quatre cent vingt-deux mille cent dix-neuf ans à subsister.

Mr. le Gentil s'est très-bien aperçu que ce nombre qui semble prodigieux, & qui n'est rien par rapport au tems nécessairement éternel, n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe à-peu-près comme la période julienne de Jules Scaliger, qui est une multiplication des cycles du soleil par ceux de la lune & par l'indiction.

Mais en même tems Mr. le Gentil a reconnu avec admiration la science des bracmanes, & l'immensité des tems qu'il fallut à ces Indiens pour parvenir à des connaissances dont les Chinois même n'ont jamais eu l'idée, & qui ont été inconnues à l'Egypte & à la Caldée qui enseigna l'Egypte.

Egyptum docuit Babylon, Egyptus achivos.



ARTICLE SECOND.

*De la religion des bracmanes , & de l'adoration d'un
seul Dieu.*

Le gouvernement chinois accusé d'athéisme

LA théologie des bracmanes s'enfonce dans des tems qui doivent encore plus étonner l'espèce humaine , dont la vie n'est qu'un instant.

Mr. Dow , Mr. Holwell font d'accord dans l'exposition de cette antique théogonie (a). Tous deux savaient la langue sacrée du sanscrit , ou sanscrit : tous deux avaient demeuré long-tems dans le Bengale , où la première école des bracmanes subsiste encore.

Ces deux hommes , également utiles à l'Angleterre par leurs services , & au genre humain par leurs découvertes , conviennent de ce que nous avons dit & de ce que nous ne pouvons trop répéter , que les brames ont conservé des livres écrits depuis près de cinq mille années , lesquels prouvent nécessairement une suite prodigieuse de siècles précédens.

Que les Indiens aient toujours adoré un seul DIEU , ainsi que les Chinois , c'est une vérité incontestable. On n'a qu'à lire le premier article de l'ancien shasta traduit par Mr. Holwell. La fidélité de la traduction est reconnue par Mr. Dow , & cet aveu a d'autant plus de poids , que tous deux diffèrent sur quelques autres articles ; voici

(a) On en trouvera quelque chose dans l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* : mais c'est surtout chez messieurs Holwel & Dow

qu'il faut s'instruire. Consultez aussi les judicieuses réflexions de Mr. Sinner , dans son *Essai sur les dogmes de la métempsychose & du purgatoire*.

cette profession de foi : nous n'avons point sur la terre d'hommage plus antique rendu à la Divinité.

« DIEU est celui qui fut toujours : il créa tout ce qui » est ; une sphère parfaite , sans commencement ni fin , » est sa faible image. DIEU anime & gouverne toute la » création par la providence générale de ses principes » invariables & éternels. Ne sonde point la nature de » l'existence de celui qui fut toujours : cette recherche » est vaine & criminelle : c'est assez que jour par jour » & nuit par nuit ses ouvrages t'annoncent sa sagesse, sa » puissance & sa miséricorde. Tâche d'en profiter. »

Quand nous écrivions mille pages sur ce simple passage , selon la méthode de nos commentateurs d'Europe , nous n'y ajouterions rien : nous ne pourrions que l'affaiblir. Qu'on songe seulement que dans le tems où ce morceau sublime fut écrit , les habitans de l'Europe , qui sont aujourd'hui si supérieurs au reste de la terre , disputaient leurs alimens aux animaux , & avaient à peine un langage grossier.

Les Chinois étaient , à-peu-près dans ce tems , parvenus à la même doctrine que les Indiens. On en peut juger par la déclaration de l'empereur Cam-hi , tirée des anciens livres , & rapportée dans la compilation de Du Halde. (a)

» Au vrai principe de toutes choses.

» Il n'a point eu de commencement , & il n'aura » point de fin. Il a produit toutes choses dès le commencement. C'est lui qui les gouverne & qui en est » le véritable seigneur. Il est infiniment bon , infiniment » juste ; il éclaire , il soutient , il règle tout avec une » suprême autorité & une souveraine justice. »

L'empereur Kien-longs s'exprime avec la même énergie dans son poëme de Moukden , composé depuis peu d'années. Ce poëme est simple : il célèbre sans enthousiasme les bienfaits de DIEU & les beautés de la nature. Com-

(a) Page 41^e, édition d'Amsterdam.

bien d'ouvrages moraux la Chine n'a-t-elle pas de ses premiers empereurs ! Confucius était vice roi d'une grande province. Avons-nous , parmi nous , beaucoup d'hommes pareils ?

Quand le gouvernement chinois n'aurait montré d'autre prudence que celle d'adorer un seul DIEU sans superstition , & de contenir toujours les bonzes aux rêveries desquels il abandonne la populace , il mériterait nos plus sincères respects. Nous ne prétendons point inférer delà que ces nations orientales l'emportent sur nous dans les sciences & dans les arts ; que leurs mathématiciens aient égalé Archimède & Newton ; que leur architecture soit comparable à St. Pierre de Rome , à St. Paul de Londres , à la façade du Louvre ; que leurs poèmes approchent de Virgile & de Racine ; que leur musique soit aussi savante , aussi harmonieuse que la nôtre. Ces peuples seraient aujourd'hui nos écoliers en tout ; mais ils ont été en tout nos maîtres.

Les monumens les plus irréfragables sur l'unité de DIEU qui nous restent des deux nations les plus anciennement policées de la terre , n'ont pas empêché nos disputeurs de l'Occident de donner à des gouvernemens si sages le nom ridicule d'idolâtres. Ils étaient bien loin de l'être ; & il faut avouer avec le père le Comte , qu'ils offraient à DIEU un culte pur dans les plus anciens temples de l'univers.

C'est ainsi que les premiers Persans adorèrent un seul DIEU , dont le feu était l'emblème , comme le savant Hyde l'a démontré dans un livre qui méritait d'être mieux digéré.

C'est ainsi que les Sabéens reconnurent aussi un DIEU suprême , dont le soleil & les étoiles étaient les émanations , comme le prouve le sage & méthodique Salles , le seul bon traducteur de l'alcoran.

Les Egyptiens malgré la consécration de leurs bœufs , de leurs chats , de leurs singes , de leurs crocodiles & de

leurs oignons, malgré leurs fables d'Ishet, d'Osireth & de Typhon, adorèrent un DIEU suprême, désigné par une sphère posée sur le frontispice de leurs principaux temples. Les mystères d'Egypte, de Thrace, de Grèce, de Rome, eurent toujours pour objet l'adoration d'un seul DIEU.

Nous avons rapporté ailleurs mille preuves de cette vérité évidente. Les Grecs & les Romains, en adorant le DIEU très-bon & très-grand, rendaient aussi leurs hommages à une foule de divinités secondaires : mais nous répétons ici qu'il est aussi absurde de leur reprocher l'idolâtrie, parce qu'ils reconnaissaient des êtres supérieurs à l'homme, & subordonnés à DIEU, qu'il serait injuste de nous accuser d'être idolâtres, parce que nous vénérons des saints. (a)

Les métamorphoses d'Ovide n'étaient point la religion de l'empire romain ; & ni *la fleur des saints*, ni *le pensez y bien*, ne sont la religion des sages chrétiens.

Toutes les nations ont toujours élevé les unes contre les autres des accusations fondées sur l'ignorance & sur la mauvaise foi. On a hautement imputé l'athéisme au gouvernement chinois ; & les ennemis des jésuites les ont accusés de fomenter l'athéisme à Pékin. Il y a sans doute à la Chine & dans l'Inde comme ailleurs des philosophes, qui ne pouvant concilier, le mal physique & le mal moral dont la terre est inondée, avec la croyance d'un DIEU, ont mieux aimé ne reconnaître dans la nature qu'une nécessité fatale. Les athées sont partout ; mais aucun gouvernement ne le fut par principe, & ne le fera jamais : ce

(a) Que pourraient en effet penser des Chinois, des Tartares, des Arabes, des Persans, des Turcs, s'ils voyaient tant d'églises dédiées à St. Janvier, à St. Antoine, à St. François,

à St. Fiacre, à St. Roch, à Ste. Claire, à Ste. Ragonde, & pas une au maître de la nature, à l'essence suprême & universelle par qui nous vivons.

n'est l'intérêt ni des royaumes, ni des républiques, ni des familles; il faut un frein aux hommes.

D'autres jésuites, missionnaires aux Indes, moins éclairés que leurs confrères de la Chine, & soldats crédules naguères d'un despote artificieux, ceux-là ont pris les brames, adorateurs d'un seul DIEU, pour des idolâtres. Nous avons déjà vu avec quelle simplicité ils croyaient que le diable était un des dieux de l'Inde. Ils l'écrivaient à notre Europe; ils le persuadaient dans Pondicheri, dans Goa, dans Diu, à des marchands plus ignorans qu'eux. L'idée d'adorer le diable n'est jamais tombée dans la tête d'aucun homme, encore moins d'un bracmane, d'un gymnosophiste. Nous ne pouvons ici adoucir les termes: il faut avoir bien peu de raison & beaucoup de hardiesse pour croire qu'il soit possible de prendre pour son dieu un être qu'on suppose condamné par DIEU même à des supplices & à des opprobres éternels, un fantôme abominable & ridicule occupé à nous faire tomber dans l'abyme de ses tourmens. Recherchons dans la mythologie indienne ce qui peut avoir donné un prétexte à l'ignorance, de calomnier si brutalement l'antiquité.



ARTICLE TROISIÈME.

De l'ancienne mythologie philosophique avérée , & des principaux dogmes des anciens bracmanes sur l'origine du mal.

LES anciens bracmanes sont, sans contredit, les premiers qui osèrent examiner pourquoi sous un DIEU bon il y a tant de mal sur la terre. Et ce qui est très-remarquable, c'est que ces mêmes philosophes, qu'on dit avoir vécu dans la tranquillité la plus heureuse, & dans une apathie uniquement animée par l'étude, furent les premiers qui se fatiguèrent à rechercher l'origine d'un malheur qu'ils n'éprouvaient guère. Ils virent des révolutions dans le nord de l'Inde, des crimes & des calamités amenées par ces peuples inconnus qui n'avaient pas même alors de nom, & que les Juifs, dans des tems plus récents, appellèrent Gog & Magog, termes qui ne pouvaient avoir aucune acception précise chez un peuple si ignorant.

Les crimes & les calamités des nations barbares, voisines de l'Inde, & probablement des provinces de l'Inde même, toutes les misères du genre humain, durent pénétrer profondément des esprits philosophiques. Il n'est pas étonnant que les inventeurs de tant d'arts & de ces jeux qui exercent & qui fatiguent l'esprit humain, aient voulu sonder un abyme que nous creusons encore tous les jours, & dans lequel nous nous perdons.

Peut-être était-il convenable à la faiblesse humaine de penser qu'il n'y a du mal sur la terre que parce qu'il est impossible qu'il n'y en ait pas; parce que l'Etre parfait & universel ne peut rien faire de parfait & d'universel comme lui; parce que des corps sensibles

sont nécessairement soumis aux souffrances physiques ; parce que des êtres qui ont nécessairement des desirs, ont aussi nécessairement des passions & que ces passions ne peuvent être vives sans être funestes.

Cette philosophie semblait devoir être d'autant plus adoptée par les bracmanes , que la philosophie de la résignation. Et les bracmanes dans leur apathie semblaient les plus résignés des hommes.

Mais ils aimèrent mieux donner l'effort à leurs idées métaphysiques , que d'admettre le système de la nécessité des choses ; système embrassé par tant de grands génies , mais dont l'abus peut conduire à cet athéisme qu'on a reproché à beaucoup de Chinois , & dont nos philosophes d'Europe sont encore aujourd'hui si soupçonnés (a).

Les premiers bracmanes imaginèrent donc une fable très-ingénieuse & très - hardie , qui semblait justifier la providence divine , & rendre raison du mal physique & du mal moral. Il supposèrent que l'être suprême n'avait créé d'abord que des êtres presque semblables à lui , ne pouvant rien former qui l'égalât. Il forma ces demi-dieux , génies , *dehta* , auxquels les Perses donnèrent depuis le nom de *péris* , ou *féris* , d'où vient le mot de *fée*. Nous n'avons pas de terme pour exprimer ce que les anciens entendaient précisément par demi - dieux en Asie , & même en Grèce & à Rome. Nous employons le mot d'ange qui ne signifie que messager ; & nous avons attribué mille faits miraculeux à ces messagers divins , dont il est parlé dans la sainte écriture : tant les hom-

(a) L'auteur des recherches philosophiques sur les Egyptiens & sur les Chinois rapporte (Tome II , page 93.) que le minime Merfenne , colporteur des rêveries de Descartes , écrivit dans une de ses lettres

qu'il y avait soixante mille athées dans Paris de compte fait , & qu'il en connaissait douze dans une seule maison. La police supprima cette lettre pour l'honneur du corps.

mes out aimé également à la fois la vérité & le merveilleux (a).

Ces demi-dieux, ces génies, ces debra inventés dans l'Inde, reçurent la vie long-tems avant que l'Eternel créât les étoiles, les planètes & notre terre. DIEU tenant lieu de tout, avec ses debra, qui partageaient autour de lui sa béatitude. Voici comme l'ancien livre attribué à Brama lui-même s'exprime.

« L'Eternel . . . absorbé dans la contemplation de son » essence, résolut de communiquer quelques rayons de sa » grandeur & de sa félicité à des êtres capables de sentir » & de jouir . . . ils n'existaient pas encore. DIEU » voulut, & ils furent. »

Il faut avouer que ces mots, ce tour de phrase, cette exposition sont sublimes, & qu'on ne peut disputer sur ce passage comme Boileau disputa contre l'évêque d'Avranches & contre Le Clerc sur cet endroit de la genèse : *il dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit* (b).

Quoi qu'il en soit, les debra, ces favoris de DIEU,

(a) *Aggelos*, chez les Grecs, ne signifiait que messager, Tous les commentateurs de la Ste. écriture conviennent que les *meléachim* hébreux, qu'on a traduit par *aggelol*, *angeli*, *anges*, n'ont été connus que lorsque les Juifs furent captifs chez les Babyloniens. *Raphaël* n'est nommé que dans le livre de Tobie, & *Tobie* était captif en Médie. *Michel* & *Gabriel* ne se trouvent pour la première fois que dans Daniel. C'est par ces recherches qu'on parvient à découvrir quelque chose dans la filiation des idées anciennes.

(b) *Longin*, ancien rhéteur grec attaché à *Zénobie* reine de Palmire, dit dans son traité du

sublime, chap. VII. « *Moïse* » législateur des Juifs, qui n'é- » tait pas sans doute un homme » ordinaire, ayant fort bien con- » çu la grandeur & la puissance » de DIEU, l'a exprimée dans » toute sa dignité au commence- » ment de ses loix par ces pa- » roles : DIEU dit, que la lu- » mière se fasse, & la lumière se » fit ; que la terre se fasse, & » la terre se fit ». Il faut que *Longin* n'eût pas lu le texte de *Moïse*, puisqu'il l'altère & qu'il l'allonge. On sait qu'il n'y a point, que la terre se fasse & la terre se fit. La création est sans doute sublime : mais le récit de *Moïse* est très-simple, comme le *style* de toute la genèse l'est &

abusant de leur bonheur & de leur liberté (a), se révoltèrent contre leur créateur. Une partie de cette fable fut sans doute l'origine de la guerre des géants contre les dieux, les attentats de Typhon contre Ishet & Oshirer, que les Grecs appellèrent Isis & Osiris, & de la rébellion éternelle d'Arimane contre son créateur, Oromasde ou Oromase chez les Perses. On fait assez que la fable se propage plus aisément, & plus loin que la vérité. Les extravagances théologiques des Indiens firent plus de progrès chez leurs voisins que leur géométrie.

Il ne paraît pas que les Syriens aient jamais rien adopté de la théologie indienne. Ils avaient leur Astarté, leur

le doit être. Le sublime est ce qui s'élève, & l'histoire de la genèse ne s'élève jamais. On y raconte la production de la lumière, comme tout le reste, en répétant toujours la même formule; & la terre était informe & vide, & les ténèbres étaient sur la superficie de l'abyme, & le vent de DIEU soufflait sur les eaux, & DIEU dit que la lumière se fasse & la lumière se fit, & il vit que la lumière était bonne; & il divisa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière jour, & il fut fait un jour le soir & le matin. DIEU dit aussi que le firmament se fasse au milieu des eaux, & qu'il divise les eaux des eaux; & DIEU fit le firmament, & il divisa les eaux sous le firmament des eaux sur le firmament; & il appella le firmament ciel; & il fut fait un second jour le soir & le matin &c. & DIEU dit, que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'aride paraisse; & il fut fait ainsi. Et DIEU appella la terre l'aride, & appella

l'assemblage des eaux la mer, & il vit que cela était bon. Il est de la plus grande évidence que tout est également simple & uniforme dans ce récit, & qu'il n'y a pas un mot plus sublime qu'un autre.

Ce fut le sentiment de *Huet*. *Boileau* le combattit rudement avant que *Huet* fût évêque. Celui-ci répondit, sagement & *Boileau* se tut quand *Huet* fut promu à un évêché. *Le Clerc* ayant soutenu l'opinion de *Huet* & n'étant point évêque, *Boileau* tomba plus rudement encore sur *Le Clerc* qui lui répondit de même.

(a) Cet abus énorme de la liberté, cette révolte des favoris de DIEU contre leur maître pouvait éblouir, mais ne résolvait pas la question: car on pouvait toujours demander, pourquoi DIEU donna à ses favoris le pouvoir de l'offenser? pour quoi il ne les nécessita pas à une heureuse impuissance de mal faire? Il est démontré que cette difficulté est insoluble.

Moloc leur Adonis ou Adoni : ils n'entendirent jamais parler en Syrie de la révolte des debta dans le ciel. Le petit peuple Juif n'en fut un peu plus informé que vers le premier siècle de notre ère , lorsque dans la foule de mille cris apocryphes on en supposa un qu'on osa attribuer à Enoc, septième homme après Adam. On fait dire à ce septième homme que les anges firent autrefois une conspiration ; mais c'était pour coucher avec des filles. Le prétendu Enoc nomme les anges coupables ; il ne nomme point leur maîtresse. Il se contente de dire que les géants naquirent de leurs amours (a). L'apôtre St. Jude ou Juda , ou Lebée ou *Tebeus* , ou *Thadeus* , cite ce faux Enoc comme un livre canonique dans la lettre qui lui est attribuée, sans qu'on sache à qui elle est adressée. St. Jude dans cette lettre parle de la défection des anges.

Voici ses paroles : « Or je veux vous faire souvenir
 » de tout ce que vous savez , que JESUS, sauvant le
 » peuple de la terre d'Egypte , détruisit ensuite ceux
 » qui ne crurent pas , & qu'il retient dans des chaînes
 » éternelles & dans l'obscurité les anges qui n'ont pas
 » gardé leur principauté , mais qui ont quitté leur
 » domicile. »

Et dans un autre endroit, en parlant des méchans :
 « ce sont des nuées sans eau ; des arbres d'automne sans
 » fruit, deux fois morts & déracinés ; des flots de la mer
 » agitée, écumant ses confusions ; des étoiles errantes,
 » à qui la tempête des ténèbres est réservée pour l'éter-

(a) *Dom Calmet* était persuadé de l'existence de cette race de géants , comme de celle des vampires. Il se prévaut surtout dans sa dissertation sur cette matière , de la découverte que fit en 1613 un fameux chirurgien très-inconnu. Il trouva, dit *Cal-*

met, le tombeau & les os du roi *Teutoboc* qui avait trente pieds de long & douze pieds d'une épaule à l'autre : c'était en Dauphiné près de Montrigaut. Ce roi *Teutoboc* descendait évidemment des anges qui daignèrent faire des enfans aux filles.

» nité. Or c'est d'eux qu'a prophétisé Enoc le septième
» après Adam. »

On s'est donc servi, dans notre Occident, d'un livre apocryphe pour fonder la chute des anges, la première cause de la chute de l'homme. On a corrompu aussi le sens naturel d'un passage d'Isaïe pour transformer le premier des anges en diable, en tordant singulièrement ces paroles : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer ?* Il est vrai que notre populace appelle notre diable Lucifer ; mais le mot Lucifer n'est point dans Isaïe : c'est Hélel : c'est l'étoile du matin ; c'est l'étoile de Vénus ; c'est une métaphore dont Isaïe se sert pour exprimer la mort du roi de Babylone : *Comment as-tu pu mourir, malgré tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers ? comment es-tu tombée, étoile du matin ?* Les commentateurs figuristes ont imaginé cette équivoque pour faire accroire que le diable Lucifer est tombé du ciel, & cette erreur s'est long-tems soutenue (a).

Mais la vérité est qu'il n'a jamais été question d'un génie, d'un demi-dieu, d'un ange, précipité du ciel que dans le shasta des brachmanes. Ni Lucifer, ni Belzébuth, ni Satan n'étaient son nom. Il s'appellait Moïsafor : c'était le chef de la bande rebelle ; il devint diable, si on veut, avec sa suite : il fut du moins damné en effet. L'Eternel le précipita dans le vaste cachot de l'ondera ; mais il ne fut point tentateur, il ne vint point exciter les hommes au péché ; car ni les hommes, ni la terre n'existaient alors. DIEU l'enferma dans ce grand enfer de l'ondera lui & les siens pour des milliers de monontours. il faut savoir qu'un monontour est une période de quatre cent vingt-six millions d'années. Chez nous, DIEU n'a pas encore pardonné au diable ; mais chez les Indiens Moïsafor & sa troupe obtinrent leur grace au bout d'un monontour.

(a) Voyez l'article BEKER dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Ainsi l'enfer de l'ondéra n'avait été à proprement parler qu'un purgatoire (a).

Alors DIEU créa la terre & la peupla d'animaux. Il fit venir les délinquans dont il adoucit les peines. Ils furent changés d'abord en vaches. C'est depuis ce tems que les vaches sont si sacrées dans la presqu'île de l'Inde, & que les dévots n'y mangent aucun animal. Ensuite les anges pénitens furent changés en hommes, & distingués en quatre castes. Comme coupables ils apportèrent dans ce monde le germe des vices : comme punis, ils apportèrent le principe de tous les maux physiques : voilà l'origine du bien & du mal.

On reprochera peut-être à ce système, que les animaux n'ayant point de péché, sont pourtant aussi malheureux que nous, qu'ils se dévorent tous les uns les autres, qu'ils sont mangés par tous les hommes, excepté par les brames. C'eût été une faible objection du tems qu'il y avait des cartésiens.

Nous n'entrerons point ici dans les disputes des théologiens de l'Inde sur cette origine du mal. Les prêtres ont disputé partout ; mais il faut avouer que les querelles des brames ont été toujours paisibles.

Des philosophes pourront s'étonner que des géomètres, inventeurs de tant d'arts, aient formé un système de religion, qui quoiqu'ingénieux, est pourtant si peu raisonnable. Nous pourrions répondre qu'ils avaient à faire à des imbécilles ; & que les prêtres Caldéens, Persans, Egyptiens, Grecs, Romains, n'eurent jamais de système ni mieux lié, ni plus vraisemblable.

Il est absurde sans doute de changer des êtres célestes en vaches ; mais on voit chez toutes les nations policées & savantes la plus méprisable folie marcher à côté de la

(a) Vous retrouvez le purgatoire chez les Egyptiens, vous le retrouvez très-expressément dans le sixième chant de l'Enéide.

Nous avons tout pris des anciens, presque sans exception.

plus respectable sagesse. Les vaisseaux d'Enée changés en nymphes chez les Romains, la fille d'Inachus devenue vache chez les Grecs, & de vache devenue étoile, valaient bien les debta changés en vaches & en hommes. Milton na-t-il pas, chez un peuple à jamais célèbre pour les sciences exactes, transformé notre diable en crapaud, en cormyrant, en serpent ? quoique la Ste. écriture dise positivement le contraire (a). De pareilles niaiseries eurent cours partout, hors chez les sages Chinois & chez les Scythes, trop simples pour inventer des fables.

L'autre de Trophonius fut plus respecté en Grèce que l'académie : les augures à Rome, eurent plus de crédit que les Scipions. La fable s'établit d'abord, ensuite vient la vérité, qui voyant la place prise est trop heureuse de trouver un asyle obscur chez les sages.

ARTICLE QUATRIÈME.

De la métempsychose.

LE dogme de la métempsychose suivit naturellement, de la transformation des génies en vaches, & des vaches en hommes.

Des gens qui avaient été demi-dieux dans le ciel pendant des siècles innombrables, ensuite damnés dans l'ondéra pendant quatre cent vingt-six millions de nos années solaires, puis vaches douze ou quinze ans, & enfin hommes quatre-vingts ans tout au plus, devaient bien être quelque chose, quand ils cessaient d'être hommes. N'être rien du tout semblait trop dur. Les brahmanes croyaient qu'on avait une ame dans l'Inde aussi-bien que partout ailleurs, sans être plus instruits que le reste du genre humain de la nature de cet être ; sans savoir s'il est une substance ou

(a) Or le serpent était le plus fin de tous les animaux.

une qualité ; sans examiner si DIEU peut animer la matière ; sans rechercher si , tout venant de lui , il ne peut pas communiquer la pensée à des organes formés par lui ; en un mot , sans rien savoir. Ils prononçaient vaguement & au hasard le nom d'ame , comme nous le prononçons tous. Et puisqu'il est plus aisé à tous les hommes d'imaginer que de raisonner , ils se figurèrent que l'ame d'un homme de bien pouvait passer dans le corps d'un perroquet ou d'un docteur , d'un éléphant ou d'un raïa ; ou même retourner animer le corps du défunt dans le ciel sa première patrie. C'est pour revoir cette patrie que tant de jeunes veuves se sont jetées dans le bûcher enflammé de leurs maris , & souvent sans les avoir aimés. On a vu dans Bénarès des disciples de brames , & jusqu'à des brames même , se brûler pour renaître bienheureux. C'est assez qu'une femme sensible & superstitieuse , comme il y en a tant , se soit jetée dans les flammes d'un bûcher , pour que cent femmes l'aient imitée ; comme il suffit qu'un faquir marche tout nud , chargé de fers & de vermine pour qu'il ait des disciples (a).

Le dogme de la métempsychose était d'ailleurs spécieux & même un peu philosophique ; car en admettant dans tous les animaux un principe moteur , intelligent , (chacun en raison de ses organes) on supposait que ce principe intelligent étant distingué de sa demeure , ne périssait point avec elle. Cette ame était faite pour un corps , disaient les Indiens ; donc elle ne pouvait exister dans un corps. Si après la dissolution de son étui , on ne lui en donne pas un autre , elle devient entièrement inutile. Il

(a) Nous lisons dans la relation des deux Arabes qui voyagèrent aux Indes & à la Chine dans le neuvième siècle de notre ère , qu'ils virent sur les côtes de l'Inde un faquir tout nud , chargé de chaînes , ayant le vi-

sage tourné au soleil , les bras étendus , les parties viriles enfermées dans un étui de fer , & qu'au bout de seize ans , en repassant au même endroit , ils le virent dans la même posture.

fallait en ce cas que DIEU fût continuellement occupé à créer de nouvelles âmes. Il se délivrait de ce soin en faisant servir les anciennes. Il en créait de nouvelles , quand les races se multipliaient. Le calcul était bon jusques-là ; mais lorsque les races diminuaient ; il se trouvait une grande difficulté. Que faisait - on des âmes qui n'avaient plus de logement (a) ? Il n'était guère possible de bien répondre à cette objection ; mais quel est l'édifice bâti par imagination humaine qui n'ait des murs qui écroulent.

La doctrine de la métempsychose eut cours dans toute l'Inde , & autant au-delà du Gange que vers le fleuve Indus. Elle s'étendit jusqu'à la Chine chez le peuple gouverné par les bonzes ; mais non pas chez le colao & chez les lettrés gouvernés par les loix. Pythagore , après une longue suite de siècles , l'ayant apprise dans la presqu'île de l'Inde , put à peine l'établir à Crotone. Apparemment qu'il trouva la grande Grèce attachée à d'autres fables ; car chaque peuple avait la sienne.

Les Egyptiens inventèrent une autre folie ; ils imaginèrent qu'ils ressusciteraient au bout de trois mille ans : & même enfin trouvant le terme trop éloigné , ils obtinrent de leurs choen , de leurs prêtres , que leurs âmes rentreraient dans leurs corps après dix siècles de mort seulement. Dans cette douce espérance ils essayèrent de ne perdre de leur corps que le moins qu'ils pourraient. L'art d'embaumer devint le plus grand art de l'Egypte. Une âme , à la vérité , devait être fort embarrassée de se trouver sans ses entrailles & sans sa cervelle que les embaumeurs avaient arrachées : mais les difficultés n'arrêtent jamais les systèmes. Nous avons bien eu parmi nous un philosophe qui a dit que nous ressusciterions sans derrière.

Platon enfin , qui avait puisé quelques idées dans Pythagore & dans Timée de Locre , admit la métempsychose dans son livre d'une république chimérique , & dans son dialogue non moins chimérique de Phèdre. Il semblerait

(a) Voyez le catéchisme des bracmanes , article VI.

que Virgile crût à ce système dans son sixième chant, s'il croyait quelque chose.

*O Pater ! anne aliquas ad cælum hinc ire putandum est ,
Sublimes animas , iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido est ?*

Quel desir insensé d'aspirer à renaître !
D'affronter tant de maux , pour le vain plaisir d'être ?
De reprendre sa chaîne , & d'éprouver encor
Les chagrins de la vie & l'horreur de la mort ?

On prétent que les Gaulois , les Celtes , avaient adopté la croyance de la métempsychose , quoiqu'ils ne connussent ni le Léthé de Virgile , ni les embaumemens de l'Égypte. César dit dans ses commentaires : *Ils pensent que les ames ne meurent point , mais qu'elles passent d'un corps à un autre. Cette idée , selon eux , inspire un courage qui fait mépriser la mort.*

Mais César qui était épicurien , ne croyant point à l'immortalité de l'ame , avait encore plus de courage que les Gaulois. Que César ait eu tort , & que les Gaulois aient eu raison , il est toujours indubitable que les Indiens sont les inventeurs de la métempsychose , & les premiers auteurs de la théologie.

Il nous semble que c'est au grand Thibet que la sublime folie de la métempsychose a produit le plus grand effet. Les lamas ont su persuader aux Tartares de ce pays , que leur grand-prêtre était immortel ; & la populace qui croit tout , le croit encore. Le fait est que les lamas eux-mêmes étant imbus de l'idée fantasque que l'ame de leur pontife passait dans l'ame de son successeur , ils ont enté sur cette absurdité sacrée une autre folie plus respectée encor du peuple , c'est que ce grand lama ne meurt jamais. On a vu ailleurs

ailleurs des opinions si bizarres qu'un homme sage est en doute de savoir dans quel pays le bon sens a été le plus outragé. *Optimus ille est qui minimis urgetur.*

ARTICLE CINQUIÈME.

D'une trinité-reconnue par les brames. De leur prétendue idolâtrie.

PERSONNE ne doute aujourd'hui que les brachmanes & leurs successeurs n'aient toujours reconnu un DIEU suprême, créateur, conservateur, rémunérateur, punisseur & miséricordieux. Ces idolâtres, dit le jésuite Bouchet, (a) *reconnaissent un DIEU infiniment parfait, qui existe de toute éternité, & qui renferme en soi les plus excellens attributs.* Ensuite pour prouver qu'ils sont idolâtres, il dit que, selon eux, *il y a une distance infinie entre DIEU & tous les êtres & qu'il a créé des substances intermédiaires entre lui & les hommes.* Le jésuite Bouchet n'est ni conséquent ni poli : il veut empêcher les brames d'ériger des temples à ces êtres subalternes supérieurs à l'homme, tandis que ces brames permettraient aux jésuites de bâtir des chapelles à Ignace & à Xavier, de baiser à genoux le prétendu cadavre de Xavier, de l'invoquer, & d'offrir de l'encens à ses os vermoulus. Certes, si on avait demandé dans Goa à un voyageur chinois, quel est l'idolâtre ou de ce jésuite ou de ce brame, il aurait répondu, en jugeant selon les apparences, c'est ce jésuite.

Tout le monde convient que les brames reconnurent toujours une espèce de trinité sous un DIEU unique. Il paraît qu'en ce point les théologiens des côtes du Malabar & du Coromandel diffèrent de ceux qui habitent vers le Gange & de l'ancienne école de Bénarès ; mais où sont les

(a) Recueil IX^e. page 6.

théologiens qui s'accordent ? tous admettent trois dieux sous un seul DIEU. Ces trois dieux sont Brama, Vishnou & Sib. Mais ces trois dieux sont-ils des substances distinctes, ou simplement des attributs du grand DIEU créateur ? c'est sur quoi les brames disputent.

Ils ne conviennent guère que sur le dogme de la création. Toutes les sectes, & toutes les castes rassemblées une fois l'an dans le fameux temple de Jaganat, entre Orixia & le Bengale, y viennent célébrer le jour où le monde fut tiré du néant par la seule pensée de l'Eternel. C'est cette fête surtout que nos missionnaires ont appelée la grande fête du diable.

Les bracmanes représentèrent DIEU sous trois emblèmes. Brama est le dieu créateur ; Vishnou, ou bien Vichnou, ou Eichnou, est le dieu conservateur, qui s'est incarné tant de fois ; Sib est le dieu miséricordieux. D'autres théologiens indiens très-anciens, l'appellent le dieu destructeur, tant il est difficile à ceux qui osent dogmatiser sur la nature divine, de s'accorder ensemble.

Nous n'avons pas assez de monumens de l'antiquité pour oser affirmer que l'Isis, l'Osiris & l'Orus des Egyptiens soient une copie de la trinité indienne. Nous ne déciderons pas si les trois frères Jupiter, Neptune & Pluton, qui se partagèrent le monde, sont une fable imitée d'une autre fable. Nous répéterons seulement ici combien le nombre trois fut toujours mystérieux dans l'antiquité. Il semblait que dans l'Orient un secret instinct eût pressenti quelques idées imparfaites d'une vérité encore ignorée.

Mais, comme tout se contredit chez les hommes, on ajouta bientôt une quatrième personne aux trois autres. Cette quatrième personne est Routren selon plusieurs docteurs, le dieu destructeur, celui que le grand Origène (a) appelle le dieu supplantateur.

(a) Origène, dans la réfutation qu'il publia de Celse après la mort de ce philosophe, assure que les conjurations de

On voit encore dans quelques anciens temples des bracmanes , certe représentation des quatre attributs de DIEU , figurée par quatre têtes sous une même couronne ; & c'est cet emblème de la divinité unique & multiforme , que nos aumôniers de vaisseau ne manquèrent pas de prendre pour le diable dès qu'ils furent descendus à terre.

Nous ne chargerons point cet abrégé de toutes les superstitions indiennes , mêlées dans ce pays comme dans d'autres , avec la connaissance d'un être suprême. Nous ne parlerons point des mille noms de Dieu , des voyages de Dieu en homme sur la terre , des oracles , des prodiges , & de toutes les folies qui ont partout déshonoré la sagesse. Nous ne prétendons point faire la somme de la théologie des Gangarides.

Mais n'oublions pas d'observer que l'amour est un de leurs dieux ; il s'appelle Cam-débo , ou lui donne encore dix-huit noms qui nous sembleraient barbares , & dont aucun du moins , ne sonnerait si agréablement que celui d'amour à nos oreilles. Ce dieu d'amour est le propre fils de Vishnou , & par conséquent le petit-fils du Dieu suprême.

Ils ont des usséra ; ce sont des filles charmantes qui chantent dans la musique du ciel , & dont Mahomet pourrait bien avoir emprunté ses houris.

Les Indiens paraissent aussi être les premiers qui aient inventé les Salamandres , les Ondains , les Sylphes & les Gnomes ; si pourtant ce n'a pas été une idée naturelle à tous les hommes de peupler le ciel & les quatre élémens.

la magie ne peuvent réussir que quand le magicien se sert des noms propres convenables ; que si l'on fait une conjuration par le nom de dieu supplantateur , destructeur , ou même par des noms traduits d'après les noms

d'Adonai & de Sabaoth , on n'opérera rien ; mais que si on se sert des noms propres syriaques Adonai , Sabaoth , la cérémonie magique aura son plein & entier effet. Origène contre Celse. Article 20 & article 262.

ARTICLE SIXIÈME.

Du catéchisme indien.

MONSIEUR Daw nous assure que les bracmanes eurent depuis quatre mille ans un catéchisme , dont voici la substance. C'est un entretien entre la raison humaine , qu'ils appellent narud , & la sagesse de Dieu , qu'ils nomment brim ou bram.

La raison.

O premier né de DIEU ! on dit que tu crées le monde. Ta fille la raison , étonnée de tout ce qu'elle voit , te demande comment tout fut produit ?

La sagesse divine.

Mon fils , ne te trompe pas : ne pense point que j'aie créé le monde indépendamment du premier moteur. DIEU a tout fait. Je ne suis que l'instrument de sa volonté. Il m'appelle pour exécuter ses desseins éternels.

La raison.

Que dois-je penser de DIEU ?

La sagesse divine.

Qu'il est immatériel , incompréhensible , invisible , sans forme , éternel , tout-puissant , qu'il connaît tout , qu'il est présent partout.

La raison.

Comment DIEU créa-t-il le monde ?

La sagesse divine.

La volonté demeura dans lui de toute éternité : elle était triple ; créatrice , conservatrice , exterminante. Dans une conjonction des destins & des tems , la volonté de DIEU se joignit à sa bonté , & produisit la matière. Les actions opposées de la volonté qui crée , & de

la volonté qui détruit , enfantèrent le mouvement qui naît & qui périt (a). Tout sortit de DIEU , & tout rentrera dans DIEU Il dit au sentiment, viens ; & il le logea chez tous les animaux ; mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus d'eux.

La raison.

Qu'entends-tu par le sentiment ?

La sagesse divine.

C'est une portion de la grande ame de l'univers ; elle respire dans toutes les créatures pour un tems marqué.

La raison.

Que devient-il après leur mort ?

La sagesse divine.

Il anime d'autres corps , ou il se replonge , comme une goutte d'eau , dans l'océan immense dont il est sorti.

La raison.

Les ames vertueuses seront-elles sans récompense , & les criminelles sans punition ?

La sagesse divine.

Les ames des hommes sont distinguées de celles des autres animaux. Elles sont raisonnables. Elles ont la conscience du bien & du mal. Si l'homme fait le bien , son ame , dégagée de son corps par la mort , sera absorbée dans l'essence divine , & ne ranimera plus un corps de terre. Mais l'ame du méchant restera revêtue des quatre élémens ; & après qu'elles auront été punies , elles reprendront un corps ; mais si elles ne reprennent leur première pureté , elles ne seront jamais absorbées dans le sein de DIEU.

La raison.

Quelle est la nature de cette infusion dans DIEU même ?

(a) Nous passons quelques lignes , de peur d'être longs & obscurs.

La sagesse divine.

C'est une participation à l'essence suprême : on ne connaît plus les passions : toute l'âme est plongée dans la félicité éternelle.

La raison.

O ma mère ! tu m'as dit que si l'âme n'est parfaitement pure , elle ne peut habiter avec DIEU. Les actions des hommes sont tantôt bonnes , tantôt mauvaises. Où vont toutes ces âmes mi-parties , immédiatement après la mort ?

La sagesse divine.

Elles vont subir , dans l'ondéra , pendant quelque tems des peines proportionnées à leurs iniquités. Ensuite elles vont au ciel , où elles reçoivent quelque tems la récompense de leurs bonnes actions ; enfin elles rentrent dans des corps nouveaux.

La raison.

Qu'est-ce que le tems , ma mère ?

La sagesse divine.

Il existe avec DIEU pendant l'éternité ; mais on ne peut l'appercevoir & le compter que du point où DIEU créa le mouvement qui le mesure.

Tel est ce catéchisme , le plus beau monument de toute l'antiquité. Ce sont là ces idolâtres auxquels on a envoyé , pour les convertir , le jésuite Lavaur , le jésuite St. Estevan , & l'apostat Norogna (a).

Au reste , le lieutenant-colonel Dow , & le sous-gouverneur Holwell , ayant gratifié l'Europe des plus sublimes morceaux de ces anciens livres sacrés , ignorés jusqu'à présent , nous sommes bien éloignés de soupçonner leur véracité sous prétexte qu'ils ne sont pas d'accord sur des objets très-futiles , comme sur la manière de prononcer

(a) Voyez l'article XV , de la II. Part. pag. 208.

shafta-bad , ou shafta-beda , & fi beda signifie science ou livre. Souvenons-nous que nous avons vu nier dans Paris les expériences de Newton sur la lumière , & lui faire des objections plus frivoles.

A R T I C L E S E P T I È M E .

Du baptême indien.

IL n'est pas surprenant qu'un fleuve aussi bienfaisant que le Gange ait été regardé comme un don de DIEU , qu'il ait été réputé sacré , & qu'enfin on ait imaginé que ses eaux qui lavaient & rafraîchissaient le corps, en pussent faire autant à l'ame. Car tous les peuples de l'antiquité sans exception, faisaient de l'ame une figure légère enfermée dans son logis. Et qui nettoyait l'un , nettoyait l'autre.

Le bain expiatoire & sacré du Gange passa bientôt vers le fleuve Indus , ensuite vers le Nil , & enfin vers le Jourdain. Les prêtres Juifs , imitateurs en tout des prêtres d'Egypte leurs maîtres & leurs ennemis , eurent des jours de bain comme eux. Les isiaques ne pouvaient se baptiser, se plonger toujours dans le Nil à cause des crocodiles , & les lévites d'Hershalaim , que nous nommons Jérusalem , étant éloignés dans leur petit pays d'une cinquantaine de milles du Jourdain , se plongeaient comme les prêtres isiaques dans de grandes cuves. Les prêtres de Babylone , de Syrie , de Phénicie en faisaient autant.

Nous avons remarqué ailleurs que les Juifs avaient chez eux deux baptêmes. L'un était le baptême de justice pour ceux qui voulaient ajouter cette cérémonie à celle de la circoncision. L'autre était le baptême des prosélytes pour les étrangers , pour leurs esclaves quand ils n'é-

taient pas esclaves eux-mêmes , & qu'ils en avaient quelques-uns qui voulaient embrasser la religion juive. On les circoncisait , & ensuite on les plongeait nus ou dans le Jourdain , ou dans des cuves. On plongeait aussi des femmes nues , & trois prêtres étaient chargés de les baptiser. Enfin l'on fait comment notre religion sanctifia cet antique usage , & apposa le sceau de la vérité à ces ombres.

ARTICLE HUITIÈME.

Du paradis terrestre des Indiens , & de la conformité apparente de quelques-uns de leurs contes avec les vérités de notre Ste. écriture.

ON dit que dans la foule de ces opinions théologiques , quelques brames ont admis une espèce de paradis terrestre ; cela n'est pas étonnant. Il n'y a point de pays au monde où les hommes n'aient vanté le passé aux dépens du présent. Partout on a regretté un tems où les hommes étaient plus robustes , les femmes plus belles , les saisons plus égales , la vie plus longue , & la lune plus lumineuse.

Si nous en croyons le jésuite Boucher , les Indiens eurent leur jardin Chorcam , comme les Juifs avaient eu leur jardin d'Eden. C'est à ce jésuite à voir si les brachmanes avaient été les plagiaires du pentateuque , ou s'ils s'étaient rencontrés avec lui , & quel est le plus ancien peuple , celui des vastes Indes , ou celui d'une partie de la Palestine (a).

Il prétend que Brama est une copie d'Abraham , parce

(a) Le Bengale est appelé | rescrits du grand-mogol & des paradis terrestre dans tous les | souba.

qu'Abraham s'était appelé Abram en première instance , & qu'Abram est évidemment l'anagramme de Brama.

Vishnou est , selon lui , Moïse ; quoiqu'il n'y ait pas le moindre rapport entre ces deux personnages , & qu'il soit difficile de trouver l'anagramme de Moïse dans Vishnou.

A-t-il plus heureusement rencontré avec le fort Samson , qui assembla un jour trois cents renards , les attacha tous par la queue , & leur mit le feu au derrière , moyennant quoi toutes les moissons des Philistins , dont il était l'esclave , furent brûlées (a) ?

Le révérend père Bouchet affirme dans sa lettre à Mgr. Huet , ancien évêque d'Avranches , qu'une espèce de dieu ou de génie ayant la guerre contre le roi de Serindib , leva contre lui une armée de singe ; & ayant mis le feu à leurs queues , brûla toute la cannelle & tout le poivre de l'isle.

Notre Bouchet ne doute pas que les queues des renards n'aient formé les queues de ces singes.

C'est ainsi qu'aux Indes , en Perse , à la Chine on lit mille histoires à-peu-près semblables aux nôtres , non-seulement sur les choses de la religion , mais en morale , & même en fait de romans. Le conte de la matrone d'Ephèse , celui de Jocond , sont écrits dans les plus anciens livres orientaux.

On trouve l'aventure d'Amphitryon parmi les plus vieilles fables des brachmanes. Il y a même , ce me semble , plus de sagacité dans le dénouement de l'aventure indienne que dans celui de la grecque. Un homme d'une force extraordinaire avait une très belle

(a) A Rome le peuple se donnait tous les ans le plaisir de faire courir dans le cirque quelques renards , à la queue desquels on attachait des branches. Bochart

l'étymologiste ne manque pas de dire que c'était une commémoration de l'aventure de Samson , très-célèbre dans l'ancienne Rome.

femme ; il en fut jaloux , la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu , non pas un Brama ou un Vishnou , mais un dieu du bas étage & cependant fort puissant , fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif , & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsychose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens , obtient sa grace , couche avec elle , lui fait un enfant & reste le maître de la maison. Le mari repentant , & toujours amoureux de sa femme , revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'impofteur & de forçier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre Martinguerre. L'affaire se plaide devant un juge plus ingénieux que le bailli qui s'est trompé dans le procès de Mr. de Morangiès. Ce juge était un bracmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe , & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux , madame , dit-il , est le plus robuste de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre , en présence de notre parlement indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous , répondit le premier président. L'homme aux douze est un héros , mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine : l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout , & s'en retourna au ciel en riant.

De pareils contes dont l'Inde fourmille , ont du moins cela de bon qu'ils peuvent tenir une nation entière dans une douce joie , ainsi que les métamorphoses recueillies

& embellies par Ovide. Ils n'excitent point de querelles, la moitié d'un peuple ne persécute point l'autre pour la forcer à croire que la fable de deux maris indiens est prise des deux Amphitrions & des deux Sosies.

ARTICLE NEUVIÈME

Du lingam & de quelques autres superstitions.

ON nous a envoyé des Indes un petit lingam d'une espèce de pierre de touche. Il est exposé à la vue de tout le monde, & n'a jamais effarouché les yeux de personne; soit que sa petitesse ne puisse faire une impression dangereuse, soit qu'on le regarde comme un simple objet de curiosité. On nous a assuré que la plupart les dames indiennes ont de ces petites figures dans leurs maisons, comme on avait des Phallus en Egypte, & des Priapes à Rome.

Les parties naturelles de l'homme sont visibles dans toutes nos statues antiques & dans mille modernes. La plus belle fontaine de Bruxelles est un enfant de bronze admirablement sculpté par François Flamand: il pèse continuellement de l'eau, & les dames lui donnent un bel habit & une perruque le jour de sa fête. On fait plus: l'enfant JESUS est représenté avec cette partie dans un grand nombre d'églises catholiques, sans que jamais personne se soit avisé ni d'être scandalisé de cette nudité, ni d'en faire une raillerie indécente. Le lingam est presque toujours représenté chez les Indiens, dans l'attitude de la propagation, & par conséquent serait parmi nous un objet obscène & abominable. Cette figure est révérée dans plusieurs de leurs temples. Il y a même, nous dit-on, des filles que leurs mères y conduisent pour lui offrir leur

virginité, avant d'être mariées ; quelques-unes, dit-on, par le besoin d'une opération physique, quelques autres par dévotion.

Nous avons toujours présumé que le culte du lingam dans l'Inde, celui du phallus en Egypte, celui même de priape à Lampsaque ne put être l'effet d'une débauche effrontée, mais bien plutôt de la simplicité & de l'innocence. Dès que les hommes furent tailler des figures, il est très-naturel qu'ils consacraient à la Divinité ce qui perpétuait l'humanité. Nous répéterons ici qu'il y a plus de pété, plus de reconnaissance à porter en procession l'image du Dieu conservateur que du dieu destructeur ; qu'il est plus humain d'arborer le symbole de la vie que l'instrument de la mort, comme faisaient les Scythes qui adoraient une épée, & à-peu-près comme nous faisons aujourd'hui dans notre occident, en insultant DIEU dans nos temples, où nous entrons armés comme si nous allions combattre, & où quelques évêques d'Allemagne célèbrent une fois l'an la messe l'épée au côté.

St. Augustin nous instruit que dans Rome on faisait quelquefois asseoir la mariée sur le sceptre énorme de Priape. (a)

Ovide ne parle point de cette cérémonie dans ses fastes ; & nous ne connaissons aucun auteur romain qui en

(a) *Sed quid hoc dicam ? cum ibi sit à Priapus nimius masculus super cujus immanissimum & turpissimum fas unum nova nupta sedere jubeatur, more honestissimum & religiosissimo matronarum.*

Giri traduit : « Mais que dis-je ? on trouve en ce lieu-là même un autre dieu que l'on nomme mâle par excellence. « C'est ce dieu dont un objet infame, ayant, comme ces

» idolâtres croyaient, la force
» d'empêcher la malignité des
» charmes : c'était une cou-
» tume reçue avec tant de re-
» ligion & de chasteté, parmi
» les honnêtes femmes d'y faire
» asseoir l'épousée. » Il est diffi-
» cile de traduire plus infidèle-
» ment, plus obscurément, plus
» mal. On croit avoir en français
» une traduction de la cité de
» Dieu, & on n'en a point.

fasse mention. Il se peut que la superstition ait ordonné cette posture à quelques femmes stériles. Nous ne voyons pas même que les Romains aient jamais érigé un temple à Priape. Il était regardé comme une de ces divinités subalternes dont on tolérait les fêtes plutôt qu'on ne les approuvait. Nous avons dans nos provinces un saint, dont nous n'osons écrire le nom monosyllabe, à qui plus d'une femme a quelquefois adressé ses prières. Le dieu Priape, le dieu Jugatin qui unissait les époux, le subjugant *Mater-prema*, qui empêchait la matrice de faire la difficile; la Pertunda, qui présidait au devoir conjugal, tous ces magots, tous ces pénates n'étaient point regardés comme des dieux. Ils n'avaient point de place dans le panthéon d'Agrippa, non plus que Rumilia la déesse des tetons; Stercutius le dieu de la chaise-percée, & Crepitus le dieu pet. Cicéron ne s'abaisse point à citer ces prétendues divinités dans son livre de la nature des dieux, dans ses tusculanes, dans sa divination. Il faut laisser à la populace ses amusemens, son St. Ovide, qui ressuscite les petits garçons, & son St. Rabbonit qui r'abonnit les mauvais maris, ou qui les fait mourir au bout de l'année.

Il est vraisemblable que le lingam indien & le phallus égyptien furent autrefois traités plus sérieusement chez des nations qui existaient tant de siècles avant Rome. L'amour, si nécessaire au monde, & qui est l'ame de la nature, n'était point une plaisanterie comme du tems de Catulle & d'Horace. Les premiers Grecs surtout en parlèrent avec respect. Les poètes étaient ses prophètes. Hésiode, en appelant Vénus l'amante de la génération, (philometa) révère en elle la source des êtres.

On a prétendu qu'Astaroth, chez les Syriens, était autrefois le même que le Priape de Lampsaque. Chez les Indiens, ce ne fut jamais qu'un symbole. On y attache encore quelque superstition, mais on ne l'adore pas. Ce

mot d'adorer, employé par quelques compilateurs, est la profanation d'un mot consacré à l'Etre des êtres.

On demande pourquoi ce symbole existe encore dans quelques endroits des côtes du Malabar & du Coromandel ? C'est qu'il exista. Les habitans de ces climats conservèrent long-tems cette simplicité grossière qui ne fait rougir ni railler de la nature. Les femmes indiennes n'ont jamais eu de commerce avec les Européens. La malignité des peuples éclairés rit d'un tel usage ; l'innocence le voit impunément. Il paraît qu'une telle coutume a dû s'établir d'autant plus aisément, que l'adultère, ce vol domestique, ce parjure dont nous nous moquons, fut long-tems inconnu dans l'Inde, & que la vie retirée des femmes, le rend encore aujourd'hui extrêmement rare. Ainsi, ce qui ne nous paraît qu'un signe honteux de la débauche, n'était pour eux que le signe de la foi conjugale.

Qu'il nous soit permis de répéter ici que si dans presque toutes les religions il y eut des usages atroces, si on fit couler le sang humain pour apaiser le ciel, il n'y eut jamais de fêtes instituées par les magistrats pour favoriser le libertinage. Il se mêle bientôt aux fêtes, mais il n'en fut jamais l'objet. Les excès des orgies de Bacchus à la fin réprimés par les loix, n'avaient pas certainement été ordonnés par les loix. Au contraire, les prêtresses de Bacchus dans Athènes juraient d'*observer la chasteté & de ne point voir d'hommes.* (a) Partout les prêtres voulurent être terribles, mais nulle part méprisables. Les plus infames débauches accompagnèrent souvent nos pèlerinages, & n'étaient point commandées.

Nous avons une ordonnance de 1671, renouvelée en 1738, par laquelle il est défendu sous peine des galères d'aller à notre-dame de Lorette & à St. Jacques en Galice,

(a) Démophilène, dans son plaidoyer contre Nécera.

sans une permission expresse signée d'un secrétaire d'état. Ce n'est pas que les chapelles de St. Jacques & de la Vierge aient été instituées pour le libertinage.

A R T I C L E D I X I È M E.

Epreuves.

CES épreuves d'un pain d'orge, qu'on mange sans étouffer; de l'eau bouillante, dans laquelle on enfonce la main sans s'échauder; le plongement dans la rivière sans se noyer; une barre de fer rouge qu'on touche, ou sur laquelle on marche sans se brûler; toutes ces manières de trouver la vérité, tous ces jugemens de DIEU, si usités autrefois dans notre Europe, ont été & sont encore communs dans l'Inde. Tout vient d'Orient, le bien & le mal. Il n'est pas étonnant que pour découvrir les crimes secrets, pour effrayer les coupables, & pour manifester l'innocence accusée, on ait imaginé que DIEU même interrompait les loix de la nature. On se permit du moins cet artifice. Si tu es coupable, avoue; ou DIEU va te punir. Cette formule pouvait être un frein au crime chez le peuple grossier.

L'épreuve la plus commune dans l'Inde était l'eau bouillante; si l'accusé en retirait sa main saine, il était déclaré innocent. Il y a plus d'une manière de subir cette épreuve impunément. On peut remplir le vase d'eau bouillante & d'huile froide qui surnage. On peut avoir un vase à double fond, dans lequel l'eau froide sera séparée en-haut de l'eau qui bouillira dans la partie inférieure. On peut s'endurcir la peau par des préparations; & les charlatans vendaient chèrement ces secrets aux accusés. Le plongement dans une rivière était trop équivoque. Il est trop clair qu'on surnage, quand on est lié par des cordes qui sont, avec le

corps, un volume moins pesant qu'un pareil volume d'eau. Manier un fer brûlant était plus dangereux, mais aussi beaucoup plus rare. Passer rapidement entre deux bûchers n'était pas un grand risque : on pouvait tout-au-plus brûler ses cheveux & ses habits.

Ces épreuves sont si évidemment le fruit du génie oriental, qu'elles vinrent enfin aux Juifs. Le Vaiedabber, que nous appellons les nombres, nous apprend qu'on institua dans le désert l'épreuve des eaux de jalousie. Si un mari accusait sa femme d'adultère, le prêtre faisait boire à la femme d'une eau chargée de maledictions, dans laquelle il jetait un peu de poussière ramassée sur le pavé du tabernacle, c'est-à-dire, probablement sur la terre ; car le tabernacle composé des pièces de rapport, & porté sur une charrette, ne pouvait guère être pavé. Il disait à la femme : *si vous êtes coupable, votre cuisse pourira, & votre ventre crévera*. On remarque que dans toute l'histoire juive il n'y a pas un seul exemple d'une femme soumise à cette épreuve ; mais ce qui est étrange, c'est que dans l'évangile de St. Jacques il est dit, que St. Joseph & la Ste. Vierge furent condamnés tous deux à boire de cette eau de jalousie, & que tous deux en ayant bu impunément, St. Joseph reprit son épouse, dont il s'était séparé après les premiers signes de sa grossesse. L'évangile de St. Jacques, quoiqu'intitulé *premier évangile*, fut à la vérité rayé du catalogue des livres canoniques : il est pros crit, mais en quelque tems qu'il ait été composé ; c'est un monument qui nous apprend que les Juifs conservèrent très-long-tems l'usage de ses épreuves.

Nous ne voyons point qu'aucun peuple de l'Asie ait jamais adopté les jugemens de DIEU par l'épée, ou par la lance. Ce fut une coutume inventée par les sauvages qui détruisirent l'empire romain. Ayant adopté le christianisme, ils y mêlèrent leurs barbaries. C'était une jurisprudence bien digne digne de ces peuples, que le meurtre devint

devînt une preuve de l'innocence , & qu'on ne pût se laver d'un crime que par en commettre un plus grand. Nos évêques consacrèrent ces atrocités : nos parlemens les ordonnèrent , comme on ordonne un *apointé à mettre*. Nos rois en firent le divertissement solennel de leurs cours gothiques. Nous avons remarqué que ces jugemens de DIEU furent condamnés à la cour de Rome , plus sage que les autres , & plus digne alors de donner des loix dans tout ce qui ne touchait pas à son intérêt. Nous avons traité ailleurs cette matière (x). Nous ne ferons ici qu'une réflexion. Comment l'erreur , la démence & le crime , ayant presque en tout tems gouverné la terre entière , les hommes ont-ils pu cependant inventer & perfectionner tant d'arts merveilleux , faire de bonnes loix parmi tant de mauvaises , & parvenir à rendre la vie non-seulement tolérable dans tant de campagnes , mais agréable dans tant de grandes villes , depuis Méaco , la capitale du Japon , jusqu'à Paris , Londres & Rome ? La véritable raison est , à notre avis , l'instinct donné à l'homme. Il est poussé , malgré lui , à s'établir en société , à se procurer le nécessaire & ensuite le superflu ; à réparer toutes ses pertes & à chercher ses commodités ; à travailler sans cesse soit à l'utile , soit à l'agréable. Il ressemble aux abeilles : elles se font des habitations commodées , on les détruit , elle les rebâtissent ; la guerre souvent s'allume entr'elles ; mille animaux les dévorent , cependant la race se multiplie ; les ruches changent : l'espèce subsiste impérissable. Elle fait partout son miel & sa cire , sans que les abeilles de Pologne viennent d'Egypte , ni que celles de la Chine viennent d'Italie.

(a) *Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* , chap. XXII.



ARTICLE ONZIÈME.

De l'histoire des Indiens jusqu'à Timur ou Tamerlam.

JUSQU'OU l'insatiable curiosité de l'esprit européen s'est-elle portée ? Du tems de Tite-Live c'était être savant de connaître l'histoire de la république romaine , & d'avoir quelque teinture des auteurs grecs. Cette nouvelle passion des archives n'a peut-être pas six mille ans d'antiquité , quoique Platon dise en avoir vu de dix mille ans. Les hommes ont été très-long-tems comme tous nbs rustres qui , entièrement occupés de leurs besoins & de leurs travaux toujours renaissans , ne s'embarrassent jamais de ce qui s'est fait dans leur chaumière cinquante ans avant eux. Croit-on que les habitans de la Forêt-noire soient fort curieux de l'antiquité , & que les quatre villes forestières aient beaucoup de monumens ? La passion de l'histoire est née , comme toutes les autres , de l'oïveté. Maintenant qu'il faut entasser dans sa tête les révolutions des deux mondes , maintenant qu'on veut connaître à fond les Nègres d'Angola & les Samoyédes , le Chili & le Japon ; la mémoire succombe sous le poids immense dont la curiosité l'a chargée. Le lieutenant-colonel Dow s'est donné la peine de traduire en sa langue une partie d'une histoire de l'Inde composée dans Déli même par le persan Cassim Fériftha , sous les yeux de l'empereur de l'Inde Jean-guir , au commencement de notre dix-septième siècle.

Cet écrivain persan , qui paraît un homme d'esprit & de jugement , commence par se défier des fables indiennes , & principalement de leurs quatre grandes périodes qu'ils appellent jog , dont la première , dit-il , fut de qua-

torze millions quatre cent mille années , pendant laquelle chaque homme vivait cent mille ans ; alors tout était sur la terre vertu & félicité.

Le second jog ne dura que dix-huit cent mille ans. Il n'y eut alors que les trois quarts de vertu & de bonheur de ce qu'on en avait eu dans la première période ; & la vie des hommes ne s'étendit pas au-delà de cent siècles.

Le troisième jog ne fut que de soixante & douze mille ans. La vertu & le bonheur furent réduits à la moitié , & la vie de l'homme à dix siècles.

Le quatrième jog fut raccourci jusqu'à trente-six mille ans , & le lot des hommes fut un quart de vertu & de bonheur , avec trois quarts de méchancetés & de misères : aussi les hommes ne vécurent plus qu'environ cent ans , & c'est jusqu'à présent leur condition. Ce conte allégorique est probablement le modèle des quatre âges , d'or , d'argent , de cuivre & de fer. Ces origines sont bien éloignées de celles des Caldéens , des Chinois , des Egyptiens , des Persans , des Scythes , & surtout de notre Sem , de notre Cham & de notre Japhet. Nos étrennes mignonnes ne ressembleraient en rien aux almanachs de l'Asie.

Si l'auteur persan Fêrishtâ avait pris pour une histoire de l'Inde l'ancienne fable morale des quatre jog , ce serait comme si Thucydide avait commencé l'histoire de la Grèce à la naissance de Vénus & à la boîte de Pandore.

Mr. Dow remarque que ce persan ne savait pas la langue du hanskrit , & que par conséquent l'antiquité lui était inconnue.

Après les tems fabuleux chez toutes les nations , viennent les tems historiques ; & cet historique est encore partout mêlé de fables. Ce sont chez les Grecs les travaux d'Hercule , la toison d'or , le cheval de Troie. Les Romains ont le viol & la mort de Lucrece , l'aventure de Clélie & de Scévola ; le vaisseau qu'une vestale tire sur le sable avec sa ceinture , le pontife Névius qui coupe un cail-

lou avec un rafoir. Tous nos peuples barbares Germains, Gaulois, habitans de la Grande-Bretagne, faisaient des miracles avec le gui de chêne ; les bretons descendaient de Brutus fils cadet d'Enée ; leur roi Vortiger était forcier. Un prétendu roi de France, nommé Childéric, s'enfuyait en Allemagne qui n'avait point de rois ; & là il enlevait au roi Bazin la reine sa femme Bazine. Un ange descendait du ciel, on ne fait pas précisément de quelle partie, pour apporter un étendart au sicambre Hildovic. Un pigeon descendait aussi du ciel, & lui apportait dans son bec une petite fiole d'huile. Les Espagnols, mêlés d'anciens Tyriens, & ensuite d'Africains, des Juifs, de Romains, de Vandales, de Goths & d'Arabes, venaient pourtant en droite ligne de Japhet par Tubal fils d'Ibérus. Hispan appella le pays Espagne. Lusus fils d'Elie, fonda le royaume de Lusitanie, qui est aujourd'hui le Portugal ; mais ce fut Ulysse qui bâtit Lisbonne.

Parcourez toutes les nations de l'univers, vous n'en trouverez pas une dont l'histoire ne commence par des contes dignes des quatre fils Aymon, & de Robert-le-diable. Féristha sentit bien ce ridicule universel, & son traducteur anglais le sent encore mieux.

Ce qu'il y a de pis, c'est que le savant Féristha ne nous apprend ni les mœurs, ni les loix, ni les usages du pays dont il parle, & dans lequel il vivait.

Nous n'avons vu dans toute son histoire qu'un roi juste ; il se nommait Biker - mugit. Les poètes de son tems disaient que l'aimant n'osait attirer le fer, & l'ambre n'osait s'attacher à la paille sans sa permission.

Ce qu'il rapporte peut-être de plus curieux, c'est qu'il a trouvé d'anciens mémoires qui confirment ce que les Persans disent de leur héros Rustant ; qu'il conquit l'Inde environ douze cents ans avant notre ère vulgaire.

Cette découverte prouve ce que nous avons dit, que

l'Inde, ainsi que l'Egypte, appartint toujours à qui voulut s'en emparer. C'est le sort de presque tous les climats heureux.

La chronologie est très-bien observée par cet auteur ; il semble qu'il ait prévu la réforme que le grand Newton a faite à cette science. Newton & Fériftha s'accordent dans l'époque de Darius fils d'Histafpe, & dans celle d'Alexandrie.

L'auteur persan dit qu'Alexandre devenu roi de Perse, ne fit la guerre à Porus, que sur le refus de ce prince Indien de payer le tribut ordinaire qu'il devait aux rois de Perse. Ce Porus, que d'autres nomment Por, il l'appelle For, qui était probablement son véritable nom ; mais il ne dit point comme Quinte-Curce, qu'Alexandre rendit son royaume au roi vaincu : au contraire il assure que Porus, ou For, périt dans une grande bataille ; il ne parle point de Taxile, ce n'est point un nom indien. Fériftha ne dit rien de l'invasion de Gengiskan, qui probablement ne fit que traverser le nord de l'Inde : mais il dit qu'avant la conquête de cette vaste région par Tamerlan, un prince persan dans neuf expéditions en rapporta vingt mille livres pesant de diamans & de pierres précieuses. C'est une exagération sans doute : elle prouve seulement que les conquérans n'ont jamais été que des voleurs heureux, & que ce prince persan avait volé les Indiens neuf fois.

Il rapporte encore qu'un capitaine d'un autre brigand ou sultan persan résidant à Déli, ayant conduit un détachement de son armée dans le Bengale, à Golconde, au Décan, au Carnate, où sont aujourd'hui Madrafs & Pondicheri, revint présenter à son maître trois cent douze éléphans chargés de cent millions de livres sterling en or. Et le lieutenant-colonel Dow, qui sait ce que de simples officiers de la compagnie des Indes ont gagné dans ces pays, n'est point étonné de cette somme incroyable.

L'Inde n'a presque point de mines métalliques. Ces trésors ne venaient que du commerce des pierres précieuses & des diamans du Bengale, des épiceries de l'isle de Serindib, & de mille manufactures, dont le génie des bracmanes avait enseigné l'art aux peuples sédentaires, patiens & appliqués, dans le midi de ces contrées, depuis Surate & Bénarès jusqu'à l'extrémité de Serindib, sous l'équateur.

Les barbares, vomis de Candahar, de Caboul, du Sablestan, avaient, sous le nom de sultans, ravagé le séjour paisible de l'Inde, dès l'an 975 de notre ère jusques vers 1420, quand le tartare Timur vint fondre sur eux, comme un vautour sur d'autres oiseaux carnassiers.

C'était le tems où notre Europe occidentale n'avait presque aucun commerce avec l'Orient. C'était la fin du grand schisme, aussi ridicule qu'affreux qui désola l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la France & l'Espagne, pour savoir lequel de trois fripons serait reconnu pour le vicaire infailible de DIEU. C'était l'époque où un roi, devenu fou, deshéritait son fils pour donner le royaume de France à un étranger son vainqueur. Nos contrées, alors barbares par les mœurs & par l'ignorance, avaient leurs malheurs de toute espèce, comme la riche Asie avait les siens.



ARTICLE DOUZIÈME.

*De l'histoire indienne depuis Tamerlan jusqu'à Mr.
Holwell.*

Nous avons été étonnés que notre auteur persan n'ait fait qu'une mention courte, froide & sèche de ce Tamerlan, fondateur du trône des mogols. Apparemment qu'il n'a pas voulu répéter ce qu'en avaient dit Abulcasti & le persan Mirkond. Il épargne ses lecteurs. Une telle retenue est bien contraire à la profusion de nos Européens qui répètent tous les jours ce qu'on a publié cent fois, & qui, pour notre malheur, ne répètent souvent que des fables.

Féristha nous apprend du moins que le tyran Tamerlan, après avoir vaincu la Perse, vint combattre sous les murs de Déli un tyran nommé Mahmoud, qu'on dit fou & aussi méchant que lui, & qui opprima les peuples pendant vingt années. Tamerlan vengea l'Inde de ce brigand couronné : mais qui la vengea de Tamerlan ? Quel droit avait sur les terres de l'Indus & du Gange un tartare, un obscur mirza d'un petit désert nommé Kech, ou Cash ? Il exerça d'abord ses brigandages vers Caboul comme nous avons vu Abdala commencer les siens, après avoir volé quelques bestiaux à ses hordes voisines, & comme a commencé Sha-Nadir. Bientôt il ravagea la moitié de la Perse. On l'eût empalé, s'il eût été pris : ses vols furent heureux, & il fut roi. On dit qu'il entra dans Ispham ; & qu'il en fit égorger tous les citoyens : enfin il soumit tous les peuples depuis le nord de la mer d'Irannie jusqu'à Ormus.

La raison de tous ses succès n'est pas qu'il fût plus brave que tant de capitaines qui le combattirent ; mais il avait

des troupes plus endurcies aux fatigues & mieux disciplinées que celles de ses voisins : mérite qui , après tout , n'est pas plus grand que celui d'un chasseur qui a de meilleurs chiens qu'un autre ; mais , mérite qui donna presque toujours la victoire & l'empire.

C'est Tarmerlan qui arrêta un moment les invasions des Turcs dans l'Europe , lorsqu'il prit Bajazet prisonnier dans la célèbre bataille d'Ancire. Il est arrivé en Angleterre , par une singulière fantaisie , qu'un poète de ce pays , ayant composé une tragédie sur Tamerlan & Bajazet , dans laquelle Tamerlan est peint comme un libérateur , & Bajazet comme un tyran , les Anglais font jouer tous les ans cette tragédie le jour où l'on célèbre le couronnement du roi Guillaume III , prétendant que Tamerlan est Guillaume , & que Bajazet est Jacques II. Il est clair cependant que Tamerlan est encore plus usurpateur que Bajazet.

Ce héros du vulgaire , dévastateur d'une grande partie du monde , conquit la partie septentrionale de l'Inde jusqu'à Lahor & jusqu'au Gange par lui ou par ses fils en très-peu d'années. Fériftha assure qu'ayant pris dans Déli cent mille captifs , il les fit tous égorger : qu'on juge parla du reste. La conquête n'était pas difficile ; il avait à faire à des Indiens ; & tout était partagé en factions. La plupart de ces invasions subites qui ont changé la face de la terre , furent faites par des loups qui entraient dans les bergeries ouvertes. Il est assez connu que lorsqu'une nation est aisément soumise par un peuple étranger , c'est parce qu'elle était mal gouvernée.

L'auteur persan qui raconte brièvement une partie des victoires de Tamerlan , & qui paraît saisi d'horreur à toutes ses cruautés , n'est point d'accord avec les autres écrivains sur une infinité de circonstances. Rien ne nous prouve mieux combien il faut se défier de tous

les détails de l'histoire. Nous ne manquons pas en Europe d'auteurs qui ont copié au hasard des écrivains asiatiques plus ampoulés que vrais, comme il le sont presque tous.

Parmis ces énormes compilations nous avons l'introduction à l'histoire générale & politique de l'univers, commencée par Mr. le baron de Puffendorf, complétée & continuée jusqu'en 1745 par Mr. Bruzen de la Martinière, premier géographe de sa majesté catholique, secrétaire du roi des deux Siciles & du conseil de sa majesté.

Cet écrivain, d'ailleurs homme de mérite, avait le malheur de n'être en effet que le secrétaire des libraires de Hollande. Il dit (a) que Tamerlan entama les Indes par ses ravages au Caboulesthan, & revint sur la fin du quatorzième siècle dans ce même Caboulesthan qui avait cru pouvoir secouer impunément sa domination, & qu'il châtia les rebelles. Le secrétaire d'un valet de chambre de Tamerlan aurait pu s'exprimer ainsi : J'aimerais autant dire que Cartouche châtia des gens qu'il avait volés, & qui voulaient reprendre leur argent.

Il paraît, par notre auteur persan, que Tamerlan fut obligé de quitter l'Inde après en avoir saccagé tout le nord ; qu'il n'y revint plus ; qu'aucun de ses enfans ne s'établit dans cette conquête. Ce ne fut point lui qui porta la religion mahométane dans l'Inde ; elle était déjà établie long-tems avant lui dans Déli & ses environs. Mahmoud, chassé par Tamerlan, & revenu ensuite dans ses états pour en être chassé par d'autres princes, était mahométan. Les Arabes, qui s'étaient emparés depuis long-tems de Surate, de Patna & de Déli, y avaient porté leur religion.

Tamerlan était, dit-on, théiste, ainsi que Gengiskan, & les Tartares, & la cour de la Chine. Le jésuite Catrou, dans son histoire générale du Mogol, dit que cet illustre meurtrier, l'ennemi de la secte musulmane,

(a) Tom. VII. Page 35 & 36.

se fit assister à la mort par un iman mahométan & qu'il mourut plein de confiance en la miséricorde du Seigneur, & de crainte pour sa justice, en confessant l'unité d'un DIEU. Malheureux prince d'avoir cru pouvoir arriver jusqu'à DIEU, sans passer par JESUS-CHRIST;

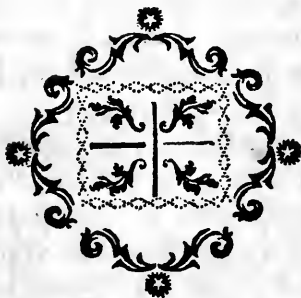
A DIEU ne plaise que nous entrions, & que nous conduisions nos lecteurs, si nous en avons, dans l'abominable chaos où l'Inde fut plongée après l'invasion de Tamerlan, & que nous tirions les princes qui se disputèrent Déli de l'obscurité profonde où des hommes qui n'ont fait aucun bien à la terre doivent être ensevelis.

Je ne fais quel écrivain, gagé par Defaint & Saillant libraires de Paris, rue saint Jean de Beauvais, vis-à-vis du collège, a compilé *l'histoire moderne des Chinois, Japonois, Indiens, Persans, Turcs, Russes, pour servir de suite à l'histoire ancienne de Rollin.*

Rollin, d'ailleurs utile & éloquent, avait transcrit beaucoup de vérités & de fables sur les Carthaginois, les Perses, les Grecs, les anciens Romains, pour former l'esprit & le cœur des jeunes Parisiens. Il n'y a pas d'apparence que le compilateur de l'histoire moderne des Chinois, Japonois, &c. ait prétendu former l'esprit & le cœur de personne. Au reste, il nous apprend qu'Abou-said, fils de Tamerlan, régna dans l'Inde, dont il n'approcha jamais. Ce fut Babar, petit-fils de Tamerlan, qui forma véritablement l'empire Mogol. Il arriva de la Tartarie comme Tamerlan, & commença ses conquêtes à la fin du quinziesme siècle, au tems où les Portugais s'établissaient déjà sur les côtes du Malabar, où le commerce du monde changeait, où un nouvel hémisphère était découvert pour l'Espagne, & où le pontife de Rome Alexandre VI, si horriblement célèbre, donnait de sa pleine autorité les Indes orientales aux Espagnols, & les occidentales aux Portugais, par une bulle.

L'audace, le génie, la cruauté & le ridicule gouvernaient l'univers.

L'invention du canon, qui ne fut que si tard connue des Chinois, quoiqu'ils eussent depuis plus de dix siècles le secret de la poudre, était déjà parvenu dans l'Inde. Ces instrumens de destruction y avaient été portés de l'Europe chez les Turcs, & des Turcs chez les Persans. Fériftha nous instruit que dans la grande bataille de Mavar, qui décida du sort de l'Inde, l'an de notre ère 1526, le premier de notre mois de Mars, Babar plaça ses petits canons au front de son armée, & les lia ensemble par des chaînes de fer, de peur qu'on ne les lui prît. Cette victoire remportée contre tous les raïas de l'Inde septentrionale, donna l'empire qu'on nomme des Mogols à Babar : empire d'abord assez faible, & qui ne remonte pas si haut que l'élection de l'empereur Charles-Quint.



ARTICLE TREIZIÈME.

De Babar qui conquît une partie de l'Inde après Tamerlan , au seizième siècle. D'Acbar , brigand encore plus heureux. Des barbaries exercées chez la nation la plus humaine de la terre.

FERISTHA nous avertit que le vainqueur Babar fit ériger sur une éminence, près du champ de bataille, une pyramide toute incrustée de têtes des vaincus. Cela n'est pas étonnant ; les Suisses avaient dressé quarante ans auparavant, sur le chemin de Morat, un pareil monument qui subsiste encore.

Il nous conte que Babar, ayant gagné la bataille, malgré les prédictions de son astrologue, lui fit donner un laks de roupies & le chassa. Cela prouve que la démente de l'astrologie était plus respectée dans l'Orient que parmi nous. L'Europe était remplie de princes qui payaient des astrologues ; mais ils ne donnaient pas deux cent quarante mille francs à ces charlatans pour avoir menti.

Lorsqu'après sa victoire il assiégea un fort, nommé Chingeri, défendu par les Indiens attachés au braminisme, ils commencèrent par égorger leurs femmes & leurs enfans, & se précipitèrent ensuite sur les épées des Tartares. Sont-ce là ces mêmes peuples qui tremblaient de blesser une vache & un insecte ? Le désespoir est plus fort que les préjugés même de l'enfance & que la nature. Ces faibles habitans de Chingeri n'ont fait que ce qu'on rapporte de Sardanapale plus amolli & plus énervé qu'eux, & ce qu'on a dit de Sagonite & de quelques autres villes. Enfin, ayant étendu ses conquêtes de Caboul au Gange, il faut finir son

histoire par ces mots qui en montrent la vanité, il mourut.

Ce qui nous paraît étrange, c'est que Babar était musulman. Son aïeul Tamerlan ne l'était pas. Babar, né dans le Caboulestan, avait-il embrassé cette religion afin de paraître partager le joug des peuples qu'il voulait écraser ? il avait choisi la secte d'Omar : c'était sans doute parce que les Perses ses voisins & ses ennemis étaient de la secte d'Ali. La religion musulmane & la bramiste partagèrent l'Inde : elles se haïrent, mais sans persécution. Les mahométans vainqueurs n'en voulaient qu'aux bourses, & non aux consciences des Indous.

Humaïou, fils de Babar, régna dans l'Inde avec des fortunes diverses. C'était, dit-on, un bon astronome, & plus grand astrologue. Il avait sept palais, dédiés chacun à une planète. Il donnait audience aux guerriers dans la maison de Mars, & aux magistrats dans celle de Mercure. En s'occupant ainsi des choses du ciel, il risqua de perdre celles de la terre. Un de ses frères lui prit Agra, & le vainquit dans une grande bataille. Ainsi la maison de Tamerlan fut presque toujours plongée dans les guerres civiles.

Pendant que les deux frères se battaient & s'affaiblissaient l'un l'autre, un tiers s'empara des terres qu'ils se disputaient. C'était un aventurier du Candahar ; il se nommait Sher. Ce Sher mourut dans une de ses expéditions. Toute sa famille se fit la guerre pour partager les dépouilles ; & pendant ce tems l'astrologue Humaïou était réfugié en Perse chez le sophi Thamas. On voit que la nation indienne était une des plus malheureuses de la terre, & méritait ses malheurs, puisqu'elle n'avait su ni se gouverner elle-même, ni résister à ses tyrans. L'écrivain persan fait un long récit de toutes ces calamités, bien ennuyeux pour quiconque n'est pas né dans l'Inde, &

peut-être pour les naturels du pays. Quand l'histoire n'est qu'un amas de faits qui n'ont laissé aucune trace, quand elle n'est qu'un tableau confus d'ambitieux en armes, tués les uns par les autres, autant vaudrait tenir des registres des combats des bêtes.

Humaïou revint enfin de Perse, quand la plupart des autres usurpateurs qui l'avaient chassé se furent exterminés. Il mourut pour s'être laissé tomber de l'escalier d'une maison qu'il faisait construire ; mais qu'importe ? Ce qui importe, c'est que les peuples gémissaient & périssaient sur les ruines, non-seulement dans l'Inde, mais dans la Perse, dans l'Asie mineure, & dans nos climats.

Après Humaïou vient Acbar son fils, plus heureux dans l'Inde que tous ses prédécesseurs, & qui établit une puissance durable, au moins jusqu'à nos jours. Quand il succéda à son père par le droit des armes, & que l'usurpation commençait à se tourner en droit sacré, il ne possédait point encore la capitale Déli. Agra était fort peu de chose. De l'argent, il n'en avait pas ; mais il avait des troupes du nord aguerries, de l'esprit & du courage, avec quoi on prend aisément l'argent des Indiens. Il nourrit la guerre par la guerre, prit Déli & s'y affermit. Il fut vaincre les petits princes, soit Indiens, soit Tartares, cantonnés partout depuis l'irruption passagère de Tamerlan.

Férishta nous conte qu'Acbar se voyant bientôt à la tête de deux mille éléphants & de cent mille chevaux, poursuivait avec des détachemens de cette grande armée un kan Tartare, nommé Ziman, retiré derrière le Gange, du côté de Lahor, dans un endroit nommé Manezpour. On cherchait des bateaux, le tems se perdait, il était nuit ; Acbar ayant devancé son armée, apprend que les ennemis se croyant en sûreté à l'autre bord du fleuve, ont célébré une fête à la manière de tous les soldats, &

qu'ils sont en débauche. Il passe le grand fleuve du Gange à la nage sur son éléphant, suivi seulement de cent chevaux, aborde, trouve les ennemis endormis & dispersés: ils ne savent quel nombre ils ont à combattre, ils fuient; les troupes d'Acbar, ayant passé le fleuve, voient Acbar & cent hommes vainqueurs d'une armée entière. Ceux qui aiment à comparer peuvent mettre en parallèle le passage du Granique par Alexandre, César passant à la nage un bras de la mer d'Alexandrie, Louis XIV dirigeant le passage du Rhin, Guillaume III combattant en personne au milieu de la Boyne, & Acbar sur son éléphant.

Acbar fut le premier qui s'empara de Surate & du royaume de Guzarate, fondé par des marchands Arabes devenus conquérans à-peu-près comme des marchands Anglais sont devenus les maîtres du Bengale.

Ce même Bengale fut bientôt soumis par Acbar; il envahit une partie du Décan: toujours à cheval ou sur un éléphant, toujours combattant du fond de Cachemiré jusqu'au Visapour, & mêlant toujours les plaisirs à ses travaux, ainsi que tant de princes.

Notre jésuite Catrou, dans son histoire générale du Mogol, composée sur les mémoires des jésuites de Goa, assure que cet empereur mahométan fut presque converti à la religion chrétienne par le père Aquaviva: voici ses paroles.

« JESUS - CHRIST (lui disaient nos missionnaires,)
» vous paraît avoir suffisamment prouvé sa mission par
» des miracles attestés dans l'alcoran. C'est un prophète
» autorisé; il faut donc le croire sur sa parole. Il nous
» dit qu'il était avant Abraham. Tous les monumens qui
» restent de lui confirment la Trinité, &c. . .

» L'empereur sentit la force de ce raisonnement, quitta
» la conversation les larmes aux yeux, & répéta plusieurs
» fois . . . devenir chrétien ! changer la religion de mes
» pères ! Quel péril pour un empereur ! Quel poids pour

» un homme élevé dans la mollesse & dans la liberté de
» l'alcoran ! . . . »

S'il est vrai que si Acbar prononça ces paroles après avoir quitté la conversation , le père Aquaviva ne les entendit pas. Il est encore vrai qu'Acbar n'avait pas été élevé dans la mollesse , & que l'alcoran n'est pas si mou que le dit le jésuite Catrou. On fait assez qu'il n'est pas besoin de calomnier l'alcoran pour en montrer le ridicule. D'ailleurs il ordonne le jeûne le plus rigoureux , l'abstinence de toutes les liqueurs fortes , la privation de tous les jeux , cinq prières par jour , l'aumône de deux & demi pour cent de son bien ; & il défend à tous les princes d'avoir plus de quatre femmes , eux qui en prenaient auparavant plus de cent. Catrou ajoute que le musulman *Acbar honorait à certains tems JESUS & Marie ; qu'il portait au cou un reliquaire , un Agnus Dei & une image de la Ste. Vierge.* Notre persan , traduit par Mr. Dow , ne dit rien de tout cela.



ARTICLE QUATORZIÈME.

Suite de l'histoire de l'Inde jusqu'à 1770.

L'AUTEUR persan finit son histoire à la mort d'Acbar. Mr. Dow en donne la suite en peu de mots, jusqu'à ce qu'il arrive au tems où ses compatriotes commencent eux-mêmes à être en partie un grand objet de l'histoire de l'Inde.

C'est ainsi, ce me semble, qu'on doit s'y prendre en toutes choses. Ce qui nous touche davantage doit être traité plus à fond que ce qui nous est étranger.

Quand nous répéterions que Géan-gir, fils & successeur d'Acbar, était un ivrogne, & que son frère aîné plus ivrogne que lui avait été déshérité, nous ne pourrions nous flatter d'avoir travaillé aux progrès de l'esprit humain.

Sha-géan succéda à Géan-gir son père, contre lequel il s'était révolté tant qu'il avait pu ; de même que ses enfans se révoltèrent depuis contre lui.

Les noms de Géan-gir & de Sha-géan signifient, dit-on, empereur du monde. Si cela est, ces titres sont du style asiatique. Ces empereurs-là n'étaient pas géographes. Les trois quarts de l'Inde en-deçà du Gange, dont ils ne furent jamais les maîtres bien reconnus, & bien paisibles jusqu'à Aurengzeb, ne composaient pas le monde entier. Mais le globe entre les mains de l'empereur d'Allemagne & du roi d'Angleterre, à leur sacre, n'est pas plus modeste que les titres de Sha-géan & de Géan-gir.

Nous n'avons dit qu'un mot de cet Aurengzeb, fameux dans toute notre hémisphère ; & nous en avons dit assez en remarquant qu'il fut le barbare le plus tranquille, l'hypocrite le plus profond, le méchant le plus atro-

ce, & en même tems le plus heureux des hommes, & celui qui jouit de la vie la plus longue & la plus honorée : exemple funeste au genre humain, mais qui heureusement est très-rare.

Nous ne pouvons dissimuler que nous avons vu avec douleur l'éloge de ce prince parricide dans Mr. Dow ; & nous l'excusons, parce qu'étant guerrier, il a été plus ébloui de la gloire d'Aurengzeb qu'effarouché de ses crimes. Pour nous, notre principal but, dont on a dû assez s'appercevoir, était d'examiner dans ces fragmens les désastres de la compagnie française des Indes & la mort du général Lalli : époque remarquable chez une nation qui se pique de justice & de politesse.

Nous avons fait voir (a) les malheureux grands - mogols descendans de Tamerlan amollis, corrompus & détrônés ; l'empereur Sha-Amed, mourant après qu'on lui eut arraché les yeux ; Alumgir assassiné ; le brigand abdala devenu grand prince & saccageant tout le nord de l'Inde ; les Marates lui résistant ; ces Marates tantôt vainqueurs, tantôt vaincus ; & enfin l'Indoustan plus malheureux que la Perse & la Pologne.

Nous doutions du tems & de la manière dont ce grand mogul Alumgir fut assassiné ; mais Mr. Dow nous apprend que ce fut en 1760, dans la maison, ou plutôt dans l'autre d'un hermite musulman qui passait pour un sainton, pour un saint. Les propres domestiques de l'empereur devot l'engagèrent à faire ce pèlerinage ; & le grand - visir le fit égorger dans le tems qu'il se prosternait devant le saint. Tout était en combustion après ce crime, précédé & suivi de mille crimes, quand le brigand Abdala revint de Caboul & des frontières orientales de la Perse, augmenter l'horreur du désordre. Quoique cet Abdala fût déjà un souverain considérable, il pouvait à peine payer ses troupes. Il lui fallait subsister continuellement de rapines. Il y a peu de distinction à faire entre les scélérats que nous

(a) Première partie, article IX.

condamnons à la roue en Europe, & ces héros qui s'élèvent des trônes en Asie: Abdala vint en 1761 exiger des contributions de Déli. Les citoyens, appauvris par quinze ans de rapines, ne purent le satisfaire : ils prirent les armes dans leur désespoir. Abdala tua & pillà pendant sept jours ; la plupart des maisons furent réduites en cendres. Cette ville, longue de dix-sept lieues de deux mille trois cents pas géométriques, & peuplée de deux millions d'habitans, n'avait pas éprouvé, dans l'invasion de Sha-Nadir, une calamité si horrible. Mais elle n'était pas à la fin de ses malheurs. Les Marates accoururent pour partager la proie ; ils combattirent Abdala sur les ruines de la ville impériale. Les voleurs chassèrent enfin ce voleur, & pillèrent Déli à leur tour avec une inhumanité presque égale à la sienné.

Un autre petit peuple, voisin des Marates & de Visapour, habitant des montagnes appelées les Gates, & qui en a pris le nom, vint encore se joindre aux Marates & mettre le comble à tant d'horreurs.

Qu'on se figure les Anglais & les Bourguignons déchirant la France du tems de l'imbécille Charles VI, ou les Goths & les Lombards dévorant l'Italie dans la décadence de l'empire, on aura quelque idée de l'état où était l'Inde dans la décadence de la maison de Tamerlan. Et c'était précisément dans ce tems-là que les Anglais & les Français sur la côte du Coromandel se battaient entr'eux & contre les Indiens, pillaient, ravageaient, intriguaient, trahissaient ; étaient trahis. . . . pour vendre en Europe des toiles peintes.

Que l'on compare les tems, & qu'on juge du bonheur dont on jouit aujourd'hui en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne dans une paix profonde, dans le sein des arts & des plaisirs. Ils ne sont point troublés par l'ordre donné aux jésuites de vivre chacun chez soi en habit court, au-lieu de porter une robe longue. La France n'est que plus florissante par l'abolissement de la vénalité infamé

de la judicature. L'Angleterre est tranquille & opulente malgré les petites satyres des opposans. L'Allemagne se polit & s'embellit tous les jours. L'Italie semble renaître. Puisse durer longtems une félicité dont on ne sent pas assez le prix !

Au milieu des convulsions sanglantes dont l'empire mogol était agité, quelques omras, quelques raïas avaient élu dans Deli un empereur qui prit le nom de Sha-Géan. Il était de la maison Tamerlane. Nous avons observé qu'on n'a point encore choisi de monarque ailleurs, tant le préjugé a de force. Abdala même n'osant se déclarer empereur, consentit à l'élévation de ce prince Sha-Géan. Les Marates le détrônèrent & mirent à sa place un autre prince de cette race. C'est ce fantôme d'empereur qui est aujourd'hui, en 1773, sur ce malheureux trône. Il a pris le nom de Sha-Allum. Un fils de l'autre Allum, surnommé Gir, assassiné dans la cellule d'un faquir, lui a disputé l'ombre de sa puissance; & tous deux ont été & sont encore également infortunés, mais moins que les peuples qui sont toujours victimes, & dont les historiens parlent rarement. Trop d'écrivains ont imité trop de princes; ils ont oublié les intérêts des nations pour les intérêts d'un seul homme.



ARTICLE QUINZIÈME.

Portrait d'un peuple singulier dans l'Inde. Nouvelles victoires des Anglais.

P A R M I tant de désolations, une contrée de l'Inde a joui d'une profonde paix ; & au milieu de la dépravation affreuse des mœurs, a conservé la pureté des mœurs antiques. Ce pays est celui de Bishnapore, ou Vishnapore Mr. Holwell, qui l'a parcouru, dit qu'il est situé au nord-ouest du Bengale, & que son étendue est de soixante journées de chemin : ce qui ferait à dix de nos lieues communes par jour, six cents lieues. Par conséquent ce pays ferait beaucoup plus grand que la France : en quoi nous soupçonnons quelque exagération, ou une faute d'impression trop commune dans tous les livres. Il vaut mieux croire que l'auteur a entendu par soixante journées de marche le circuit de toute la province : ce qui donnerait environ cent lieues de diamètre. Elle rapporte trente-cinq lacs de roupies par année à son souverain, huit millions deux cent mille de nos livres. Ce revenu ne paraît pas proportionné à l'étendue de la province.

Ce qui nous étonne encore, c'est que le Bishnapore ne se trouve point sur nos cartes. Le lecteur éprouvera son étonnement plus agréable, quand il saura que ce pays est peuplé des hommes les plus doux, les plus justes, les plus hospitaliers & les plus généreux qui aient jamais rendu la terre digne du ciel.

« La liberté, la propriété y sont inviolables. On n'y » entend jamais parler de vol ni particulier ni public. Tout » voyageur, trafiquant ou non, y est sous la garde immédiate du gouvernement, qui lui donne des guides » pour le conduire sans aucun frais, & qui répondent de

» ses effets & de sa personne. Les guides, à chaque station
» ou couchée, le remettent à d'autres conducteurs avec
» certificat des services que les premiers lui ont rendus ;
» & tous ces certificats sont portés au prince. Le voya-
» geur est défrayé de tout dans sa route, aux dépens de
» l'état, trois jours entiers dans chaque lieu où il veut sé-
» journer, &c. . . . »

Tel est le récit de Mr. Howell. Il n'est pas permis de croire qu'un homme d'état dont la probité est connue, ait voulu en imposer aux simples. Il serait trop coupable & trop aisément démenti. Cette contrée n'est pas contre l'isle imaginaire de Pancaye, le jardin des Hespérides, les isles fortunées, l'isle de Calypso, & toutes ses terres fantastiques, où des hommes malheureux ont placé le séjour du bonheur.

Cette province appartient de tems immémorial à une race de brames qui descend des anciens bracmanes. Et ce qui peut faire penser que le vrai nom du pays est Vishnapor, c'est que ce nom signifierait le royaume de Vishnou, *la bienfaisance* de DIEU. Ses mœurs furent autrefois celles de l'Inde entière, avant que l'avarice y eût conduit des armées d'opresseurs. La caste des brames y a conservé sa liberté & sa vertu, parce qu'étant toujours maîtres des écluses qu'ils ont construites sur un bras du Gange, & pouvant inonder le pays, ils n'ont jamais été subjugués par les étrangers. C'est ainsi qu'Amsterdam s'est mise à l'abri de toutes les invasions.

Ce peuple asiatique aussi innocent, aussi respectable que les Pensilvaniens de l'Amérique anglaise, n'est pas pourtant exempt d'une superstition grossière. Il est très-compatible que la vertu la plus pure subsiste avec les rites les plus extravagans. Cette superstition même des Vishnaporiens paraît une preuve de leur antiquité. L'espèce de culte qu'ils rendent à la vache, affaibli dans le reste de l'Inde, s'est conservée chez cette nation isolée dans toute la simplicité crédule des premiers tems. Quand la vache confa-

crée meurt , c'est un deuil universel dans le pays. Une telle bêtise est bien naturelle dans un peuple à qui l'on avait fait accroire que des milliers de puissances célestes avaient été changées en vaches & en hommes. Le peuple révère & chérit dans sa vache consacrée la nature céleste & la nature humaine. Si nous nous abandonnions aux conjectures , nous pourrions penser que le culte de la vache indienne est devenu dans l'Egypte le culte du bœuf. Notre idée serait toujours fondée sur l'impossibilité physique & démontrée que l'Egypte ait été peuplée avant l'Inde. Mais il se pourrait très-bien que les prêtres de l'Inde & ceux d'Egypte eussent été également ridicules , sans rien imiter les uns des autres.

La doctrine, la pureté, la sobriété, la justice des anciens bracmanes s'est donc perpétuée dans cet asyle. Il ferait bien à souhaiter que Mr. Holwell y eût séjourné plus long-tems. Il serait entré dans plus de détails ; il aurait achevé ce tableau si utile au genre humain dont il nous a donné l'esquisse. Tous les Anglais avouent que si les brames de Calcuta , de Madras de Mazulipatan , de Pondichéri , liés d'intérêt avec les étrangers , en ont pris tous les vices ; ceux qui ont vécu dans la retraite ont tous conservé leur vertu. A plus forte raison ceux de Vishnapor , séparés du reste du monde , ont dû vivre dans la paix de l'innocence , éloignés des crimes qui ont changé la face de l'Inde , & dont le bruit n'a pas été jusqu'à eux. Il en a été des brames comme de nos moines : ceux qui sont entrés dans les intrigues du monde , qui ont été confesseurs des princes & de leurs maîtresses , ont fait beaucoup de mal. Ceux qui sont restés dans la solitude ont mené une vie insipide & innocente.



ARTICLE SEIZIÈME.

Des provinces entre lesquelles l'empire de l'Inde était partagé, vers l'an 1770, & particulièrement de la république des Seikes.

SI toutes les nations de la terre avaient pu ressembler aux Pensilvaniens, aux habitans de Vishnapor, aux anciens Gangarides, l'histoire des événemens du monde serait courte; on n'étudierait que celle de la nature. Il faut malheureusement quitter la contemplation du seul pays de notre continent, où l'on dit que les hommes sont bons, pour retourner au séjour de la méchanceté.

Le lecteur peut se souvenir que le colonel Clive, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, avait vaincu & pris dans le Bengale le souverain Suraia - Doula, comme Fernand Cortez avait pris Montezuma dans le Mexique au milieu de ses troupes innombrables. On a vu comment cet officier, au service de la compagnie, créa Jaffer souverain de Bengale, de Golconde & d'Orixa: un fils de Jaffer, nommé Suia-Doula, succéda à son père avec la protection des Anglais. Ils disent qu'il fut ingrat envers eux; & qu'il voulut à la fois les chasser du Bengale, & achever la ruine du nouvel empereur Sha-Allum. Ce nouveau grand-mogol Allum, presque sans défense, eut recours aux Anglais à son tour. Le colonel Clive le protégea. Le tyran Abdala était absent alors, & occupé dans le Corassan. Clive livra bataille aux oppresseurs de l'empereur Sha-Allum, & les défit dans un lieu nommé Buxar. Cette nouvelle victoire de Buxar combla les Anglais de gloire & de richesses. Ni le gouverneur Holwell, ni le lieutenant-colonel Dow, ni le capitaine Scrafton ne nous instruisent de la date de cette grande action. Ils s'en rapportent à leurs

dépêches envoyées à Londres, que nous ne connaissons pas. Mais cet événement ne doit pas être éloigné du tems où les Anglais prenaient Pondicheri. Le bonheur les accompagnait partout ; & ce bonheur était le fruit de leur valeur , de leur prudence & de leur concorde dans le danger. La discorde avait perdu les Français : mais bientôt après la désunion se mit dans la compagnie anglaise ; ce fut le fruit de leur prospérité & de leur luxe ; au-lieu que la mésintelligence entre les Français avait été principalement produite par leurs malheurs.

La compagnie anglaise des Indes a été depuis ce tems maîtresse de Bengale & d'Orisa ; elle a résisté aux Marattes & aux nabab qui ont voulu la déposséder ; elle tend encore la main au malheureux empereur Sha-Allum qui n'a plus que la moitié de la province d'Allabad entre le Gange & la rivière de Sérong au vingt - cinquième degré de latitude. Cette province d'Allabad n'est pas seulement marquée dans nos cartes françaises de l'Inde. Il faut être bien établi dans un pays pour le connaître.

Le district qu'on a laissé comme par pitié à cet empereur , lui produisait à peine douze lacs de roupies ; les Anglais lui en donnaient vingt-six de leur province de Bengale. C'était tout ce qui restait à l'héritier d'Aurengzeb le roi le plus riche de la terre. Tout le reste de l'Inde était partagé entre diverses puissances , & cette division affermissait le royaume que l'Angleterre s'est formé dans l'Inde.

Parmi toutes ces révolutions , la ville impériale de Déli tomba entre les mains de ce fils de Jaffer , de ce Suia-Doula vaincu par le colonel Clive , & relevé de sa chute. Les révolutions rapides changeaient continuellement la face de l'empire. Ce fils de Jaffer eut encore la province d'Oud qui touche à celle d'Allabad , où le grand-mogol était retiré , & au Bengale où les Anglais dominaient.

Patna au nord du Gange appartenait à un soubah des Patanes. Les Gates , que nous avons vu descendre de leurs

rochers pour augmenter les troubles de l'empire, avaient envahi la ville impériale d'Agra. Les Marates s'étaient emparés de toute la province, ou si l'on veut, du royaume de Guzarate, excepté de Surate & de son territoire.

Un nabab était maître du Décan, & tantôt il combattait les Marates, tantôt il s'unissait avec eux pour attaquer les Anglais dans leur possession d'Orixa & du Bengale. Le tyran Abdala possédait tout le pays situé entre Candahar & le fleuve Indus.

Tel était l'état de l'Inde vers l'an 1770; mais depuis le commencement de tant de guerres civiles, il s'était formé une nouvelle puissance qui n'était ni tyrannique, comme celle d'Abdala & des autres princes, ni trafiquante du sang humain, comme celle des Marates, ni établie à la faveur du commerce comme celle des Anglais. Elle est fondée sur le premier des droits, sur la liberté naturelle. C'est la nation des Seikes, nation aussi singulière dans son espèce que celle des Vishnapores. Elle habite l'orient de Cachemire, & s'étend jusqu'au-delà de Lahor. Libre & guerrière elle a combattu Abdala, & n'a point reconnu les empereurs mogul; sûre d'avoir beaucoup plus de droit à l'indépendance, & même à la souveraineté de l'Inde, que la famille tartare de Tamerlam étrangère & usurpatrice.

On nous dit qu'un des lamas du grand Thibed donna des loix & une religion aux Seikes vers la fin de notre dernier siècle. Ils ne croient ni que Mahomet ait reçu un livre assez mal fait de la main de l'ange Gabriel, ni que DIEU ait dicté le shastabad à Brama. Enfin n'étant ni mahométans, ni brames, ni lamistes, ils ne reconnaissent qu'un seul DIEU sans aucun mélange. C'est la plus ancienne des religions; c'est celle des Chinois & des Scythes; & sans doute la meilleure pour quiconque ne connaît pas la nôtre. Il fallait que ce prêtre lama, qui a été le législateur des Seikes, fût un vrai sage, puisqu'il n'abusait pas de la confiance de ce peuple pour le tromper &

pour le gouverner. Au-lieu d'imiter les prestiges du grand lama qui règne au Thibet, il fit voir aux hommes qu'ils peuvent se gouverner par la raison. Au-lieu de chercher à les subjuguier, il les exhorta à être libres, & ils le sont. Mais jusqu'à quand le seront-ils ? Jusqu'au tems où les esclaves de quelque Abdala supérieurs en nombre viendront, le cimenterre à la main, les rendre esclaves comme eux. Des drogues à qui leur maître a mis un collier de fer, peuvent étrangler des chiens qui n'en ont pas.

Tel est en général le sort de l'Inde ; il peut intéresser les Français, puisque malgré leur valeur, & malgré les soins de Louis XIV & de Louis XV, ils y ont essuyé tant de disgraces. Il intéresse encore plus les Anglais, puisqu'ils se sont exposés à des calamités pareilles, & que leur courage a été secondé de la fortune.

Fin de la seconde partie des Fragmens sur l'Inde.



F R A G M E N S

S U R L' H I S T O I R E G É N É R A L E.

A R T I C L E P R E M I E R.

*Qu'il faut se défier de presque tous les monumens
anciens.*

IL y a plus de quarante ans que l'amour de la vérité , & le dégoût qu'inspirent tant d'historiens modernes, inspirèrent à une dame d'un grand nom , & d'un esprit supérieur à ce nom , l'envie d'étudier avec nous ce qui méritait le plus d'être observé dans le tableau général du monde ; tableau si souvent défiguré.

Cette dame , célèbre par ses connaissances singulières en mathématiques , ne pouvait souffrir les fables que le tems a consacrées , qu'il est si aisé de répéter , qui gâtent l'esprit & qui l'énervent.

Elle était étonnée de ce nombre prodigieux de systèmes sur l'ancienne chronologie , différens entr'eux d'environ mille années. Elle l'était encore davantage que l'histoire consistât en récits de bataille sans aucune connaissance de la tactique , excepté dans Xénophon & dans Polibe , qu'on parlât si souvent de prodiges ; & qu'on eût si peu de lumière sur l'histoire naturelle ; que chaque auteur regardât sa secte comme la seule vraie , & calomniât toutes les autres. Elle voulait connaître le génie , les mœurs , les loix , les préjugés , les cultes , les arts ; & elle trouvait qu'en l'année de la création du monde trois mille deux cent , ou trois mille neuf cent , il n'importe , un roi

inconnu avait défait un roi plus inconnu encore , près d'une ville dont la situation était entièrement ignorée.

Plusieurs savans recherchaient en quel tems Europe fut enlevée en Phénicie par Jupiter ; & ils trouvaient que c'était juste treize cents ans avant notre ère vulgaire. D'autres réfutaient cinquante-neuf opinions sur le jour de la naissance de Romulus , fils du dieu Mars & de la vestale Rhéa - Sylvia. Ils établissaient un soixantième système de chronologie. Nous en fîmes un soixante & unième ; c'était de rire de tous les contes sur lesquels on disputait sérieusement depuis tant de siècles.

En vain nous trouvions par toutes les médailles des vestiges d'anciennes fêtes célébrées en l'honneur des fables ; des temples érigés en leur mémoire ; elles n'en étaient pas moins fables. La fête des lupercales attesta , le 15 Février , pendant neuf cents ans , non-seulement le prodige de la naissance de Romulus & de Rémus , mais encore l'aventure de Faunus qui prit Hercule pour Omphale dont il était amoureux. Mille événemens étaient ainsi consacrés en Europe & en Asie. Les amateurs du merveilleux disaient : il faut bien que ces faits soient vrais , puisque tant de monumens en font la preuve. Et nous disions : il faut bien qu'ils soient faux , puisque le vulgaire les a crus. Une fable a quelque cours dans une génération ; elle s'établit dans la seconde ; elle devient respectable dans la troisième ; la quatrième lui élève des temples. Il n'y avait pas , dans toute l'antiquité profane , un seul temple , une seule fête , un seul collège de prêtres , un seul usage , qui ne fût fondé sur une sottise , Tel fut le genre humain ; & c'est sous ce point de vue que nous l'envifageâmes.

Quelle pouvait être l'origine du conte d'Herodote , que le soleil , en onze cents années , s'était couché deux fois à l'orient ? où Licophon avait-il pris qu'Hercule , embarqué sur le détroit de Calpé dans son gobelet , fût avalé par une baleine ; qu'il resta trois jours & trois nuits

dans le ventre de ce poisson , & qu'il fit une belle ode dès qu'il fut sur le rivage.

Nous ne trouvons d'autre raison de tous ces contes que dans la faiblesse de l'esprit humain , dans le goût du merveilleux , dans le penchant à l'imitation , dans l'envie de surpasser ses voisins. Un roi égyptien se fait ensevelir dans une petite pyramide de douze à quinze pieds ; un autre veut être placé dans une pyramide de cent ; un troisième va jusqu'à cinq ou six cents. Un de ces rois est allé dans les pays orientaux par mer ; un des miens est allé dans le soleil , & a éclairé le monde pendant un jour. Tu bâtis un temple à un bœuf ; je vais en bâtir un pour un crocodile. Il y a eu dans ton pays des géants qui étaient les enfans des génies & des fées : nous en aurons qui escaladeront le ciel & qui se battront à coups de montagnes.

Il était bien plus aisé , & même plus profitable d'imaginer & de copier tous ces contes que d'étudier les mathématiques. Car avec des fables on gouvernait les hommes ; & les sages furent presque toujours méprisés & écrasés par les puissans. On payait un astrologue , & on négligeait un géomètre. Cependant il y eut partout quelques sages qui firent des choses utiles ; & c'était-là ce que la personne illustre dont nous parlons voulait connaître.

L'histoire universelle anglaise , plus volumineuse que le discours de l'éloquent Bossuet n'est court & resserré , n'avait point encore paru. Les savans qui travaillèrent depuis avec un juif & deux presbytériens à ce grand ouvrage , eurent un but tout différent du nôtre. Ils voulaient prouver que la partie du mont Ararat , sur laquelle l'arche de Noé s'arrêta , était à l'orient de la plaine de Sénaar , ou Shinaar , ou Seniar ; que la tour de Babel n'avait point été bâtie à mauvaise intention ; qu'elle n'avait qu'une lieue & un quart de hauteur , & non pas cent trente lieues , comme des exagérateurs l'avaient dit ;

que la confusion des langues à Babel produisit dans le monde les effets les plus heureux & les plus admirables : ce sont leurs propres paroles. Ils examinaient avec attention lequel avait le mieux calculé ou du savant Pétau qui comptait six cent vingt-trois milliards six cent douze millions d'hommes sur la terre, environ trois siècles après le déluge de Noé, ou du savant Cumberland qui n'en comptait que trois milliards trois cent trente-trois mille. Ils recherchaient si Usaphed, roi d'Egypte, était fils ou neveu du roi Véneph. Ils ne savaient pourquoi Cayomarat, ou Cayoumaras, ayant été le premier roi de Perse, cependant son petit-fils Siamek passa pour être l'Adam des Hébreux, inconnu à tous les autres peuples.

Pour nous, notre seule intention était d'étudier les arts & les mœurs.

Comme l'histoire du respectable Bossuet finissait à Charlemagne, madame du Châtelet nous pria de nous instruire en général avec elle de ce qu'était alors le reste du monde, & de ce qu'il a été jusqu'à nos jours. Ce n'était pas une chronologie qu'elle voulait, un simple almanach antique des naissances, des mariages & des morts de rois, dont les noms sont à peine parvenus jusqu'à nous, & encore tout falsifiés. C'était l'esprit des hommes qu'elle voulait contempler.

Nous commençâmes nos recherches par l'Orient, dont tous les arts nous sont venus avec le tems. Il n'est aucune histoire qui commence autrement; ni le prétendu Hermès, ni Manéthon, ni Bérose, ni Sanchoniaton, ni les shafta, ni les veidam indiens, ni Zoroastre, ni les premiers auteurs chinois ne portèrent ailleurs leurs premiers regards; & l'auteur inspiré du pentateuque ne parla point de nos peuples occidentaux.



ARTICLE SECOND.

De la Chine.

IL ne nous fallut ni de profondes recherches , ni un grand effort pour avouer que les Chinois , ainsi que les Indiens , ont précédé dès long-tems l'Europe dans la connaissance de tous les arts nécessaires. Nous ne sommes point enthousiastes des lieux éloignés & des tems antiques ; nous savons bien que l'Orient entier , loin d'être aujourd'hui notre rival en mathématiques & dans les beaux-arts , n'est pas digne d'être notre écolier ; mais s'ils n'ont pas décoré , comme nous , le grand édifice des arts , ils l'ont construit. Nous crûmes , sur la foi des voyageurs & des missionnaires de toute espèce , tous d'accord ensemble , que les Chinois inventèrent l'imprimerie environ deux mille ans avant qu'on l'imitât dans la basse Allemagne ; car on y grava d'abord des planches en bois comme à la Chine , & ce ne fut qu'après ce tâtonnement de l'art qu'on parvint à l'admirable invention des caractères mobiles. Nous dûmes que les Chinois n'ont jamais pu imiter à leur tour l'imprimerie d'Europe. Mr. Warburton , qui ne hait pas à tomber sur les Français , crut que nous propositions aux Chinois de fondre des caractères de leurs quatre-vingt dix mille mots symboliques. Non ; mais nous desirâmes que les Chinois adoptassent enfin l'alphabet des autres nations , sans quoi il ne sera guère possible qu'ils fassent de grands progrès dans des sciences qu'ils ont inventées.

Toutefois leur méthode de graver sur planche nous paraît avoir de grands avantages sur la nôtre. Premièrement , le graveur qui imprime n'a pas besoin d'un fondeur. Secondement , le livre n'est pas sujet à périr , la planche reste. Troisièmement , les fautes se corrigent aisément

aîsément après l'impression. Quatrièmement , le graveur n'imprime qu'autant d'exemplaires qu'on lui en demande , & par-là on épargne cette énorme quantité d'imprimés qui chez nous se vendent au poids pour servir d'enveloppes aux ballots.

Il paraît incontestable qu'ils ont connu le verre avant nous. L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Egyptiens & sur les Chinois* , vrai savant puisqu'il pense , & qui ne paraît pas trop prévenu en faveur des modernes , dit que les Chinois n'ont encore que des fenêtres de papier. Nous en avons aussi beaucoup , & surtout dans nos provinces méridionales ; mais des officiers très-dignes de foi nous ont assuré qu'ils avaient été invités à dîner , auprès de Kanton , dans des maisons dont les fenêtres étaient figurées en arbres chargées de feuilles & de fruits , qui portaient entre leurs branches de beaux desseins d'un verre très-transparent.

Il n'y a pas soixante ans que notre Europe a imité la porcelaine de la Chine : nous la surpassons à force de soins ; mais ces soins mêmes la rendent très-chère , & d'un usage peu commun. Le grand secret des arts est que toutes les conditions puissent en jouir aisément.

Mr. P.... , auteur des *Réflexions philosophiques* , ne fait pas des réflexions indulgentes. Il reproche aux Chinois leurs tours vernissées à neuf étages , sculptées , & ornées de clochettes. Quel est l'homme pourtant qui ne voudrait pas en avoir une au bout de son jardin , pourvu qu'elle ne lui cachât pas la vue ? le grand-prêtre juif avait des cloches au bas de sa robe ; nous en mettons au cou de nos vaches & de nos mulets. Peut-être qu'un carillon aux étages d'une tour serait assez plaisant.

Il condamne les ponts , qui sont si élevés , que les mâts de tous les bateaux passent facilement sous les arcades ; & il oublie que sur les canaux d'Amsterdam & de Rotterdam on voit cent ponts levis qu'il faut lever & baisser plusieurs fois jour & nuit.

Il méprise les Chinois, parce qu'ils aiment mieux construire leurs maisons en étendue qu'en hauteur. Mais du moins il faudrait avouer qu'ils avaient des maisons vernies, plusieurs siècles avant que nous eussions des cabanes où nous logions avec notre bétail, comme on fait encore en Vestphalie. Au reste, chacun suit son goût. Si l'on aime mieux loger à un septième étage, *ubi ponunt ova columbæ*, qu'au rez-de-chaussée; si l'on préfère le danger du feu & l'impossibilité de l'éteindre, quand il prend au faite d'un logis, à la facilité de s'en sauver quand la maison n'a qu'un étage; si les embarras, les incommodités, la puanteur, qui résultent de sept étages établis les uns sur les autres, sont plus agréables que tous les avantages attachés aux maisons basses, nous ne nous y opposons pas. Nous ne jugeons point du mérite d'un peuple par la façon dont il est logé; nous ne décidons point entre Versailles & la grande maison de l'empereur Chinois, dont le frère Attiret nous a fait depuis peu la description.

Nous voulons bien croire qu'il y eut autrefois en Egypte un roi appelé d'un nom qui a quelque rapport à celui de Sésostris; lequel n'est pas plus un mot égyptien que celui de Charles & de Frédéric. Nous ne disputerons point sur une prétendue muraille de trente lieues que ce prétendu Sésostris fit élever pour empêcher les voleurs arabes de venir piller son pays. S'il construisit ce mur pour n'être point volé, c'est une grande présomption qu'il n'alla pas lui-même voler les autres nations, & conquérir la moitié du monde pour son plaisir, sans se soucier de la gouverner, comme nous l'assure Mr. Larchet répétiteur au collège Mazarin.

Nous ne croyons pas un mot de ce qu'on nous dit d'une muraille bâtie par les Juifs, commençant au port de Joppé, qui ne leur appartenait point, jusqu'à une ville inconnue, nommée Carpasabé, tout le long de la mer, pour empêcher un roi Antiochus de s'avancer contr'eux

par terre. Nous laissons là tous ces retranchemens , toutes ces lignes qui ont été d'usage chez tous les peuples. Mais il faut convenir que la grande muraille de la Chine est un des monumens qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Il fut entrepris trois cents ans avant notre ère : la vanité ne le construisit pas , comme elle bâtit les pyramides. Les Chinois n'imitèrent point les Huns qui élevèrent des palissades de pieux & de terre pour s'y retirer après avoir pillé leurs voisins. L'esprit de paix seul imagina la grande muraille. Il est certain que la Chine , gouvernée par les loix , ne voulut qu'arrêter les Tartares qui ne connaissaient que le brigandage. C'est encore une preuve que la Chine n'avait point été peuplée par des Tartares , comme on l'a prétendu. Les mœurs , la langue , les usages , la religion , le gouvernement étaient trop opposés. La grande muraille fut admirable & inutile : le courage & la discipline militaire eussent été des remparts plus assurés.

Mr. P. . . . a beau regarder avec des yeux de mépris tous les ouvrages de la Chine , il n'empêchera pas que le grand canal , fait de main d'homme , dans la longueur de cent soixante de nos grandes lieues , & les autres canaux qui traversent ce vaste empire , ne soient un exemple qu'aucune nation n'a pu encore imiter : les Romains mêmes ne tentèrent jamais une telle entreprise.



ARTICLE TROISIÈME.

De la population de la Chine , & des mœurs.

VOILA donc deux travaux immenses qui n'ont pour but que l'utilité publique ; la grande muraille qui devait défendre l'empire Chinois , & les canaux qui favorisent son commerce. Joignons-y un avantage encore plus grand , celui de la population , qui ne peut être que le fruit de l'aisance & de la sûreté de chaque citoyen dans sa petite possession en tems de paix ; les mendiens ne se marient en aucun lieu du monde. La polygamie ne peut être regardée comme contraire à la population ; puisque par le fait , les Indes , la Chine , le Japon , où la polygamie fut toujours reçue , sont les pays les plus peuplés de l'univers. S'il est permis de citer ici nos livres sacrés , nous dirons que DIEU même , en permettant aux Juifs la pluralité des femmes , leur promet *que leur race serait multipliée comme les sables de la mer.*

On allégué que la nature fait naître à-peu-près autant de femelles que de mâles , & que par conséquent si un homme prend quatre femmes , il y a trois hommes qui en manquent. Mais il est avéré aujourd'hui que dans l'Europe , s'il naît un dix-septième de plus d'hommes que de femmes , il en meurt aussi beaucoup plus avant l'âge de trente ans , par la guerre , par la multitude des professions pénibles , plus meurtrières encore , & par les débauches non moins funestes. Il en est probablement de même en Asie. Tout état , au bout de trente ans , aura donc moins de mâles que de femelles. Comptez encore les eunuques & les bonzes , il restera peu d'hommes. Enfin , observez qu'il n'y a que les premiers d'un état , presque toujours très-opulens , qui puissent entretenir plusieurs femmes , & vous verrez que la polygamie peut être non-seulement

utile à un empire , mais nécessaire aux grands de cet empire.

Considérez surtout que l'adultère est très - rare dans l'Orient , & que dans les harem gardés par des eunuques il est impossible. Voyez au contraire comme l'adultère marche la tête levée dans notre Europe ; quel honneur chacun se fait de corrompre la femme d'autrui ; quelle gloire se font les femmes d'être corrompues ; que d'enfans n'appartiennent pas à leurs pères ! combien les races les plus nobles sont mêlées & dégénérées ! jugez après cela lequel vaut le mieux ou d'une polygamie permise par les loix , ou d'une corruption générale autorisée par les mœurs.

Si dans la Chine plusieurs femmes de la lie du peuple exposent leurs enfans dans la crainte de ne pouvoir les nourrir , c'est peut-être encore une preuve en faveur de la polygamie : car si ces femmes avaient été belles , si elles avaient pu entrer dans quelque serrail , leurs enfans auraient été élevés avec des soins paternels.

Nous sommes loin d'insinuer qu'on doive établir la polygamie dans notre Europe chrétienne. Le pape Grégoire II. , dans sa décrétale adressée à St. Boniface , permit qu'un mari prît une seconde femme , quand la sienne était infirme. Luther & Mélancton permirent au landgrave de Hesse deux femmes , parce qu'il avait au nombre de trois ce qui chez les autres se borne à deux. Le chancelier d'Angleterre Cowper , qui était dans le cas ordinaire , épousa cependant deux femmes , sans demander permission à personne , & ces deux femmes vécurent ensemble dans l'union la plus édifiante ; mais ces exemples sont rares.

Quant aux autres loix de la Chine , nous avons toujours pensé qu'elles étaient imparfaites , puisqu'elles sont l'ouvrage des hommes qui les exécutent. Mais , qu'on nous montre un autre pays , où les bonnes actions soient

récompensées par la loi, où le laboureur le plus vertueux & le plus diligent soit élevé à la dignité de mandarin, sans abandonner sa charrue; partout on punit le crime: il est plus beau sans doute d'encourager à la vertu.

A l'égard du caractère général des nations, la nature l'a formé. Le sang des Chinois & des Indiens est peut-être moins âcre que le nôtre, leurs mœurs plus tranquilles. Le bœuf est plus lent que le cheval; & la laitue diffère de l'absynthe.

Le fait est qu'à notre orient & à notre occident la nature a de tout remis placé des multitudes d'êtres de notre espèce que nous ne connaissons que d'hier. Nous sommes sur ce globe comme des insectes dans un jardin: ceux qui vivent sur un chêne rencontrent rarement ceux qui passent leur courte vie sur un orme.

Rendons justice à ceux que notre industrie & notre avarice ont été chercher par-delà le Gange, ils ne sont jamais venus dans notre Europe pour gagner quelque argent; ils n'ont jamais eu la moindre pensée de subjuguier notre entendement; & nous avons passé des mers inconnues pour nous rendre maîtres de leurs trésors, sous prétexte de leur rendre le service de gouverner leurs âmes.

Quand les Albuquerque vinrent ravager les côtes du Malabar, ils menaient avec eux des marchands, des missionnaires, & des soldats. Les missionnaires baptisaient des enfans que les soldats égorgeaient. Les marchands partageaient le gain avec les capitaines; le ministère portugais les rançonnait tous; & des auteurs moines, traduits ensuite par d'autres moines, transmettaient à la postérité tous les miracles que fit la St. Vierge dans l'Inde pour enrichir des marchands portugais.

Les Européens entraient alors dans deux mondes nouveaux; celui de l'occident a été presque tout entier noyé dans son sang. Si des fanatiques d'Europe ne sont pas venus à bout d'exterminer l'Orient, c'est qu'ils n'en ont

pas eu la force ; car le desir ne leur a pas manqué ; & ce qu'ils ont fait au Japon ne l'a prouvé que trop à leur honte éternelle.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer aux yeux épouvantés des lecteurs judicieux , ces portraits que nous avons déjà exposés , de la subversion de tant d'états sacrifiés aux fureurs de l'avarice , & de la superstition , plus cruelle encore que la soif des richesses. Contenons - nous dans les bornes des recherches historiques.

A R T I C L E Q U A T R I È M E.

Si les Egyptiens ont peuplé la Chine , & si les Chinois ont mangé des hommes.

Nous avons toujours soupçonné que les grands peuples des deux continens ont été *autoctones* , indigènes ; c'est-à-dire , originaires des contrées qu'ils habitent , comme leurs quadrupèdes , leurs singes , leurs oiseaux , leurs reptiles , leurs poissons , leurs arbres & toutes leurs plantes.

Les rangifères de la Lapponie , & les girafes d'Afrique ne descendent point des cerfs d'Allemagne & des chevaux de Perse. Les palmiers d'Asie ne viennent point des poiriers d'Europe. Nous avons cru que les Nègres n'avaient point des Irlandais pour ancêtres. Cette vérité est si démontrée aux yeux , qu'elle nous a paru démontrée à l'esprit ; non que nous osions avec St. Thomas (a) dire que l'Etre suprême , agissant de toute éternité , ait produit de toute éternité ces races d'animaux qui n'ont jamais changé parmi les bouleversemens d'une terre qui change toujours. Il ne nous appartient pas de nous per-

(a) *Summa catholica fidei* , liv. II , chap. XXXII.

dre dans ces profondeurs ; mais nous avons pensé que ce qui est , a du moins été long-tems. Il nous a paru , par exemple , que les Chinois ne descendent pas plus d'une colonie d'Egypte que d'une colonie de basse-Bretagne. Ceux qui ont prétendu que les Egyptiens avaient peuplé la Chine , ont exercé leur esprit & celui des autres. Nous avons applaudi à leur érudition & à leurs efforts ; mais ni la figure des Chinois , ni leurs mœurs , ni leur langage , ni leur écriture , ni leurs usages , n'ont rien de l'antique Egypte. Ils ne connurent jamais la circoncision : aucune des divinités égyptiennes ne parvint jusqu'à eux : ils ignorèrent toujours les mystères d'Isis.

Mr. P. . . . , auteur des réflexions philosophiques , a traité d'absurde ce système , qui fait des Chinois une colonie égyptienne , il se fonde sur les raisons les plus fortes. Nous ne sommes pas assez savans pour nous servir du mot absurde ; nous persistons seulement dans notre opinion , que la Chine ne doit rien à l'Egypte. Le père Parennin l'a démontré à Mr. de Mairan. Quelle étrange idée dans deux ou trois têtes de Français , qui n'étaient jamais sortis de leur pays , de prétendre que l'Egypte s'était transportée à la Chine , quand aucun Chinois , aucun Egyptien n'a jamais avancé une telle fable.

D'autres ont prétendu que ces Chinois si doux , si tranquilles , si aisés à subjuguer & à gouverner , ont dans les anciens tems sacrifié des hommes , à je ne sais quel Dieu , & qu'ils en ont mangé quelquefois. Il est digne de notre esprit de contradiction de dire que les Chinois immolaient des hommes à Dieu , & qu'ils ne reconnaissaient pas de Dieu. Pour le reproche de s'être nourris de chair humaine , voici ce que le père Parennin avoue à Mr. de Mairan (a).

(a) Dans sa lettre datée le 11 Août 1730 , lettres édifiantes , édition de Paris 1734.
page 163 , Tome XXI des

« Enfin si l'on ne distingue pas les tems de calamités
» des tems ordinaires , on pourra dire de presque tou-
» tes les nations & de celles qui sont les mieux policées,
» ce que les Arabes ont dit des Chinois : car on ne nie
» pas ici que des hommes réduits à la dernière extrê-
» mité n'aient quelquefois mangé de la chair humaine ;
» mais on ne parle aujourd'hui qu'avec horreur de ces
» malheureux tems , auxquels , disent les Chinois , le
» ciel irrité contre la malice des hommes , les punissait
» par le fléau de la famine , qui les portait aux plus
» grands excès.

» Je n'ai pas trouvé néanmoins que ces horreurs soient
» arrivées sous la dynastie des Tang , qui est le tems au-
» quel ces Arabes assurent qu'ils sont venus de la Chine ,
» mais à la fin de la dynastie des Han , au second siècle
» après JESUS-CHRIST. »

Ces Arabes dont parlent MM. de Mairan & Parennin , sont les mêmes que nous avons déjà cités ailleurs. Ils voyagèrent , comme nous l'avons dit , à la Chine au milieu du neuvième siècle , quatre cents ans avant ce fameux Vénitien Marco Paolo , qu'on ne voulut pas croire lorsqu'il disait qu'il avait vu un grand peuple plus policé que les nôtres , des villes plus vastes , des loix meilleures en plusieurs points. Les deux Arabes y étaient abordés dans un tems malheureux , après des guerres civiles & des invasions de barbares , au milieu d'une famine affreuse. On leur dit , par interprètes , que la calamité publique avait été au point que plusieurs personnes s'étaient nourries des cadavres humains. Ils firent comme presque tous les voyageurs , ils mêlèrent un peu de vérité à beaucoup de mensonges.

Le nombre des peuplés que ces deux Arabes nomment antropophages , est étonnant : ce sont d'abord les habitans d'une petite isle auprès de Ceilan , peuplée de noirs. Plus loin sont d'autres isles qu'ils appellent Rammi & Angaman , où les peuples dévoraient les voyageurs

qui tombaient entre leurs mains. Ce qu'il y a de triste, c'est que *Marco Paolo* dit la même chose, & que l'archevêque *Navarete* l'a confirmé au dix-septième siècle, à *los Europeos que cogen es constante que vivos se los van comiendo*

Texera dit que les Javans avaient encore cette abominable coutume au commencement du seizième siècle, & que le mahométisme a eu de la peine à l'abolir. Quelques hordes de Caffres & d'Afriquains ont été accusés de cette horreur.

Si on ne nous a point trompés sur la Chine, si dans un de ces tems désastreux où la faim ne respecte rien, quelques Chinois se livrèrent à une action de désespoir qui soulève la nature, souvenons-nous toujours qu'en Hollande la canaille de la Haye mangea de nos jours le cœur du respectable de Vith, & que la canaille de Paris mangea le cœur du maréchal d'Ancre. Mais souvenons nous aussi que ceux qui percèrent ces cœurs furent cent fois plus coupables que ceux qui les mangèrent. Songeons à nos matines de Paris, à nos vêpres de Sicile, en pleine paix; aux massacres d'Irlande, pendant lesquels les Irlandais catholiques faisaient de la chandelle avec la graisse des Anglais protestans. Songeons aux massacres des vallées du Piémont, à ceux du Languedoc & des Cévennes, à ceux de tant de millions d'Américains par des Espagnols qui récitaient leur rosaire, & qui établissaient des boucheries publiques de chair humaine. Détournons les yeux & passons vite.



ARTICLE CINQUIÈME.

Des anciens établissemens & des anciennes erreurs avant le siècle de Charlemagne.

AVANT de venir au mémorable siècle de Charlemagne, il fallut voir quelles révolutions avaient amené ce siècle dans notre occident, & comment les deux religions chrétienne & musulmane s'étaient partagé le monde depuis le golfe de Perse jusqu'à la mer Atlantique. C'était un grand spectacle, mais une pénible recherche : il fallut presser cent quintaux de mensonges pour en extraire une once de vérités. La foule des auteurs qui n'ont écrit que pour nous tromper est effrayante. Qu'on en juge seulement par cinquante évangiles apocryphes, écrits dès le premier siècle, & suivis sans interruption de fables absurdes, jusqu'aux fausses décrétales forgées au siècle de Charlemagne, & jusqu'à la donation de Constantin, & cette donation de Constantin, suivie de la légende dorée, & cette légende dorée renforcée par la fleur des saints, & cette fleur des saints perfectionnée par le pédagogue chrétien; le tout couronné par les miracles de l'abbé Pâris dans le fauxbourg St. Médard au dix-huitième siècle.

Nous osâmes d'abord douter de ces donations immenses faites aux évêques de Rome par Charlemagne & par son fils, & surtout des donations des pays que Charles & Louis le faible ne possédaient pas. Mais nous ne prétendîmes point mettre en doute le droit que les papes ont acquis par le tems sur les pays qu'ils possèdent. Ils en sont souverains, comme les évêques d'Allemagne sont souverains dans leurs diocèses. Leurs droits ne sont pas à la vérité écrits dans l'évangile. Une religion formée par des pauvres & qui anathématise la richesse & l'esprit de

domination, n'a pas ordonné à ses prêtres de monter sur des trônes & d'armer leurs mains du glaive ! mais rien n'existe aujourd'hui de ce qu'était l'église dans son origine ; le tems a tout changé & changera tout encore ; il a établi dans notre occident les souverainetés des barbares vomis de la Scythie, & changé les chaires d'instruction en trônes.

Nous avons respecté ces dominations nouvelles dans notre histoire, & nous avons même remarqué combien notre antique barbarie les avait rendues nécessaires. Quelques jésuites, & surtout je ne fais quel Nonotte, écrivirent alors contre nous avec plus d'amertume que de science. Ils nous accusèrent d'avoir été peu respectueux envers St. Pierre & St. Charlemagne. Ils ne se doutaient pas alors que les successeurs de Charlemagne & de Pierre aboliraient l'ordre des jésuites, & que les généraux casseraient leurs soldats mal payés. Quoique nous eussions parlé de l'établissement du christianisme avec le plus profond respect, on nous accusa cependant d'en avoir un peu manqué.

On voulut nous écraser sous soixante volumes de pères de l'église, pour nous prouver que St. Pierre avait été à Rome, sans que St. Luc & St. Paul en eussent jamais parlé ; qu'il avait été sur le trône épiscopal de Rome, quoiqu'assurément il n'y eût point de trône épiscopal en ce tems-là, ni même d'évêques d'aucun diocèse. La principale démonstration du voyage de St. Pierre à Rome se tirait d'une lettre qu'il avait écrite & datée de Babylone : or Babylone signifiait évidemment Rome, comme Falaise signifie Perpignan. Les autres preuves étaient fondées sur certains contes d'un Abdias, d'un Marcel & d'un Egesippe qui n'étaient dignes assurément d'être ni pères ni fils de l'église.

Ces faiseurs de mille & une nuits nous contaient donc que Simon Pierre, étant venu à Rome (quoique sa mission fût pour les circoncis), y rencontra le magicien

Simon, qui se changeait tantôt en brebis & tantôt en chèvre. Ce Simon d'abord lui envoya faire un compliment par un de ses chiens, auquel Simon Pierre répondit fort poliment. Ils se brouillèrent ensuite pour un cousin de l'empereur Néron qui était mort. Simon, qu'on appelait vertu de DIEU, défia St. Pierre à qui ressusciterait le mort. Simon le fit remuer ; mais Pierre le fit marcher, & gagna la gageure. Ensuite ils se défièrent au vol, en présence de l'empereur. Simon vola dans les airs mieux que Dédale ; mais Pierre pria le Seigneur si ardemment de faire tomber Simon vertudieu, comme Icare, qu'il tomba & se cassa les jambes. Néron, indigné de voir son forcier estropié, fit crucifier Pierre les pieds en haut, & couper la tête à Paul, &c. . . . &c. . . . Cela arriva la dernière année de Néron. Pierre avait gouverné l'église vingt-cinq ans sous cet empereur, qui n'en régna que treize.

Ce livre d'Abdias, écrit en syriaque, fut traduit en grec par son disciple nommé Eutrope, & nous l'avons en latin de la traduction de Jules Afriquain, homme savant du troisième siècle, & presque un père de l'église par ses autres écrits.

Quoi qu'il en soit, que St. Pierre eût fait ou non le voyage de Rome, cela était absolument indifférent pour le gouvernement de l'église. Ce gouvernement fut modelé du tems de Constantin, sur l'administration politique de l'empire. Les principaux sièges, Rome, Constantinople, Alexandrie, devaient avoir l'autorité principale. Et de même que les rois d'Espagne régnèrent en ce pays, soit que Tubal ou Hercule l'eût peuplé, de même que la race des Francs posséda les Gaules, soit qu'elle descendit de Francus fils d'Hector, soit qu'elle eût une autre origine ; ainsi les papes dominèrent bientôt dans la ville impériale du consentement même des Romains, sans se mettre en peine si la première église de cette capitale avait été dédiée à St. Jean de Latran,

ou à St. Pierre hors des murs. Ainsi les patriarches des grandes villes de Constantinople & d'Alexandrie eurent plus d'honneurs ; de richesses & d'autorité que des évêques de village. Les hommes d'état n'établissent guère leurs droits sur des discussions théologiques : ils vont au solide & ils laissent leurs écrivains s'épuiser en citations & en argumens.

A R T I C L E S I X I È M E .

Fausſes donations.

Faux martyres.

Faux miracles.

LA vérité de l'histoire , bien plus utile qu'on ne pense , nous força d'examiner les fausses légendes aussi attentivement que le voyage de St. Pierre. Nous crûmes que le mensonge ne pouvait que déshonorer la religion. Les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres sont si vrais , qu'on ne doit pas risquer d'affaiblir le profond respect qu'on a pour eux , en leur associant de faux prodiges. Admirons , célébrons , révérons le Lazare ressuscité ; le bienfait des noces de Cana ; les démons chassés du corps des possédés ; ces esprits immondes précipités dans les corps d'animaux , immondes comme eux , & noyés avec eux dans le lac de Génézareth ; le fils de DIEU enlevé sur le faite du temple & sur une montagne par l'ennemi de DIEU & des hommes ; JESUS confondant d'un seul mot cet éternel ennemi qui osait proposer à DIEU même d'adorer le diable ; JESUS transfiguré sur le Thabor pour manifester sa gloire à Moïse & à Elié qui viennent du sein des morts recevoir ses leçons éternelles ; JESUS la source de la vie ; JESUS créateur du genre humain ,

mourant pour le genre humain ; les morts ressuscitans quand il expire, & remplissant les rues de Jérusalem ; le soleil s'éclipsant en plein midi & en pleine lune par toute la terre , à la confusion de tout l'empire romain , assez aveugle pour négliger ce grand événement ; le St. Esprit descendant en langue de feu sur les apôtres, &c... Ces vrais miracles sont assez nombreux, assez avérés. Des hommes inspirés les ont écrits ; tout lecteur judicieux les apprécie ; tout bon chrétien les adore.

Mais c'était (nous osons le dire) une impiété & une folie de vouloir soutenir ces prodiges que DIEU daigna lui-même opérer en Judée , par des fables absurdes que des hommes inconnus ont inventées tant de siècles après.

La personne illustre qui étudia l'histoire avec nous fut très-scandalisée qu'un jésuite, nommé Papébroke, prétendît avoir traduit un manuscrit grec qui contenait le martyre de St. Théodote cabarétier , & de sept vierges, âgées de soixante & douze ans chacune , que le gouverneur de la ville d'Ancire condamna à livrer leur pucelage aux jeunes gens de la ville. Cette sentence, portée contre sept vieilles , ou plutôt contre ces jeunes gens , était encore la plus simple & la moins merveilleuse anecdote de toute cette aventure. La légende de ce saint cabaretier & de son ami le curé Frontin est assez connue.

On arrache la langue à St. Romain , qui était bégue , & aussi-tôt il parle avec la plus grande volubilité ; & l'auteur , grand physicien , remarque *qu'il est impossible de vivre sans langue* : ce qui rend le miracle plus beau.

Que dire de St. Paulin , qui voyant un possédé se promenant la tête en bas , comme une mouche , à la voûte d'une église , envoya vite chercher des reliques de St. Félix de Nole : dès qu'elles furent arrivées , le possédé tomba par terre.

Est-il possible qu'on ait écrit sérieusement que St. Denis l'aréopagite , étant venu d'Athènes à Paris , fut penda à

Montmartre ; qu'il prêcha du haut de la potence dès qu'il fut étranglé, & qu'ensuite il porta sa tête entre ses bras, dès qu'il eut le cou coupé ?

Nous pourrions citer trois morts ressuscités en un jour par St. Dominique, vingt-huit aveugles, quatre possédés, six lépreux, trois sourds, trois muets guéris & quatre morts ressuscités, le tout par St. Victor.

St. Maclou, pressé de ressusciter un mort, répond : qu'il attende que j'aie dit ma messe. La messe finie, il le ressuscite : le mort demande à boire, soudain St. Maclou change de l'eau en vin, un caillou en gobelet, un balai en serviette. Le mort boit & reconnaît que ces trois miracles sont à l'honneur de la trinité. C'est-là pourtant ce qu'écrivent les jésuites Ribadeneira & Antoine Girard, dans la vie des saints.

On a écrit, & depuis la renaissance des lettres on a imprimé plus de dix mille contes de cette force. Le bénédictin Ruinard nous en a donné de pareils dans ses prétendus actes sincères, qui sont évidemment du treizième siècle, & tous écrits du même style. C'est-là qu'il renouvelle l'histoire du cabaretier Théodote, & de la langue de Romain.

On rendit à la raison & à la religion le service de détruire ces fables. elles étaient encore si accréditées, qu'un jésuite, nommé Nonotte, prit leur défense, & fut même secondé par quelques écrivains.

Plusieurs regardaient comme un article de foi l'apparition du labarum dans les nuées. Ils ne savaient si c'était vers Befançon, ou vers Troye, ou vers Rome ; & si l'inscription était en latin ou en grec ; mais ils étaient sûrs de l'apparition.

Par quel excès de démence a-t-on écrit & répété si souvent que dans l'année 287, au tems même que Dioclétien favorisait le plus notre sainte religion, lorsque les principaux officiers de son palais étaient chrétiens, lorsque sa femme était chrétienne, cet empereur fit cou-

per

per la tête à toute une légion , appelée Thébaine , composée de six mille sept cents hommes , & cela parce qu'elle était chrétienne ? Nous avons anéanti cette fable impertinente attribuée à l'abbé Eucher , depuis évêque de Lyon , mort en 454 , cent soixante-sept ans après cette aventure. Nous avons fait voir combien il était ridicule d'attribuer à cet évêque une rapsodie , dans laquelle il est parlé , avant l'année quatre cent cinquante-quatre , du roi de Bourgogne Sigismond qui mourut en 523. Cette ineptie était assez sensible. Nous avons prouvé qu'aucun auteur ne parla jamais d'une légion thébaine. Il y avait trois légions en Egypte ; mais aucune n'était composée d'habitans de Thèbes. Cette prétendue légion n'avait pu arriver d'Orient en Occident par le Valais , comme on le dit : elle n'avait pu être entourée de troupes supérieures en nombre qui l'auraient égorgée dans le petit défilé d'Agaune , où l'on ne peut ranger deux cents hommes en bataille , & où la moitié d'une cohorte aurait aisément arrêté toutes les légions de l'empire romain. Ce monstrueux amas de bêtises méritait d'être développé ; & il s'est trouvé un Nonotte qui les a défendues comme son bien propre. Il a intitulé son livre , nos erreurs , & il a trouvé des dévotes qui l'ont cru sur sa parole.



ARTICLE SEPTIÈME.

De David, de Constantin, de Théodose, de Charlemagne, &c.

APRÈS les exemples continuels d'injustice, de cruauté, de meurtre, de brigandage, dont l'histoire de presque toutes les nations est surchargée, il nous parut utile & consolant de ne pas canoniser ces crimes chez les princes; de quelque religion qu'ils fussent. David était sans doute un bon Juif; mais ce n'était pas une chose honnête (humainement parlant) de se révolter contre son souverain, de se mettre à la tête de quatre cents voleurs, de rençonner, de piller ses compatriotes, de trahir à la fois sa patrie & le roitelet Achis son bienfaiteur; de massacrer tout dans les villages de ce bienfaiteur, jusqu'aux enfans à la mamelle, afin qu'il ne restât personne pour le dire; de faire cuire dans des fours, de déchirer sous des herbes de fer les habitans de Rabath; de scier le crâne & la poitrine aux autres Amorrhéens; d'écraser sous des chariots leurs membres palpitans; de donner sept enfans du roi Saül son maître aux Gabaonites, pour les pendre, &c. &c.

Plus nous étions touchés respectueusement de son repentir, plus il nous sembla qu'en effet jamais repentir ne fut mieux fondé. Nous fûmes même très-étonnés qu'on chantât encore, dans quelques églises des hymnes attribuées à David, dans lesquelles il est dit : *Heureux qui prendra tes petits enfans, & qui les écrasera contre la pierre !* psaume 137. *Que vos pieds soient teints de leur sang, & que la langue de vos chiens en soit abreuvée !* psaume 67. On y peut chercher un sens mystique; mais le sens naturel est dur. Il nous

semble qu'on aurait pu s'attacher aux psaumes qui enseignent la clémence plus qu'à ceux qui célèbrent la cruauté. Nous respectâmes le texte ; mais nous ne pouvions fouler aux pieds la nature.

Le même esprit d'équité nous anima , quand nous nous crûmes obligés de ne point dissimuler les crimes de Constantin , de Théodose & de Clovis , &c. Ils favorisèrent le christianisme , nous en bénissons DIEU ; & si Constantin mourut , Arien après avoir tour-à-tour favorisé & persécuté Athanase , on doit en être affligé , & adorer les décrets de la providence. Mais les meurtres de tous ses proches , de son fils même & de sa femme , n'étaient pas sans doute des actions chrétiennes.

Constantin , tout voluptueux qu'il était , s'était fait une telle habitude de la férocité , qu'il la porta jusques dans ses loix. Dioclétien avait été assez humain pour abolir la loi qui permettait aux pères de vendre leurs enfans ; Constantin rétablit cette loi barbare. Il permit aux citoyens Romains de faire leurs fils esclaves en naissant (a). On dit pour l'excuser , qu'il ne permit ce trafic qu'aux pauvres ; mais il n'y a que les pauvres qui puissent être tentés de vendre leurs enfans. Il fallait les mettre à l'abri du besoin qui les forçait à ce commerce dénaturé. Mais l'assassin de son fils devait approuver qu'un père vendît les siens. Par la même jurisprudence , il abolit les peines établies par les loix contre les calomniateurs ; c'est ce que nous soumettons au jugement de toutes les âmes honnêtes.

Nous ne pensâmes pas que Théodose eût suffisamment réparé le massacre si longtems prémédité des habitans de Thessalonique , en n'allant point à la messe pendant quelques mois.

Pour Clovis , le jésuite Daniel lui-même convient qu'il fut plus méchant après son baptême qu'au paravant.

(a) Cod. liv. I, de patribus qui filios.

On est obligé d'avouer qu'il engagea un Clodoric , fils d'un roi de Cologne , à tuer son propre père ; & que pour récompense il le fit assassiner lui-même & s'empara de son petit état ; qu'il trahit & assassina Rancaire roi de Cambrai ; qu'il en fit autant à un roi du Mans nommé Ronomer & à quelques autres princes ; après quoi il tint un concile d'évêques à Orléans. On ne lui reprocha dans ce concile aucun de ces assassinats , ils n'avaient été commis que sur des princes idolâtres.

Nous avons détesté le crime partout où nous l'avons trouvé ; & si les infidèles & les hérétiques ont fait quelques bonnes actions ; s'ils ont eu des vertus que St. Augustin appelle des péchés splendides , nous n'avons pas cru devoir les taire. L'empereur Julien fut fobre & chaste comme un anachorète , aussi brave que César , aussi clément que Marc-Aurèle , puisqu'il pardonna à douze chrétiens qui avaient comploté de l'assassiner. Il fallait ou en convenir ou être un sot ; nous prîmes le premier parti. Un ex-jésuite de province , nommé Paulian , vient encore de répéter en dernier lieu , que Julien blessé à mort , au milieu de sa victoire , jeta son sang contre le ciel & s'écria , *Tu as vaincu Galiléen*. Rien n'éclairera donc jamais les ignorans ! Rien ne corrigera les gens de mauvaise foi ! Ce n'était pas contre les Galiléens que ce grand-homme combattait , c'était contre les Perses. Ce conte du calomniateur Théodoret est mis actuellement par tous les savans avec l'autre conte des femmes que Julien immola aux dieux pour obtenir leur protection dans cette guerre. Le bon sens rejette ces absurdités & l'équité réprouve ces calomnies.

La raison est l'ennemie des faux prodiges ; les globes de feu qui sortirent des fondemens du temple juif , lorsque Julien permit qu'on le rebâtît , sont avérés (disait-on) par Ammien Marcellin , auteur

payen ; & on nous allègue cette puérilité comme un témoignage que nos ennemis furent forcés de rendre à la vérité.

Nous exposâmes tout le ridicule de ce prodige. Nous montrâmes combien Ammien aimait le merveilleux ; & à quel point il était crédule. On ne pouvait donner de nouveaux fondemens au temple bâti par Hérode , puisque ces fondemens de larges pierres de vingt-cinq pieds de long subsistent encore. Des globes de feu ne peuvent sortir de ces pierres , puisque jamais les flammes ne s'arrondissent en globes & qu'elles s'élèvent toujours en spirales & en cônes. D'ailleurs on sait que dans ces tems-là , plusieurs villes de Syrie furent endommagées par des volcans souterrains , sans qu'il fût question de rebâtir un temple. On ajouta encore à ce prodige des globes de feu , ces petites croix enflammées qui s'attachaient aux vêtemens des ouvriers. Voilà bien du merveilleux.

Il est évident que si Julien discontinua la reconstruction du temple de Jérusalem , ce fut par d'autres raisons. Si les prétendus globes de feu l'en avaient empêché , il en aurait parlé dans sa lettre sur cette aventure. Voici cette lettre importante.

« Que diront les Juifs de leur temple , qui a été bâti
 » trois fois , & qui n'est point encore rebâti ? Ce n'est
 » point un reproche que je leur fais , puisque j'ai
 » voulu moi-même relever ses ruines ; je n'en parle
 » que pour montrer l'extravagance de leurs prophètes ,
 » qui trompaient de vieilles femmes imbécilles. *Quid*
 » *de templo suo dicent , quod cum tertio sit eversum ,*
 » *nondum ad hodiernum usque diem instauratur ? Hæc*
 » *ego , non ut illis exprobrarem in medium adduxi ,*
 » *utpote qui templum illud tanto intervallo à ruinis*
 » *excitare voluerim. Sed ideò commemoravi , ut osten-*
 » *derem delirasse , prophetas istos quibus cum stolidis*
 » *aniculis negotium erat. »*

N'est-il pas clair par cette lettre , que *Julien* ayant d'abord eu la condescendance de permettre que les Juifs achetaient le droit de bâtir leur temple , comme ils achetaient tout ; il changea d'avis ensuite , & ne voulut pas qu'une nation si fanatique & si atroce eût un signal sacré de ralliement , & une forteresse au milieu de ses états ? Une telle explication est simple , naturelle , vraisemblable. Il ne faut point embrouiller par un miracle ce qu'on peut démêler par la raison. Nous déplorons encore une fois , nous detestons l'erreur de *Julien* ; mais il faut être équitable.

Si nous défendîmes la cause de *Julien* avec quelque chaleur , c'est qu'en effet ce prince philosophe qui était si dur pour lui-même , fut très-indulgent pour les autres. C'est qu'étant à la tête d'un des deux partis qui divisaient l'empire , il ne fit jamais couler le sang du parti opposé au sien.

L'empereur *Constance* son proche parent & son persécuteur , assassin de toute sa famille , avait toujours été sanguinaire. *Julien* fut le plus tolérant des hommes , & l'unique chef de parti qui fût tolérant.

La *Blétie* , qui dans le dix-huitième siècle a osé écrire une vie de *Julien* avec quelque modération , & le défendre contre plusieurs calomnies grossières dont on chargeait sa mémoire , n'a pas osé pourtant le justifier sur son attachement à l'ancienne religion de l'empire. Il le représente comme un superstitieux qui croyait combattre une autre superstition. Nous eûmes une autre idée de *Julien* ; il était certainement un stoïcien rigide. Sa religion était celle du grand *Marc-Aurèle* , & du plus grand *Épictète*. Il nous semblait impossible qu'un tel philosophe adorât sincèrement *Hécate* , *Pluton* , *Cibèle* , qu'il crût lire l'avenir dans le foie d'un bœuf , qu'il fût persuadé de la vérité des oracles & des augures , dont *Cicéron* s'était tant moqué.

En un mot , l'auteur de la satire des Césars ne nous

parut pas un fanatique , c'est-à-dire , un furieux imbécille. Une forte preuve , c'est qu'il donna souvent bataille malgré des aruspices que tous les prêtres croyaient funestes. Il courut même en dépit d'eux à son dernier combat , où il fut tué au milieu de ses victoires.

L'auteur du livre de la félicité publique , homme en effet digne de la faire cette félicité , si elle était au pouvoir d'un sage , semble n'être pas de notre avis en ce point , & par conséquent il nous a réduit à nous défier long-tems de notre opinion. Julien , dit-il , *au-lieu de montrer sur le trône un philosophe impartial , ne fit voir en lui qu'un payen dévot.*

Les apparences en effet sont quelquefois pour l'estimable auteur de la félicité publique. Julien paraît trop zélé pour l'ancien culte de sa patrie ; il fait trop de sacrifices , il est trop prêtre. Jules César , tout grand pontife qu'il était , sacrifiait beaucoup moins.

Mais qu'on se représente l'état de l'empire sous Julien ; deux factions acharnées le partagent : l'une à la vérité divine dans son principe , mais s'écartant déjà de son origine par l'esprit de parti & par toutes les fureurs qui l'accompagnent : l'autre fondée sur l'erreur , & défendant cette erreur avec tout l'emportement qui se met à la place de la raison : même opiniâtreté des deux côtés , mêmes fraudes , mêmes calomnies , mêmes complots , mêmes barbaries , même rage. La plupart des chrétiens , il faut l'avouer , éclairés d'abord par DIEU même , étaient aussi aveugles que ceux qu'on appella depuis payens.

Que pouvait faire un empereur politique entre ces deux factions ; lorsqu'il s'était déclaré hautement pour la seconde ? S'il n'avait pas montré un grand zèle pour son parti , ce parti lui eût reproché de n'en avoir pas assez , ce parti l'eût abandonné , & l'autre l'eût peut-être détrôné. Il fallait mener les payens avec les brides qu'ils

s'étaient faites eux-mêmes. Qui a montré plus de zèle pour la religion , qui a été plus assidu à des prêches & au chant des psaumes que le prince, d'Orange Guillaume le taciturne , fondateur de la république de Hollande ? & Gustave-Adolphe , vainqueur de l'Allemagne ? Cependant il s'en fallait beaucoup que ces deux grands-hommes fussent des enthousiastes.

L'Europe , & surtout le Nord , a le bonheur de posséder aujourd'hui des souverains éclairés & tolérans , dont aucun fanatisme n'obscurcit les lumières , dont aucune dispute théologique n'a égaré la raison , & qui tous savent très-bien distinguer ce que la politique exige , & ce que la religion conseille. Il en est même qui n'ont ni cour , ni conseil , ni chapelle , & qui consomment les journées entières dans le travail de la royauté. Mais qu'il s'élève dans leurs états une querelle de religion , une guerre intestine de fanatisme , telle qu'on en vit au tems de Julien , ou nous nous trompons fort , ou tous agiront comme lui.

Quant au nom d'apostat que des écrivains des charniers donnent encore à l'empereur Julien , il nous semble que ce sobriquet infame ne lui convenait pas plus que le titre d'empereur chrétien à Constantin qui ne fut baptisé qu'à sa mort. Julien baptisé dans son enfance , eut le malheur de n'être chrétien que pour sauver sa vie. Il n'était pas plus chrétien que notre grand Henri IV & son cousin le prince de Condé ne furent catholiques , lorsqu'on les força d'aller à la messe après la St. Barthelemi. La ligue osa appeler ces princes relaps ; ils ne l'étaient point , on les avait forcés ; on força de même Julien à recevoir ce qu'on appelle l'un des quatre mineurs , à être lecteur dans l'église de Nicomédie. Mais il est certain par ses écrits , que dès-lors il se livrait tout entier aux instructions de Libanius , le philosophe le plus entêté du paganisme.

Ce qu'on peut donc reprocher bien plus raisonnablement à cet empereur , c'est d'avoir été l'ennemi du chrif-

tianisme dès qu'il put se connaître ; & ce qu'il y a de plus déplorable , ce qu'il était le plus beau génie de son tems , & le plus vertueux de tous les empereurs après les Antonins.

La Blétrie répète sérieusement le conte ridicule que Julien , dans les opérations theurgiques qui étaient visiblement une initiation aux mystères d'Eléusine , fit deux fois le signe de la croix , & que deux fois tout disparut. Cependant malgré cette ineptie , La Blétrie a été lu , parce qu'il a été souvent plus raisonnable.

Au reste , nous osons dire qu'il n'est point de Français , & sur tout de Parisien , à qui la mémoire de Julien ne doive être chère. Il rendit la justice parmi nous comme un Lamoignon ; il combattit pour nous en Allemagne comme une Turenne ; il administra les finances comme un Roni ; il vécut parmi nous en citoyen , en héros , en philosophe , en père ; tout cela est exactement vrai. On verse des larmes de tendresse quand on songe à tout le bien qu'il nous fit. Et voilà ce qu'un polisson appelle Julien l'apostat.

En admirant la valeur de Charlemagne , fils d'un héros usurpateur , & son art de gouverner tant de peuples conquis , c'était assez d'être homme pour gémir des cruautés qu'il exerça envers les Saxons ; & nous avouons que nous n'exprimâmes pas assez fortement notre horreur. Le tribunal veimique , qu'il institua pour persécuter ces malheureux , est peut-être ce qu'on inventa jamais de plus tyrannique. Des juges inconnus recevaient les accusations rédigées par un délateur , n'entendaient ni les témoins ni les accusés , jugeaient en secret , condamnaient à la mort , envoyaient des bourreaux déguisés , qui exécutaient leurs sentences. Cette cour d'assassins privilégiés se tenait à Ormound en Westphalie : elle étendit sa juridiction sur toute l'Allemagne , & ne fut entièrement abolie que sous Maximilien I. C'est une vérité horrible ,

dont peu d'auteurs parlent , mais qui n'en est pas moins avérée.

Que devait-on dire de l'iniquité dénaturée avec laquelle il dépouilla de leurs états les fils de son frère ? La veuve fut obligée de fuir & d'emporter dans ses bras ses malheureux enfans chez Didier son frère , roi des Lombards. Que devinrent-ils , lorsque Charlemagne les poursuivit dans leur asyle , & s'empara de leurs personnes ? les secreteires , les moines , qui fabriquaient des annales , n'osent le dire : nous nous taisons comme eux ; & nous souhaitons que ce Karl n'ait pas traité son frère , sa sœur & ses neveux , comme tant de princes en ces tems - là traitaient leurs parens. La foule des historiens a encensé la gloire de Charlemagne & jusqu'à ses débauches. Nous nous sommes arrêtés la balance à la main : nous avons laissé marcher la foule ; on nous a remarqués ; on a voulu nous arracher notre balance ; & nous avons continué de peser le juste & l'injuste.

Nous n'avons pu encore découvrir quel droit avait Charlemagne sur les états de son frère , ni quel droit son frère & lui & Pepin leur père avaient sur les états de la race d'Ildovic , ni quel droit avait Ildovic sur les Gaules & sur l'Allemagne , provinces de l'empire romain , ni même quel droit l'empire romain avait sur ces provinces.

C'est immédiatement après Charlemagne que commença cette longue querelle entre l'empire & le sacerdoce , qui a duré à tant de reprises pendant plus de neuf siècles : guerre dans laquelle tous les rois furent enveloppés : guerre tantôt sourde , tantôt éclatante ; tour-à-tour ridicule & funeste , qui n'a semblé terminée que par l'abolition des jésuites , & qui pourrait recommencer encore , si la raison ne dissipait pas aujourd'hui presque par-tout les ténèbres dans lesquelles nous avons été plongés si long-tems.

ARTICLE HUITIÈME.

*D'une foule de mensonges absurdes qu'on a opposés
aux vérités énoncées par nous*

Nous nous servons rarement du grand mot *certain* : il ne doit guère être employé qu'en mathématiques, ou dans ces espèces de connaissances, *je pense, je souffre, j'existe, deux & deux font quatre*. Cependant si l'on peut quelquefois employer ce mot en fait d'histoire, nous crûmes *certain* ou du moins extrêmement probable.

Que les premiers étrangers qui prirent & qui saccagèrent Constantinople furent les croisés, qui avaient fait serment de combattre pour elle.

Que les premiers rois Francs avaient plusieurs femmes en même tems ; témoins Gontran, Caribert, Childebart, Sigebert, Chilperic, Clotaire, comme le jésuite Daniel l'avoue lui-même.

Que le comble du ridicule est ce qu'on a inséré dans l'histoire de Joinville, que les émirs mahométans & vainqueurs offrirent la couronne d'Egypte à St. Louis leur ennemi, vaincu, captif, chrétien, ignorant leur langue & leurs loix.

Que toutes les histoires écrites dans ce goût doivent être regardées comme celles des quatre fils Aymon.

Que la croyance de l'église romaine, après le tems de Charlemagne, était différente de l'église grecque en plusieurs points importants, & l'est encore.

Que long-tems après Charlemagne, l'évêque de Rome, toujours élu par le peuple, selon l'usage de toutes les églises toutes républicaines, demandait la confirmation de son élection à l'exarque, que le clergé romain était tenu d'écrire à l'exarque suivant cette formule. « Nous

» vous supplions d'ordonner la consécration de notre père
» & pasteur. »

Que le nouvel évêque était par le même formulaire obligé d'écrire à l'évêque de Ravenne ; & qu'enfin par une conséquence indubitable, l'évêque de Rome n'avait encore aucune prétention sur la souveraineté de cette ville.

Que la messe était très-différente au tems de Charlemagne de ce qu'elle avait été dans la primitive église : car tout changea suivant le tems & suivant les lieux, & suivant la prudence des pasteurs. Du tems des apôtres, on s'assemblait le soir pour manger la cène, le soupé du Seigneur. (Paul aux Corinth.) On demeurait dans la fraction du pain. (*Act. ch. 2.*) Les disciples étaient assemblés pour rompre le pain. (*Act. ch. 20.*) L'église romaine, dans la basse latinité, appelle *missa* ce que les Grecs appellaient synaxe. On prétend que ce mot *missa*, messe, venait de ce qu'on renvoyait les catéchumènes, qui n'étant pas encore baptisés n'étaient pas encore dignes d'assister à la messe. Les liturgies étaient différentes, & cela ne pouvait alors être autrement : une assemblée de chrétiens en Caldée ne pouvait avoir les mêmes cérémonies qu'une assemblée en Thrace. Chacun faisait la commémoration du dernier soupé de notre Seigneur en sa langue. Ce fut vers la fin du second siècle que l'usage de célébrer la messe le matin s'établit dans presque toutes les églises.

Le lendemain du sabbat, on célébrait nos saints mystères, pour ne se pas rencontrer avec les Juifs. On lisait d'abord un chapitre des évangiles ; une exhortation du célébrant suivait ; tous les fidèles, après l'exhortation, se baïsaient sur la bouche en signe de fraternité qui venait du cœur ; puis on posait sur une table du pain, du vin & de l'eau ; chacun en prenait ; & on portait du pain & du vin aux absens. Dans quelques églises de l'Orient le prêtre prononçait les mêmes paroles par lesquelles on finissait les anciens mystères : paroles que notre divine religion avait retenues & consacrées : *veillez & soyez purs.*

Tous ces rites changèrent : le rite grégorien ne fut point le rite ambrosien. Le baptême qui était le plongement dans l'eau , ne fut bientôt dans l'Occident qu'une légère asperision ; les barbares du Nord devenus chrétiens , n'ayant ni peintres ni sculpteurs , ignorèrent le culte des images. L'église grecque différa surtout de l'église romaine en dogmes & en usages.

Jusqu'au tems de Charlemagne , il n'y eut point ce qu'on appelle de messe-basse. Les formules qui subsistent encore nous le prouvent assez. On n'aurait pas souffert alors qu'un seul homme officiât , aidé d'un petit garçon , qui lui répond & qui le sert : les évêques eurent cette condescendance pour les grands seigneurs & pour les malades. Enfin les religieux mendiants dirent des messes basses pour de l'argent ; & l'abus vint au point que le jésuite Emmanuel Sa dit dans ses aphorismes : « Si un prêtre » a reçu de l'argent pour dire des messes , il peut les » fermer à d'autres , à un moindre prix , & retenir pour » lui le surplus. *Cui datur certa pecunia pro missis à se » dicendis , potest alios minore pretio conducere , & re- » liquum sibi retinere.* »

Nous dûmes que la confession de ses fautes était de la plus haute antiquité : que le repentir fut la première ressource des criminels ; que ce repentir & cette confession furent exigés dans tous les mystères d'Egypte , de Thrace & de Grèce ; que l'expiation suivait la confession , &c. . .

La fable même imita l'histoire , en ce point nécessaire aux hommes. Apollonius de Rhodes rapporte que Médée & Jason , coupables de la mort d'Ahirsirthe , allèrent se faire expier dans l'Æa par Circé reine & prêtresse de l'isle , & tante de Médée. Jason , en arrivant au foyer sacré de la maison de Circé , enfonça son épée en terre : ce qui signifiait que sa femme & lui avaient commis un crime avec l'épée , & qu'ils avaient répandu le sang innocent sur la terre. Après quoi Circé les expia tous

deux avec les lustrations usitées chez elle. Peut-être même cette ancienne fable n'est pas si fable qu'on le croit.

On fait que Marc-Aurèle , le plus vertueux des hommes , se confessa en s'initiant aux mystères de Cérés. Cette pratique salutaire eut ses abus : ils furent poussés au point qu'un Spartiate , voulant s'initier , & le prêtre voulant le confesser , *est-ce à DIEU ou à toi que je parlerai ?* dit le Spartiate. A DIEU , répondit l'autre. *Retire-toi donc, ô homme.*

Les Juifs étaient obligés par la loi d'avouer leur délit lorsqu'ils avaient volé leurs frères , & de restituer le prix du larcin avec un cinquième par-dessus. Ils confessaient en général leurs péchés contre la loi , en mettant la main sur la tête d'une victime. Buxtorf nous apprend que souvent ils prononçaient une formule de confession générale , composée de vingt-deux mots ; & qu'à chaque mot on leur plongeait la tête dans une cuvette d'eau froide ; que souvent aussi ils se confessaient les uns aux autres ; que chaque pénitent choisissait son parrain qui lui donnait trente-neuf coups de fouet , & qui en recevait autant de lui à son tour. Enfin l'église chrétienne sanctifia la confession. On fait assez comment les confessions & les pénitences furent d'abord publiques ; quel scandale il arriva sous le patriarche Netaire , qui abolit cet usage ; comment la confession s'introduisit ensuite peu à peu dans l'Occident. Les abbés confessèrent d'abord leurs moines (a) ; les abbesses même eurent ce droit sur leurs religieuses.

St. Thomas dit expressément dans sa somme (b). *Confessio , ex defectu sacerdotis , laïco facta , sacramentalis est quodam modo.* Confession à un laïque , au défaut d'un prêtre , est comme sacrement.

St. Basile fut le premier qui permit aux abbesses d'ad-

(a) Voyez les Questions | confession.
sur l'Encyclopédie , au mot |

(b) Tome III, page 255.

ministrer la confession à leurs religieuses & de prêcher dans leurs églises. Innocent III, dans ses lettres, n'attaqua point cet usage. Le père Martène, savant bénédictin, parle fort au long de cet usage dans ses rites de l'église. Quelques jésuites, & surtout un Nonotte, qui n'avaient lu ni Basile, ni Martène, ni les lettres d'Innocent III, que nous avions lues dans l'abbaye de Sénones, où nous séjournâmes quelque tems dans nos voyages entrepris pour nous instruire, s'élevèrent contre ces vérités. Nous nous moquâmes un peu d'eux. Il faut l'avouer : notre amour extrême de la vérité n'exclut pas les faiblesses humaines.

C'est une chose rare que cette persévérance d'ignorance & de hauteur avec laquelle ces bons Garasses nous attaquèrent sans relâche, & sans savoir jamais un mot de l'état de la question.

Nous fûmes obligés d'approfondir l'étonnante aventure de la Pucelle d'Orléans, sur laquelle nous avions recueilli beaucoup de mémoires. Il fallut revenir sur une Marie d'Arragon, prétendue femme de l'empereur Othon III, qu'on fit passer (dit la légende) pieds nus sur des fers ardents. Il fallut leur prouver que la ville de Livron en Dauphiné fut assiégée par le maréchal de Belle-Garde, qui leva le siège sous Henri III. Ils n'en savaient rien, & ils criaient que Livron n'avait jamais été une ville, parce que ce n'est aujourd'hui qu'un bourg. La chose n'est pas bien importante, mais la vérité est toujours précieuse.

Il fallut soutenir l'honneur de notre corps calomnié, & faire voir que Lognac, le chef des assassins qui massacrèrent le duc de Guise, n'avait jamais été du nombre des gentils-hommes ordinaires de la chambre du roi, qu'il était un de ces *gentilshommes d'expéditions*, fournis par le duc d'Epemon, & payés par lui. Nous en avons cherché & trouvé des preuves dans le registres de la chambre des comptes.

Quelle perte de tems ! quand nous fûmes forcés de leur prouver que la terre d'Yesso n'avait point été découverte par l'amiral Drake. Et le petit nombre des lecteurs qui pouvaient lire ces discussions disait, qu'importe ?

Enfin dans deux volumes de *nos erreurs*, ils trouvèrent le secret de ne pas mettre un seul mot de vérité.

Que firent-ils alors ? Ils nous appellèrent hérétiques & athées. Ils envoyèrent leur libelle au pape : ils s'adressaient mal. Le pape n'a pas accueilli, depuis peu, bien gracieusement leurs libelles.

Le jésuite Patouillet minuta contre nous un mandement d'évêque, dans lequel il nous traitait de vagabonds, quoique nous demeurassions depuis vingt ans dans notre château ; & d'écrivain mercénaire, quoique nous eussions fait présent de tous nos ouvrages à nos libraires. Le mandement fut condamné, pour d'autres considérations plus sérieuses, à être brûlé par le bourreau. Nous continuâmes à chercher la vérité.

ARTICLE NEUVIÈME.

Eclaircissmens sur quelques anecdotes.

Nous pensâmes toujours qu'il ne faut jamais répondre à ses critiques, quand il s'agit du goût. Vous trouvez la *Henriade* mauvaise, faites-en une meilleure. Zaïre, Mérope, Mahomet, Tancrède, vous paraissent ridicules, à la bonne-heure. Quant à l'histoire, c'est autre chose. L'auteur, à qui on conteste un fait, une date, doit ou se corriger, s'il a tort, ou prouver qu'il a raison. Il est permis d'ennuyer le public, il n'est pas permis de le tromper.

Notre esquisse de l'essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations fut terminée par celle du grand siècle de

de Louis XIV. Nous ne cherchâmes que le vrai , & nous pouvons assurer que jamais l'histoire contemporaine ne fut plus fidèle. On nous nia d'abord l'anecdote de l'homme au masque de fer ; & il est très-utile que de tels faits ne passent pas sans contradiction. Celui-ci fut reconnu aussi véritable qu'il était extraordinaire ; vingt auteurs s'égarèrent en conjectures , & nous ne hasardâmes jamais notre opinion sur ce fait avéré , dont il n'est aucun exemple dans l'histoire du monde.

Les préjugés de l'Europe & de tous les écrivains s'élevaient contre nous , lorsque nous assurâmes que Louis XIV n'avait eu aucune part au testament de Charles II , roi d'Espagne , en faveur de la maison de France : cette vérité fut confirmée par les mémoires de Mr. de Torci & par le tems.

C'est le tems qui nous a aidés à ouvrir les yeux du public sur ce débordement de calomnies absurdes , qui se répandit partout vers les derniers jours de Louis XIV contre le duc d'Orléans , régent de France.

Les Nonottes nous soutinrent que l'archevêque de Cambrai , Fénélon , n'avait jamais fait ces vers agréables & philosophiques sur un air de Lulli :

Jeune , j'étais trop sage
Et voulais trop savoir :
Je ne veux , à mon âge ,
Que badinage ;
Et touche au dernier âge ,
Sans rien prévoir.

On les avait insérés dans une édition de madame Guyon , & lorsque Mr. de Fénélon , ambassadeur en Hollande , fit imprimer le Télémaque de son oncle , ces vers furent restitués à leur auteur : on les imprima dans

plus de cinquante exemplaires, dont un fut en notre possession. Quelques lecteurs craignirent que ces vers innocens ne donnassent un prétexte aux jansénistes d'accuser l'auteur qui avait écrit contr'eux ; de s'être paré d'une philosophie trop sceptique , & furent cause qu'on retrancha ce madrigal du reste de l'édition du Télémaque. C'est de quoi nous fûmes témoins. Mais les cinquante exemplaires existent ; qu'importe d'ailleurs que l'auteur d'un beau roman ait fait ou non une chanson jolie.

Faisons ici l'aveu que toutes ces vérités historiques, qui ne peuvent intéresser que quelques curieux dans un petit canton de la terre, ne méritent pas d'être comparées aux vérités mathématiques & physiques qui sont nécessaires au genre humain. Cependant les querelles sur ces bagatelles ont été souvent vives & fatales. Les disputes sur la physique sont moins dangereuses : ce sont des procès dont il y a peu de juges ; mais en fait d'histoire, le plus borné des hommes peut vous chicaner sur une date, déterrer un auteur inconnu qui a pensé différemment de vous, abuser d'un mot pour vous rendre suspect. Un moine, si vous n'avez pas flatté son ordre, peut calomnier impunément votre religion. Un parlement même était ulcéré, si vous aviez décrit les folies & les fureurs de la fronde.



ARTICLE DIXIÈME.

De la philosophie de l'histoire.

LORSQU'APRÈS avoir conduit notre essai sur les mœurs & l'esprit des nations depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours , nous fûmes invités à remonter aux tems fabuleux de tous les peuples , & à lier , s'il était possible , le peu de vérités que nous trouvâmes dans les tems modernes aux chimères de l'antiquité ; nous nous gardâmes bien de nous charger d'une tâche à la fois si pesante & si frivole. Mais nous tâchâmes dans un discours préliminaire , qu'on intitula *philosophie de l'histoire* , de démêler comment naquirent les principales opinions qui unirent des sociétés , qui ensuite les divisèrent , qui en armèrent plusieurs les uns contre les autres. Nous cherchâmes toutes ces origines dans la nature ; elles ne pouvaient être ailleurs. Nous vîmes que si on fit descendre Tamerlan d'une race céleste , on avait donné pour aïeux à Gengiskan une vierge & un rayon du soleil. Mango Capak s'était dit de la même famille en Amérique. Odin dans les glaces du Nord avait passé pour le fils d'un dieu. Alexandre long-tems auparavant essaya d'être fils de Jupiter , dût-il brouiller , comme on le dit , sa mère avec Junon. Romulus passa chez les Romains pour le fils de Mars. La Grèce avant Romulus fut couverte d'enfans des dieux. La fable de l'Arabe Bak ou Bacchus , à qui on donna cent noms différens , est le plus ancien exemple qui nous soit resté de ces généalogies. D'où put venir cette conformité d'orgueil & de folie entre tant d'hommes séparés par la distance des tems & des lieux , si ce n'est de la nature humaine partout orgueilleuse , partout menteuse , & qui veut toujours en imposer ? ce fut donc en

consultant la nature que nous tâchâmes de porter quelque faible lumière dans le ténébreux chaos de l'antiquité.

Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus savant, dit Montagne, mais quel est le mieux savant. Il a plu à Mr. Larchet, très-savant homme, à la manière ordinaire, de combattre notre philosophie par son autorité. Ainsi il était impossible que nous nous rencontrassions.

Nous avions, parmi les contes d'Hérodote ; trouvé fort ridicule avec tous les honnêtes gens, le conte qu'il nous fait des dames de Babylone, obligées par la loi sacrée du pays d'aller une fois dans leur vie se prostituer aux étrangers pour de l'argent au temple de Milita. Et Mr. Larchet nous soutenait que la chose était vraie, puisqu'Hérodote l'avait dite. Il joint pourtant une raison à cette autorité, c'est qu'on avait dans d'autres pays sacrifié des enfans aux dieux, & qu'ainsi on pouvait bien ordonner que toutes les dames de la ville la plus opulente & la plus policée de l'Orient, & surtout les dames de qualité, gardées par des eunuques, se prostituassent dans un temple.

Mais il ne réfléchissait pas, que si la superstition immola des victimes humaines dans de grands dangers & dans de grands malheurs, ce n'est pas une raison pour que des législateurs ordonnent à leurs femmes & à leurs filles de coucher avec le premier venu dans un temple ou dans la sacristie pour quelques deniers. La superstition est souvent très-barbare ; mais la loi n'attaque jamais l'honnêteté publique, surtout quand cette loi se trouve d'accord avec la jalousie des maris, & avec les intérêts & l'honneur des pères de famille.

Mr. Larchet voulut donc nous démontrer que les maris prostituaient leurs femmes dans Babylone, & que les mères en faisaient autant de leurs filles. Sa raison était que Sextus-Empiricus & quelques poètes ont dit qu'il fallait absolument qu'un mage en Perse fût né de l'in-

ceste d'un fils avec sa mère. On eut beau lui remontrer que cette calomnie des Romains contre les Perses leurs ennemis ressemble à tous les contes que notre peuple fait encore tous les jours des Turcs, & de Mahomet II, & de Mahomet le prophète. Mr. Larchet n'en démordit point, & préféra toujours les vieux auteurs à la vérité ancienne & moderne.

Il nous traita d'homme ignorant & dangereux, parce que nous osions douter des cent portes de la ville de Thèbes, des dix mille soldats qui sortaient par chaque porte avec deux cents chars armés en guerre. Il est persuadé que le prétendu Concofis, père du prétendu Sésostris, pour accomplir un de ses songes, & pour obéir à un de ses oracles, destina son fils, dès le jour de sa naissance, à conquérir le monde entier; que pour parvenir à ce bel exploit, il fit élever auprès de Sésostris tous les petits garçons nés le même jour où naquit son fils; que pour les accoutumer à conquérir le monde, il les faisait courir à jeun huit de nos grandes lieues, où quatre, comme on voudra, sans quoi ils n'avaient point à déjeûner.

Quand ils furent en âge d'aider Sésostris à sa conquête, ils étaient dix-sept cents qui avaient environ vingt ans. Il en était mort le tiers, selon les supputations de la vie humaine les plus modérées. Ainsi il était né en Egypte deux mille deux cent soixante - six garçons le même jour que Sésostris. Un pareil nombre de filles devait aussi être né ce jour-là; ce qui fait quatre mille cinq cent trente-deux enfans.

Or comme il n'est pas probable que le jour de la naissance de Sésostris fut plus fécond que les autres, il suit évidemment qu'au bout de l'année il était né un million six cent cinquante - quatre mille cent quatre - vingts Egyptiens.

Si vous multipliez ce nombre par trente - quatre, selon la méthode de Mr. Kersebaum, reconnue très-exacte

en Hollande, vous trouverez que l'Egypte était peuplée de cinquante-six millions deux cent quarante-deux mille cent vingt personnes. Il est vrai qu'elle n'en a jamais eu, depuis qu'elle est connue, qu'environ trois millions, & que son terrain cultivable n'est pas le tiers du terrain cultivable de la France

Enfin Sésostris partit avec une armée de cent mille hommes, & vingt-sept mille chars de guerre. Le pays, à la vérité, a toujours eu peu de chevaux & très-peu de bois de construction; mais ces difficultés n'embarrassent jamais les héros qui montent à cheval pour subjuguier toute la terre, & pour obéir à un oracle. Elles n'embarrassent pas plus Mr. Larchet notre adversaire.

Nous ne répéterons point ici les grosses injures de savant qu'il prodigue à propos des velus & du bouc de Mendès, & de Sanctus Socrates pederasta, dont il nous flatte qu'il parlera encore, & des autres injures qu'il répète d'après Mr. Warburton aussi grand compilateur que lui de fatras & d'injures. Mais il nous est permis de répéter aussi que le savant Mr. Warburton a prétendu donner pour la plus grande preuve de la mission divine de Moïse, que Moïse n'avait jamais enseigné l'immortalité de l'ame. Nous ne sommes point de l'avis de Mr. l'évêque Warburton; nous croyons l'ame immortelle; nous pensons (comme de raison) que Moïse devait avoir la même croyance; & si l'ame de Mr. Larchet est mortelle, c'est à eux à le prouver. Ces disputes ne doivent point altérer la charité chrétienne; mais aussi cette charité peut admettre quelques plaisanteries, pourvu qu'elles ne soient point trop fortes.

F R A G M E N T

S U R

L A S A I N T B A R T H E L E M I .

ON prétend en vain que le chancelier de l'Hôpital & Christophe de Thou , premier président , disaient souvent , *excidat illa dies , que ce jour périsse*. Il ne périra point (a) , ces vers mêmes en conservent la mémoire. Nous fîmes aussi nos efforts autrefois pour la perpétuer. Virgile avait mieux réussi que nous à transmettre aux siècles futurs la journée de la ruine de Troyes. La grande poésie s'occupa toujours d'éterniser les malheurs des hommes.

Nous fûmes étonnés de trouver en 1758 , près de deux cents ans après la St. Barthelemi , un livre contre les protestans , dans lequel est une dissertation sur ces massacres ; l'auteur veut prouver ces quatre points qu'il énonce ainsi ,

- 1°. Que la religion n'y a eu aucune part.
- 2°. Que ce fut une affaire de proscription.
- 3°. Qu'elle n'a dû regarder que Paris.
- 4°. Qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on n'a écrit.

Au 1°. nous répondons. Non sans doute , ce ne fut pas la religion qui médita & qui exécuta les massacres de la St. Barthelemi , ce fut le fanatisme le plus exécrationnable. La religion est humaine , parce qu'elle est divine ; elle prie pour les pécheurs & ne les extermine pas ;

(a) Ce sont des vers de Silius Italicus ,
Excidat illa dies avo , nec postera credant
Sæcula... &c.

elle n'égorge point ceux qu'elle veut instruire. Mais si on entend ici par religion ces querelles sanguinaires de religion, ces guerres intestines qui couvrirent de cadavres la France entière pendant plus de quarante années, il faut avouer que cet effroyable abus de la religion arma les mains qui commirent les meurtres de la St. Barthelemi. Nous convenons que Catherine de Médicis, le duc de Guise, les cardinaux de Birague & de Retz, qui conseillèrent ces massacres, n'avaient pas plus de religion que Mr. l'abbé, qui en veut diminuer l'horreur. Il nous reproche de les avoir appelés cardinaux, sous prétexte qu'ils ne furent décorés de la pourpre romaine qu'après avoir répandu le sang des Français. Mais ne dit-on pas tous les jours qu'un autre cardinal de Retz fit la première de la Fronde, quoiqu'il ne fût alors que coadjuteur de Paris ? que fait aux massacres de la St. Barthelemi le quantième du mois où un Birague reçut sa barrette ? est-ce par de tels subterfuges qu'on peut défendre une si détestable cause ? oui, le fanatisme religieux arma la moitié de la France contre l'autre. Oui, il changea en assassins ces Français aujourd'hui si doux & si polis, qui s'occupent gaiement d'opéra comiques, de querelles de danseuses & de brochures. Il faut le redire cent fois, il faut le crier tous les ans le 24 Auguste, ou le 24 Août, afin que nos neveux ne soient jamais tentés de renouveler religieusement les crimes de nos détestables pères.

2°. *Que ce fut une affaire de proscription.*

Qu'elle affaire ! proscrire ses propres sujets, ses meilleurs capitaines, ses parens ; le prince de Condé, notre Henri IV, depuis restaurateur de la France, notre héros, notre père, qui n'échappa qu'à peine à cette boucherie ! On dit une affaire de finance, une affaire d'honneur ou d'intérêt, affaire de barreau, affaire au conseil, affaires du roi, homme d'affaires. Mais qui avait

jamais entendu parler d'affaires de proscription ! il semble que ce soit une chose simple & en usage. Il n'est que trop vrai que ce fut une proscription , & c'est ce qui excitera toujours nos cris & nos larmes.

Mais on laissa au peuple fanatique & barbare le soin de choisir ses victimes. Le frère pouvait assassiner son frère , le fils plonger le couteau dans les mammelles qui l'avaient allaité. Il n'est que trop vrai qu'on égorgea des femmes & des enfans. *Les charrettes chargées de corps morts , de demoiselles , de femmes , de filles & d'enfans , étaient menées & déchargées dans la rivière. Quelle affaire !*

3°. *Que cette affaire n'a jamais dû regarder que Paris.*

Et pour nous prouver cette étrange assertion , Mr. l'abbé nous assure qu'à Troyes un catholique voulut sauver la vie à Etienne Marguien ! mais il ne nous dit point qu'Etienne Marguien échappât au carnage. Si cette affaire n'avait regardé que Paris , pourquoi la cour envoya-t-elle des ordres à tous les gouverneurs des provinces & des villes de répandre partout le sang des sujets. Il y en eut qui s'en excusèrent. Les seigneurs de St. Herem , d'Ortes , d'Ognon , de la Guiche , Gordes , & d'autres écrivirent au roi en différens termes , qu'ils avaient des soldats pour son service , & non des bourreaux.

Au reste , il doit nous être permis d'en croire les véridiques Auguste de Thou & Maximilien duc de Sulli , qui virent de bien plus près la St. Barthelemi que Mr. l'abbé , qui n'y était pas , & qui ne passe peut-être pas pour aussi véridique.

4°. *Qu'il y a péri beaucoup moins de monde qu'on n'a écrit.*

Il n'est pas possible de savoir le nombre des morts ; on ne fait pas dans les villes le nombre des vivans. Tel auteur exagère , tel autre diminue , personne ne compte. Nous n'avons jamais cru aux trois cent mille Sarrafins

tués par Charles Martel ; il n'est pas question ici de savoir au juste combien de Français furent massacrés par leurs compatriotes. Qui pourra jamais avoir une liste exacte des habitans de Thessalonique égorgés par l'ordre de Théodose dans le cirque où il les invita par des jeux solennels ? il est avéré que tout ce qui entra fut tué. Thessalonique était une ville marchande , opulente & peuplée. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ne contînt que sept mille âmes. Mais que Théodose dans sa St. Barthelemi ait fait massacrer quinze mille de ses sujets , ou trente mille , le crime est égal.

L'archevêque Péréfixe pousse jusqu'à cent mille le nombre des victimes frappées dans la proscription de Charles IX. Le sage de Thou réduit ce nombre à soixante & dix mille. Prenons une moyenne proportionnelle arithmétique , nous aurons quatre - vingt - cinq mille. Quelle affaire , encore une fois !

De nos jours , un avocat irlandais a plaidé pour les massacres d'Irlande , exécutés sous le règne de l'infortuné Charles I. Il a soutenu que les Irlandais catholiques n'avaient assassiné que quarante mille protestans. Nous ne voulons pas compter après lui ; mais en vérité ce n'est pas peu de chose que quarante mille citoyens expirans dans les tourmens recherchés , des filles attachées vivantes encore aux cous de leurs mères suspendues à des potences , les parties génitales des pères de famille mises toutes sanglantes dans la bouche de leurs femmes égorgées , & leurs enfans coupés par morceaux sous les yeux des pères & des mères ; le tout à la plus grande gloire de Dieu.

Nous aurions mauvaise grace de nous plaindre des reproches que nous fait Mr. l'abbé sur ce que nous fîmes , il y a cinquante ans , je ne fais quel poème épique dans lequel il est parlé de la St. Barthelemi. Un de nos parens fut tué dans cette journée , mais nous nous tenons très-heureux d'en être quittes aujourd'hui pour des injures.

F R A G M E N T

S U R

LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT

D E N A N T E S.

LA fameuse révocation de l'édit de Nantes est regardée comme une grande plaie de l'état. Lorsque nous fûmes obligés d'en parler dans le siècle de Louis XIV, nous fûmes bien loin de vouloir dégrader un monument que nous élevions à la gloire de ce siècle mémorable ; mais (a) madame de Cailus, nièce de madame de Maintenon, dit que le roi avait été trompé. La reine Christine (b) écrit que Louis XIV s'était coupé le bras gauche avec le bras droit. Nous dûmes plaindre la France d'avoir porté chez les étrangers & même chez ses ennemis, ses citoyens, ses trésors, ses arts, son industrie, ses guerriers. Nous avouâmes que l'indulgence, la tolérance, dont les hommes ont tant de besoin les uns envers les autres, était le seul appareil qu'on pût mettre sur une blessure si profonde.

Ce divin esprit de tolérance, qui au fond n'est que la charité, *charitas humani generis*, comme dit Cicéron, a depuis quelques années tellement animé les âmes nobles & sensibles, que Mr. de Fitz-James, évêque de Langres, a dit dans son dernier mandement : *Nous devons regarder les Turcs comme nos frères.*

Aujourd'hui nous voyons en France des protestans, autrefois plus odieux que les Turcs, occuper publique-

(a) Souvenirs de madame de Cailus.

(b) Lettre de la reine Christine.

ment des places qui, si elles ne sont pas les plus considérables de l'état, sont du moins les plus avantageuses. Personne n'en a murmuré. On n'a pas été plus surpris de voir des fermiers généraux calvinistes, que s'ils avaient été jansénistes.

Le ministère, ayant écrit en 1751 une lettre de recommandation en faveur d'un négociant protestant nommé Frontin, homme utile à l'état, un évêque d'Agen, plus zélé que charitable, écrivit & fit imprimer une lettre assez violente contre le ministère. Il remontrait dans cette lettre qu'on ne doit jamais recommander un négociant huguenot, attendu qu'ils sont tous ennemis de DIEU & des hommes. On écrivit contre cette lettre; & soit qu'elle fût de l'évêque d'Agen, soit de l'abbé de Caveirac, cet abbé la soutint dans sa révocation de l'édit de Nantes. Il voulut persuader qu'il n'y avait eu aucune persécution dans la dragonade; que les réformés méritaient d'être beaucoup plus maltraités; qu'il n'en sortit pas du royaume cinquante mille; qu'il s'emportèrent très-peu d'argent; qu'ils n'établirent point ailleurs des manufactures dont aucun pays n'avait besoin, &c... &c....

Autrefois un tel livre eût occupé toute l'Europe: les tems sont si changés qu'on n'en parla point. Nous fûmes les seuls qui prîmes la peine d'observer que Mr. de Caveirac n'avait pas eu des mémoires exacts sur plusieurs faits.

Par exemple, il disait qu'il n'y a pas cinquante familles françaises à Genève. Nous qui demeurons à deux pas de cette ville, nous pouvons affirmer qu'il y en a plus de mille, sans compter celles que la mort a éteintes, ou qui sont passées dans d'autres familles par les femmes. Et nous ajoutons ici que ce sont des familles qui ont porté dans Genève une industrie & une opulence inconnue jusqu'alors. Genève, qui n'était autrefois qu'une ville de théologie, est aujourd'hui célèbre par ses richesses & par ses connaissances solides: elle les doit aux

refugiés Français ; ils l'ont mise en état de prêter au roi de France des fonds dont elle retire cinq millions de rente , au tems où nous écrivons.

Monsieur l'abbé donnait un démenti au roi de Prusse , qui dans l'histoire de sa patrie a prononcé que son grand-père reçut dans ses états plus de vingt mille réfugiés. Et pour décréditer le témoignage du roi de Prusse , il prétend que son histoire du Brandebourg n'est point de lui , & que c'est nous qui l'avons faite sous son nom. Ce fut donc pour nous un devoir indispensable de rendre gloire à la vérité ; de ne nous point parer de ce qui ne nous appartient pas ; d'avouer que nous ne servîmes au roi de Prusse que de grammairien , & même de grammairien fort inutile. Il n'avait pas besoin de nous pour être l'historien & le législateur de son royaume , comme il en a été le héros. (a)

(a) Il arriva depuis un événement favorable , qui avança considérablement les projets du grand électeur ; Louis XIV révoqua l'édit de Nantes , & quatre cent mille Français sortirent pour le moins de ce royaume ; les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande , les plus pauvres , mais les plus industrieux , se réfugièrent dans le Brandebourg , au nombre de vingt mille ou environ ; ils aidèrent à repeupler nos villes désertes , & nous donnèrent toutes les manufactures qui nous manquaient.

A l'avènement de Frédéric-Guillaume à la régence , on ne faisait dans ce pays ni chapeaux , ni bas , ni serges , ni aucune étoffe de laine ; l'industrie des Français nous enrichit de toutes les manufactures ; ils établirent des fabriques de draps , de serges , d'étamines , de peti-

tes étoffes , de droguets , de grisettes , de crepon , de bonnets & de bas , tissus sur des métiers ; des chapeaux de castor , de lapin & de poil de lièvre ; des teintures de toutes les espèces. Quelques-uns de ces réfugiés se firent marchands , & débitèrent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des orfèvres , des bijoutiers , des horlogers , des sculpteurs ; & les Français qui s'établirent dans le plat pays y cultivèrent le tabac , & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les contrées sablonneuses , qui par leurs soins devinrent des potagers admirables. Le grand électeur , pour encourager une colonie aussi utile , lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

Hist. de Brandebourg par le roi de Prusse , édition de Jean

Monsieur l'abbé récusait de même le témoignage de tous les intendans des provinces de France & de nos ambassadeurs qui, témoins de la décadence de nos manufactures & de leur transplantation dans le pays étranger, en avaient formé de justes plaintes. Nous aimâmes mieux les en croire que Mr. de Caveirac, qui était moins à portée qu'eux d'être bien instruit.

Il prétend que ceux qui s'expatrièrent n'étaient que des gueux à charge à l'état. Mais les La Rochefoucault, les Bourbons-Malause, les La Force, les Ruvigny, les Schomberg, tant d'autres officiers principaux qui servirent sous le roi Guillaume, & sous la reine Anne, étaient-ils des gueux ? il est vrai qu'il fortit plusieurs familles pauvres, & qu'elles furent secourues par les rois d'Angleterre & de Prusse, par plusieurs princes de l'empire, par les Hollandais, par les Suisses. Cela même est un très-grand malheur. Les pauvres sont nécessaires à un état ; ils en font la base ; il faut des mains nécessitées au travail. Ceux qui auraient cultivé des campagnes en France allèrent défricher la Caroline, la Pensilvanie, & jusqu'à la terre des Hottentots. L'Orient & l'Occident, les extrémités de l'ancien & du nouveau monde virent leurs travaux & leurs larmes.

Si donc l'Angleterre & la Hollande donnèrent à ces pros crits des asyles en Europe & au bout de l'univers, il est étrange que Mr. l'abbé se soit exprimé sur les Anglais en ces termes : *une fausse religion devait produire nécessairement de pareils fruits : il en restait un seul à mourir : ces insulaires le recueillent ; c'est le mépris des nations.* On n'a jamais rien dit de si étrange.

Quelles sont donc les nations pour qui les Anglais ne sont qu'un objet de mépris ? sont-ce les peuples qu'ils ont vaincus ? sont-ce les peuples qu'ils ont secourus ? est-ce l'Inde où ils ont conquis des états trois fois plus

grands & plus peuplés que l'Angleterre ? est-ce la moitié de l'Amérique dont ils sont souverains ?

A l'égard des Hollandais , Mr. l'abbé dit qu'ils n'accueillirent les réfugiés Français que parce qu'ils sont sans religion. *Les Hollandais , dit-il , ne sont pas tolérans , ils sont indifférens. La philosophie ne les a pas éclairés , elle a obscurci leurs lumières.* Il en fait ensuite un portrait affreux. C'est ainsi qu'il juge le monde entier.

Nous ne pouvons passer sous silence un reproche singulier que Mr. l'abbé fait aux protestans de France. (a) *Reprochez-vous , ô huguenots , les meurtres de Henri III & de Henri IV , en conspirant contre François II , & contre Charles IX. Vous avez enhardi les cruelles mains des parricides.* On ne savait pas encore que le jacobin Jacques Clément , & le feuillant Ravailac fussent huguenots. C'est une fleur de rhétorique , & quelle fleur !

Il est tems de passer de Mr. l'abbé de Caveirac à Mr. l'abbé Sabatier , tous deux également pieux , & également illustres.

(a) Page 32.



CALOMNIES

CONTRE LOUIS XIV.

IL est des faits plus graves , des calomnies plus atroces , qui attaquent les rois & les nations , & qui exigent des réfutations plus complètes & plus réitérées. C'était un devoir essentiel à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* , historiographe de France , de repousser les injures affreuses vomies contre la mémoire de Louis XIV & contre Louis XV , par un Français réfugié , & apprentif pasteur à Genève (a) , & indigne également de ses deux patries.

Nous dûmes , & nous persistons à dire , & nous redisons dans toutes les occasions , que ces odieux libelles , tout méprisables qu'ils sont , ne laissent pas de pénétrer dans l'Europe , du moins pour quelque tems , pour cela même qu'ils sont calomnieux : leur scélératesse leur tient lieu quelquefois de mérite , auprès des esprits ignorans & pervers. Si on multiplie les impostures , il faut bien multiplier aussi les réponses.

Nous remettrons donc ici sous les yeux du lecteur une partie de ce que nous écrivîmes alors , moins en faveur de Louis XIV qu'en faveur de la vérité.

(a) Langlevieil , dit La Beaumelle , reçu par le pasteur	De la Rive en 1745 , le 12 Octobre.
---	--



D É F E N S E
 D E L O U I S X I V ,
 C O N T R E
 L E S A N N A L E S P O L I T I Q U E S
 D E
 L' A B B É D E S A I N T P I E R R E .

DANS un dictionnaire d'impostures & d'ignorances intitulé, *Les trois siècles*, voici ce qu'on trouve, tome III, page 262, à l'article de l'abbé Castet de Saint Pierre.

« Le plus connu de ses autres ouvrages est celui qui a » pour titre *Annales politiques de Louis XIV*, où l'auteur offre un tableau frappant des progrès de l'esprit » chez notre nation pendant le règne de ce monarque, & » où Mr. de Voltaire a puisé l'idée si mal remplie de son » siècle de Louis XIV.... le détail des faits ne se présente chez l'un & l'autre écrivain que de profil. »

Il est aussi facile que nécessaire de faire voir qu'il n'y a pas un mot de vérité dans tout ce passage.

Premièrement, il est bien faux que le siècle de Louis XIV, composé en 1745, & imprimé d'abord en 1750, ait pu être pris des *Annales politiques* de l'abbé de Saint Pierre, qui n'ont vu le jour qu'en 1757. Nous ne cessons de redire qu'il sied bien à un écrivain de ne point répondre quand on attaque son style; il seroit inutile d'examiner si des faits se présentent de profil; mais il est

juste & nécessaire de mettre un frein au mensonge & à la calomnie. (a)

Secondement, nous dirons que nous fûmes justement surpris, quand nous lûmes les annales de l'abbé de St. Pierre : il traite Louis XIV & son conseil de grands enfans en trente endroits. Louis XIV fit des fautes comme tant d'autres souverains ; & il eut par-dessus eux le courage de l'avouer ; mais ces fautes ne sont pas assurément celles d'un grand enfant.

L'abbé de St. Pierre répète souvent que tous les vices du gouvernement de ce monarque venaient de ce qu'il n'avait pas adopté la méthode du scrutin perfectionné, & de ce qu'il n'avait pas pensé à établir la diète européenne ou européenne avec les quinze dominations égales & la paix perpétuelle.

Ces chimères avaient été souvent rebattues par l'abbé de St. Pierre, dans plusieurs de ces petits livres, & n'avaient été remarquées que pour leur singularité. Il croyait avoir perfectionné la république de Platon & le gouvernement imaginaire de Salente. Nous avons eu en France, en Angleterre, beaucoup de ces projets, quelques-uns peut-être desirables, & nul de praticable ; nous sommes même encore aujourd'hui accablés de systèmes. Celui de Maximilien de Roni, duc de Sulli, a paru le plus étonnant de tous. Bouleverfer toute l'Europe pour y introduire une paix perpétuelle, changer toutes les dominations pour les rendre égales, substituer un intérêt général à tous les intérêts de chaque pays, avoir une ville commune, une armée commune, des finances communes !

(a) Voyez les trois siècles à l'article de St. Didier où l'abbé Sabatier, auteur de ces trois siècles, affirme que la Henriade est pillée d'un poëme de St. Didier, intitulé Clovis. Vous

remarquerez qu'il y avait déjà trois éditions de la Henriade sous le titre de la Ligue, quand le Clovis de St. Didier parut & disparut.

Un tel roman n'était bon que dans la comédie du Potier d'érain , ou de Sir politik.

Il se peut que Henri IV & le duc de Sulli se fussent quelquefois égayés , dans la conversation , à parler de ce roman ; mais qu'on en ait sérieusement fait le plan , que Henri IV , la reine Elizabeth , la république de Venise , & plusieurs princes d'Allemagne se soient ligués ensemble pour l'exécuter , c'est ce qui est démontré faux. La démonstration consiste en ce qu'on n'a jamais retrouvé aucun vestige d'une pareille négociation , ni dans les archives de Londres , ni chez aucun prince d'Allemagne , ni à Venise , ni dans les mémoires du secrétaire d'état Villeroy , ministre du dehors sous Henri. Le silence en cas pareil parle assez hautement.

L'abbé de St. Pierre osa supposer que les projets de gouverner la France par scrutin , & de partager l'Europe en quinze dominations , pour lui assurer une paix perpétuelle , avaient été adoptés & rédigés par le dauphin duc de Bourgogne , père de sa majesté Louis XV , & qu'à la mort de ce prince ils avaient été trouvés parmi ses papiers. On lui remontra qu'il était faux que dans les papiers du duc de Bourgogne on en eût trouvé un seul qui eût le moindre rapport à ces romans politiques ; qu'il n'était pas permis d'abuser ainsi d'un nom si respectable , & de mentir si grossièrement pour autoriser des chimères. Voici ce qu'il répondit en propres mots (a).

» Je n'en ai de preuves que des oui - dire vrais-
» semblables. C'était un prince-très appliqué à la
» science du gouvernement. De-là sont nées appa-

(a) Ouvrage de politique , à Paris , chez Briasson , Tome
par Mr. l'abbé de St. Pierre , III , pages 191 & 192.
à Rotterdam , chez Beman ; &

» remment les opinions qu'il eût exécuté ces beaux
» projets , si une mort précipitée ne l'eût empêché
» de régner. Je n'ai donc sur cela que des oui-
» dire &c. »

On pourrait repliquer à l'abbé de St. Pierre que ces prétendus oui-dire n'avaient pas le moindre fondement , & qu'il les inventait pour s'autoriser d'un grand nom. Il ne tenait qu'à Mr. Caritides d'attribuer les projets à Louis XIV.

Cependant après une telle réponse , il se crut le réformateur du genre humain. Il appella son scrutin perfectionné antropomètre & basitomètre , & continua à gouverner.

Malheureusement pour lui , parmi quarante de ses volumes , on distingua sa polisinodie , & on y fit quelque attention. Cet ouvrage essuya le même sort que l'éloge du système de Lais , par l'abbé Terrasson. A peine cet éloge avait-il paru que le système s'écroula de fond en comble ; & lorsque l'abbé de St. Pierre démontrait que la polisinodie , c'est-à-dire , la multitude des conseils était la seule forme du gouvernement qu'on pût admettre , le duc d'Orléans , régent , qui d'abord avait adopté cette forme , prenait déjà des mesures pour l'abolir.

Comme l'auteur avait donné au gouvernement de Louis XIV le nom de visirat & de demi-visirat , le cardinal de Polignac , & le cardinal de Fleuri alors précepteurs du roi , furent choqués de ces expressions ; ils crurent que puisqu'on traitait de visirs les ministres de Louis XIV , on traitait ce monarque chrétien de grand turc : tous deux étaient de l'académie , ainsi que l'abbé ; ils y portèrent leurs plaintes contre leur confrère dans deux discours qui sont imprimés.

On ne voit pas que le terme de grand-visir soit

plus injurieux que celui de préfet du prétoire sous les empereurs romains ; mais enfin les plaintes des deux académiciens prévalurent contre leur confrère , & il fut exclus de l'académie. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette affaire , & que nous avons remarqué dans le siècle de Louis XIV , c'est que le cardinal de Polignac en poursuivant l'auteur de la polifinodie , adoptée alors par le duc d'Orléans , régent du royaume , conspirait contre lui dans ce tems-là même. Cependant le régent qui se doutait déjà des intrigues de Polignac , & qui ne voulut pas manifester ses soupçons , lui abandonna St. Pierre premier aumônier de sa mère ; & ce pauvre aumônier fut la victime du service qu'il avait cru rendre au régent : accident fort commun aux gens de lettres.

L'abbé continua tranquillement à éclairer le monde & à le gouverner. Il publia une ordonnance pour rendre les ducs & pairs utiles à l'état ; il diminua toutes les pensions par un de ses édits , vuida tous les procès , permit aux prêtres & aux moines de se marier ; & ayant ainsi rendu la terre heureuse , il s'occupa de ses annales politiques , qui sont poussées jusques à l'année 1739 , & qui ne furent imprimées que long-tems après sa mort. Elles finissent par une comparaison entre Louis XIV & Henri IV. Il donne la préférence entière à Henri IV , sans concurrence ; & une de ses plus fortes raisons est que ce prince voulait établir , selon lui , *la diète européenne & le scrutin perfectionné*.

Si nous osions mettre dans la balance Henri IV & Louis XIV , nous laisserions-là ce scrutin & cette paix perpétuelle. Nous dirions que Henri IV & Louis XIV naquirent heureusement tous deux avec des caractères & des talens convenables aux tems où ils vécurent.

Henri , né loin du trône , élevé dans les guerres civiles , toujours éprouvé par elles , persécuté par Phi-

lippe II jusqu'à la paix de Vervins , avait besoin du courage d'un soldat. Louis , né sur le trône , maître absolu vers le tems de son mariage , eut cette valeur tranquille que forment l'honneur , la gloire & la raison. il vit souvent le danger sans s'émouvoir. C'était ce même courage d'esprit qu'il déploya les derniers jours de sa vie : ce n'était pas dans lui l'emportement d'un sang bouillant , comme dans Charles XII , ou dans Henri IV.

Il y avait entre Henri & Louis cette différence qui se trouve si souvent entre un gentilhomme qui a sa fortune à faire & un autre qui est né avec une fortune toute faite. L'un fut toujours obligé de chercher des ressources ; l'autre trouva tout préparé autour de lui pour seconder en tout genre sa passion pour la gloire , pour la magnificence & pour les plaisirs. Henri IV , par sa position , fut long-tems un chef de parti : forcé de se mesurer souvent avec des aventuriers , qui dans d'autres tems auraient attendu respectueusement les ordres de ses domestiques. L'autre , dès qu'il agit par lui-même , attira les regards de l'Europe entière ; tous deux ennemis de la maison d'Autriche ; mais Henri , accablé trente ans par elle ; & Louis XIV l'accablant trente ans de suite du poids de sa grandeur & de sa gloire.

Henri , forcé d'être toujours très-économe ; & Louis , invité par sa puissance & par l'amour de cette gloire à répandre des libéralités , surtout dans ses voyages , à protéger tous les beaux-arts , non-seulement chez lui , mais chez les étrangers , à élever des hôpitaux , des palais , des églises & des forteresses.

Tous deux , quoique d'un caractère opposé , avaient le goût de l'ancienne chevalerie , mêlant la galanterie à la guerre , s'échappant des bras de leurs maîtresses pour aller surprendre une ville. Pélisson , dans ses

lettres , nous apprend que Louis XIV lui demanda si la religion lui permettait de proposer un duel à l'empereur Léopold , qui était à-peu-près de son âge. Il se peut qu'un tel discours ne fut pas inspiré par une envie déterminée de se battre contre ce prince ; mais pour Henri , on sait assez qu'il n'y eut point de rencontre où il ne fît *le coup de main* ; & l'histoire n'a point de héros qu'il n'eût défié au combat. Lorsqu'à l'âge de cinquante-sept ans il était prêt de partir pour aller sur le Rhin se mettre à la tête de la ligue , qu'on appelait protestante , contre celle à qui l'on donna le nom de papiste , il se préparait à porter les armes comme à l'âge de vingt ans. Louis XIV , après huit ans de désastres dans la guerre de la succession d'Espagne , prit la résolution ferme d'aller combattre lui-même à la tête de ce qui lui restait de troupes , quoiqu'à l'âge de soixante & dix années.

Tous deux portèrent cet esprit de chevalerie dans leurs amours : l'un voulut épouser sa maîtresse ; l'autre en effet épousa la sienne.

Il y eut dans Henri plus d'activité , plus d'héroïsme ; dans Louis , plus de majesté & plus d'éclat , plus d'art d'en imposer ; l'un semblait né pour être guerrier , l'autre pour être roi.

Si Henri fut plus grand que Louis par l'excès du courage , par une lutte continuelle contre la mauvaise fortune , & contre une foule d'ennemis & de persécutions ; le siècle de Louis XIV fut beaucoup plus grand que celui de Henri IV , car il fut le siècle des grands talens dans tous les genres ; & celui de Henri fut le siècle des horreurs de la guerre civile , des sombres fureurs du fanatisme , & de l'abrutissement féroce des esprits ignorans.

Voilà à-peu-près l'idée que nous eûmes de ces deux

règnes, sans nous mettre plus en peine du scrutin perfectionné, que Henri IV & Louis XIV ne s'en embarassèrent.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

Sur les calomnies contre Louis XIV, & contre Louis XV, & contre toute la famille royale, & contre les principaux personnages de la France.

LES gens de lettres savent assez qu'un nommé Langlevieil-Labeaumelle, vendit à Francfort en 1753, au libraire Esslinger, une édition du *siècle de Louis XIV*, falsifiée & chargée de ses notes; qu'il travestit en libelle diffamatoire un ouvrage entrepris pour l'honneur & l'encouragement de la nation française.

C'est dans ces notes qu'on trouve (a) qu'un roi qui veut le bien est un être de raison, & que Louis XIV ne réalisa jamais cette chimère. (b) Que les libéralités de Louis XIV sont tout ce qu'il y a de beau dans sa vie. (c) Que la politesse de la cour de Louis XIV est un être de raison. -- Que Louis XIV avait peu de religion. (d) Que le roi n'employait le maréchal de Villars que par faiblesse. (e) Qu'il faut que les écrivains sévissent contre Chamillard & les autres ministres.

On n'ose répéter ici ce qu'il dit contre la famille royale & contre le duc d'Orléans, pages 346, 347 & 348. Ce sont des calomnies si abominables & si absurdes qu'on fouillerait le papier en les copiant. On croira sans peine qu'un homme assez dépourvu de sens & de pudeur pour

(a) Tome I, page 184. (b) Page 193. (c) Page 211.

(d) Page 275. (e) Tome II, page 159.

vomir tant de calomnies, n'a pas assez de science pour ne pas tomber à chaque page dans les erreurs les plus grossières ; mais c'est une chose curieuse que le ton de maître dont il les débite.

Il ne s'en est pas tenu là, il a répété les mêmes outrages & les mêmes absurdités dans les prétendus mémoires qu'il a donnés de madame de Maintenon.

Ce sont surtout les mêmes outrages à Louis XIV, à tous les princes, & à toutes les dames de la cour.

(a) *Qui a loué XIV? dit-il, les sages, les politiques, les bons chrétiens, les bons Français? non, un tas de moines sans esprit & sans ame, des évêques, des ministres, qui ne connaissaient en France d'autre loi que le bon plaisir du maître.*

Il feint d'avoir écrit ces mémoires pour honorer Mad. de Maintenon, & ce n'est qu'un libelle contre elle & contre la maison de Noailles; il ramasse tous les vers infames qu'on a faits sur elle.

Il imprime de vieux noëls remplis des plus grossières ordures contre le roi, la dauphine & toutes les princesses.

Il attribue à Md. de Maintenon une parodie impie du décalogue, dans laquelle on trouve ces vers :

Ton mari cocu tu feras, (b)
Et ton bon ami même ment.
A table en foudart tu boiras
De tout vin généralement.

On n'imputerait pas de pareils vers à la veuve du cocher de Vertamon, & c'est ce qu'on ose mettre sur le conte de la femme la plus polie & la plus décente.

(a) Mem. de Maintenon, Tome IV, page 99.

(b) Tome VI, page 123.

On passe sous silence tous les contes faits pour des femmes de chambre, dont ces rapsodies sont pleines. A la bonne-heure qu'un homme sans éducation écrive des sottises : mais de quel front ose-t-il prétendre que le roi écrivit à Mr. d'Avaux au sujet de l'évasion des protestans , (a) *Mon royaume se purge* , & que Mr. d'Avaux lui répondit , *Il deviendra étique &c.* ? Nous avons les lettres de Mr. d'Avaux au roi & ses réponses , il n'y a certainement pas un mot de ce que cet homme avance.

Comment peut-il être assez ignorant de tous les usages & de toutes les choses dont il parle , pour dire qu'aux tems de la révocation de l'édit de Nantes , (b) *le roi étant à la promenade en carrosse, avec madame de Maintenon , mademoiselle d'Armagnac & Mr. Fagon son premier médecin , la conversation tomba sur les vexations faites aux huguenots , &c.* ? Assurément ni Louis XIV ni Louis XV n'ont été en carrosse à la promenade , ni avec leur médecin , ni avec leur apoticaire. Fagon d'ailleurs ne fut premier médecin du roi qu'en 1693. A l'égard de la princesse d'Armagnac dont il parle , elle était née en 1678 ; & n'ayant alors que sept ans , elle ne pouvait aller familièrement *en carrosse à une promenade* avec le roi & Fagon en 1685.

C'est avec la même érudition de cour qu'il dit que le père Ferrier (b) *se fit donner la feuille des bénéfices qu'avait auparavant le premier valet de chambre.* Que l'archevêque de Paris dressa l'acte de célébration du mariage du roi avec madame de Maintenon , qu'à sa mort on trouva sous la *clef* quantité de vieilles culottes , dans l'une desquelles était cet acte.

Il connaît l'histoire ancienne comme la moderne. Pour justifier le mariage du roi avec madame de Maintenon ,

(a) Mem. de Maintenon , Tome III , page 30.

(b) Page 36. (c) Page 48.

il dit (a) que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste.

Chaque page est une absurdité ou une imposture. Il réclame le témoignage de Burnet évêque de Salisburi , & lui fait dire *joliment*, que Guillaume III roi d'Angleterre n'aimait que les portes de derrière. Jamais Burnet n'a dit cette infamie ; il n'y a pas un seul mot dans aucun de ses ouvrages qui puisse y avoir le moindre rapport.

S'il se bornait à dire au hasard des inepties sur des choses indifférentes, on aurait pu l'abandonner au mépris dont les auteurs de pareilles indignités sont couverts , mais qu'il ose dire que monseigneur le duc de Bourgogne père du roi trahit le royaume dont il était héritier (b) & qu'il empêcha que Lille ne fût secourue , lorsque cette place était assiégée par le prince Eugène ; c'est un crime que les bons Français doivent au moins réprimer , & une calomnie ridicule qu'un historiographe de France serait coupable de ne pas réfuter.

Et sur quoi fonde-t-il cette noire imposture ? voici ses paroles : « Le roi entra chez madame de Maintenon , » & dans le premier mouvement de sa joie lui dit , Vos » prières sont exaucées, madame de Vendôme tient mes » ennemis. Lille sera délivrée , & vous serez reine de » France. Ces paroles furent entendues & répétées : » monseigneur les fut : il trembla pour la gloire de la » famille royale : & pour parer le coup qui la menaçait , » il écrivit à monseigneur le duc de Bourgogne qui » aimait son père autant qu'il craignait son aïeul , » qu'à son retour il trouverait deux maîtres. Madame la » duchesse de Bourgogne conjura son époux de ne pas » contribuer à lui donner pour souveraine une femme » née tout-au-plus pour la servir. Le prince ébranlé par

(a) Mem. de Maintenon , Tom. III , pag. 75.

(b) Tome IV , page 109.

» par ces instances , empêcha que Lille ne fût secourue »

On demande où ce calomniateur du père du roi a trouvé ces paroles de Louis XIV : *Vous serez reine de France ?* était-il dans la chambre ? quelqu'un les a-t-il jamais rapportées ? ce mensonge n'est-il pas aussi méprisable que celui qu'il ajoute ensuite , (a) *De-là ces billets que les ennemis jetaient parmi nous , Rassurez-vous , Français elle ne sera pas votre reine , nous ne léverons pas le siège.*

Comment une armée jette-t-elle des billets dans une ville assiégée ? Peut-on joindre plus de sottises à plus d'horreurs ?

Après avoir tenté de jeter cet opprobre sur le père du roi , il vient à son grand-père ; il veut lui donner des ridicules ; il lui fait épouser (b) Mlle. Chouin ; il lui donne un fils de la Raisin au-lieu d'une fille ; & aussi instruit des affaires des citoyens que de celles de la famille royale , il avance que ce fils serait mort dans la misère si le trésorier de l'extraordinaire des guerres La Jonchère ne lui avait pas donné sa sœur en mariage. Enfin pour couronner cette impertinence , il confond ce trésorier avec un autre La Jonchère sans emploi , sans talens & sans fortune , qui a donné , comme tant d'autres , un projet ridicule de finances en quatre petits volumes.

Il fallait bien qu'ayant ainsi calomnié tous les princes , il portât sa fureur sur Louis XIV. Rien n'égale l'atrocité avec laquelle il parle du marquis de Louvois ; (c) il ose dire que ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (d) Ensuite voici comme il s'exprime : *Au sortir du conseil il rentre dans son appartement & boit un verre d'eau avec précipitation ; le chagrin l'avait déjà consumé ; il se jette dans un fauteuil , dit quelques mots mal articulés & expire. Le roi s'en réjouit & dit que cette année l'avait*

(a) Mem. de Maintenon , Tome IV , page 110. (b) Page 200.
(c) Tome III , page 269. (d) Tome III , page 271.

délivré de trois hommes qu'il ne pouvait plus souffrir ,
Seignelai , la Feuillade & Louvois

Il est inutile de remarquer que MM. de Seignelai & de Louvois ne moururent point la même année. Une telle remarque serait convenable s'il s'agissait d'une ignorance ; mais il est question du plus grand des crimes dont un enragé ose soupçonner un roi honnête homme ; & ce n'est pas la seule fois qu'il a osé parler de poison dans ses abominables libelles. Il dit dans un endroit (a) que le grand-père de l'impératrice-reine avait des empoisonneurs à gages : & dans un autre endroit , il s'exprime sur l'oncle de son propre roi d'une façon si criminelle , & en même tems si folle , que l'excès de sa démence prévalant sur celui de son crime , il n'en a été puni que par six mois de cachot.

Mais à peine sorti de prison , comment répare-t-il des crimes qui sous un ministère moins indulgent l'auraient conduit au supplice ? Il fait publier un libelle intitulé *Lettres de Mr. de la Beaumelle* , à Londres chez Jean Nourse 1763. C'est - là surtout qu'il aggrave ses calomnies contre le prédécesseur de son roi.

Ce n'est pas assez pour ce monstre de soupçonner Louis XIV d'avoir empoisonné son ministre. L'auteur du siècle de Louis XIV avait dit dans un écrit à part : « Je » dénie qu'on me montre une monarchie dans laquelle » les loix , la justice distributive , les droits de l'humanité aient été moins foulés aux pieds , & où l'on ait » fait de plus grandes choses pour le bien public , que » pendant les cinquante-cinq années où Louis XIV régna » par lui-même. »

Cette assertion était vraie , elle était d'un citoyen & non d'un flatteur. *La Beaumelle* , l'ennemi de l'auteur

(a) Tome II , page 345 , 346 & 347 du siècle de Louis XIV , falsifié par La Beaumelle.

du siècle de Louis XIV, qui n'a jamais eu que de tels ennemis ; *La Beaumelle*, dis-je, dans sa 23^e. lettre, page 88, dit : *Je ne puis lire ce passage sans indignation, quand je me rappelle toutes les injustices générales & particulières que commit le feu roi. Quoi ! Louis XIV était juste quand il oubliait (& il oubliait sans cesse) que l'autorité n'était confiée à un seul que pour la félicité de tous. Et après ces mots, c'est un détail affreux.*

Ainsi donc Louis XIV oubliait sans cesse le bien public, lorsqu'en prenant les rênes de l'état il commença par remettre au peuple trois millions d'impôts ! quand il établit le grand hôpital de Paris & ceux de tant d'autres villes ! Il oubliait le bien public en réparant tous les grands chemins ; en contenant dans le devoir ses nombreuses troupes aussi redoutables auparavant aux citoyens qu'aux ennemis, en ouvrant au commerce cent routes nouvelles, en formant la compagnie des Indes à laquelle il fournit de l'argent du trésor royal, en défendant toutes les côtes par une marine formidable qui alla venger en Afrique les insultes faites à nos négocians ! Il oublia sans cesse le bien public lorsqu'il réforma toute la jurisprudence autant qu'il le put, & qu'il étendit ses soins jusques sur cette partie du genre humain qu'on achète chez les derniers Africains pour servir dans un nouveau monde ! Oublia-t-il sans cesse le bien public en fondant dix-neuf chaires au collège royal, cinq académies ; en logeant dans son palais du Louvre tant d'artistes distingués ; en répandant des bienfaits sur les gens de lettres jusqu'aux extrémités de l'Europe, & en donnant plus lui seul aux savans que tous les rois de l'Europe ensemble ? comme le dit l'illustre auteur de *l'Abrégé chronologique*.

Enfin était-ce oublier le bien public que d'ériger l'hôtel des Invalides pour plus de quatre mille guerriers, & St. Cyr pour l'éducation de deux cents cinquante filles

nobles ? Il vaudrait autant dire que Louis XV a négligé le bien public en fondant l'école royale militaire , & en mettant aujourd'hui dans toutes ses troupes , par le génie actif d'un seul homme , cet ordre admirable que les peuples bénissent , que les officiers embrassent à présent avec ardeur , & que les étrangers viennent admirer.

Il y a toujours des esprits mal faits & des cœurs pervers que toute espèce de gloire irrite , dont toute lumière blesse les yeux , & qui par un orgueil secret proportionné à leurs travers haïssent la nature entière. Mais qu'il se soit trouvé un homme assez aveuglé par ce misérable orgueil , assez lâche , assez bas , assez intéressé pour calomnier à prix d'argent tous les noms les plus sacrés & toutes les actions les plus nobles , qu'il aurait louées pour un écu de plus ; c'est ce qu'on n'avait point vu encore.

L'intérêt de la société demande qu'on effraie ces criminels insensés ; car il peut s'en trouver quelqu'un parmi eux qui joigne un peu d'esprit à ses fureurs. Ses écrits peuvent durer. Bayle lui-même , dans son dictionnaire , a fait revivre cent libelles de cette espèce. Les rois , les princes , les ministres pourraient dire alors : A quoi nous servira de faire du bien si le prix en est la calomnie ?

La Beaumelle pousse sa furieuse démence jusqu'à représenter par bravade ses confrères les protestans de France (qui le désavouent) comme une multitude redoutable au trône. (a) » Il s'est formé , dit-il , un séminaire de prédicans , sous le nom de ministres du désert , qui ont » leurs cures , leurs fonctions , leurs appointemens , leurs » consistoires , leurs synodes , leur juridiction ecclésiastique. — Il y a cinquante mille baptêmes & autant de » mariages bénis illicitement en Guienne , des assemblées

(a) Page 110 , des Lettres de | Londres , chez Jean Nourse.
La Beaumelle à Mr. de V. à

» de vingt mille ames en Poitou, autant en Dauphiné,
 » en Vivarais, en Béarn, soixante temples en Saintonge,
 » un synode national tenu à Nîmes, composé des députés
 » de toutes les provinces. »

Ainsi, par ces exagérations extravagantes, il se rend le délateur de ses confrères ; & en écrivant contre le trône, il les exposerait à passer pour les ennemis du trône, il ferait regarder la France parmi les étrangers comme nourrissant dans son sein les semences d'une guerre civile prochaine, si on ne savait que toutes ces accusations contre les protestans sont d'un fou également en horreur aux protestans & aux catholiques.

Acharné contre tous les princes de la maison de France, & contre le gouvernement, il prétend que Mgr. le duc, père de Mgr. le prince de Condé, fit assassiner Mr. Vergier (a) commissaire des guerres en 1720 ; & que sa mort a été récompensée de la croix de St. Louis. L'auteur du siècle de Louis XIV avait démontré la fausseté de ce conte. Tout le monde sait aujourd'hui que Vergier avait été assassiné par la troupe de Cartouche ; les assassins l'avouèrent dans leur interrogatoire ; le fait est public, n'importe, il faut que La Beaumelle non moins coupable que ces malheureux, & non moins punissable, calomnie la maison de Condé comme il a fait la maison d'Orléans & la famille royale.

De pareilles horreurs semblent incroyables ; personne n'avait joint encore tant de ridicule à tant d'exécrables atrocités.

C'est ce même misérable qui dans un petit livre intitulé *Mes pensées*, a insulté Mgr. le duc de Saxe-Gotha ; Mrs. d'Erlach, Sinner, Diesbach, en les nommant par leur nom sans les connaître, sans leur avoir jamais parlé.

C'est-là

(a) Tome III, page 323 du siècle de Louis XIV.

C'est-là que sa furieuse folie s'empporte jusqu'à ne connaître de héros que Cromwell & Cartouche, & à souhaiter que tout l'univers leur ressemble ; voici ses propres paroles :

« Les forfaits de Cromwell sont si beaux , que l'enfant bien né ne peut les entendre sans se joindre les mains d'admiration. Une république fondée par Cartouche aurait eu de plus sages loix que la république de Solon. »

Dans un autre libelle intitulé , Examen de l'histoire de Henri IV , voici comme il s'exprime :

« Je lis avec un charme infini , dans l'histoire du Mogol , que le petit-fils de Sha-Abas fut bercé pendant sept ans par des femmes , qu'ensuite il fut bercé pendant huit ans par des hommes ; qu'on l'accoutuma de bonne heure à s'adorer lui-même , & à se croire formé d'un autre limon que ses sujets ; que tout ce qui l'environnait avait ordre de lui épargner le pénible soin d'agir , de penser , de vouloir , & de le rendre inhabile à toutes les fonctions du corps & de l'ame ; qu'en conséquence un prêtre le dispensait de la fatigue de prier de sa bouche le grand Etre ; que certains officiers étaient proposés pour lui mâcher noblement , comme dit Rabelais , le peu de paroles qu'il avait à prononcer ; que d'autres lui tâtaient le pouls trois ou quatre fois le jour comme à un agonisant ; qu'à son lever , qu'à son coucher trente seigneurs accouraient , l'un pour lui dénouer l'aiguillette , l'autre pour le déconstiper ; celui-ci pour l'accoutrer d'une chemise , celui-là pour l'armer d'un cimenterre , chacun pour s'emparer du membre dont il avait la surintendance. Ces particularités me plaisent ; parce qu'elles me donnent une idée nette du caractère des Indiens , & que d'ailleurs elles me font

» assez entrevoir celui du petit-fils de Sha-Abas, de cet
» empereur otomate. »

Cet homme est bien mal instruit de l'éducation des princes Mogols. Ils sont à trois ans entre les mains des eunuques, & non entre les mains des femmes. Il n'y a point de seigneur à leur lever & à leur coucher; on ne leur dénoue point l'aiguillette. On voit assez qui l'auteur veut désigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des invalides, de l'observatoire, de St. Cyr; le protecteur généreux d'une famille royale infortunée; le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre française, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables; le législateur de la France qui reçut son royaume dans le plus horrible désordre, & qui le mit au plus haut point de la gloire & de la grandeur; enfin, le roi que Dom Ustaris, cet homme d'état si estimé, appelle un homme prodigieux, malgré des défauts inséparables de la nature humaine.

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoi & de Laufelt, qui donna la paix à ses ennemis étant victorieux; le fondateur de l'école militaire, qui à l'exemple de son aïeul, n'a jamais manqué de tenir son conseil? Où est ce petit-fils automate de Sha-Abas?

Il croit que Sha-Abas était un Mogol, & c'était un Person de la race des sophi. Il appelle au hasard son petit-fils automate, & ce petit-fils était Abas, second fils de Sain-Mirza, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, & qui fit ensuite la guerre aux Mogols.

On ne peut étaler, ni plus de méchanceté, ni plus d'ignorance. Qui le croirait? cet homme a trouvé enfin de la protection.

Pour mieux confondre non seulement ces impostures,

mais aussi cet esprit de critique , & ce style âcre & violent, employés depuis quelque tems à décrier le grand siècle , à rabaisser Louis XIV , à dénigrer tous ceux qui illustraient la France ; nous réimprimons ici la défense de Louis XIV.

DÉFENSE DE LOUIS XIV.

J'AI lu les Ephémérides du citoyen , ouvrage digne de son titre. Ce journal & les bons articles de l'Encyclopédie sur l'agriculture , pourraient suffire , à mon avis , pour l'instruction & le bonheur d'une nation entière.

Occupé des travaux de la campagne depuis vingt ans , j'ai puisé souvent dans les Ephémérides des leçons dont j'ai profité. J'ai vu même avec étonnement quels avantages on pourrait procurer aux cantons que la nature semble avoir le plus disgraciés. J'avais choisi exprès un des plus mauvais terrains pour y bâtir & pour y labourer une terre ingrate qu'il fallait toujours rompre avec six bœufs , & qui ne rapportant que trois grains pour un , était à charge à tous les propriétaires. Je voulus essayer , s'il était possible , de changer en quelque sorte la nature ; il fallait du travail & de la constance ; mes soins n'ont point été entièrement inutiles dans ce désert ; un hameau délabré qui nourrissait mal environ cinquante infortunés , & où l'on ne connaissait que les écrouelles & la misère , s'est changé en un séjour assez propre , & par conséquent devenu plus sain , qui contient déjà plus de sept cents habitans , tous utilement occupés.

Un petit terrain , pire que le plus mauvais de la partie de la Champagne , qu'on nomme si indignement pueil-

leuse , a rapporté des récoltes , & on a eu dix pour un toutes les années , d'un champ qui ne rapportait que trois ; & encore de deux ans en deux ans.

Je n'ai rien écrit sur l'agriculture , parce que je n'aurais jamais rien pu faire qui eût mieux valu que les Ephémérides. Je me suis borné à exécuter ce que les estimables auteurs de cet ouvrage ont recommandé , & ce que Mr. de St. Lambert a chanté avec tant d'énergie & de grace. Mais j'ai été un peu affligé de voir quelquefois le beau siècle de Louis XIV , le siècle des talens en tout genre , dénigré dans plusieurs livres nouveaux , & même dans ces Ephémérides à qui je dois tant d'instructions. Voici comme on en parle dans un endroit.

« C'était un empire entièrement énérvé par des efforts
» excessifs , mal entendus , malheureux , & surtout par
» les suites du régime fiscal le plus dur , le plus impé-
» rieux , le plus méthodiquement inconsideré , le plus
» réglementaire qui ait jamais existé. Ces deux inven-
» tions terribles , dis-je , ne sont pas l'héritage le moins
» funeste que nous ait laissé ce siècle tant vanté & si
» désastreux. »

Voici comme on s'explique au commencement d'un autre chapitre. « La gloire de ce grand siècle , si cher à
» nos beaux esprits , était passée comme les étoupes qu'on
» brûle devant le pape à son exaltation. »

Je vais d'abord répondre à cette ironie. Je parlerai ensuite du règne *funeste & désastreux*.

Oui , sans doute , ce siècle doit être cher à tous les amateurs des beaux-arts , à tous ceux que vous appelez beaux esprits ; oui , je me regarderai comme un barbare , comme un esprit faux & bas , sans culture , sans goût , quand je pourrai oublier la force majestueuse des belles scènes de Corneille , l'inimitable Racine , les belles épîtres de Boileau & son art poétique ; le nombre des fables

charmantes de la Fontaine, quelques opéra de Quinault, qu'on n'a jamais pu égaler ; & surtout ce génie à la fois comique & philosophe, cet homme qui en son genre est si au-dessus de toute l'antiquité, ce Molière dont le trône est vacant. (a)

En relisant les profateurs, je mets hardiment la défense de l'infortuné Fouquet par le généreux Pélisson, à côté des plus beaux discours de l'orateur romain. J'admire d'autant plus quelques oraisons funèbres du sublime Bossuet, qu'elles n'ont point eu de modèle dans l'antiquité. Qui ne chérira l'auteur humain & tendre du Télémaque ? qui ne sentira le mérite unique des Provinciales ? quel homme du monde n'aimera les sermons de Massillon, & quel art a-t-il fallu pour les faire aimer ? Ils durent ces chefs-d'œuvre, ils dureront autant que la France. Nous avons aujourd'hui du galimatias à deux colonnes contre un chapitre de Bélisaire, & des mandemens composés par le révérend père Patouillet.

Si l'on veut des recherches historiques, trouvera-t-on quelque chose de plus savant & de plus profond que les ouvrages de du Cange ?

S'il est question de mathématiques, avons nous en France beaucoup de mathématiciens qui aient été inventeurs comme Descartes en géométrie ? Et malgré les chimères absurdes de toute sa physique, ne mérite-t-il pas le bel éloge qu'en a fait Mr. Thomas couronné par l'académie française & par le public ?

Nous avons aujourd'hui de bons ouvrages philosophi-

(a) Expression pittoresque & vraie de Mr. Chamfort, dans le discours justement couronné par l'académie. Quand on emploie une expression neuve &

de génie, ce que Boileau appelait un mot trouvé, il faut citer l'inventeur. Ce siècle-ci a de beaux côtés, mais il est un peu le siècle des plagiaires.

ques ; mais en est-il beaucoup qui l'emportent sur le traité des erreurs des sens & de l'imagination par Mallebranche , excellent commencement d'un système qui finit trop mal ?

On nous a donné depuis peu de beaux morceaux d'histoire : mais on mettra toujours à côté de Salluste la conspiration de Venise par l'abbé de St. Réal. L'histoire des oracles de Fontenelle (persécuté d'une manière si infame par les jésuites) ne rendit-elle pas de grands services à l'esprit humain ? Et si vous faites grace aux tourbillons de Descartes qui sont malheureusement la base de la pluralité des mondes , si vous ôtez quelques plaisanteries déplacées , a-t-on jamais traité la philosophie avec plus de netteté & d'agréments que dans ce même livre de la pluralité des mondes ? production du siècle de Louis XIV dans un goût absolument nouveau ?

Si vous passez aux autres arts qui dépendent moins de la profondeur de la pensée , à l'architecture , à la peinture , à la sculpture , à la musique , il faudra toujours mettre au premier rang ce Perrault auteur de la façade du Louvre & de la traduction de Vitruve , les Poussin , les le Brun , les Sueurs , les Girardon ; il ne faudra pas tourner en ridicule Lulli qui né Italien , trouva le secret d'inventer le seul récitatif qui convint à la langue française , & qui le premier enseigna la musique à un peuple qui ne la savait pas.

Comment s'est-il pu faire que tant d'hommes supérieurs dans tant de genres différens aient fleuri tous ensemble dans le même âge ? Ce prodige était arrivé trois fois dans l'histoire du monde , & peut-être ne reparaitra plus.

Sortons de la carrière des beaux-arts pour considérer les grands capitaines & les habiles ministres ; nous avouerons que la gloire des Condés , des Turenne , des

Luxembourg , des Villars , ne fera jamais éclipse , & nous redirons que le nom des Colbert doit être immortel.

Henri IV que nous révérons aujourd'hui , & que nous aimons , si on l'ose dire , comme un Dieu tutélaire , était un très-grand homme : mais le tems de Louis XIV fut un très-grand siècle. A peine notre Henri IV eut-il le tems de réparer les brèches de la France & le sang qu'elle avait perdu pendant près de quarante années de guerres civiles & de fanatisme.

Repassons les tems qui suivirent le crime épouvantable de sa mort (uniquement commis par la superstition) jusqu'au moment où Louis XIV régna par lui-même ; tout fut odieux & funeste , & ce tems contient encore quarante années.

Voilà donc quatre-vingts ans pendant lesquels , si j'en excepte les dix belles années du héros de la France , je ne vois que confusion , discorde , séditions , guerres civiles , fanatisme affreux , tyrannie de toute espèce , pauvreté & ignorance. Je ne crois pas que depuis François II jusqu'à l'extinction de la fronde en France , il y ait eu un seul jour sans meurtre. Le plus abominable de tous , celui qui fait encore verser des larmes , est celui de cet adorable Henri IV dont toutes les faiblesses sont si pardonnables , & dont toutes les vertus sont si héroïques !

Ce fut donc ces quatre-vingts années dont je parle qui sont *funestes & désastreuses* , & non pas le siècle de Louis XIV , pendant lequel notre nation (aujourd'hui célèbre dans l'Europe par l'opéra comique) fut le modèle des nations en tout genre.

J'ai moins fait l'histoire de Louis XIV , que celle des Français ; mon principal but a été de rendre justice aux hommes célèbres de ce tems illustre dont j'ai vu la fin ;

mais je n'ai pas dû être injuste envers celui qui les a tous encouragés. Puissé la raison qui s'affaiblit quelquefois dans la vieillesse me préserver de ce défaut trop ordinaire d'élever le passé aux dépens du présent ! Je fais que la philosophie, les connaissances utiles, le véritable esprit, n'ont jamais fait tant de progrès parmi les gens de lettres, que dans les jours où j'achève de vivre. Mais qu'il me soit permis de défendre la cause d'un siècle à qui nous devons tout, & d'un roi qui n'a pas été assurément indigne de son siècle.

Je porte les yeux sur toutes les nations du monde ; & je n'en trouve aucune qui ait jamais eu des jours plus brillans que la française depuis 1655 jusqu'à 1704.

Je prie tous les hommes sages & désintéressés de juger si un petit nombre d'années très - malheureuses dans la guerre de la succession, doivent flétrir la mémoire de Louis XIV. Je leur demande s'il faut juger par les événemens ? Je leur demande si le feu roi devait priver son petit - fils du trône que le roi d'Espagne lui avait laissé par son testament, & où ce jeune prince était appelé par les vœux de toute la nation. Philippe V avait pour lui les loix de la nature, celles du droit des gens, celles même par qui toutes les familles de l'Europe sont gouvernées, les dernières volontés d'un testateur, les acclamations de l'Espagne entière ; disons la vérité, il n'y a jamais eu de guerre plus légitime.

Louis XIV la soutint seul avec constance pendant plusieurs années ; il la finit heureusement après les plus grandes infortunes. C'est à lui que le roi d'Espagne d'aujourd'hui, le roi de Naples, le duc de Parme doivent leurs états.

Je n'ai pas justifié de même (& Dieu m'en garde) la guerre contre la Hollande qui lui attira celle de 1689. L'Europe a prononcé que c'est une grande faute ; il en fit

l'aveu en mourant. Il ne faut pas charger de reproches ceux qui ont eu la gloire de se repentir.

Le public en général est plus éclairé qu'il ne l'était. Servons-nous donc de nos lumières pour voir les choses sans passion & sans préjugés.

Louis XIV veut réformer les loix, elles en avaient certes besoin. Il choisit pour cette sage entreprise les magistrats les plus éclairés du royaume. Ce n'est pas sa faute s'ils ont conservé des usages barbares, & si les avis aussi humains que judicieux du président de Lamoignon n'ont pas été suivis ; on s'en rapporta toujours à la pluralité des voix, & l'on ne pouvait guère en agir autrement. Que reste-t-il à faire aujourd'hui pour achever ce grand ouvrage de Louis XIV ? De trouver des Lamoignon qui nettoient nos loix de la rouille ancienne de la barbarie.

Quelques personnes ne cessent depuis plusieurs années de critiquer l'administration du célèbre Colbert. Il est condamné dans plus de vingt volumes pour n'avoir pas rendu le commerce des grains entièrement libre ; mais les censeurs se souviennent - ils que le duc de Sully fit la même défense depuis 1598 ? Il craignait le transport des blés hors du royaume ; il avait fait l'expérience de l'impétuosité française dans qui l'avidité du gain présent l'emportait souvent sur la prévoyance. Il voyait une nation exposée à souffrir la faim pour avoir outré la vente du blé dans l'espérance d'une nouvelle récolte heureuse.

Depuis ce tems la défense subsista toujours jusqu'à l'année 1764, où le conseil du roi régnant a jugé pour le bonheur de la nation devenue plus éclairée, qu'il faut encourager la sortie des blés avec les tempéramens convenables.

Il me semble qu'on ne doit pas attaquer légèrement

la mémoire d'un homme tel que Colbert. Il ne faut pas dire qu'il a sacrifié la culture des terres à l'esprit *mercantile*. Ses vues étaient certainement grandes & nobles sur la marine & sur le commerce qu'il créa en France. L'épithète de *mercantile* ne convient pas plus au génie de ce ministre, que celle d'aigrefin à un général d'armée.

Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qu'on a pu déjà lire dans le siècle de Louis XIV. « Colbert arriva » au maniement des finances avec de la science & du » génie, commença comme Sulli par arrêter les abus » & les pillages qui étaient énormes. La recette fut » simplifiée autant qu'il était possible : & par une éco- » nomie qui tient du prodige ; il augmenta le trésor du » roi en diminuant les tailles. On voit par l'édit mémo- » rable de 1664, qu'il y avait tous les ans un million de » ce tems-là destiné à l'encouragement des manufactures » & du commerce maritime. Il négligea si peu les cam- » pagnes abandonnées jusqu'à lui à la rapacité des » traitans, que des négocians Anglais s'étant adressés » à Mr. Colbert de Croissy son frère, ambassadeur à » Londres, pour fournir en France des bestiaux d'Ir- » lande & des salaisons pour les colonies en 1667, le » contrôleur général répondit que depuis quatre ans on » en avait à revendre aux étrangers. »

Mr. de Forbonnais, qui a fourni de si grandes lumières sur les finances de la France, cite le même fait, & il est lui-même trop estimable pour ne pas estimer un Colbert.

Dans le dictionnaire de l'encyclopédie, à l'article VINGTIÈME, page 87, tome XVII, il est dit ; « que » ce ministre préféra la gloire d'être pour tous les » peuples un modèle de futilités, & de les surpasser » dans tous les arts d'ostentation, à l'avantage plus » solide & toujours sûr de pourvoir à leurs besoins » naturels. »

Il est dit, « qu'il n'avait pas les matières premières, qu'il en provoqua l'importation de toutes ses forces, & prohiba l'exportation de celle du pays. »

J'aimais l'auteur de cet article, mais j'aime encore plus la vérité. Je suis obligé de dire qu'il s'est trompé en tout. Le ministre qu'il condamne, était si loin de négliger l'agriculture, que dans son mémoire présenté au roi le 22 Octobre 1664, il s'exprime en ces mots, *Les principaux objets sont l'agriculture, la marchandise, la guerre de terre & celle de mer.* Ce mémoire est public aujourd'hui.

Il est encore très-faux qu'il n'eût point de matières premières, car il se les donna. Il établit dans les ports, pour le service de la marine, les manufactures & les magasins de tout ce qu'on achetait avant lui chez les Hollandais. Il eut aussi la matière première de la soie en pressant les plantations des mûriers. Je fais par expérience de quelle prodigieuse utilité est cette entreprise. L'auteur de l'article vingtième ne le savait pas : & je suis endroit de rendre témoignage en ce point à la sagesse du ministre.

C'est la mode aujourd'hui de dégrader les grands hommes ; mais si les critiques veulent se souvenir qu'il doivent aux soins infatigables de ce ministre toutes les manufactures qui contribuent à l'aisance de leur vie, depuis les tapisseries des Gobelins jusqu'aux bas au métier, ils connaîtront qu'il y aurait non-seulement de l'injustice à se plaindre de lui, mais encore de l'ingratitude.

Il me semble que Boileau avait raison dans son tems alors heureux de dire à Louis XIV, qu'il peindrait

Les soldats dans la paix doux & laborieux.

Nos artisans grossiers rendus industrieux.
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Je ne m'attendais pas qu'on dût faire à Louis XIV & à son ministre un reproche de l'établissement de la compagnie des Indes ; elle n'était pas nécessaire peut-être du tems de Henri IV. On consommait alors dix fois moins d'épiceries que de nos jours. On ne connaissait ni café, ni thé, ni tabac, ni curiosités de la Chine, ni étoffes fabriquées chez les brames. Nous étions moins riches, moins éclairés qu'aujourd'hui, mais plus sages. N'accusons que nous de nos nouveaux besoins, & ne calomnions point les vues étendues des vrais hommes d'état qui n'ont été occupés qu'à nous satisfaire.

Jamais édit du roi n'ordonna aux Parisiens de faire contribuer les quatre parties du monde au déjeuner de leurs femmes de chambre, de tirer des rivages de la mer Rouge une petite fève âcre, de l'herbe de la Chine, leurs tasses du Japon & leur sucre de l'Amérique.

Louis XIV ne dit jamais aux Français, je vous ordonne de mettre pour quatre millions cinq cent mille livres par an d'une poudre puante dans votre nez, & vous l'irez chercher dans la Virginie & chez les quakers. J'ordonne que toutes les bourgeoises aient des engageantes de mouffeline brodées par les filles des brachmanes, & des robes filées au bord du Gange.

Joignez à toutes nos fantaisies le besoin moins imaginaire peut-être des épiceries & cet ancien proverbe : *Cela est cher comme poivre*, proverbe trop bien fondé sur ce qu'en effet une livre de poivre valait au moins deux marcs d'argent avant les voyages des Portugais. Enfin, il fallait ou nous ruiner pour acheter ce superflu de nos voisins, ou nous ruiner un peu moins en allant le chercher nous-mêmes. Les Anglais avaient des com-

pagnies dans l'Inde, & les Hollandais des royaumes. Il s'agissait d'être leur tributaire ou leur rival.

Qu'on se transporte dans ces tems de gloire & d'espérance; qu'on juge si on aurait été bien venu à dire alors aux Français, payez à vos ennemis ce que vous pouvez vous procurer vous-mêmes. Une preuve que ce grand projet de commerce était très-bien imaginé par le ministère, c'est qu'il fut redouté des puissances maritimes. Tout établissement est bon quand vos ennemis en sont jaloux.

Les Hollandais nous prirent Pondichéry en 1693. C'était la moindre récompense que le roi de France dût attendre de son invasion en Hollande; invasion qu'assurément on n'attribuera pas au sage Colbert, mais au superbe & laborieux ennemi de Colbert, des Hollandais & de Turenne.

Le ministre des finances fut jeté hors de toutes ses mesures pour cette guerre, pour laquelle il fallut faire quatre cents millions de mauvaises affaires qu'il avait en horreur. Il dépendit des traitans dont il avait voulu abolir pour jamais le fatal service.

Ce n'est pas lui non plus qui persécuta les protestans. Il savait trop combien ils étaient utiles dans les finances, le commerce, les manufactures, la marine & même l'agriculture. Il sentit la plaie de l'état. J'ai vu des notes de lui chez Mr. de Montmartel, dans lesquelles il dit qu'il a eu les mains liées. Ces notes sont de 1683, l'année la plus brillante de la finance, & malheureusement l'année de sa mort.

Madame de Cailus, nièce de madame de Maintenon, née protestante comme sa tante, dit expressément dans ses souvenirs, *que le roi fut trompé dans cette longue & malheureuse affaire par ceux en qui ce monarque avait mis sa confiance.* Il avait le jugement sain & droit, mais

qui n'étant pas éclairé par l'histoire de son propre royaume, pouvait être aisément séduit par un confesseur, par un ministre, & fasciné par les prospérités. On lui fit toujours croire qu'il était assez grand pour dominer d'un mot sur toutes les consciences. Il fut trompé comme il le fut depuis par le jésuite Le Tellier ; on ne l'aurait pas trompé, si on lui avait dit qu'il était assez grand pour se faire obéir également des deux religions rivales. Trente ans de victoires & de succès en tout genre, avec trois cent mille hommes de troupes, devaient l'assurer de la soumission de tout l'état.

On condamne encore ses bâtimens. Cependant la famille royale & toute la cour & les ministres ne sont logés que par lui, soit à Versailles, soit à Fontainebleau, soit à Paris même qui desire depuis Henri IV de voir ses rois ; mais ces bâtimens ont-ils été à charge à l'état ? Ils ont servi à faire circuler l'argent dans tout le royaume & à perfectionner tous les arts qui marchent à la suite de l'architecture.

L'établissement de St. Cyr qui subsiste principalement du revenu de l'abbaye de St. Denis en soulageant deux cent cinquante familles nobles, n'a rien coûté à la France. Ce monument & celui des Invalides ont été les plus beaux de l'Europe, sans contredit, jusqu'à celui de l'Ecole militaire (a).

Les faiblesses & les fautes de Louis XIV n'ont pas empêché Dom Ustaris de le proposer pour modèle au gouvernement de l'Espagne & de l'appeler *un homme prodigieux*. Ses anciens ennemis lui ont payé à sa mort le tribut d'estime qu'ils lui devaient.

Il est très-aisé de gouverner un royaume de son ca-

(a) NB. C'est Mr. du Verney qui inventa l'école militaire ; c'est madame de Pompadour qui

le proposa. Il faut rendre justice, la gloire est le seul prix du bien qu'on a fait.

binet avec une brochure ; mais quand il faut résister à la moitié de l'Europe après cinq grandes batailles perdues , & l'affreux hiver de 1709 , cela n'est pas si facile.

Il n'est pas si facile non plus de gouverner une compagnie à six mille lieues. Il est clair que Louis XIV en bâtitant Pondicheri , & le duc d'Orléans en le relevant , ne purent avoir d'autre objet que la gloire & le bien de la nation ; je défie qu'on en imagine un troisième. La compagnie , à sa résurrection vers 1720 sous la régence , a commencé son commerce avec beaucoup plus d'argent que la fameuse compagnie hollandaise n'avait commencé le sien avant sa conquête des Moluques. Quel fléau l'a détruite une seconde fois ? La guerre.

Dès qu'on tire un coup de canon en Flandres , il retentit en Amérique & à la côte du Coromandel. A cette guerre contre les Anglais , se sont joints une foule de maux aussi dangereux ; la discorde intestine , la rapacité , la jalousie entre les déprédateurs heureux & les malheureux ; une autre jalousie plus furieuse encore , celle du commandement qui est si souvent accompagnée de l'insolence , de la perfidie , des plus noires intrigues , & des plus fatales impostures.

Les vaisseaux de l'Inde portaient moins chargés de marchandises que de délateurs , de calomniateurs , de faux témoins , de procès verbaux signés par le mensonge dans l'Inde , & soutenus par la corruption en France. Il en coûta quatre-ans de liberté au vainqueur de Madras , à un homme d'un rare mérite , à ce la Bourdonnaye qui seul avait vengé l'honneur du pavillon français dans les mers de l'Inde. Il en a coûté la vie au lieutenant-général Lalli , qui du jour qu'il aborda dans Pondicheri pour y remettre l'ordre & y rétablir le service , eut dix fois plus d'ennemis dans la ville qu'il n'avait d'Anglais à combattre : brave homme sans doute , jacobite jusqu'au martyre , implacable contre les Anglais , attaché à la France par

passion : la fatale catastrophe est aujourd'hui confondue avec tant d'autres qui font inutilement frémir la nature humaine , & que Paris oublie le lendemain pour des plaisirs souvent ridicules & bientôt oubliés aussi.

Quel fut depuis le sort de la compagnie ? des procès contre des citoyens qui avaient combattu pour elle des dettes immenses avec l'impuissance de payer , la ressource inutile des loteries , le desir & l'incapacité de se soutenir. Elle avait été la seule compagnie dans l'univers qui eût commercé pendant près de cinquante années sans jamais partager entre les actionnaires le moindre profit , le moindre soulagement produit par son commerce.

Tout ce que je fais , c'est que la compagnie anglaise partage actuellement cinq & demi pour cent pour les six mois courans.

A l'égard de celle de Hollande, c'est une grande puissance souveraine. Les actionnaires avaient déjà partagé 150 pour cent de leur première mise en 1608 après les dépenses immenses de l'établissement payées sur les profits.

Maintenant qu'on reproche tant qu'on voudra au duc d'Orléans régent d'avoir rendu la vie à notre compagnie des Indes , & à Louis XIV de l'avoir fait naître ; je dirai , ils ont tous deux fait une belle entreprise. Le roi de Dannemarck les a imités & a réussi. Les Français se sont mal conduits , & ils ont échoué ; la vérité ordonne d'en convenir.

On fait assez que l'histoire ne doit être ni un panégyrique , ni une satire , ni un ouvrage de parti , ni un sermon , ni un roman. J'ai eu cette règle devant les yeux quand j'ai osé jeter un œil philosophique sur la terre entière. J'envisage encore le siècle de Louis XIV comme celui du génie , & le siècle présent comme celui qui raisonne sur le génie. J'ai travaillé soixante ans à
rendre

rendre exactement justice aux grands-hommes de ma patrie. J'ai obtenu quelquefois pour récompense la persécution & la calomnie. Je ne me suis point découragé. La vérité m'a été plus précieuse que les clameurs injustes ne sont méprisables. Je ne me défends point ; je défends ceux qui sont morts en servant la patrie ou en l'instruisant. Je défends le maréchal de Villars, non parce que j'ai eu l'honneur de vivre dans sa familiarité dix années consécutives dans ma jeunesse, mais parce qu'il a sauvé l'état. Un misérable réfugié affamé ose, dans sa démence, imprimer (a) qu'à la bataille de Malplaquet ce général passa pour s'être blessé légèrement lui-même, afin d'avoir un prétexte de quitter le champ de bataille & de faire croire qu'il eût été vainqueur sans sa blessure. Je dois confondre l'infamie absurde de ce calomniateur.

A-t-il la scélératesse non moins extravagante d'imputer (b) au régent de France des actions que les plus vils des hommes ne regardent aujourd'hui (grace à mes soins peut-être) que comme des rêveries dignes du mépris le plus profond ; j'ai dû faire rentrer dans le néant cette exécration imposture.

A-t-il dit (c) que le premier président de Maisons (dont le fils mon ami intime est mort entre mes bras) était premier président quand le duc d'Orléans fut déclaré régent, & qu'il faisait une cabale contre ce prince. J'ai dû faire appercevoir que jamais ce magistrat ne fut premier président, & apprendre au public que loin de vouloir priver le prince de son droit, ce fut lui qui arrangea tout le plan de la régence.

Plus de cent histoires modernes ont été compilées sur

(a) Mém. de Maintenon ; tome V, page 99.

(b) Tome IV, page 346 & suivantes de l'édition de l'Histoire de Louis XIV, falsifiées

par lui & chargées de notes infames, chez Esslinger, à Francfort.

(c) Tome V, page 228.

des journaux remplis de nouvelles impertinentes semblables à ces mensonges imprimés dont je parle. Peut-être un jour ces histoires passeront pour authentiques. Celui qui consacrerait son travail à prévenir le public contre cette foule d'impostures, élèverait un monument utile. Ce serait le serpent d'airain qui guérirait les morsures des vrais serpents. Si j'ai pris la liberté de réfuter le livre estimable des Ephémérides du Citoyen, j'ai dû à plus forte raison confondre les calomnies de l'extravagant ennemi de tous les citoyens.



F R A G M E N T

*Sur le procès criminel de MONBAILLI, roué & brûlé
vis à St. Omer en 1770, pour un prétendu parricide,
& de sa femme condamnée à être brûlée vive, tous
deux reconnus innocens.*

SECOND MÉMOIRE, CONCERNANT CETTE MALHEU-
REUSE AFFAIRE.

C'EST encore la démençe de la canaille qui produisit l'affreuse catastrophe dont nous allons parler en peu de mots. Il faut passer ici de l'extrême ridicule à l'extrême horreur.

Un citoyen de St. Omer, nommé Monbailli, vivait paisiblement chez sa mère avec sa femme qu'il aimait. Ils élevaient un enfant né de leur mariage, & la jeune femme était grosse d'un second. La mère Monbailli était malheureusement sujette à boire des liqueurs fortes, passion commune & funeste dans ces pays. Cette habitude lui avait déjà causé plusieurs accidens qui avaient fait craindre pour sa vie. Enfin la nuit du 26 au 27 Juillet 1770, après avoir bu avant de se coucher plus de liqueurs qu'à l'ordinaire, elle est attaquée d'une apoplexie subite, se débat, tombe de son lit sur un coffre, se blesse, perd son sang & meurt.

Son fils & sa bru couchaient dans une chambre voisine, & étaient endormis. Une ouvrière vient frapper à leur porte le matin & les éveille; elle veut parler à leur mère

pour finir quelques comptes. Les enfans répondent que leur mère dort encore. On attend long-tems, enfin on entre, on trouve la mère renversée sur un coffre, un œil enflé & sanglant, les cheveux hérissés, la tête pendante; elle était absolument sans vie.

Le fils à cette vue s'évanouit, on cherche partout des secours inutiles, un chirurgien arrive, il examine le corps de la mère, nul secours à lui donner. Il saigne le jeune homme qui revient enfin à lui. Les voisins accourent, chacun s'empresse à le consoler. Tout se passe selon l'usage; le cadavre est enseveli dans une bière au tems prescrit; on commence un inventaire; tout est en règle & en paix.

Quelques femmes du peuple dans l'oïveté de leurs conversations, raisonnent au hasard sur cette mort. Elles se ressouvient qu'il y eut un peu de mésintelligence entre les enfans & la mère quelque tems auparavant. Une de ces femmes remarque qu'on a vu quelques gouttes de sang sur un des bas de Monbailli. C'était un peu de sang qui avait jailli lorsqu'on le saignait. La légèreté maligne d'une de ces femmes la porte à soupçonner que c'est le sang de la mère. Bientôt une autre conjecture que Monbailli & sa femme l'ont assassinée pour hériter d'elle. D'autres, qui savent que la défunte n'a point laissé de bien, disent que ses enfans l'ont tuée par vengeance. Enfin ils l'ont tuée. Ce crime dès le lendemain passe pour certain parmi la populace, à laquelle il faut toujours des événemens extraordinaires & atroces pour occuper des âmes désœuvrées.

Le bruit devient si fort, que les juges de St. Omer sont obligés de mettre en prison Monbailli & sa femme. Ils sont interrogés séparément; nulle apparence de preuve ne s'élève contr'eux, nul indice. D'ailleurs les juges étaient suffisamment informés de la conduite régulière & innocente des deux époux; on ne leur avait jamais reproché la moindre faute; le tribunal ne put les

condamner. Mais par condescendance pour la rumeur publique qui ne méritait aucune condescendance ; il ordonna un plus amplement informé d'un an , pendant lequel les accusés devaient demeurer en prison. Il y avait de la faiblesse à ces juges de retenir dans les fers deux personnes qu'ils croyaient innocentes. Il y eût bien de la dureté dans celui qui faisait les fonctions de procureur du roi d'en appeller à *minima* au conseil d'Artois, tribunal souverain de la province.

Appeller à *minima*, c'est demander que celui qui a été condamné à une peine en subisse une plus terrible. C'est présenter requête contre la plus belle des vertus, la clémence. Cette jurisprudence d'antropophages était inconnue aux Romains. Il était permis d'appeller à César pour mitiger une peine, mais non pour l'aggraver. Une telle horreur ne fut inventée que dans nos tems de barbarie. Les procureurs de cent petits souverains, pauvres & avides, imaginèrent d'abord de faire prononcer en dernière instance des amendes plus fortes que dans les premières : & bientôt après ils requièrent que les supplices fussent plus cruels pour avoir un prétexte d'exiger des amendes plus fortes.

Le conseil souverain d'Artois qui siégeait alors, & qui fut cassé l'année suivante, se fit un mérite d'être plus sévère que le tribunal de St. Omer. Les lecteurs qui pourront jeter les yeux sur ce mémoire, & qui n'auront pas lu ce que nous écrivîmes dans son tems sur cette horrible affaire, ne pourront démêler comment les juges d'Arras, sans interroger les témoins nécessaires, sans confronter les accusés avec les autres témoins entendus, osèrent condamner Monbailli à être rompu vif & à expirer dans les flammes, & sa femme à être brûlée.

Il faut donc qu'il y ait des hommes que leur profession rende cruels, & qui goûtent une affreuse satisfaction à faire périr leurs semblables dans les tourmens !

mais que ces êtres infernaux se trouvent si souvent dans une nation qui passe depuis environ cent ans pour la plus sociable & la plus polie, c'est ce qu'on peut à peine concevoir. On avait, il est vrai, les exemples absurdes & effroyables des Calas, des Sirven, des chevaliers de Labarre, & c'est précisément ce qui devait faire trembler les juges d'Arras; ils n'écouterent que leur illusion barbare.

L'épouse de Monbailli, âgée de vingt-quatre ans, était grosse, comme on l'a déjà dit. On attendit ses couches pour exécuter son arrêt, & elle resta chargée de fers dans un cachot d'Arras. Son mari fut reconduit à St. Omer pour y subir son supplice.

Ce n'est que chez nos anciens martyrs qu'on retrouve des exemples de la patience, de la douceur, de la résignation de cet infortuné Monbailli; protestant toujours de son innocence, mais ne s'emportant point contre ses juges, ne s'en plaignant point, levant les yeux au ciel, & ne lui demandant point vengeance.

Le bourreau lui coupa d'abord la main droite. *On ferait bien de la couper,* dit-il, *si elle avait commis un parricide.* Il accepta la mort comme une expiation de ses fautes, en attestant DIEU qu'il était incapable du crime dont on l'accusait. Deux moines qui l'exhortaient & qui semblaient plutôt des sergens que des consolateurs, le pressaient dans les intervalles des coups de barre d'avouer son crime. Il leur dit, *pourquoi vous obstinez vous à me presser de mentir? Prenez vous devant DIEU ce crime sur vous? Laissez moi mourir innocent.*

Tous les assistans fondaient en larmes & éclataient en sanglots. Ce même peuple qui avait poursuivi sa mort l'appellait le saint, le martyr; plusieurs recueillirent ses cendres.

Cependant la bûche dans lequel cette vertueuse victime expira, devait bientôt se rallumer pour sa femme.

Elle avançait dans sa grossesse ; & les cris de la ville de St. Omer ne l'auraient pas sauvée. Informés de cette catastrophe , nous prîmes la liberté d'envoyer un mémoire au chef suprême de toute la magistrature de France. Ses lumières & son équité avaient déjà prévenu notre requête. Il remit la révision du procès entre les mains d'un nouveau conseil établi dans Arras.

Ce tribunal déclara Monbailli & sa femme innocens. L'avocat qui avait pris leur défense , ramena en triomphe la veuve dans sa patrie ; mais le mari était mort par le plus horrible supplice , & son sang crie encore vengeance. Ces exemples ont été si fréquens , qu'il n'a pas paru plus nécessaire de mettre un frein aux crimes qu'à la cruauté arbitraire des juges.

On s'est flatté qu'enfin le grand projet de Louis XIV de réformer la jurisprudence pourrait être exécuté , que les lumières naissantes de ce siècle mémorable , augmentées par celles du nôtre , répandraient un jour plus favorable sur l'humanité. On a dit , nous verrons le tems où les loix seront plus claires & plus uniformes , où les juges motiveront leurs arrêts ; où un seul homme n'interrogera plus secrètement un autre homme , & ne se rendra plus le seul maître de ses paroles , de ses pensées , de sa vie & de sa mort ; où les peines seront proportionnées aux délits ; où les tortures , inventées autrefois par des voleurs , ne seront plus mises en usage au nom des princes. On forme encore ces vœux. Celui qui les remplira sera béni du siècle présent & de la postérité.



FRAGMENT

SUR LA JUSTICE,

A l'occasion du procès de Mr. le comte de MORANGIÉS,

Contre les JONQUAY.

LE procès du général Lalli fut cruel : celui que le comte de Morangiés essuya fut absurde. Il y va de l'honneur de la nation de transmettre à la postérité ces aventures odieuses , afin de laisser un préservatif contre les excès auxquels l'aveuglement de la prévention & la démenche de l'esprit de parti peuvent entraîner les hommes.

Un jeune aventurier de la lie du peuple est assez extravagant & assez hardi pour supposer qu'il a prêté cent mille écus à un maréchal de camp , de l'argent de sa pauvre grand'mère qui logeait dans un galetas avec lui & le reste de sa famille ; il affirme , il jure qu'il a porté lui-même à pied ces cent mille écus au maréchal de camp en treize voyages , & qu'il a couru environ six lieues en un matin pour lui rendre ce service. Ce jeune homme , nommé Liégard , surnommé Jonquay , sachant à peine lire & écrire , & orthographiant comme un laquais mal élevé , avait été pourtant reçu docteur ès loix par bénéfice d'âge : condescendance ridicule & trop commune , abus intolérable , dont cet exemple fait assez voir les conséquences. Ce docteur ès loix , dans sa misère , trouve le secret d'affocier toute sa famille à son imposture , sa mère , sa grand'mère , ses sœurs , tous ses parens qui logent avec lui , excepté un ancien sergent aux gardes. Il n'y a qu'un militaire dans toute cette bande , & c'est le seul honnête homme.

Liégard Jonquay se lie avec un cocher & avec un clerc de procureur qui doivent lui servir de témoins , & partager une partie du profit. Il s'assure de deux courtières , dont l'une avait été plusieurs fois enfermée à l'hôpital , & qui depuis près d'un an , avait fait monter madame Verron , grand'mère de Jonquay , à la dignité de prêteuse sur gages. Toute cette troupe s'unit dans l'espérance d'avoir part aux cent mille écus. Voilà donc le docteur Liégard Dujonquay & sa mère & sa grand'mère qui présentent requête au lieutenant-criminel pour qu'on aille enfoncer les portes de la maison de Mr. le comte de Morangiés , dans laquelle on trouvera sans doute les cent mille écus en espèces. Et si on ne les trouve pas , la troupe de Jonquay dira que leur recherche montré leur bonne foi , & que le maréchal de camp a mis l'argent en sûreté.

Cependant la famille & son conseil s'assemblent ; ils ont quelque scrupule : un des complices remontre le danger qu'on peut courir dans cette affaire épineuse. On ne croira jamais que ni vous , ni votre grand'mère ayez pu posséder cent mille écus en argent comptant , vous qui vivez si à l'étroit dans un troisième étage presque sans meubles , vous qui couchiez sur la paille dans un faubourg avant d'être logés ici ! . . . Un des meilleurs esprits de la bande se charge alors de faire un roman vraisemblable. Par ce roman la pauvre vieille grand'mère est transformée en veuve opulente d'un fameux banquier nommé Verron. Ce mari , mort il y a trente ans , lui a laissé sourdement , par un fidéicommis , de la vaisselle d'argent , des sommes immenses en or. Un ami intime , nommé Chotard , a rendu fidèlement ce dépôt à la vieille ; elle n'y a jamais touché , pendant près de trente années ; elle a vécu noblement dans la plus extrême misère , pour faire un jour une grande fortune à son petit-fils Liégard Jonquay ; & elle n'attend que la restitution de cent mille écus prêtés à Mr. le comte de

Morangiés, à six pour cent d'usure, pour acheter à Mr. Jonquay une charge de conseiller au parlement ; car l'honneur de rendre la justice se vendait alors ; & Jonquay pouvait l'acheter tout comme un autre.

Le roman paraît très-plausible : il reste seulement une difficulté. On vous demandera pourquoi un docteur ès loix, prêt d'être reçu conseiller au parlement, s'est déguisé en crocheteur pour aller porter cent mille écus en treize voyages ? Mr. Jonquay répond qu'il ne s'est donné cette peine que pour plaire au maréchal de camp, qui lui avait demandé le secret. La réponse n'est pas trop bonne ; mais enfin un cocher & un ancien clerc de procureur jureront qu'ils m'ont vu préparer les sacs & les porter ; une courtière, en sortant de l'hôpital, m'aura vu revenir tout en eau de mes treize voyages. Avec de si bons témoignages nous réussirons. J'ai eu l'adresse de persuader au maréchal de camp que je lui ferais prêter les cent mille écus par une compagnie d'usuriers ; j'ai tiré de lui des billets à ordre pour la même somme, payable à ma grand'mère, créancière prétendue de cette prétendue compagnie. Il faudra bien qu'il les paie. Il a beau nier la réception de l'argent & mes treize voyages : j'ai sa signature ; j'aurai des témoins irréprochables ; nous jouirons du plaisir de le ruiner, de le déshonorer, de le voler, & de le faire condamner comme voleur.

Ce plan arrangé entre les complices, chacun se prépare à jouer son rôle. Le cocher va soulever tous les fiacres de Paris en faveur du docteur ès loix & de la famille ; le clerc de procureur va se faire guérir de la vérole chez un chirurgien ; & il attendrit les cœurs de ses camarades & des filles de joie pour une famille respectable & infortunée, indignement volée par un homme de qualité, officier général des armées du roi.

Pendant que cette pièce commence à se jouer, le maréchal de camp, informé des préparatifs, va trouver le magistrat de la police & lui expose le fait. Le lieu-

tenant de police, qui a l'inspection sur les usuriers & sur les troisièmes étages, fait interroger la famille Jonquay par des officiers de police. Le crime tremble toujours devant la justice. On intimide, on menace Jonquay & sa mère : les scélérats déconcertés avouent leur délit les larmes aux yeux ; ils signent leur condamnation. On croit l'affaire finie.

Qu'arrive-t-il alors ? un praticien qui était de la troupe, ranime le courage des confédérés. « Souffrirons » nous, mes chers amis, qu'une si belle proie nous » échappe ? il s'agit ou de partager entre nous cent mille » écus, gagnés par notre industrie, ou d'aller aux ga- » lères ; choisissez. Vous avez avoué votre crime devant » un commissaire de quartier : cette faiblesse peut se ré- » parer. Dites que vous y avez été forcés. Dites que vous » avez été détenus en chartre privée, au mépris des » loix du royaume ; qu'on vous a chargés de fers, que » vous avez été mis à la torture.

» C'est le *cædebatur virgis cives romanus* de Ciceron. » C'est le *metus cadens in constantem virum* de Tribonien. N'êtes vous pas *constans vir*, Mr. Jonquay ? » oui, monsieur ; eh bien, demandez justice contre la » police qui persécute les gens de bien. Criez qu'un ma- » réchal de camp vous vole, que toute la police est son » complice, & qu'on vous a outrageusement battu pour » vous faire avouer que vous êtes un fripon.

» Il faut de l'argent pour soutenir un procès si déli- » cat. Nous vous amenons Mr. Aubourg ; autrefois la- » quais, puis tapissier, & maintenant usurier ; vendez » lui votre procès, il fera tous les frais ; c'est un homme » d'honneur & de crédit, qui manie les affaires d'une » dame de grande considération, & qui ameutera pour » vous tout Paris.

Mr. Jonquay & sa vieille grand'mère Verron vendent donc leur procès à Mr. Aubourg. On assigne de-

vant le parlement le maréchal de camp comme ayant volé cent mille écus à la famille d'un jeune docteur prêt d'être reçu conseiller, comme instigateur des fureurs tyranniques de la police, comme suborneur de faux témoins, comme oppresseur des bons bourgeois de Paris.

La vieille grand'mère Verron meurt sur ces entrefaites ; mais avant de mourir on lui dicte un testament absurde, un testament qu'elle n'a pu faire. Toute la famille en grand deuil, accompagnée de son praticien & de l'usurier Aubourg, va se jeter aux pieds du roi & implorer sa justice. Il se trouve quelquefois à la cour des âmes compatissantes, quand cette compassion peut servir à perdre un officier général. Presque tout Versailles, & presque tout Paris, & bientôt presque tout le royaume, se déclarèrent pour le candidat Jonquay, & pour cette famille honnête si indignement volée, & si cruellement mise à la torture.

L'affaire se plaida d'abord devant la grand'chambre & la tournelle assemblées. Un avocat des Jonquay prouva que tous les officiers des armées du roi sont des escrocs & des fripons ; qu'il n'y a d'honneur & de vertu que chez les cochers, les clerks de procureur, les prêteurs sur gages, les entremetteuses & les usurières. Il fit voir que rien n'est plus naturel, plus ordinaire, qu'une vieille femme très-pauvre, qui possède pendant trente ans cent mille écus dans son armoire, qui les prête à un officier qu'elle ne connaît pas, & un jeune docteur ès loix qui court six lieues à pied pour porter ces cent mille écus à cet officier dans ses poches.

Ensuite il peignit patétiquement le candidat Jonquay & sa mère entre les mains des bourreaux de la police, chargés de fers, meurtris de coups, évanouis dans les tourmens, forcés enfin d'avouer un crime dont ils étaient innocens ; leur vertu barbarement immolée au crédit &

à l'autorité, n'ayant pour soutien que la générosité de Mr. Aubourg, qui avait bien voulu acheter ce procès, à condition qu'il n'en aurait pour lui qu'environ cent vingt mille livres. Toutes les bonnes femmes pleurèrent; les usuriers & les escrocs battirent des mains; les juges furent ébranlés; le parlement renvoya l'affaire en première instance au bailliage du palais; petite juridiction inconnue jusqu'alors.

Le ridicule, l'absurdité du roman de la bande Jonquay, étaient assez sensibles; l'infamie de leurs manœuvres, l'insolence de leur crime étaient manifestes; mais la prévention était plus forte. Le public séduit, séduisit le juge du bailliage.

La populace gouverne souvent ceux qui devraient la gouverner & l'instruire. C'est elle qui dans les séditions donne les loix, elle asservit le sage à ses folles superstitions; elle force le ministère, dans des tems de cherté, à prendre des partis dangereux. Elle influe souvent dans les jugemens des magistrats subalternes. Une prêteuse sur gages persuade une servante, qui persuade sa maîtresse, qui persuade son mari. Un cabaretier empoisonne un juge de son vin & de ses discours. Le bailliage fut ainsi endocumenté. Le plaisir d'humilier la noblesse chatouillait encore en secret l'amour-propre de quelques bourgeois qui étaient devenus ses juges.

Le maréchal de camp fut plongé dans la prison la plus dure, condamné à payer un argent qu'il n'avait jamais reçu, & à des amendes infamantes: le crime triompha.

Alors le public des honnêtes gens commença d'ouvrir les yeux. La maladie épidémique qui s'était répandue dans toutes les conditions avait perdu de sa malignité.

L'affaire ayant été enfin rapportée de droit au parlement, le premier président Mr. de Sauvigni interrogea

lui-même les témoins. Il produisit au grand jour la vérité si long-tems obscurcie. Le parlement vengea par un arrêt solennel le comte de Morangiés & ses accusateurs. Dujonquay & sa mère furent condamnés au bannissement, peine bien douce pour leur crime, mais que les incidens du procès ne permettaient pas de rendre plus griève.

Il était d'ailleurs plus nécessaire de manifester l'innocence du comte que de flétrir la canaille des accusateurs dont on ne pouvait augmenter l'infamie. Enfin tout Paris s'étonna d'avoir été deux ans entiers la dupe du mensonge le plus grossier & le plus ridicule que la sottise & la friponnerie en délire aient pu jamais inventer.

Puissent de tels exemples apprendre aux Parisiens à ne pas juger des affaires sérieuses comme d'un opéra comique, sur les discours d'un perruquier ou d'un tailleur, répétés par des femmes de chambre ! Mais un peuple qui a été vingt ans entiers la dupe des miracles de Mr. l'abbé Paris, & des gambades de Mr. l'abbé Béchérand, pourra-t-il jamais se corriger ?

Odi profanum vulgus , & arceo.



PRÉCIS DU PROCÈS

DE MR. LE COMTE DE MORANGIÉS,

CONTRE

LA FAMILLE VERRON.

PLUSIEURS personnes qui cherchent le vrai en tout genre ont désiré qu'après le procès criminel du comte Lalli, on leur donnât un précis du procès civil & criminel que le comte de Morangiés a afflué. Le voici.

La maison de Morangiés avait des dettes dont le comte de Morangiés maréchal de camp s'était chargé. Pour éteindre ces dettes il voulut faire exploiter & vendre en détail une forêt dans le Gévaudan, laquelle a, dit-on, environ dix mille arpens d'étendue, & dont il pouvait disposer par un accord public avec les créanciers de sa maison. Il montre le plan de cette forêt signé d'un arpenteur juré ; il présente toutes les pièces nécessaires ; mais un homme endetté ne pouvait guère trouver de l'argent à Paris pour faire couper une forêt dans le Gévaudan.

Il s'adresse à une courtière d'usure. Cette courtière lui indique un jeune homme nommé Dujonquay, que ses avocats disent très-bien né, petit-fils d'une veuve opulente, arrivé depuis un an de province, ayant travaillé quelques mois chez un procureur, reçu docteur ès loix par bénéfice d'âge, comme tant de magistrats bien élevés, & prêt d'acheter une charge de conseiller de la cour des aides ou du parlement, dans le tems où le droit de juger les hommes se vendait encore.

Après quelques pourparlers , le maréchal de camp vient signer au jeune magistrat des billets de trois cent mille livres avec les intérêts à six pour cent. Ces billets à ordre sont faits dans un galetas où logeait ce prêteur , & où il y avait pour tous meubles trois chaises de paille & une table de sapin. L'emprunteur en voyant cet ameublement crut être chez un jeune courtier d'agent de change. Il affirme & jure qu'il n'a fait ces billets que pour être négociés sur la place , & qu'il n'en a point reçu la valeur , qu'il ne devait la recevoir que quand l'affaire serait consommée , selon l'usage établi dans toutes les villes de commerce.

Le jeune homme affirme & jure que c'est l'or de madame sa grand'mère qu'il a donné ; qu'il a porté cet or à pied en treize voyages en un matin ; qu'il a fait environ cinq lieues & demie à pied pour obliger monsieur le comte , quoi qu'il pût porter cet or dans un fiacre en un seul voyage (a).

Il a fait faire ces billets au profit de la dame Verron sa grand'mère. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme d'un âge mûr les eût signés s'il n'en avait pas reçu la valeur. Mais il y a peut-être encore moins d'apparence que la grand'mère Verron qui demeurait dans un galetas avec la Romain mère de Dujonquay , & trois sœurs de Dujonquay , très-pauvrement vêtues , & subsistant elle & toute sa famille , d'un très-petit fonds qu'elle faisait valoir à usure , eût possédé la somme exorbitante de trois cent mille livres en or.

La

(a) On voit en effet au procès un écrit de Mr. le Comte de Morangis du 24 Septembre 1771 , par lequel de plusieurs plans d'emprunts proposés par Dujonquay (qu'il prenait pour un courtier) , il adopte celui de 327000 liv. payables pour 300000 comptant : & promet de

faire des billets de 327000 liv. y compris l'usure quand il recevra l'argent. Or Dujonquay prétend avoir donné cet argent le 23. Il est impossible que l'emprunteur ait promis le 24 de signer ; si-tôt qu'on lui apporterait un argent qu'il aurait reçu la veille.

La famille prévient cette objection qu'on ne lui faisait pas encore, en disant que la veuve Verron, la grand'mère, avait reçu secrètement une grande partie de cet argent depuis plus de trente ans, par les mains d'un nommé Chotard qui était mort banqueroutier; que son mari prétendu banquier avait donné secrètement cette somme à l'inconnu Chotard par un fidéicommissaire secret. La veuve l'avait fait valoir secrètement chez un notaire; elle l'avait retirée secrètement de ce notaire qui était mort alors; elle l'avait portée à Vitry secrètement au fond de la Champagne dans une charrette; elle y avait vendu secrètement à des Juifs de beaux diamans, dont le prix servit à compléter les trois cent mille livres; elle fit porter secrètement à Paris ces trois cents mille livres en or dans une charrette d'un voiturier qu'on ne nomme pas (a) à un troisième étage rue St. Jacques. Et moi, ajoutait Dujonquay, je les ai portés secrètement à pied en treize voyages à Mr. de Morangiés pour mériter sa protection. J'ai pour témoins un cocher de mes amis; qui est comme moi un très-bon brétailleur, & un ancien clerc de procureur qui se faisait guérir dans ce tems-là même de la vérole chez le chirurgien Menage; j'ai pour témoins mes sœurs qui subsistent de leur travail de couturières & de brodeuses, & une prêteuse sur gages qui a été enfermée à l'hôpital.

Il demande au nom de madame Verron & au sien, que la justice aille enfoncer toutes les portes chez le comte de Morangiés & chez son père, lieutenant-général des armées du roi, pour voir si les cent mille écus en or ne s'y trouvaient pas (b). La justice n'y va

(a) Il est étrange que dans le cours de ce procès on n'ait point songé à rechercher le fait de ce prétendu voiturier; tous les voituriers sont connus; leurs noms sont sur des regis-

tres; comment n'a-t-on fait aucune enquête à Paris & à Vitry!

(b) Cette requête n'est-elle pas un artifice par lequel on voulait se ménager l'avantage

point , & on ne fait pourquoi. Mais le comte de Morangiés demande au magistrat de la police , qui a l'inspection sur les prêteurs à usure , qu'on approfondisse cette affaire.

Le magistrat délègue le sieur Dupuis inspecteur de police , homme très-sage & reconnu pour tel , qui se transporte accompagné d'un autre officier nommé Desbruguières , chez un procureur , où l'on fait venir Dujonquay & sa mère nommée Romain, fille de la veuve Verron. La mère & le fils interrogés avouent séparément qu'ils ont menti , & qu'ils n'ont jamais donné cent mille écus au comte de Morangiés. On les transfère alors chez un commissaire , ils signent leur délit l'un après l'autre. Le fils dit à sa mère , *ma mère , je viens de déclarer la vérité.* Elle lui répond , *tu l'as dite , mon fils , tu aurais bien fait de la dire plutôt.* Le commissaire , son clerc , l'inspecteur Dupuis entendent cet aveu , & il est consigné au procès. Tout étant ainsi avéré & juridiquement constaté , on mène les deux coupables au fort l'Evêque. Ils confirment leur aveu dans la prison (a).

de paraître au moins prévenir les plaintes de l'emprunteur ? il est bien vraisemblable que si cet emprunteur avait reçu les cent mille écus qu'il déniait , il les aurait mis à couvert , & aurait rendu très-inutiles les démarches de la famille Verron. Il n'est pas moins probable que si l'emprunteur avait été de mauvaise foi , il n'avait nul besoin de nier la dette , il aurait dit à l'échéance , arrangez-vous avec les directeurs des créanciers , & il aurait joui des cent mille écus. S'il n'a pas pris un parti si facile , c'est une preuve assez forte qu'il n'avait rien touché.

Il n'y a qu'à lire attentivement les lettres du sieur Dujonquay mentionnées au procès , pour voir que cet homme n'avait point porté & donné cent mille écus.

(a) C'est ce que rapporte l'avocat de Mr. le comte de Morangiés dans son dernier mémoire intitulé , *supplément*. Si le fait est vrai , comme il n'est pas permis d'en douter , il est démontré que les Dujonquay sont coupables & que le comte de Morangiés est innocent. Tout devait finir-là ; mille procédures , mille sentences ne peuvent affaiblir une démonstration.

Dujonquay dès le lendemain écrit à un homme qui était son conseil , & qui était dépositaire des billets.

MONSIEUR,

» La malheureuse affaire où je suis plongé ma ré-
 » duit ainsi que ma cher mère es prison du fort l'Evê-
 » que , nous fumes arrêté yere par ordre du roi. Si
 » vous voulé nous secondé pour nous en tirer , il faut
 » que vous ayez la bonté de remettre au porteur les
 » éfets que je vous ait confié , lesquelles dits éfets
 » j'ay promire à monsieur Dupuy de lui faire pacer au
 » plus tard à dix heures du matin , d'après la parolle
 » que j'ay donné je vous cerai obligé de me mettre à
 » même de la mettre à exécution comme aussi je vous
 » prie moncieur de cecer toute poursuite & aussi-tôt
 » que nous aurons nôtre liberté nous aurons l'honneur
 » de vour marquer nôtre reconnoissance au sujet de tous
 » les soins que vous vous ête donné ».

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très humble & très
 obéissant serviteur,
Dujonquay

Ma chère mère à l'honneur de vous
 assurer de ses respects.

Du Forlevesque , ce 1er Octobre 1771.

Et dans une autre lettre du même jour.

MONSIEUR,

» Si vous pouvié être porteuſe vous même de la

» réponse vous m'obligerai ainsi que ma cher mère ».

Votre serviteur, *Dujonquay*.

Ces lettres ne paraissent pas plus d'un homme innocent que le style & l'orthographe ne font d'un homme qui allait être incessamment magistrat dans une cour supérieure.

On croyait cette affaire entièrement terminée , lorsqu'un praticien habile engage la famille à démentir ses aveux & ses signatures. Dujonquay & sa mère crient alors que Desbruguières les a battus chez le procureur , qu'ils n'ont signé que par crainte chez le commissaire , & que le comte de Morangiés a corrompu toute la police pour les opprimer.

Le docteur ès loix Dujonquay , qui ne fait pas un mot de latin , soutient que c'est le *metus cadens in constantem virum* , & qu'il est *constans vir*. Je ne vous ai pas battus , répond Desbruguières , je vous ai poussés , je vous ai séparés vous & votre mère , pour vous empêcher de concerter ensemble vos réponses. J'étais convaincu , j'étais indigné de votre friponnerie. Vous nous avez poussés trop rudement , vous avez faussé un de mes boutons , reprend Dujonquay , & cela nous a tellement troublés ma mère & moi que nous avons signé la vérité quatre heures après , ne sachant ce que nous faisions.

Alors tous les usuriers de Paris , tous les gens qui vivent d'intrigues , tous les escrocs , fâchés depuis long-tems contre la police , font entendre leurs clameurs contr'elle. Une autre espèce de gens se joint à eux. Jusqu'à quand souffrira-t-on ce tribunal irrégulier qui ne fut établi que par Louis XIV ? auparavant nous volions impunément , on pouvait s'enrichir soit par l'usure , soit par le larcin ; Paris était un grand coupe-gorge , favorable à l'industrie : il y avait

un chef des voleurs accrédité , qui faisait rendre les effets volés aux propriétaires , moyennant une somme convenue ; tout était dans la règle. Aujourd'hui un tribunal inconnu à nos pères tient des registres funestes des prêteurs sur gages , & persécute les gens de bien. On ose fausser les boutons d'un homme qui va acheter une charge de conseiller. Tous crient que la noblesse n'est depuis quelques années qu'un amas de petits tyrans escrocs , insolens & lâches , qui vexent les bons sujets du roi autant qu'ils servent mal l'état. On répand partout que Mr. de Morangiés a voulu payer ses créanciers en les faisant pendre. On le dit dans les plaidoyers , on l'imprime dans les mémoires , on parvient à le faire croire à la moitié de Paris. Un des avocats qui ont voulu se signaler en écrivant contre lui , pousse l'indécence jusqu'à supputer les sommes que Mr. de Morangiés a dû donner à la police.

Le comte de Morangiés son père , lieutenant - général des armées du roi , respectable vieillard chéri & estimé généralement , ses frères qui jouissent du même avantage , toute sa famille enfin , vend le peu de meubles qui lui reste pour soutenir ce procès affreux ; elle paie quelques dettes pressées , elle se réduit à la pauvreté la plus grande & la plus honorable. La cabale crie que c'est avec l'argent des Dujonquay qu'elle a fait ces dépenses ; & cette infame imposture est répétée par des écumeurs de barreau , & par des usuriers de Paris.

La noblesse du Gévaudan écrit la lettre la plus forte en faveur du comte de Morangiés ; c'est une lettre mendée , c'est une conjuration contre le tiers-état.

Un avocat célèbre prend-il en main la défense de l'accusé sans espoir de rétribution , tous les cafés , tous les cabarets , tous les lieux moins honnêtes retentissent des injures qu'on lui prodigue ; c'est à la fois un impudent & un lâche , c'est un espion de la police ; on veut

le rendre exécration , parce qu'il soutint il y a quelque tems la cause d'un officier général qui avait battu & chassé les Anglais descendus en France , & qui avait hasardé son sang pour sauver la patrie.

Cet avocat a pour son frère & pour lui une cuisinière & un petit carrosse. Est-il une preuve plus éclatante qu'il a partagé les cent mille écus avec le comte de Morangiés , & que la police en a eu sa part ? on le poursuit par vingt libelles , on le déchire encore plus qu'on n'insulte son client.

Dans cette prodigieuse effervescence on va jusqu'à soutenir que jamais la maison de Morangiés n'a eu de forêt , qu'il ne lui reste qu'un vieux tronc pourri sur un rocher du Gévaudan. Toute la basse faction le répète , & les gens qui veulent faire les entendus disent d'abord & assez long - tems , Mr. de Morangiés a tort , pourquoi a-t-il voulu emprunter de l'argent sur une forêt qui n'existe pas ? on ne croit rien de ce qui peut lui être favorable ; mais on croit aveuglément aux cent mille écus portés par Dujonquay un matin en treize voyages à pied l'espace de cinq lieues.

Un agioteur nommé Aubourg trouve ce procès si bon qu'il l'achète. La veuve Verron , grand'mère de Dujonquay lui vend cet effet avant de mourir , comme on vend des actions sur la place. On lui fait ratifier cette vente dans son testament six heures avant sa mort ; & pour donner plus de poids à l'histoire incompréhensible des trois cent mille livres , on lui fait déclarer qu'elle avait eu deux cent mille livres de plus , parce qu'abondance de droit ne peut nuire. Ainsi cette veuve Verron , qui avait toujours vécu dans l'état le plus médiocre , est morte riche de cinq cent mille livres. C'est une espèce de miracle , aussi les avocats n'ont pas manqué de faire voir dans ce testament le doigt de Dieu qui a multiplié tout - d'un-coup les richesses du pauvre , & qui a révélé sa gloire aux petits en la cachant aux grands.

Aubourg poursuit le procès au bailliage du palais auquel cette affaire est renvoyée en première instance. Les témoins qui déposent en faveur de Mr. de Morangiés sont mis au cachot. Mr. le comte de Morangiés, maréchal de camp, est traîné en prison comme suborneur de ces témoins, & coupable d'un crime énorme.

Cependant on interroge tous ceux qui peuvent donner quelques éclaircissémens sur une affaire si extraordinaire. Les sœurs de Dujonquay comparaissent. Le juge leur demande s'il n'est pas vrai que leur grand' mère avait beaucoup d'or, lorsqu'elle partit de Paris pour aller à la petite ville de Vitry en Champagne vers l'an 1760 ? elles répondent qu'elle en avait prodigieusement, mais qu'elles n'en ont jamais rien vu ni rien su.

N'avait-elle pas beaucoup de beaux diamans qu'elle vendit dans la ville de Vitry quarante mille francs à des Juifs pour compléter ses trois cent mille livres ?

Oui sans doute, elle avait des épingles de diamans, qui n'étaient pas inventées alors.

N'avait-elle pas aussi de belles boucles d'oreilles, de beaux nœuds, de belles aigrettes, qui convenaient parfaitement à une personne d'environ quatre-vingts ans ?

Oui, monsieur ; de belle aigrettes, de beaux bracelets à la nouvelle mode, répond l'une de ses sœurs. La femme Romain, fille de la veuve Verron, & mère de Dujonquay, répond au contraire que la veuve Verron sa mère n'avait rien de tout cela, & qu'elle ne croyait pas qu'elle eût jamais eu un diamant fin.

Cette même semaine Romain, mère de Dujonquay, interrogée si les richesses secrètes de la veuve Verron ne venaient pas d'un fidéicommis secret de son mari & de la générosité secrète d'un banqueroutier nommé Chotard, répond que non, que rien n'est plus faux.

Mais, madame, vos avocats ont plaidé, ont imprimé cette anecdote. Ils ont eu tort, replique-t-elle.

Le juge demande à Dujonquay, s'il n'y avait pas cent mille écus en or à son troisième étage dans l'armoire à linge de la veuve Verron sa grand'mère ? oui, Mr., & c'est ma mère Romain qui m'en a donné la clef pour porter ces cent mille écus secrètement en treize voyages à pied chez Mr. de Morangiés (a).

La mère Romain répond que cela n'est pas vrai, que son fils Dujonquay a pris la clef des mains de la Verron sa grand'mère.

Après toutes ces contradictions, on interroge les témoins, qui ont été emprisonnés comme subornés par Mr. de Morangiés ; on ne trouve pas malheureusement le plus léger indice de subornation, de séduction.

Enfin on prononce la sentence. Cette sentence déclare d'abord que Mr. de Morangiés mis en prison pour avoir suborné des témoins, en est parfaitement innocent, & qu'en conséquence il paiera aux Dujonquay trois cent mille livres qui font le fonds de l'affaire avec les intérêts, plus vingt mille livres de dépens, plus trois mille au cocher qui a déposé contre lui, plus quinze cents livres solidairement avec les officiers de police ; le tout sans dire un mot de l'usure stipulée par Dujonquay, & punissable par les loix.

Et comme le juge reconnaît avoir emprisonné injustement Mr. de Morangiés, il le condamne à garder prison ; en outre, à être admonesté & à l'aumône, pour avoir osé nier qu'un homme tout prêt d'être

(a) Si toutes ces contradictions, rapportées par l'avocat de Mr. de Morangiés, ne sont pas une preuve évidente du complot le plus absurde & le plus ridicule qu'on ait jamais

formé, il faut vivre désormais dans un scepticisme imbécille. Il n'y a plus de caractère de vérité sur la terre. Il n'y a plus de juste & d'injuste.

reçu conseiller de la cour des aides ou du parlement , lui ait apporté trois cent mille livres en treize voyages , & ait fait cinq lieues à pied en un matin , quand il pouvait porter cet or prétendu dans un fiacre en un quart d'heure.

Ce n'est pas tout ; une pauvre fille qui avait servi de faux témoin contre Mr. de Morangiés , se rétracte , elle avoue son crime. Son père avoue le crime de sa fille , tous deux en demandent pardon à DIEU & à la justice. On ne les écoute pas. Ils ont demandé pardon à DIEU trop tard. On les condamne au bannissement , non pas pour avoir fait un faux serment en justice , non pas pour avoir calomnié l'innocent , mais pour s'être repentis mal-à-propos.

Il faut avouer que si ce jugement d'un bailli subsiste , si Mr. de Morangiés est coupable , s'il a reçu en effet cent mille écus des mains du docteur ès loix Dujonquay , tout le monde doit dire avec un grand auteur très-sensé :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Tout Paris aujourd'hui , toute la France s'élève contre cette sentence. On croit Mr. de Morangiés innocent , on le plaint autant qu'on s'était déchaîné contre lui , toutes les opinions ont changé : tel est le petit & le grand vulgaire , tels sont les hommes : ils ont vérifié ce qu'avait dit un écrivain impartial , que Mr. de Morangiés pouvait perdre son procès sans perdre son honneur.

Ce qu'on peut conclure de cette affaire jusqu'à présent , c'est que rien n'est plus dangereux souvent pour les officiers du roi , que des négociations au troisième étage.

Celui qui a réclamé avec la hardiesse la plus intrépide contre cette sentence est l'avocat du condamné. Il trouve

dans ce jugement une foule de contradictions palpables & d'obscurités qu'il veut mettre au grand jour. Les oracles de la justice ne doivent être en effet jamais susceptibles ni de la moindre obscurité, ni de la contradiction la plus légère. Cela n'appartenait autrefois qu'à des oracles d'un autre genre.

Le zèle & l'indignation de cet avocat l'ont emporté jusqu'à dire que les juges n'ont écouté ni la raison, ni la justice; qu'il se regarde comme Renaud dans la forêt enchantée du Tasse, infectée par des monstres; qu'il est Curtius se précipitant dans le gouffre pour le fermer, que son client est Tantale & Orphée dans les enfers, que les juges sont les furies, & qu'il prend à partie tous ces gens-là.

Les sept gradués qui ont jugé cette affaire en première instance, disent qu'ils ne sont ni monstres ni furies, ni même des imbécilles, qu'ils en savent autant que cet avocat qui répand sur eux tant de mépris & qui leur fait tant de reproches; que n'ayant nul intérêt à l'affaire, ils ont jugé suivant leur conscience & leurs lumières. Voilà donc un nouveau procès entre cet avocat & ces sept juges.

Les hommes impartiaux & judicieux disent, ne prévenons point la décision du parlement; ne nous hâtons point de prononcer sur une cause si compliquée dont nous n'avons peut-être que des connaissances superficielles, puisque nous n'avons pas vu toutes les pièces secrètes, non plus que les avocats (a). Le parlement ne jugera qu'avec bien de la peine sur des connaissances approfondies. Les magistrats du parlement sont les interprètes

(a) Et pourquoi les pièces sont-elles secrètes quand les sentences sont publiques? pourquoi dans Rome dont nous tenons presque toute notre juris-

prudence, tous les procès criminels étaient-ils exposés au grand jour, tandis que parmi nous ils se poursuivent dans l'obscurité.

des loix, dont un tribunal inférieur doit être, dit-on, l'esclave. Il n'appartient qu'à eux de décider entre l'esprit & la lettre. La balance de Thémis n'a été inventée que pour peser les probabilités.

Les nations qui nous ont tout appris, publièrent autrefois que Thémis était fille de DIEU, mais que la fille n'avait pas les yeux de père, qu'il voyait tout clairement & qu'elle ne voyait qu'à travers son bandeau, qu'il connaissait & qu'elle devinait. Thémis selon cette mythologie sublime, remit sa balance & son glaive entre les mains de vieillards sans passions, sans intérêt, sans vice, (non pas sans défauts) exercés dans l'art de sonder les cœurs, de démêler les plus grandes vraisemblances & les moindres. Retirés de la foule, ils ne se montraient aux hommes que pour apaiser leurs misérables différends & pour réprimer leurs injustices; ils s'aident mutuellement de leurs lumières: que la pureté de leurs intentions rendait encore plus pures. La vérité était le seul trésor qu'ils cherchaient sans cesse; & avec tout cela ils se trompaient souvent, parce qu'ils étaient hommes & que DIEU seul est infailible.

Ce qui pouvait les induire en erreur, ce n'était pas seulement la mauvaise foi des plaideurs, c'était surtout l'artifice des avocats. Autant les juges employaient de lumières à découvrir la vérité, autant les clients assemblaient de nuages pour l'obscurcir. Ils se faisaient un mérite, un honneur, un devoir d'égarer les juges pour servir les accusés; de-là est venue enfin la défiance que les ministres de la justice ont aujourd'hui de l'éloquence, ou plutôt de ces fleurs de rhétorique qui consistent dans l'exagération des plus minces objets, & dans la rétinence des faits les plus graves, dans l'art de tirer des conséquences qui ne sont pas renfermées dans le principe, & déluder celles qui se présentent d'elles-mêmes, dans l'art encore plus adroit d'alléguer des exemples qui pa-

raissent semblables & qui ne le sont pas ; dans l'affectation de citer des loix détruites par d'autres loix ou de les mal appliquer , ou de les corrompre , en un mot dans l'art de séduire. La plupart des magistrats dégoûtés de ces plaidoyers insidieux ne se donnent plus la peine de les lire ; & c'est encore un malheur. Car dans la foule de tant de raisons apparentes , d'objections bien ou mal faites & bien ou mal répondues , dans ces labyrinthes de difficultés on peut trouver encore un sentier qui conduise au vrai.

Le parlement trouvera-t-il quelque vraisemblance dans la fable de cent mille écus ? les billets de Mr. de Morangiés l'emporteront-ils sur l'absurdité de cette fable ? y a-t-il des cas où les billets à ordre valeur reçue doivent être déclarés nuls ? & l'espèce présente est-elle un de ces cas ? les témoins qui ont déposé une chose très-probable en faveur de Mr. de Morangiés détruiront-ils le témoignage de ceux qui ont déposé une chose très-improbable en faveur de Dujonquay ? écouterait-on la rétraction d'un faux témoin qui ne s'est repenti qu'après la confrontation ?

Les attentions paternelles du magistrat de la police à réprimer l'usure & la friponnerie seraient-elles réputées illégales ? & l'aveu cinq fois répété d'un délit évident sera-t-il compté pour rien , parce que celui qui a arraché cet aveu des coupables n'a pas été assez instruit des règles , & s'est laissé emporter à son zèle ?

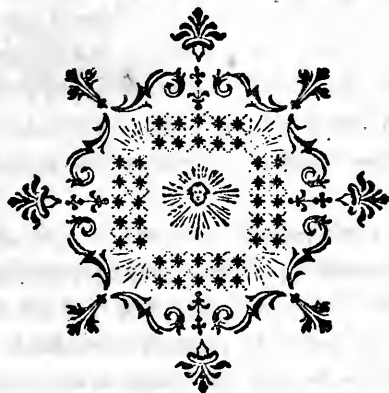
Un procès acheté par un inconnu & poursuivi par cet inconnu , aura-t-il auprès des juges la même prépondérance qu'aurait le procès d'une famille respectable jouissant d'une renommée sans tache ?

Se pourrait-il qu'une foule de probabilités presque équivalentes à la démonstration , fût anéantie par des billets dont il est évident que la valeur n'a jamais été comptée ? qu'on mette d'un côté dans la balance les subtilités ,

les subterfuges d'une cabale aussi obscure qu'acharnée , & de l'autre l'opinion de celui qui est en France le premier juge d'honneur ; ce premier juge a senti qu'il était impossible que le comte de Morangiés eût jamais reçu l'argent qu'on lui demande. Qui l'emportera de ce juge sacré ou de la cabale ?

Enfin Mr. de Morangiés reconnu aujourd'hui innocent par toute la cour , par tous les hommes éclairés dont Paris abonde , par toutes les provinces , par tous les officiers de l'armée, sera-t-il déclaré coupable par les formes ?

Attendons respectueusement l'arrêt du parlement dont tous les jugemens ont eu jusqu'ici les suffrages de la France entière.



D É C L A R A T I O N

D E

M R. D E V O L T A I R E ,

SUR LE PROCÈS ENTRE

M R. L E C O M T E M O R A N G I É S

E T L E S V E R R O N .

MA famille fut attachée à la famille de Mr. le comte de Morangiés. Mon père fut long-tems son conseil. Mais sans écouter aucune prévention , & étant absolument sans intérêt , je ne me déterminai à croire Mr. le comte de Morangiés entièrement innocent dans son étrange procès contre la famille Verron , qu'après avoir lu toutes les pièces & tous les mémoires contre lui.

Il me parut absurde & impossible qu'un maréchal de camp , qu'un père de famille , dont les affaires à la vérité sont dérangées , mais qui n'a jamais commis aucune action criminelle , eût conçu le projet extravagant & abominable qu'on lui impute. Non , il n'est pas possible qu'un ancien officier , qui n'a pas l'esprit aliéné & endurci dans la scélératesse , eût imaginé non-seulement de voler cent mille écus à une veuve nonagénaire , mais d'accuser la famille de cette veuve de lui avoir volé à lui-même ces cent mille écus , & de chercher à faire périr cette famille dans les supplices.

Il ne me paraissait pas dans la nature qu'un homme obéré, qu'on prétend avoir été tiré tout-d'un-coup, par le sieur Dujonquay, de l'état le plus cruel, & nanti par lui d'une somme exorbitante de cent mille écus, eût refusé de payer une somme légère à la courtière qu'on supposait lui avoir procuré un argent si inattendu. Mr. de Morangiés aurait eu l'intérêt le plus pressant à satisfaire cette entremetteuse. Qu'on se représente un homme tourmenté par le besoin d'argent à qui une femme fait tomber tout-d'un-coup dans les mains cent mille écus comme par enchantement, refusera-t-il dans les premiers transports de sa joie & de sa reconnaissance une rétribution légitime à sa bienfaitrice ? Je soutiens que cela n'est pas dans la nature humaine.

S'il avait reçu tant d'argent, & s'il avait formé le dessein coupable de ne point payer son créancier, il n'avait qu'à garder paisiblement la somme ; il pouvait attendre sans inquiétude le tems de paiemens, & renvoyer alors le prétendu prêteur à l'assemblée de ses créanciers pour se faire payer à son rang comme il pourrait. Mais il ne se ferait pas exposé à un procès criminel prématuré.

Il était donc de la plus grande vraisemblance que Mr. de Morangiés n'avait rien reçu, puisqu'il osait soutenir un procès criminel contre ceux qui prétendaient lui avoir prêté.

D'un autre côté, la manière dont on alléguait qu'on lui avait fait ce prêt tenait de la fable la plus incroyable. De l'argent qui doit être toujours porté en secret par Dujonquay, tandis que le lendemain matin le même homme donne au même Mr. de Morangiés de l'argent en public ; cent mille écus portés à pied en treize voyages, tandis qu'il était si aisé de les porter en carrosse ; une course de cinq à six lieues, lorsqu'il était si simple de s'épargner cette fatigue inouïe ; tout cela est tellement romanesque,

que quand je lus la réfutation de cette aventure dans le plaidoyer de Mr. Linguet, j'eus peine à me persuader qu'on eût osé proposer sérieusement de telles chimères devant la première cour du royaume, & qu'on eût abusé à ce point de la patience des juges.

Ce fut pis encore, j'ose le dire, lorsqu'on remonta à la source des prétendus cent mille écus en or qu'une pauvre veuve, logée à un troisième étage, & ayant à peine de quoi soutenir sa famille, avait, dit-on, prêté par les mains de son petit-fils Dujonquay qui avait couru six lieues à pied chargé de ce fardeau. Mr. Linguet remarque fort bien que pour prêter cent mille écus il faut les avoir. Le roman de la fortune si long-tems inconnue de cette veuve Verron, me parut aussi étonnant que l'histoire des treize voyages. On ne faisait voir aucune preuve, aucune trace des origines de cette fortune secrète, qui formait un si grand contraste avec la pauvreté de la famille. On m'assurait que la Verron était la veuve d'un agioteur obscur & mal-aisé de la rue Quinquempoix, qui louait à la vérité un corps de logis de 1050 liv., mais qui en relouait une partie, & qui mourut insolvable, au point qu'on n'a jamais payé le frais de l'inventaire fait à sa mort, frais encore dûs au successeur de ce même gillet notaire, chez qui la veuve Verron prétendait avoir fait valoir clandestinement ces prétendus cent mille écus.

On m'avait écrit encore que ce Verron qu'on nous donnait pour un fameux banquier, avait fait plusieurs métiers bien éloignés de la finance. Qu'entr'autres il avait été boulanger chez Mr. le duc de St. Agnan.

Je ne parlais d'aucune de ces anecdotes qui forment pourtant un très-puissant préjugé dans cette cause, parce que c'est à Mr. de Morangiés qui est sur les lieux à les vérifier & à en tirer avantage.

Je savais d'ailleurs que la famille Verron vivait très à l'étroit ; & subsistait mesquinement d'un petit fonds que

la veuve faisait valoir en prêtant, dit-on, sur gages par les mains des courtières. Je le savais par le rapport naïf d'un domestique d'un de mes neveux Mr. de Florian, ancien capitaine de cavalerie au régiment de Brionne, qui était alors à Ferney, & qui y est encore. Ce domestique nommé Montreuil nous disait souvent qu'il connaissait ce Dujonquay, qu'il avait mangé plusieurs fois avec lui, que ses sœurs travaillaient l'une en broderie, l'autre en linge, & vendaient leurs ouvrages. Ces discours toujours uniformes d'un ancien laquais me frappèrent ; & enfin j'ai pris le parti de tirer de lui une déclaration authentique pardevant notaire.

L'an mil sept cent soixante & treize, le seize Février &c. En présence des témoins, a comparu Charles Montreuil, natif de Montreuil-sur-mer en Picardie, ci-devant domestique à Paris, & actuellement chez Mr. de Florian, ancien capitaine de cavalerie, lequel a déclaré, qu'il a connu à Paris le sieur Dujonquay avec lequel il a mangé plusieurs fois, qu'il logeait dans la rue St. Jacques avec sa grand'mère la veuve Verron, laquelle prêtait de petites sommes sur gages à deux sous par mois par vingt sous. Que la veuve Durand courtière proposa plusieurs fois à lui Montreuil de lui faire prêter par ladite Verron quelques petites sommes sur de bons effets. Que ledit Dujonquay avait deux sœurs qui travaillaient fort bien en linge & en broderie, & qu'elles avaient permission de leur grand'mère de vendre leurs ouvrages à leur profit &c.

Signé NICOD, notaire.

Contrôlé à GEX le même jour ;

LA CHAUX.

Toutes ces probabilités réunies faisaient sur moi la forte impression qu'elles doivent faire sur tout esprit

Annales de l'Empire. II. Part.

D d

impartial qui n'est d'aucune faction, qui aime la vérité, & qui s'indigne contre l'injustice. Dans ces circonstances Mr. le comte de Morangiés m'écrivit souvent, & me fit tout le détail de sa malheureuse aventure. Il s'ouvrait à moi avec une confiance sans bornes; & dans toutes ses lettres jamais je n'ai pu remarquer la moindre apparence de contradiction; je voyais toujours un homme pénétré d'horreur en m'exposant les artifices employés pour le surprendre.

J'étais frappé de la contradiction énorme qui se trouve dans le roman des cent mille écus portés en or en treize voyages le vingt-trois Septembre 1771, & la promesse de Mr. de Morangiés du vingt-quatre d'accepter les propositions du prêteur, dès qu'il aurait reçu l'argent. Ce seul trait de lumière me semblait devoir déciller tous les yeux. Il est impossible que Mr. de Morangiés ait reçu l'argent la veille, & qu'il ait signé le lendemain qu'il ferait ses billets dès qu'il aurait reçu l'argent.

Il me paraissait fort naturel, & il me le paraîtra toujours, que le prétendu prêteur ait fait accroire le 24 à Mr. de Morangiés qu'il fallait qu'il lui confiât quatre billets de trois cent vingt-sept mille livres y compris les intérêts payables à la veuve Verron. Il persuada à Mr. de Morangiés qu'il avait en main une compagnie opulente, qui avait des affaires avec cette veuve d'un prétendu banquier, & que dans peu de jours il lui apporterait l'argent sur ses billets qu'il fallait montrer à cette compagnie. Pour mieux aveugler le comte de Morangiés par cette chimère incroyable, il lui prêta généreusement douze cents francs, dont le comte avait malheureusement un besoin pressant. Voilà les extrémités où des officiers se réduisent tous les jours dans Paris par l'obligation où ils croient être de soutenir un extérieur d'opulence.

Je fais quel besoin avait Mr. de Morangiés de ces douze cents francs. Il est bien clair qu'il ne ferait pas venu les chercher lui-même à un troisième étage, s'il avait

reçu environ cent mille écus la veille. Tout homme sensé conclura de ce que Mr. de Morangiés courut chercher douze cents francs le 24 , qu'il n'avait pas touché 300000 livres le vingt-trois. Cette faible somme qu'on lui donnait acheva son malheur.

Le comte crut qu'il pouvait confier ses billets à cet inconnu , comme on les confie à un agent de change. Il ne savait pas que la Verron , qui était alors dans une chambre voisine , était la propre grand'mère de Dujonquay. Ce sont-là de ces tours qui sont assez communs dans toutes ces affaires obscures & honteuses. Enfin il fut séduit , & il laissa ses billets exigibles entre les mains de Dujonquay , sans en tirer de reconnaissance. Voilà ce qu'il me mandait dans le plus grand détail. Ces démarches , cette conduite avec un inconnu , me paraissaient très-peu prudentes ; mais il me paraissait aussi fort vraisemblable qu'un officier obéré , tourmenté de sa situation , fasciné par l'espoir chimérique de posséder bientôt cent mille écus en espèces , eût été séduit par un si grand appas. Je voyais bien que Mr. de Morangiés avait fait une très-grande faute de fournir de telles armes contre lui. Je le lui mandais ; à peine en voulait-il convenir ; mais plus la faute était grande , plus je voyais l'art avec lequel on l'avait fait tomber dans ce piège grossier.

Je demande à présent à tous les avocats , à tous les juges , à tous ceux qui connaissent le cœur humain , est-il possible que Mr. de Morangiés que je n'ai jamais vu , ayant en sa possession cent mille écus , m'eût écrit des volumes plus gros que toute la procédure pour me persuader qu'il ne les avait pas reçus ! quel besoin avait-il de descendre dans les plus petits détails avec un vieillard mourant qui demeure à cent vingt lieues de lui. Certes s'il avait possédé cet argent , il en aurait joui sans se mettre en peine de mon opinion inutile.

Cette opinion reçut un nouveau degré d'évidence , quand j'appris qu'enfin Dujonquay & sa mère qu'on

nommé Romain, participante à toute cette affaire, avaient enfin tout avoué devant un commissaire de police, qu'ils avaient reconnu & signé la fausseté de l'histoire des cent mille écus, que tout était avéré. Ils firent cette déclaration étant libres chez ce commissaire, & pouvant faire une déclaration toute contraire. Donc assurément la force de la vérité leur arrachait cet aveu.

Je n'examine point si cet aveu est revêtu de toutes les formes légales, & si on peut revenir contre une déclaration si authentique. Je m'en tiens à soutenir qu'il est bien difficile qu'une mère & un fils, dans la fortune la plus ferrée, abandonnent tout-d'un-coup d'un commun accord leurs prétentions à une fortune de cent mille écus qui leur appartiendrait légitimement. Je présume qu'il n'y a pas une seule famille dans le royaume qui se dépouillât ainsi de tout son bien par une déclaration chez un commissaire. Je maintiens que les tortures ne forceraient personne à confesser que son bien n'est point à lui, si les remords & le trouble qu'ils inspirent ne tiraient cette vérité du fond d'une ame coupable.

Dujonquay & sa mère disent long-tems après, qu'ils n'ont tout avoué, tout signé chez un commissaire, que parce qu'un commis de la police, nommé Desbrugières, leur avait donné précédemment un coup de poing chez un procureur. C'était précisément cette raison-là même, je le repète, qui devait les exciter à soutenir la légitimité de leurs cent mille écus chez le commissaire. C'était-là qu'ils devaient demander justice contre ce commis: c'était-là qu'ils devaient dire; voilà l'homme qui nous a violentés, qui ne nous a parlé que de cachots, qui nous a battus pour nous dépouiller de notre bien; nous voilà libres à présent sous les yeux d'un premier juge. Nous faisons serment devant lui que les cent mille écus nous appartiennent, & que ce commis a employé la force & la barbarie pour nous en dépouiller. Nous attestons les témoins qui nous ont vu porter notre or

qu'on nous ravit. Nous demandons notre bien & vengeance.

Au-lieu de prendre ce parti, que la nature dicterait aux hommes les plus faibles & les moins instruits, ils se taisent ; ils ne citent aucun témoin en leur faveur, donc ils n'en avaient point trouvé encore. Ils ne se défendent pas, ils conviennent de leur délit, ils signent leur condamnation. Avant même de signer ils avouent tout, non pas d'abord au commis dont ils prétendent avoir été durement traités, mais à un clerc d'un inspecteur de police nommé Colin, & au clerc du commissaire, ils confessent qu'ils ont trompé Mr. de Morangiés. La femme Romain, mère de Dujonquay ; demande pardon à Mr. de Morangiés, & le conjure de ne la pas perdre. Ils font plus. Le lendemain étant en prison, ils écrivent à leur conseil pour redemander les billets qu'ils ont extorqués & pour les remettre entre les mains de la police. Ils confirment l'aveu de leur délit. La grand'mère Verron vient dans la prison, & elle semble faire le même aveu tacitement à Desbruguières, en recommandant ses petits-enfans à ses bons offices. Dujonquay & sa mère renouvellent encore leur déclaration de la veille.

Voyez combien d'aveux ! au sieur Colin, à un clerc du commissaire, à Desbruguières, au commissaire, à Mr. de Morangiés lui-même dont ils ont imploré la miséricorde. N'est-ce pas la vérité qui a parlé ? Et cette vérité serait anéantie sous prétexte qu'un homme réputé coupable a été menacé & saisi par ses boutons chez un procureur !

La manière dont on s'y est pris pour tirer cette vérité de leur bouche peut n'être pas dans la forme ordinaire de la justice réglée. Je fais qu'on objecte que ce commis de la police les avait conduits & intimidés chez ce procureur qui n'était pas fait pour tenir audience ; que ce commis trop zélé & trop vif n'a pas eu cette sévérité tranquille & circonspecte, si nécessaire à quiconque agit

au nom de la justice. Je veux croire enfin que toute cette affaire a été mal ménagée. Il en résulte que plus on avait transgressé les règles , plus Dujonquay & sa mère devaient éclater en plaintes & non pas confesser leur délir : ils se sont avoués cinq fois coupables , donc on pouvait croire qu'ils l'étaient , donc ils peuvent l'être encore aux yeux du public impartial , qui prononce suivant l'équité naturelle , qui n'écoute que les principes du sens commun , & qui ne s'informe pas si les formalités des loix ont été bien ou mal observées.

On pousse aujourd'hui la chicane jusqu'à prétendre que les déclarations authentiques de Dujonquay & de sa mère ne peuvent être regardées comme des preuves par écrit , quoi qu'elles soient écrites ; que Dujonquay n'est que témoin quoi qu'il ait toujours été partie principale. Les honnêtes gens n'entendent point ces subtilités ; il leur suffit que deux accusés aient avoué cinq fois l'innocence dont on les charge.

Enfin le procès étant engagé en règle entre Mr. de Morangiés & la famille Verron , cette famille vend son procès à un nommé Aubourg (qu'on a cru un prêteur sur gages , & qui est un homme inconnu ,) comme on vend une maison qui demande des réparations. Le marché fait , la veuve Verron meurt , & quelques heures avant sa mort , on lui fait faire un testament , dans lequel elle contredit tout ce qu'elle & sa famille avaient soutenu auparavant. Elles criaient qu'en perdant ces cent mille écus , elles perdaient tout ce que la Verron avait jamais possédé. Elle articule dans ce testament qu'elle a donné deux cent mille francs à sa fille Romain , mère de Dujonquay , à cette même Romain qui à peine a de quoi subsister : voilà la Verron , qui n'avait presque rien , & qui meurt riche par son testament de plus de cinq cent mille livres.

Ce tissu étrange de choses incroyables , qui se succèdent si rapidement , forme aujourd'hui un des procès les

plus singuliers qui aient jamais occupé les tribunaux : c'est alors que pressé par des amis de Mr. de Morangiés j'écrivis , malgré ma répugnance & mon peu de capacité , dans l'absence de Mr. Linguet , quelques réflexions sommaires sur les probabilités en fait de justice (*), sans y mettre mon nom , sans nommer même ni Mr. de Morangiés , ni ses adversaires , me tenant dans les bornes du doute , & cherchant la vérité. Mes doutes me conduisirent à reconnaître Mr. de Morangiés très-innocent.

Ce petit écrit simple & sans aucun art fit revenir en sa faveur plusieurs esprits prévenus. En ne décidant rien , je les persuadai. Je me gardai bien de prévenir orgueilleusement les décisions de la justice. Au contraire je déclarai , & je dis encore , que j'écrivais pour le public , juge de l'honneur , & non pour les magistrats , juges des formes , des procédures , & de l'esprit de la loi.

J'observai , & j'observe de nouveau , qu'on peut gagner son procès dans le fond du cœur de tous ses juges , & le perdre très-justement par un défaut de formes. Il en était de même chez les Romains ; & c'était une maxime chez eux ; qui viole les formes perd sa cause. Si vous avez payé votre créancier , votre marchand , & que vous ayez oublié d'en tirer quittance , vous êtes condamné justement à payer deux fois , parce que votre dette existante dépose contre vous. Si vous avez eu la dangereuse bonne foi de laisser entre les mains d'un inconnu des promesses signées de vous , valeur reçue , sans en avoir reçu la valeur , & sans avoir de contre-lettre , vous pouvez être justement condamné à payer ce que vous ne devez pas , faute d'avoir observé une formalité nécessaire.

Si deux témoins ou trompés , ou trompeurs , persistent uniformément à déposer contre vous dans la crainte que lui impose notre loi rigoureuse d'être punis

(*) On trouvera ces deux pièces ci-après

s'ils se rétractent après le récolement , vous êtes condamné quoi qu'évidemment innocent.

Qu'un piqueur , & un homme à-peu-près de cette condition , il n'importe , tout est égal devant la justice , aient vu quelques sacs étalés sur une table , & qu'on leur ait dit qu'il y avait cent mille écus , qu'ils l'aient cru , qu'ils le croient d'autant plus qu'on les a traités durement pour l'avoir dit , qu'ils prétendent avoir vu porter cet argent chez vous , qu'une courtière enfermée autrefois à l'hôpital les encourage ou non à cette déposition , mais qu'on vous représente pour cent mille écus de billets signés de vous imprudemment le même jour ou le lendemain , vous êtes condamné avec dépens , dommages & intérêts. La justice vous dit : je ne juge pas les cœurs , je juge les pièces du procès.



E S S A I
 SUR LES PROBABILITÉS
 EN FAIT DE JUSTICE.

PRESQUE toute la vie humaine roule sur des probabilités.

Tout ce qui n'est pas démontré aux yeux , ou reconnu pour vrai par les parties évidemment intéressées à le nier , n'est tout au plus que probable.

J'ignore pourquoi l'auteur de l'article probabilité dans le grand Dictionnaire encyclopédique , admet une demi-certitude. Il me semble qu'il n'y a pas plus de demi-certitude que de demi-vérité. Une chose est vraie ou fausse , point de milieu. Vous êtes certain ou incertain. L'incertitude étant presque toujours le partage de l'homme , vous vous détermineriez très - rarement , si vous attendiez une démonstration.

Cependant il faut prendre un parti , & il ne faut pas le prendre au hasard. Il est donc nécessaire à notre nature faible , aveugle , toujours sujette à l'erreur , d'étudier les probabilités avec autant de soin que nous apprenons l'arithmétique & la géométrie.

Cette étude des probabilités est la science des juges : science aussi respectable que leur autorité même ; puisqu'elle est le fondement de leurs décisions.

Un juge passe sa vie à peser des probabilités les unes contre les autres , à les calculer , à évaluer leur force.

Dans le civil , tout ce qui n'est pas soumis à une loi clairement énoncée , est soumis au calcul des probabilités.

Dans le criminel , tout ce qui n'est pas prouvé évi-

demment y est soumis de même; mais avec une différence essentielle. Quelle est cette différence? Celle de la vie & de la mort : celle de l'honneur de toute une famille, & de son opprobre.

S'il s'agit d'expliquer un testament équivoque, une cause ambiguë d'un contrat de mariage, d'interpréter une loi obscure sur les successions, sur le commerce, il faut absolument que vous décidiez, & alors la plus grande probabilité vous conduit. Il ne s'agit que d'argent.

Mais il n'en est pas de même quand il s'agit d'ôter la vie & l'honneur à un citoyen. Alors la plus grande probabilité ne suffit pas. Pourquoi? C'est que si un champ est contesté entre deux parties, il est évidemment nécessaire, pour l'intérêt public & pour la justice particulière, que l'une des deux parties possède le champ. Il n'est pas possible qu'il n'appartienne à personne. Mais quand un homme est accusé d'un délit, il n'est pas évidemment nécessaire qu'il soit livré au bourreau sur la plus grande probabilité. Il est très-possible qu'il vive sans troubler l'harmonie de l'état. Il se peut que vingt apparences contre lui soient balancées par une seule en sa faveur. C'est-là le cas, & le seul cas de la doctrine du probabilisme.

Si dans le fameux & triste jugement contre d'Anglade & sa femme, on avait pesé probabilité contre probabilité, indice contre indice; un gentilhomme innocent ne serait pas mort aux galères après avoir subi deux fois la torture.

Les juges de Toulouse, qui condamnèrent Calas au plus horrible supplice, devaient avoir certainement plus de présomptions de son innocence que de son crime.

Les juges d'un bailliage de Bar, qui firent périr en 1768 un père de famille, un vieillard nommé Martin sur la roue, le condamnèrent sur les plus fausses con-

jectures. Un meurtre & un vol s'étaient commis sur le grand chemin à quelques pas de la maison de l'accusé. On trouva sur le sable la trace de deux fouliers, & on conclut que c'étaient les siens. Un témoin du meurtre fut confronté avec lui, & dit : *ce n'est pas là l'assassin.* — DIEU soit loué ! (s'écria le vieillard innocent) *en voici un qui ne m'a pas reconnu.* Le juge interprète ces paroles comme un aveu du crime. Il crut qu'elles signifiaient : *Je suis coupable, & on ne m'a pas reconnu.* Elles signifiaient tout le contraire ; mais la sentence fut portée, le condamné transféré à Paris, & le jugement confirmé à la Tournelle, dans un tems où de malheureuses affaires publiques ne permettaient pas un examen réfléchi des malheurs particuliers. L'innocent reconduit au bailliage de Bar fut exécuté, son bien confisqué, sa nombreuse famille dispersée. Quelques jours après un scélérat condamné & exécuté dans le même lieu avoua à la potence qu'il était coupable du meurtre pour lequel un père de famille très-vertueux avait été rompu vif. Il est évident que le juge n'avait porté ce jugement affreux que parce qu'il avait très-mal raisonné.

La fatale méprise d'Arras est encore toute récente : elle criait vengeance. Le conseil d'Artois, réformé depuis, avait en 1770 condamné un jeune homme très-estimable, nommé Monbailli, à mourir sur la roue, & sa femme, dont il était tendrement aimé, à être brûlée. Monbailli fut exécuté dans la ville de St. Omer. Le supplice de son épouse fut différé, parce qu'elle était grosse. On a eu le tems d'obtenir du chef éclairé de la justice que le procès fût revu par le nouveau conseil d'Arras. Les deux époux ont été absous d'une voix unanime. La malheureuse veuve est revenue en triomphe dans sa patrie. Tout St. Omer a couru au devant d'elle. On a allumé des feux de joie ; on a donné une fête à l'avocat qui a défendu l'innocence. Cette femme vit

respectée , mais elle vit pauvre ; son vertueux mari a été roué , & les juges qui l'ont assassiné juridiquement , restent tranquilles.

Il faut le dire , ces exemples étaient très - fréquens il y a quelques années : la justice était égarée hors de ses limites : l'attention portée aux affaires d'état , la précipitation , & je ne fais quel faux honneur attaché au desir secret de se rendre redoutables coûta la vie à plus d'un innocent , & de cruels supplices suivirent de légers délits qu'une correction paternelle aurait suffisamment expiés. L'Europe en fut indignée , & n'en parle encore qu'avec une horreur douloureuse.

Un fameux procès civil & criminel attire à présent l'attention de toute la France. Il n'est fondé que sur des improbabilités. Les juges ne peuvent être embarrassés qu'à découvrir qu'elle est la plus absurde. Il n'est pas question ici d'alléguer des loix qui souvent se contredisent , de concilier des coutumes extraites l'une de l'autre , & opposées l'une à l'autre ; de débrouiller les commentaires confus de quelque interprète obscur d'une loi oubliée. Ce grand procès (supposé qu'il reste dans l'état où il est) ressemble à une énigme , dont le mot sera trouvé par la sagacité des juges après les plus pénibles recherches.

Une veuve obscure , inconnue , logée dans la rue St. Jacques à un troisième étage avec toute sa famille , liée avec des courtières , dont une fut autrefois enfermée à l'hôpital , une veuve qui paraissait tout au plus jouir du nécessaire , accuse un homme de qualité , un officier général de vouloir lui voler cent mille écus ; & l'officier général accuse la femme & la famille de lui extorquer cent mille écus.

Dans le cours de ce procès , la femme meurt , âgée de quatre-vingt-huit ans ; & avant d'expirer proteste , devant DIEU & pardevant notaire , que les cent mille écus ont été réellement prêtés à l'officier général.

Avant d'examiner les probabilités pour & contre, dans cette affaire singulière, commençons par rapporter un procès non moins étrange, qui occupa le conseil de Bruxelles en 1740 & 1741.

HISTOIRE DE LA VEUVE GENEP.

La dame Genep, veuve d'un commis à cent écus de gages dans le Brabant hollandais, envoie dire au jésuite Yancin son confesseur & procureur des jésuites de Bruxelles qu'elle est très-malade, & le prie de venir vite la confesser. Le jésuite arrive, il la trouve agitée de convulsions, car il y en a dans Bruxelles comme dans Paris. *Mon père, (lui dit-elle) vous avez sans doute placé avantageusement mes trois cents mille florins de Hollande (cela fait 640000 livres de notre monnoie). Père Yancin qui la crut en délire, lui répondit : N'en soyez pas en peine : ne songez qu'à votre ame. — Je veux savoir (replique la dame en haussant la voix) si les trois cent mille florins que je vous ai confiés sont en sûreté ? — Eh ! oui, encore une fois, ma bonne ; calmez vous. — Mais mon père, trois cent mille florins en or sont quelque chose. — Je le sais : ce sont des bagatelles qui ne doivent pas vous troubler ; l'essentiel est de se confesser & de faire son salut. — Ah ! mon salut ; oui, je veux faire mon salut ; mais j'ai là tête si bouleversée de mes trois cent mille florins, que je ne me souviens plus de mes péchés. Je serai peut-être demain plus tranquille, & alors j'aurai la consolation de me confesser. — A demain donc, ma chère enfant.* Il lui donne sa bénédiction & s'en va.

Il y avait derrière la tapissierie un notaire, un avocat & deux témoins qui rédigeaient par écrit toute cette conversation. Ces Mrs. passaient pour être des nouveaux disciples de St. Augustin, qui n'étaient pas fâchés de procurer quelque humiliation salutaire aux disciples de

St. Ignace. Le lendemain madame Genep , au-lieu de songer au sacrement de pénitence , envoie un huissier sommer son confesseur de justifier de l'emploi de ces trois cent mille florins , ou de les rendre en espèces sonnantes.

On peut juger quel bruit ce procès excita en Flandre , à Vienne , & même à Rome. La société se défendait en disant qu'il était impossible que madame Genep , veuve d'un petit commis , eût jamais eu tant de florins. Madame Genep soutint qu'elle les avait légitimement gagnés *in , cum , sub* , Mr. le prince d'Orange.

Il y avait à cet aveu quelque probabilité. Madame l'archiduchesse , gouvernante des Pays-Bas , fut obligée de députer à Mr. le prince d'Orange , pour le prier , avec tous les ménagemens possibles , de vouloir bien lui dire s'il avait poussé la générosité jusqu'à faire un si beau présent à Madame Genep. Le prince répondit qu'il pouvait être tombé dans quelques péchés , qu'il ne se souvenait pas si madame Genep en avait jamais augmenté le nombre , mais qu'il n'était ni assez riche , ni assez fort pour payer si chèrement une passade.

Pendant cette négociation , les cabales se multipliaient à Bruxelles. On trouva un honnête fiacre qui déposa qu'il avait mené madame Genep à la porte des jésuites avec des sacs pleins d'or. C'était apparemment un fiacre janséniste. Il jura que lui-même avait porté les sacs dans la chambre de père Yancin , laquelle il dépeignit parfaitement ; & il ajouta avec la candeur de l'innocence qu'il était tombé deux fois en succombant sous le fardeau.

A peine l'ambassadeur dépêché à la conscience de Mr. le prince d'Orange fut-il de retour avec la déclaration qui n'était pas à l'avantage de madame Genep , que cette bonne femme mourut. Mais en mourant elle protesta

que le père Yancin lui devait légitimement trois cent mille florins.

Comment concilier la probabilité résultante du certificat du prince d'Orange avec celle que fournissait le testament de mort de madame Genep ? Les héritiers de cette bonne femme n'osèrent poursuivre le procès, le fiacre janséniste s'enfuit ; les jésuites gardèrent l'argent, supposé qu'il y en eût ; & ils ne gardèrent que leur innocence, supposé, comme je le crois, qu'ils ne fussent point coupables. (a) On voit assez qu'il est souvent très-difficile de découvrir la vérité soit qu'elle se cache dans le fond d'un puits, soit qu'elle se réfugie dans la chambre d'un jésuite ou d'un janséniste.

Prenons maintenant nos balances, pour peser les vraisemblances entre la vieille pauvre veuve qui jure avoir prêté cent mille écus en or, & un maréchal de camp qui jure ne les avoir pas reçus.

PREMIÈRE PROBABILITÉ EN FAVEUR
DE LA VEUVE.

D'abord, madame, (comme a très-bien dit l'avocat qui plaide contre vous) pour prêter cent mille écus, il faut les avoir. Il n'est pas à croire que vous eussiez cent mille écus en or depuis long-tems, en demeurant avec toute votre famille dans un galetas de la rue St. Jacques. Vous avez articulé une origine de cette fortune secrète, mais vous n'en avez jamais fourni la moindre preuve ; cependant comme la chose est physiquement possible, cette probabilité sera comptée, & elle vaudra I.

(a) La même histoire est racontée dans une lettre qui courut à Paris, mais avec des particularités un peu différentes.

Il est aisé de s'informer à Bruxelles du détail de cette étrange aventure.

S E C O N D E.

Votre petit-fils dit que vous lui confiâtes cet or , pour le prêter à six pour cent à un officier qui était mal dans ses affaires , & qui n'était connu ni de vous ni de lui. Cela est encore possible , quoique fort extraordinaire , & j'évalue cette possibilité à 2.

T R O I S I È M E

Votre petit-fils prétend qu'il porta cet or à pied ; en treize voyages , de son galetas chez l'officier. Cela est physiquement possible , & moralement ridicule. Il faut être fou pour porter tant d'or à pied , en treize voyages , l'espace de deux lieues & demie ou environ , & pour marcher cinq lieues en comptant les retours ; tandis qu'on pouvait aisément transporter cette somme dans un carrosse de louage , ou dans celui de l'emprunteur. La vraisemblance pour vous est ici zéro ; & la probabilité contre vous est au moins . . . 50.

Q U A T R I È M E.

Enfin , vous avez des billets de cet officier , valeur reçue. La probabilité peut ici s'évaluer à . . . 100.

Elle doit même être regardée en justice comme une évidence entière , sans autre examen , si elle n'est pas balancée par des probabilités opposées & plus fortes qui puissent la détruire.

Voilà donc jusqu'à présent cent-trois probabilités que je trouve pour la famille de la veuve , contre le gentilhomme , officier - général , dont il faut retrancher cinquante. Reste à 53.

Voyons celles qui militent en faveur de l'officier.

PREMIÈRE PROBABILITÉ POUR
L'OFFICIER-GÉNÉRAL.

Ses avocats assurent que voulant emprunter de l'argent, il a employé une courtière qui est morte pendant le procès, que cette courtière étant une maquignonne d'affaires, qui prêtait & empruntait sur gages; qu'elle promit de lui faire négocier ses billets par le moyen de la veuve & de son petit-fils, lequel, ayant travaillé chez un procureur, & ayant fait son droit, pouvait servir dans cette négociation. L'officier fit donc pour cent mille écus de billets payables dans dix-huit mois à six pour cent. Il donna lui-même ces billets à la veuve chez elle pour les faire négocier par la courtière & par la famille de la vieille. Il dit avoir eu l'imprudence de ne point tirer de reconnaissance de ces billets, qu'il se contenta d'une modique somme de douze cents francs, en attendant que ces billets fussent négociés.

Il n'est pas naturel, sans doute, qu'un officier, un père de famille, âgé de quarante-cinq ans, dont le bien est en direction, soit assez neuf en affaires, assez simple, pour confier des billets d'une si grande importance, sans en tirer un reçu. Et à qui les confie-t-il? à une veuve de quatre-vingt-huit ans, qui peut mourir demain: à un jeune inconnu, fils de cette veuve. C'est tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût négocié avec le banquier le plus accrédité de l'Europe. Aussi avons-nous compté pour 100 la probabilité qui s'élève ici contre lui.

Mais, de cela même qu'il était environné de créanciers, & que son bien était en direction, il résulte qu'il était capable de cette inadvertence. Il a pu se faire illusion: il a pu supposer que le petit-fils de la prêteuse pourrait, de concert avec la courtière, lui procurer sur

ces billets quelque somme d'argent dans l'espérance de toucher un jour de lui 300000 livres ; c'est une fatale ressource ; mais elle est très - possible , & n'est que trop ordinaire à ceux qui sont chargés de dettes. Cette conjecture , assez plausible par les circonstances qui l'accompagnent , diminue un peu la force de l'extrême probabilité qui l'accable ; je diminue d'un dixième.

La pauvre famille reste donc contre lui , tout compté , en possession de quarante-trois probabilités.

S E C O N D E .

Il est avoué , de part & d'autre , que le lendemain du jour où le jeune homme prétend lui avoir porté cent mille écus en treize voyages , l'officier est allé lui-même au troisième étage de la veuve. Là , il lui a fait à son ordre des billets pour trois cent vingt-sept mille livres , en comptant les intérêts. Là , il a reçu d'elle un sac de douze cents francs ; & ces 1200 livres sont à compte de cette somme de 300000 livres qu'on doit négocier pour lui , & que le jeune homme dit avoir livrée la veille à douze cents francs près.

- Voilà une preuve très-forte qu'il était inutile que le jeune homme eût fait cinq lieues à pied , comme un coureur , pour lui apporter cent mille écus en or. Il aurait pu très - aisément faire mettre cet or dans une cassette chez sa mère : la cassette eût été portée dans l'équipage de l'officier. Cette vraisemblance en sa faveur devient très-forte ; mais elle est moindre que celle des billets qui parlent en justice. Je l'évalue à la moitié. Je comptais la probabilité extrême résultante de ces billets à 100 , dont j'avais soustrait cinquante pour la chimère des treize voyages en une matinée , il restait cinquante pour la veuve ; ces 50 , dont j'ôte ici 25 , étaient réduits à quarante - trois , reste dix-huit probabilités pour les prêteurs & rien pour le maréchal de camp.

Cependant, la courtière qui a conduit cette étrange affaire, reçoit une lettre du maréchal de camp, dans laquelle il lui fait entendre qu'elle ne sera payée de son droit de courtage que quand il aurait reçu les cent mille écus. Il est probable qu'on n'écrit point une telle lettre, quand on peut être démenti sur le champ par cette courtière même, par toute la famille, par ses propres billets.

Il est très-probable qu'un gentilhomme qui a besoin d'argent, & à qui une entremetteuse vient de faire compter trois cent mille francs en or, ne refuse point vingt-cinq louis à cette entremetteuse. Il ne paraît pas même dans la nature que ce gentilhomme forme le dessein absurde de nier un jour le prêt qu'il a reconnu, si en effet il a reçu l'argent.

Quand je ne mettrais cette vraisemblance que pour dix-huit, il y aura alors égalité de vraisemblance & d'incertitude. Ici la guerre est déclarée.

La veuve & les siens commencent par présenter requête au lieutenant - criminel. Elle se plaint que l'officier ait séduit son petit-fils : elle avance que ce jeune homme lui a porté tout son or : elle craint qu'on ne la paie pas, attendu que l'officier vient d'écrire qu'il attend ces cent mille écus, lesquels il a cependant touchés.

De son côté l'officier court chez le lieutenant de police : il expose à ce magistrat qu'il a eu la confiance imprudente de donner à une femme de 88 ans des billets payables à ordre, lesquels doivent être négociés ; qu'il n'a point reçu l'argent de ses billets, & que la famille de la veuve prétend les lui faire payer à l'échéance. Ainsi donc les deux parties plaident avant le terme. l'une dit : On abuse de mes billets & de mon imprudence. L'autre crie : On me prend mon or. Chacun se plaint d'être volé. A qui croire ? Le magistrat de la police ne voyant de preuves ni d'une part ni d'une

autre, conclut qu'il faut en chercher en tâchant de tirer la vérité de la bouche du jeune homme, que l'histoire des treize voyages à pied lui rendait fort suspect.

Il pouvait raisonner ainsi. « Voilà un gentilhomme » endetté qui paraît avoir fait des billets de 300000 liv. » pour en tirer peut-être quarante mille comptant » dans l'incertitude d'être en état de les payer ; il s'est » aveuglé, il a très-grand tort ; mais ses adversaires » semblent avoir un tort plus funeste & bien plus ré- » préhensible. »

Il pouvait intimider la vieille ; mais elle était trop affaiblie, & son âge la rendait respectable. Il imagine de faire examiner le petit-fils & sa mère, fille de la vieille, par un procureur accrédité en qui il a confiance, par un inspecteur de police intelligent, & par un commissaire réputé très-sage. La courtière pouvait donner les plus grandes lumières sur ces obscurités. Mais la fatalité veut qu'elle meure dans ce tems-là même. On ne peut donc rien démêler dans ce labyrinthe que par les parties mêmes. Il est à croire que le magistrat de la police, en donnant audience à l'officier, a employé toute sa prudence à découvrir s'il était de bonne ou de mauvaise foi, & que sa longue expérience lui a fait conclure que la famille du galetas devait être coupable ; sans quoi ce magistrat lui aurait dit : « Vous avez fait des » billets, payez-les à l'échéance. Il n'y a là ni matière » à procès ni objet de police. » Nous mettrons cette vraisemblance pour dix en faveur de l'officier. Ainsi de ce chef il aura dix sur ses adversaires.

Les officiers de la police se transportent au troisième étage où demeure la famille accusée & accusatrice ; ils y voient l'ameublement de la pauvreté ; ils ne peuvent croire que des gens qui n'ont pas pour cinquante louis de meubles, aient eu trois cent mille francs à prêter à un militaire chargé publiquement de dettes. Les treize

voyages leur paraissent surtout une fable absurde. Il faut approfondir ce mystère.

On mène doucement le petit-fils & sa mère chez le procureur à qui le lieutenant de police s'en rapportait , & on laisse la grand'mère tranquille , sans insulter à son âge en l'effarouchant.

Le maréchal de camp de son côté se rend secrètement chez ce procureur. Jusques - là tout est dans l'ordre , & les deux parties conviennent de ces faits.

Les avocats de la famille du troisième étage disent qu'on a cruellement maltraité la mère & le fils chez le procureur. Les avocats du gentilhomme le dénie. Aucune probabilité encore sur cet article. (a)

L'homme aux treize voyages à pied prétend que le procureur , dans un mouvement d'indignation , lui déboutonna sa veste pour faire voir sa chemise sale & grossière ; & lui dit : *Malheureux ! tu n'as pas de chemises , & tu prétends avoir prêté cent mille écus ?*

Cette exclamation paraît à sa place , & ce raisonnement est judicieux. Il est probable qu'un homme qui dispose de tant d'or , a des chemises ; comme il est vraisemblable qu'il ne fait point cinq lieues à pied pour aller hasarder cent mille écus.

C'est une probabilité contre le jeune homme en faveur de l'officier plaignant. Mais elle ne peut être évaluée à plus de *quatre* ? parce qu'après tout , le petit-fils d'une vieille femme qui a cent mille écus en or , peut n'en pas recevoir beaucoup de sa grande-mère. Ainsi l'officier aurait *quatorze* en sa faveur.

Enfin , après un long interrogatoire , après qu'on a mis en usage les raisons & les menaces , la mère du jeune homme avoue le crime en pleurant : elle confesse qu'on

(a) Il est à remarquer que les avocats des deux parties sont diamétralement opposés sur plu-

sieurs faits essentiels ; ce qui augmente l'incertitude.

n'a délivré que 1200 livres à l'officier , & que les treize voyages sont une fable. Alors un commis de l'inspecteur de police fait mettre des menottes à son fils qui fait le même aveu , & qui dit : *je signerai , si l'on veut , que j'ai volé tout Paris.* Ce commis de police était-il en droit de charger de fers un docteur en droit ? est-il permis de traiter ainsi un citoyen ? Ce commis me paraît punissable : mais enfin le docteur en droit avoue.

La mère & le fils sont conduits chez le commissaire qui passe pour un homme très-doux & très-sage : on ôte les menottes au fils , & tous deux libres signent devant lui leur condamnation. On les mène en prison , & la chose paraît juste. Alors plus de probabilité en faveur des accusés , tout est contr'eux , tout est pour le maréchal de camp.

On croirait que l'affaire finit ici : point du tout ; on la fait bientôt revivre. Le petit-fils & la mère rétractent leur aveu , & reviennent contre leur signature. Ils soutiennent qu'on les a violentés chez le procureur , qu'on les a battus , qu'on les a menacés de la corde s'ils ne signaient pas. Ils crient qu'ils ont cédé à la tyrannie , mais qu'enfin , ayant repris leurs sens , ils espèrent tout de la justice.

Ici le *calcul des probabilités* augmente contr'eux. Vous prétendez avoir été maltraités , & vous signez chez un commissaire que vous méritez de l'être ! Vous dites qu'on vous a traités de coquins , & vous signez que vous êtes des coquins ! Vous criez qu'on vous a menacés de la corde , & vous signez que vous avez fait une action à vous faire pendre ! Et chez qui écrivez-vous votre condamnation ? Chez un commissaire honnête-homme , à qui vous pouviez au contraire rendre une plainte juridique contre vos bourreaux , qui vous ont fait (dites-vous) tant de violence. La crainte a arraché votre aveu & conduit votre main ! Quelle crainte aviez-vous , si vous étiez innocent ? C'était aux sup pôts de

la police , à ces bourreaux volontaires de deux citoyens à trembler. Ne sentez-vous pas qu'en les déferant à la justice , vous aviez pour vous tout Paris & toute la France ? Le peuple aurait voulu déchirer ces barbares. Leurs vexations étaient ce qui pouvait vous arriver de plus avantageux. Il n'y a pas un homme dans Paris qui à votre place eût été seulement tenté de faire le lâche mensonge que vous dites avoir fait. Quoi ! vous docteur en droit , vous mentez pour vous couvrir d'opprobre vous & votre aïeule & toute votre pauvre famille ! Vous vous calomniez exprès pour perdre cent mille écus que vous réclamiez ; vous vous calomniez pour vous perdre vous-mêmes !

Cette probabilité contre vous & en faveur de votre adversaire est très-grande. Je l'évalue au double de la vraisemblance , qui naissait des billets de l'officier , c'est-à-dire , à deux cent. Ainsi il a pour lui deux cent quatorze.

Un sollicitateur de procès (je ne puis le nommer autrement , puisqu'il sollicite) , un homme , dis - je , qui n'est ni parent , ni ami de la famille , achète un procès de votre grande-mère , pour la somme de cent dix mille livres qu'il doit prendre un jour sur les biens restans au maréchal de camp , s'il le gagne ; moyennant quoi il se charge des frais. Voilà un étrange marché. On dit que la seule conviction , la seule pitié pour une famille opprimée , lui a fait entreprendre cette action généreuse. Il ne fallait donc pas l'avilir en prenant de l'argent. Si au contraire il en avait donné , comme tant de personnes en ont donné , comme tant de personnes en ont prodigué dans la catastrophe des Calas & des Sirven pour venger l'innocence évidemment reconnue , il mériterait l'estime & la reconnaissance de tout le public ; & la probabilité pour la cause de la famille augmenterait considérablement. Mais sa conduite intéressée , loin de fortifier les vraisemblances , les diminue.

Toutefois il paraît qu'elle ne les diminue pas de beau-

coup ; car il se peut que cet homme soit avide , & que la famille soit innocente. Il est vraisemblable surtout qu'il ait cru qu'en justice réglée , des billets payables à ordre l'emporteraient sur toute autre considération , qu'on jugerait au parlement comme on juge aux consuls , & à la conservation de Lyon ; que les preuves testimoniales ne seraient point admises , quand les preuves par écrit parlent si haut.

Que fait-il donc ? C'est lui qui ranime le courage abattu de ce jeune homme & de sa mère qui ont fait l'aveu du crime imputé : c'est lui qui les excite à renier cette confession extorquée par la violence. Il dresse leur requête , il parle en leur nom , il les présente au public & aux juges comme des victimes sous le couteau de la tyrannie. Il obtient leur élargissement. Presque toute la France élève la voix avec lui pour une famille du peuple trompée , volée , opprimée par un homme qui n'a pour lui que sa qualité & ses dettes. Ces dettes le rendent très-suspect ; sa qualité ne lui sert pas de défense dans l'esprit d'une nation alarmée qui a vu tant d'hommes indignes de leur nom se déshonorer par des actions basses & cruelles.

L'intervention de ce solliciteur serait donc une grande probabilité pour les accusés , si elle était gratuite ; mais étant mercénaire , elle semble être contr'eux ; & tout ce qu'on peut faire de plus favorable pour eux , c'est de ne la pas compter.

Le calcul va bien changer. L'aïeule , sur qui roule toute l'affaire , paie enfin le tribut à la nature ; elle reçoit ses sacremens , & fait son testament le jour même de sa mort.

Il n'est point dit par ses avocats qu'elle ait fait serment sur l'eucharistie d'avoir prêté les cent mille écus au maréchal de camp ; mais elle le dit par son testament. Et cet acte , fait immédiatement après sa communion , peut

être regardé comme un serment fait à DIEU même. Cette probabilité, dépouillée de toutes les circonstances qui pourraient l'affaiblir, est la plus forte de toutes : elle est double plus puissante que celle de l'aveu de la fourberie, fait par sa fille & par son petit-fils ; parce que cet aveu a pu, à toute force, être arraché par des violences. Cet aveu a été rétracté, & le testament ne peut l'être. Les dernières volontés d'une mourante, après avoir communiqué, sont assurément plus croyables qu'une confession faite en tremblant devant un commissaire. Je n'hésiterais pas à faire valoir cette probabilité au-dessus de toutes les vraisemblances qui déposent contre la famille.

Mais aussi pesons tout : considérons qu'il y a plus d'un exemple de fausses déclarations de mourans. Qui a cru tromper DIEU pendant sa vie, peut croire le tromper à sa mort. Une femme qui prête à usure au dessus du taux du roi, peut n'avoir pas la conscience bien délicate. Il paraît qu'elle a demeuré dans la rue Quinquempoix, précisément dans le tems du système, & cette rue n'était pas l'école de la probité.

Cette femme qui confirme par son testament la vente de son procès pour (a) cent dix mille livres à un solliciteur, peut avoir été encouragée par ce solliciteur. Le soin de sa réputation & de sa famille peut l'avoir emporté dans son cœur sur la crainte de DIEU même. Entre le malheur d'exposer ses enfans à des peines très-rigoureuses, & la hardiesse d'un mensonge, elle a pu ne pas balancer.

La Genep, dont nous avons parlé, fit une déclaration plus importante en mourant, & elle était fautive.

Dans l'étronnant procès de la comtesse de St. Géran, la sage femme qui l'avait gardée jura sur l'eucharistie avant de mourir, que la comtesse n'avait point accou-

(a) Les avocats ne sont pas d'accord sur la somme, ceux de l'officier général disent 100000

livres, les autres l'évaluent 60000 livres ; mais il résulte que ce procès a été vendu.

ché. Et les juges n'eurent aucun égard à ce serment.

Un nommé Cognot ayant assuré par son testament que celle qui depuis se dit sa fille, ne l'était pas, ne fut point cru par le parlement.

Cérifantes institua dans Naples le duc de Guise son exécuteur testamentaire, il lui légua sa vaisselle d'or, ses diamans à la duchesse de Popoli, vingt mille pistoles aux jésuites, trente mille à ses parens; il n'avait rien.

On a vu cent testamens frauduleux depuis celui de Ser Ciappelletto, jusqu'à celui de Cérifantes.

Pourquoi notre veuve affirme-t-elle dans ce dernier acte que son petit-fils a porté 300000 liv. en or en treize voyages? elle ne l'a pas vu, & cela peut lui avoir été suggéré.

Sa déclaration ne rend pas les treize voyages de son petit-fils moins ridicules, sa fille & son petit-fils n'en ont pas moins avoué devant un commissaire un crime assez grand: la possession de cent mille écus en or, sans en faire usage pendant plusieurs années, n'en est pas moins improbable. Elle avait un appartement de mille livres dans la rue Quinquempoix du tems du système, & immédiatement après la mort de son mari, elle prit un logement de quatre cents livres, ce qui fait croire que son mari n'avait pas fait une grande fortune, & que ces cent mille écus en or pourraient bien être une fable.

Toutes ces vraisemblances, balancées avec son testament, paraissent lui oter beaucoup de son poids. Ayant donc porté à cent contre la famille la valeur de l'aveu fait par les accusés, je ne peux porter plus haut la valeur du testament. En ce cas, il y aurait encore *cent quatorze* pour l'accusateur.

Peut-être dans cette évaluation j'ai trop donné à l'arbitraire; mais le résultat donne beaucoup plus de probabilités favorables à l'officier-général, qu'il n'en laisse pour la famille des prêteurs.

Ce procès n'est pas de ceux dont les Athéniens ren-

voyaient le jugement à cent ans. Il faudra une décision. L'officier sera-t-il tenu de payer à l'échéance les cent mille écus avec les intérêts stipulés , & sera-t-il des-honoré ? La pauvre famille sera-t-elle condamnée à perdre ses cent mille écus qu'elle dit avoir livrés ? Les vraisemblances contr'elle sont-elles assez puissantes pour opérer cette condamnation ? N'est-il pas à présumer que les juges se conduiront comme s'est conduit le magistrat de la police ? Ils essaieront par tous les moyens permis , de forcer les parties à manifester la vérité qui se cache.

Mais si toutes les parties bien averties du danger d'une rétractation persistent dans leurs demandes , que faire ? Les billets de l'officier serviront-ils contre lui d'une preuve incomparablement plus juridique que la chimère des treize voyages à pied , & que la force de l'aveu fait devant un commissaire ?

Je suppose que les juges interrogent le commissaire, l'inspecteur de la police, le procureur devant qui la mère & le fils ont avoué la fourberie & toute la manœuvre dont ils étaient accusés. Je suppose que ces juges demeurent convaincus de la sagesse de ces trois préposés, & qu'ils soient surtout bien persuadés qu'ils n'ont eu aucun intérêt dans cette affaire , puisqu'ils ont été choisis par le magistrat de la police & non par le maréchal de camp.

Alors il est de la plus grande probabilité aux yeux de la justice , que l'aveu du crime doit conserver un poids considérable, non quant aux formes , mais quant au fonds de l'affaire , & au tribunal de la conscience & de la raison. Il demeure plausible que le sollicitateur , qui a acheté ce procès cent dix mille livres , rend la cause des accusés suspecte. Il demeure probable que la veuve n'a point eu dans son gaitas cent mille écus en or dont elle ne savait que faire , dont elle n'a jamais pu prouver l'origine. Il demeure de la plus grande

vraisemblance que la fable des treize voyages est absurde. Les juges pourront se dire à eux-mêmes, en consultant toutes les présomptions : « L'officier-général » ayant mal fait ses affaires, ayant abandonné tous ses » biens à ses créanciers, voulait emprunter de l'ar- » gent secrètement, au risque, d'être hors d'état de le » rendre ; & en cela il est très-répréhensible. Une cour- » tière avide se charge de la négociation. Cette cour- » tière s'adresse à la veuve son amie & à son petit-fils. » L'officier fait ses billets avec la même imprudence » dont il a gouverné son bien. Les billets une fois » donnés déposent contre lui : la loi veut qu'on les » paie sans difficulté. Mais s'il est de la plus grande » vraisemblance que l'emprunteur n'a reçu que douze » cents francs, doit-il payer trois cent vingt-sept » mille livres ? »

A la juridiction des consuls, à celle de Lyon, ce ne serait pas un procès. On n'y connaît que l'écriture qui fait foi ; mais dans un tribunal suprême, on juge les probabilités, on juge le cœur humain, autant que des billets à ordre. Une promesse par écrit doit être acquittée sans doute ; mais si j'ai fait un billet de quatre millions valeur reçue à un mendiant, mon billet sera jugé extravagant & non légitime. Il est plus d'une conjoncture dans laquelle on peut n'être point obligé de payer un billet à ordre.

Je suppose à présent que les juges estimant que les treize voyages sont possibles, que l'aveu de la fourberie est combattu par la rétractation, que la déclaration, de la grand'mère à l'article de la mort l'emporte sur les probabilités contraires ; hasarderont-ils malgré ces probabilités contraires de faire payer par le maréchal de camp trois cent mille livres qu'il peut n'avoir pas touchés & de flétrir son honneur ? D'un autre côté, s'ils sont plus frappés de l'extravagance des treize voyages ; s'il leur paraît que l'aveu fait par la fille & le petit-fils de

la veuve est dans cette affaire ce qu'il y a de plus fort, hasarderont-ils de dépouiller & de flétrir une famille qui peut être innocente ? ou se contenteront-ils de lui retrancher les intérêts selon la loi qui ne les permet pas.

Ou bien , diront-ils , il n'y a point encore de sujet de procès , on ne plaide point sur des billets à ordre avant l'échéance ; pourvoyez-vous quand il en sera tems. Alors qui a fait les billets les devra payer. *Dicta sibi est lex.*

Ou bien enfin , si on veut entrer dès-à-présent dans les détails de cette cause si délicate & si équivoque, faudra-t-il , comme en Angleterre , recourir à la cour de chancellerie , qu'on appelle cour d'équité , & qui juge indépendamment de la loi , quand la loi est disputée ?

Décidez , messieurs : vous êtes justes , éclairés , appliqués & sages. Mais quelle pénible fonction de se priver du sommeil & de toutes les consolations de la vie pour la consumer à résoudre tous les problèmes que la cupidité , l'avarice , la perfidie , la méchanceté accumulent continuellement sous vos yeux ! Vous seriez bien plus à plaindre que les plaideurs , si vous n'étiez soutenus par la noblesse de votre ministère.



NOUVELLES PROBABILITÉS EN FAIT DE JUSTICE,

*Dans l'affaire d'un maréchal de camp & de quelques
citoyens de Paris.*

NON-SEULEMENT il s'agit dans ce procès étonnant d'une somme de cent mille écus , sans compter les frais immenses ; non-seulement l'affaire est criminelle ; mais l'honneur y est en péril encore plus que la fortune. C'est le public qui est juge souverain de l'honneur : il faut donc que le public soit parfaitement instruit.

Tous les faits avancés par les avocats des deux parties sont contradictoires , ils allèguent des raisons non moins opposées ; il y a des témoins de part & d'autre ; chacun des plaideurs traite les témoins qui ne sont pas favorables de subornés & de parjures. Les deux adversaires se disent l'un à l'autre vous me volez cent mille écus.

Le prêteur crie à l'emprunteur , je vous ai apporté chez vous le 23 Septembre 1771 , douze mille quatre cent vingt-cinq louis d'or en treize voyages à pied , pour rendre cette négociation secrète selon vos vues : j'ai couru pendant cinq lieues pour vous donner tout le bien de mon aïeule.

C'est un mensonge aussi impudent que ridicule , répond l'emprunteur , je n'ai reçu de vous que douze cents francs dans votre chambre ; c'était le 24 Septembre.

Mais voilà vos billets à ordre signés de vous , lui

replique le prêteur. Voilà plus encore , s'il est possible ; reconnaissez cette promesse que vous me fîtes le 24 Septembre , d'accepter les conditions auxquelles je vous faisais prêter ces cent mille écus. Vous approuvâtes par écrit mon opération , vous vous engageâtes ce jour du 24 à me faire vos billets dès que vous auriez reçu l'argent ; vous l'avez reçu ; osez-vous bien réclamer contre vos deux signatures ?

Votre fourberie est aussi insolente qu'absurde , répond l'emprunteur. Il est impossible que vous m'ayez compté cent mille écus le 23 Septembre comme vous le dites , si je vous ai signé le 24 que je vous ferais mes billets dès que j'aurais l'argent. Cela seul manifeste votre manœuvre criminelle.

Le prêteur ne s'intimide pas. Il répond cette pièce ne peut me nuire , elle était restée entre vos mains , c'est vous qui l'avez remise entre celles des juges ; elle est écrite par votre secrétaire & non par moi , vous l'avez signée du jour qu'il vous a plu ; j'ai d'autres pièces assez victorieuses pour vous confondre. J'ai vos quatre billets pour trois cent mille livres & les intérêts , à l'ordre de ma grand'mère : un maréchal de camp ne m'aurait pas fait ces billets s'il n'avait reçu la somme. Ces titres incontestables reçoivent un surcroît de force par les dépositions de quatre témoins qui m'ont vu compter l'or & le porter.

Il est évident que ce sont des faux témoins , lui dit le gentilhomme inculpé. Votre grand'mère , au profit de laquelle vous m'avez fait donner mes billets à ordre , m'était absolument inconnue ; vous me dîtes dans votre chambre que cette femme était la veuve d'un banquier à laquelle une compagnie devait les trois cent mille livres que vous promettiez de me faire prêter. Vous étiez mon courtier & non mon prêteur ; vous m'avez trompé en tout ; il se trouve que cette prétendue créancière d'une prétendue compagnie est

vosre grand'mère qui prête un peu d'argent sur gages , & que vous avez engagé toute vosre famille dans vosre fourberie.

Le prêteur insiste , quoi ! vous ne me fîtes pas chez vous treize billets au nom de ma grand'mère le 23 Septembre , jour auquel je vous apportai dans mes poches douze mille quatre cent vingt-cinq louis d'or en treize voyages ! Et le lendemain vous ne vîntes pas chez moi changer vos treize billets contre quatre autres que vous fîtes sur ma table ?

Rien n'est plus faux , ni plus mal imaginé , ni plus incroyable , dit le gentilhomme , je vous ai fait chez vous le 24 Septembre quatre billets montant à la somme de 327000 livres pour le principal & les intérêts ; je vous confiai ces billets sur lesquels vous ne me les avez jamais donné ; vous ne pouviez jamais les avoir ; vous me volez par une friponnerie avérée que vous déguisez par les plus grossiers mensonges.

C'est vous qui me volez indignement , replique l'autre , & on voit plus de gentilhommes chargés de dettes , trahir leur honneur pour ne les point payer , qu'on ne voit de familles bourgeoises comploter de voler au péril de leur vie un gentilhomme , & surtout un gentilhomme obéré.

Ce procès étrange entre un maréchal de camp & des citoyens obscurs , devient bientôt une querrelle entre la noblesse & la bourgeoisie , tout Paris prend parti , tous les esprits s'aigrirent , plus on instruit la cause & plus les préventions , les contradictions , les animosités augmentent des deux côtés.

Ou recherche toute la vie de son adverfaire , on ne convient sur rien : on empoisonne toutes ses actions , on se blanchit pour le noircir ; il y a pourtant de part ou d'autre une fraude manifeste , tranchons le mot , un crime honteux. Les juges pourront prononcer seulement sur
les

les pièces, sur les témoignages, sur la loi : l'honneur est d'une autre espèce. Il dépend de l'opinion publique, & cette opinion ne peut être que le résultat des probabilités.

Il se peut qu'un homme soit justement condamné par les loix à payer ce qu'il ne doit pas ; si on produit ses propres billets signés de lui avec trop de facilité ; si des témoins ou trompés, ou trompeurs, persistent à le charger, & surtout si dans le cours de l'affaire, il a fait ou occasionné malheureusement quelques démarches contraires aux loix. Mais alors en perdant son argent il ne peut perdre sa réputation ; il ne portera que la peine d'une imprudence.

Résumons donc ici les principales probabilités qui peuvent déterminer le public. Peut-être ces vraisemblances accumulées & portées jusqu'à un degré approchant de la conviction, ne seront pas méprisées par les juges mêmes.

1°. Il paraît très-vraisemblable que ni le prêteur, ni son aïeule, ni sa famille n'ont jamais pu disposer de cent mille écus. On a vu de vieilles avares très-riches ; mais plus on est avare, moins on prête tout son bien à un militaire chargé de dettes. Une telle imbécillité serait aussi incroyable que le roman de la fortune de cette grand'mère, qui est un principal personnage dans l'affaire.

2°. Ce jeune homme son petit-fils, qui prétend avoir prêté tout le bien de son aïeule, ce jeune homme achevant son droit par bénéfice d'âge, passant sa vie dans les salles d'armes, & avec des gens de la lie du peuple, ne peut guère avoir eu assez de crédit pour faire prêter ces cent mille écus par d'autres.

3°. On allègue qu'il est docteur ès loix, qu'il a été très-bien élevé & à grands frais, & que son aïeule allait lui acheter une charge de magistrat ; mais quel magistrat qu'un homme qui écrit ce qu'on va lire !

Il ne sera pas dit qu'un honnête-homme comme moi ;
Annales de l'Empire. II. Part.

passé pour avoir escroqué des titres qui ne lui sont pas dus, & que pour le tout à droit de mont voisin le qualifiant de f.... fripon on lui couperait le visage. (a)

Monsieur, je vous prie de m'obliger de suivre de point en point la lettre que j'ai eue l'honneur de vous écrire.

J'esper que quelque jour vous connoiteroit nôtre innocence, & que vous ne pourroit point vous empêché de me plaindre, &c. Vous verrez l'extirpation d'honneur que vous voulez me faire.

Vous serez obligé de me réparer.

Vous cherchez à en pauser à une pauvre femme.

Dé telles expressions, une telle ortographe ne sont pas d'un homme élevé si noblement, & qui pouvait avoir une charge de conseiller au parlement lorsqu'on les vendait encore. *Loquela tua manifestum te facit.* Et les habitudes, les liaisons d'un tel homme avec des cochers & des laquais, suffisent pour le rendre très-suspect. Il faut avouer que ces premières probabilités contre lui sont assez fortes.

4°. L'histoire qu'il fait de treize voyages consécutifs à pied, pour porter secrètement de l'or le 23 Septembre au même gentilhomme auquel il donne publiquement un sac d'argent le lendemain, est si dénuée de vraisemblance, si contradictoire, si opposée au sens commun, si extravagante, qu'elle ne serait pas soufferte dans le roman le plus ridicule & le plus incroyable. Cela seul peut indigner tout homme impartial qui ne cherche que la vérité.

5°. Quand l'officier-général qui s'est si tristement compromis avec de tels personnages, qui s'est rabaisé jusqu'à s'exposer à recevoir des lettres offensantes d'une courtière & de ce docteur ès loix, s'abaisse encore en allant implorer le magistrat de la police contre ses propres

(a) Voyez les mémoires du Sr. La Ville.

billets , quand les menaces des délégués de ce magistrat forcent le docteur & sa mère à faire l'aveu de leur crime , quand tous deux sans être contraints signent chez un commissaire que l'histoire des treize voyages est fausse , que jamais le gentilhomme n'a reçu les cents mille écus , qu'on ne lui a prêté que douze cents livres ; alors tout semble éclairci. il n'est pas dans la nature (je le répète ici) qu'une mère & un fils avouent qu'ils sont coupables quand un péril inévitable ne les y force pas.

Je veux que deux délégués de la police aient outre-passé leurs pouvoirs ; qu'un procureur nommé pour examiner l'affaire & en rendre compte, se soit érigé mal-à-propos en juge , qu'il ait fait prêter serment , qu'un autre officier de la police ait traité la mère & le fils avec dureté ; ils sont en cela très-répréhensibles , mais leur faute n'a rien de commun avec le crime avoué par la mère & le fils. On s'est écarté de la loi avec eux ; mais ils n'ont pas moins fait leur aveu légalement devant un commissaire , ils ne l'ont pas fait moins librement , ils pouvaient aisément protester devant ce commissaire contre les vexations illégales de ces deux hommes sans caractère. Plus on avait exercé contr'eux de violences , plus ils étaient en droit de demander hautement une justice qu'on ne pouvait leur refuser.

Le fils & la mère disent qu'on les a battus chez le procureur. Je veux que la chose soit vraie ; c'est pour cela même qu'ils devaient crier à la tyrannie. Quel est l'homme qui signera en justice qu'il est un scélérat parce qu'on l'a maltraité ailleurs ; quel homme consentira à perdre librement d'un trait de plume cent mille écus , parce qu'on aura précédemment usé de quelque violence envers lui ? c'est à peine ce qu'il pourrait faire s'il était appliqué à la torture.

Mais qu'une mère & un fils, un docteur ès loix signent ainsi leur condamnation quand ils sont innocens , qu'ils

se dépouillent eux-mêmes de tous leurs biens, c'est de quoi il n'y a pas un seul exemple. La force de la vérité, & le trouble qui suit le crime, peuvent seuls arracher un tel aveu.

Cet aveu juridique paraît être le dénouement de toute l'affaire : il ne peut avoir été dicté par cette crainte que les jurisconsultes appellent, *metus cadens in constantem virum*. Ce n'était qu'en niant leur crime, & non pas en le confessant, que la mère & le fils pouvaient se mettre en sûreté : ils n'avaient rien à redouter que leur propre confession, & ils la font ! tant le premier remords attaché au crime en présence d'un seul homme de loi les a transportés hors d'eux-mêmes, & leur a ôté cette fermeté qui est rarement inébranlable.

Ce qui doit surtout faire penser que cet aveu était très-sincère, c'est qu'il est articulé expressément par leurs avocats, que le docteur ès loix dit aux délégués de la police qui l'interrogeaient : *je signerai, si l'on veut, que j'ai volé tout Paris.*

Certainement un tel discours n'est point celui de l'innocence : c'est plutôt celui du crime & de la bassesse. On ne dit point, *je signerai que j'ai volé tout Paris*, quand on peut sauver cent mille écus qui nous appartiennent, & échapper aux galères en ne signant rien.

6°. Plusieurs jours après ils paraissent avoir eu le tems de reprendre leurs esprits ; ils se sont raffermis, on leur a donné des conseils. On voit tout-d'un-coup paraître sur la scène un nommé Aubourg autrefois domestique, puis tapissier, & maintenant prêteur sur gages ; il achète de la grand'mère ce procès funeste ; il s'engage à le poursuivre à ses frais. Ainsi dans toute cette affaire il y a d'un côté des prêteurs & des prêteuses sur gages, des entremetteuses, des courtières : & de l'autre est un officier-général endetté, qui cherchait à rétablir ses affaires par un

emprunt. De quel côté est la vraisemblance la plus favorable ?

7°. Le testament de la grand'mère du docteur ès loix , qui paraît au premier coup d'œil un témoignage terrible contre l'officier-général , semble , quand il est examiné de près , une nouvelle preuve du crime du docteur ès loix. La grand'mère avait dit auparavant , & son petit-fils l'avait dit avec elle , que sa fortune entière consistait en trois cent mille livres : on assurait que cette fortune venait d'un fidéicommis de son mari , & que son argent auquel elle n'avait point touché pendant trente années , lui avait été remis par un nommé Chotard , qu'on prétend être mort insolvable.

Cependant , elle déclare dans son testament qu'elle a prêté & avancé à sa fille , mère du docteur ès loix , deux cent mille livres argent comptant , outre ces cent mille écus qu'elle réclame.

Elle assurait avant ce testament qu'elle avait toujours caché son bien à sa fille ; & maintenant voici deux cent mille francs qu'elle lui a donnés. On voit une femme qui subsistait à peine d'une industrie honteuse & qui meurt dans un galetas , riche de cinq cent mille livres au-lieu de trois cent mille. Ou elle a menti toute sa vie , ou elle ment à l'heure de la mort.

Elle déclare , *qu'elle a prêté à l'officier-général trois cent mille livres qui lui ont été portées en or par son petit-fils en plusieurs voyages* : & cependant elle n'en a rien vu. Elle confirme le marché qu'elle a fait de son procès avec le nommé Aubourg , prêteur sur gages : presque tout son testament ressemble à un plaidoyer dicté par une partie intéressée.

Cette pièce enfin , jointe à toutes les présomptions contre la famille des accusés , semble mettre toutes les probabilités du côté de l'officier-général , & contre les prétendus prêteurs.

Si tout cela n'est pas une preuve démonstrative en justice, c'en est une très-forte en morale. Il n'y a, je crois, personne qui puisse se persuader sur cet exposé, que le maréchal de camp ait ourdi la trame la plus noire pour voler trois cent mille livres à une pauvre famille obscurément reléguée dans un troisième étage de la rue St. Jacques. Pour que cet officier, cet ancien gentilhomme, ce père de famille, fût coupable d'une lâcheté si atroce, il faudrait qu'il eût raisonné ainsi :

Je suis endetté, je vais pour me libérer emprunter cent mille écus d'une famille qui paraît très-peu riche. Dès que je les aurai, je jurerais ne les avoir point reçus. J'accuserai la famille d'avoir exigé mes billets pour les négocier, & de ne m'avoir point donné d'argent. Je ferai mettre cette famille au cachot; je pourrai la faire punir d'une peine afflictive, & je jouirai de tout son bien que je lui aurai volé. Pour mieux faire réussir mon horrible dessein, je refuserai de payer cent écus à la courtière qui m'aura fait prêter cette somme immense : par-là je la soulèverai contre moi & je m'exposerai à être perdu.

Il ne paraît pas possible qu'un homme qui n'a pas l'esprit aliéné, conçoive un projet si fou; & qu'un homme qui n'a jamais commis de crime commence par un crime si infame.

Une telle démarche aurait été aussi inutile qu'abominable & dangereuse. S'il eût en effet touché cent mille écus, il n'avait qu'à les garder, à se taire, à ne les point payer à l'échéance, quitte pour dire enfin au docteur ès loix, mon bien est en direction, pourvoyez-vous envers mes autres créanciers, vous ne pouvez être payé qu'après eux.

Cette marche était simple, aisée & sûre, s'il avait voulu agir avec mauvaise foi. Il semble évident qu'il ne peut être coupable de la manœuvre déshonorante & absurde dont on l'accuse.

Comment donc cette querelle si funeste a-t-elle pu

s'élever ? comment ce procès si compliqué a-t-il pu se former ? ne pourra-t-on pas enfin trouver la solution de ce problème ?

Voici comme il semble que tout s'est passé. Ce gentilhomme cherche à emprunter de l'argent, il met en campagne des courtières. Une d'elles qui est liée avec la grand'mère du docteur ès loix s'adresse à lui. Celui-ci prête douze cents francs à l'officier qui en avait un besoin pressant, & lui fait espérer de lui négocier cent mille écus. Donnez moi vos billets, lui dit-il, vous ne payerez que six pour cent d'intérêt, & dans quelques jours vous aurez votre argent.

Le gentilhomme aveuglé par cette promesse prend le jeune docteur ès loix pour un homme simple : il l'est lui-même, il signe sa ruine dans l'espérance d'avoir de l'argent. Au bout de deux jours il entre en défiance. Le docteur qui en est instruit, & qui craint la police, n'a d'autre ressource que de la prévenir. Il s'adresse lui & sa grand'mère au lieutenant-criminel. Cette démarche même paraît celle d'un homme égaré ; car il demande qu'on saisisse chez l'officier les cent mille écus qu'il dit avoir prêtés : mais de quel droit peut-on faire saisir un argent dont le paiement n'est pas échu ? Et si l'officier veut abuser de cet argent, s'il l'a détourné, comment le trouvera-t-on ?

Le gentilhomme de son côté, dès qu'il est sûr que le docteur l'a voulu tromper, court chez le lieutenant de police, & demande qu'on oblige les délinquans à restituer des billets dont ils n'ont point donné la valeur. Toute cette marche est naturelle & s'explique aisément.

L'autre au contraire est incompréhensible. Il faut supposer d'abord cent mille écus donnés secrètement à une pauvre femme, depuis plus de trente ans, cachés pendant tout ce tems à une famille entière, tirés enfin d'une armoire, prêtés au hasard à un officier chargé de dettes.

Le docteur a fait environ cinq lieues à pied pour porter cette somme en secret à un homme qu'il n'a vu qu'une fois. Enfin ces cent mille écus si long-tems ignorés se trouvent tout d'un coup portés à cinq cent mille livres, par le testament de la grand'mère. De ces cinq cent mille livres il y en a eu deux cent mille donnés à la mère du docteur, laquelle n'a pas de quoi vivre, & dont les filles gagnent leur vie par leur travail. Tout cela est si sottement romanesque, & d'une absurdité si révoltante, qu'il n'y a pas moyen de l'examiner sérieusement.

L'honneur de l'officier paraît donc à couvert aux yeux de tout homme qui ne juge que suivant les lumières de la raison.

Il n'en est pas de même de la justice; elle a nécessairement ses formes & ses entraves. Il faut des interrogatoires réguliers; de faux témoins préparés de longue main peuvent ne se pas démentir. L'officier a fait des billets payables à ordre: & quand les juges seraient persuadés de son innocence, ils seraient forcés peut-être de le condamner à payer ce qu'il ne doit pas.

Il est vrai qu'il y a ici signature contre signature, preuve par écrit contre preuve par écrit. Il est vrai même que l'aveu du crime signé par la mère & par le fils a plus de poids dans la balance de la raison & de la simple équité que n'en ont les billets du maréchal de camp. Car il est très-naturel qu'un officier ébloui de l'espérance de rétablir sa maison, & sachant que la coutume est de confier aveuglément ses billets aux agens de change accrédités, en ait usé de même avec un jeune homme dont l'âge lui inspirait quelque confiance, & qui lui prêtait même douze cents francs pour le mieux tromper. Mais assurément il n'est point vraisemblable que la vieille grand'mère ait eu cent mille écus par un fidéicommiss; qu'elle les ait gardés plus de trente ans sans les placer; qu'elle les ait prêtés à un officier sans

le connaître ; que son petit-fils les ait portés à pied en treize voyages l'espace de cinq lieues, &c.

Il se pourrait à toute force que le juge obligé de décider non sur ces raisons, mais sur des billets en bonne forme, sur les dépositions de témoins aguerris qui ne se démentiraient pas, condamnât malgré lui le maréchal de camp ; mais il paraît que le public éclairé doit l'absoudre ; puisque ce public est le seul juge qui préfère le fonds à la forme. Si l'officier est condamné, il ne le sera que pour l'imprudence avec laquelle il a remis pour cent mille écus de billets avec les intérêts à six pour cent, entre les mains d'un jeune inconnu sans crédit & sans aveu, comme s'il les avait confiés à l'agent de change le plus opulent & le plus accrédité de Paris. C'est une faute d'attention, mais elle est celle d'un cœur noble, c'est l'imprudence d'un moment ; mais elle ne peut déshonorer personne. Il est même encore très-possible que la justice prononce comme le public. Il est vraisemblable qu'elle trouvera dans la forme comme dans le fond, de quoi justifier l'officier.

L'auteur de ce petit écrit n'a nul intérêt dans cette affaire. Il n'a jamais vu ni aucune des parties, ni aucun des avocats. Mais il aime la vérité. Il est indigné de toutes les calomnies sous lesquelles il a vu succomber souvent l'innocence. Il croit qu'un honnête homme ne peut mieux employer son loisir qu'à démêler le vrai dans une affaire qui est si essentielle pour plusieurs familles, & surtout pour une maison qui a si long-tems servi le roi dans ses armées. Il a tâché de résoudre un problème difficile. Et certes ce problème est plus important que plusieurs questions de philosophie dont il ne peut résulter aucune utilité pour le genre humain.



R É P O N S E

A L'ÉCRIT D'UN AVOCAT,

INTITULÉ :

PREUVES DÉMONSTRATIVES

EN FAIT DE JUSTICE.

UN avocat qui ne se nomme pas , & c'est un funeste préjugé contre lui , écrit un libelle diffamatoire contre Mr. de Morangiés & contre moi , sous ce titre moins modeste que le mien : *Preuves démonstratives* , &c. Libelle dans lequel assurément rien n'est démontré que le desir cruel de diffamer & de nuire. Il me demande de quel droit j'ai écrit en faveur de Mr. de Morangiés. Je lui réponds , du droit qu'a tout citoyen de défendre un citoyen : du droit que me donne l'étude que j'ai faite des ordonnances de nos rois , & des loix de ma patrie : du droit que me donnent des prières auxquelles j'ai cédé ; de la conviction intime où j'ai été & où je suis jusqu'à ce moment de l'innocence de Mr. le comte de Morangiés ; de mon indignation contre les artifices de la chicane qui accablent si souvent l'innocence. Je pouvais , monsieur , exercer comme vous la noble profession d'avocat. Je pouvais même être votre juge , ainsi que le sont mes parens. Si j'ai préféré les belles lettres , ce n'est pas à vous qui les cultivez à me le reprocher.

Oui , monsieur , jecrois Mr. de Morangiés malheureux & innocent , peut-être mal conseillé d'abord dans cette affaire épineuse , peut-être inconsidérément servi par un com-

mis de police trop livré à son zèle , ayant contre lui la famille entière Verron , & tous ceux qui ont pris le parti de cette famille , & une faction nombreuse. Mais pourquoi le chargez vous d'injures & d'opprobres avant le jugement ? Pourquoi dites vous d'un maréchal de camp , pag. 51 , *qu'il n'est qu'un fourbe mal adroit , & qu'il n'a reçu de la nature que de médiocres dispositions pour être faussaire ?*

Pourquoi lui dites vous , pag. 55 , *vous mentez impudemment ?*

Et dans la même page , *qu'il amène toutes les bouches impures qui veulent le servir ?*

Pourquoi enfin poussez vous l'atrocité (pag. 86) jusqu'à vous servir deux fois du terme de fripon ? Il était , dites vous , *un fripon de son aveu & du mien*. Quoi ! vous qui n'auriez pas eu la hardiesse de lui manquer de respect en sa présence , vous lui dites dans un libelle ces odieuses injures , que vous tremblez de signer ; & vous faites consulter ce libelle comme l'ouvrage d'un avocat ! ainsi vous offensez doublement l'honneur de votre corps en n'osant pas paraître , & en osant souiller de ces infames opprobres un mémoire que vous rendez juridique , en l'appuyant d'une consultation !

Vous ne vous contentez pas de cet excès qui fait tant de tort à votre cause ; vous joignez ce que la bouffonnerie a de plus vil à ce que l'emportement a de plus grossier.

Vous commencez dans une affaire capitale , où il s'agit de l'honneur & de la fortune de deux familles , & peut-être des peines les plus rigoureuses ; vous commencez , dis-je , par annoncer que vous ne dînez point chez Fréron ; vous plaisantez sur le Calas & sur Lavaïsse : quel sujet de raillerie ! Vous prenez Lavaïsse pour le gendre de La Beaumelle , sans être le moins

du monde au fait des choses mêmes dont vous parlez & que vous voulez tourner en ridicule. Vous prenez des pirates pour des corsaires. Vous me faites dire ce que je n'ai jamais dit. Vous raillez indécemment sur l'affaire criminelle la plus sérieuse ; vous transformez le sanctuaire de la justice , tantôt en un canton des halles , tantôt en un théâtre de la foire. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé Mr. Vermeil le véritable avocat de la cause dans laquelle vous vous êtes intrus pour la gâter.

Quoi ! monsieur, vous voulez intéresser pour le sieur Dujonquay ; vous voulez arracher des larmes en faveur d'un homme que vous peignez vertueux & opprimé ; & vous le faites parler comme un farceur qui cherche à faire rire la canaille ! Ah ! monsieur , souvenez vous qu'il faut avoir le style de son sujet : c'est un devoir qui est bien rarement rempli. Songez qu'Horace n'a point dit : *si vis me flere , ridendum est primum ipsi tibi*.

On vous pardonnerait de déguiser des faits peu favorables , d'essayer de faire valoir les choses les plus frivoles , de répondre par des parallogismes ridicules aux raisons les plus solides , de crier que vous avez prouvé ce que vous n'avez point prouvé , & que vous avez détruit ce qui n'est point détruit. Vous pouvez donner au mensonge l'air de la vérité , & à la vérité les couleurs du mensonge ; vous épuiser en vaines déclamations sur des faits qui n'ont aucun rapport au fonds de l'affaire , & courir rapidement sur les faits les plus graves qui déposent contre vous. Cette méthode n'est pas honorable sans doute ; elle est tolérée pour le malheur des hommes. Mais j'ose dire que nous retombons dans les siècles de la plus épaisse barbarie , s'il est permis désormais de souiller le barreau par des injures & par des farces. La justice tranquille & sévère , assise sur le trône de la vérité , veut que tous ceux qui participent en quelque sorte à son ministère auguste , tiennent quelque chose de sa gravité & de sa décence.

Vous avez voulu , dans cette cause , soulever le peuple contre la noblesse , & en faire une affaire de parti ; vous avez voulu peindre un gentilhomme , qui se plaint d'avoir été surpris , comme un tyran appuyé du pouvoir despotique pour opprimer de pauvres innocens. Vous vous y êtes bien mal pris. Il se trouve par votre mémoire que c'est l'homme de qualité qui est opprimé , & que ce sont les pauvres citoyens qui insultent. Je vois que dans cette affaire on affecte d'envisager Mr. de Morangiés comme un homme puissant qui accable du poids de sa grandeur une famille obscure. Mr. de Morangiés est bien loin d'être un homme puissant : c'est un brave gentilhomme , un bon officier comme tant d'autres ; & dans de telles affaires , c'est le peuple qui est puissant , c'est lui qui s'ameute , c'est lui qui crie , c'est lui qui soulève mille praticiens , c'est lui qui fait retentir mille voix : les gens de qualité se taisent.

Mr. de Morangiés est très-malheureux sans doute de s'être humilié jusqu'à recevoir des lettres insultantes d'une courtière & de Dujonquay. Il eût mieux valu cent fois vivre obscurément dans une de ses terres jusqu'au paiement de ses dettes : que dis-je ? il eût mieux valu vivre de pain de munition sur la frontière dans une garnison , que d'avoir quelque chose à discuter avec des préteuses sur gages , & de chercher en vain dans Paris de malheureuses ressources qui finissent toujours par ruiner un homme de qualité.

Mais Mr. le comte de Morangiés est encore plus à plaindre de s'être exposé à essuyer de vous des opprobres que votre sang ne réparerait pas.

Quoi qu'il en soit , monsieur , attendons vous & moi respectueusement le résultat des interrogatoires & de toute la procédure. Quelque jugement qu'on porte , il sera juste , parce qu'il sera fondé sur la loi. Un arrêt nous révélera peut-être ce que sont devenus ces cent

mille écus , donnés autrefois secrètement à la veuve Verron par un banqueroutier , transportés secrètement à Vitry-le-Brûlé par la veuve , reportés secrètement de Vitry dans la rue St. Jacques , & portés à pied secrètement chez Mr. de Morangiés. Je souscris d'avance à l'arrêt que le parlement prononcera. Si Mr. de Morangiés est déclaré convaincu & coupable , je le crois alors coupable. Si ses adversaires sont déclarés innocens , je les tiens innocens.

Mais je soutiendrai toujours qu'il serait possible que Mr. de Morangiés fût condamné justement par les formes à payer les cent mille écus & les dépens , quoiqu'il ne dût rien dans le fond ; au-lieu qu'il est impossible que les Verron soient disculpés , s'ils sont condamnés. D'où vient cette grande différence entre Mr. de Morangiés & ses adversaires ? La voici.

C'est que Mr. de Morangiés a fait malheureusement des billets d'une forme très-légale qui parlent contre lui. Et si le désaveu de Dujonquay & de sa mère a été fait dans une forme illégale , si des témoins intéressés persistent dans leurs témoignages , toutes les apparences sont alors contre Mr. de Morangiés , quoique le fond de l'affaire soit pour lui. Le roman des cent mille écus de la Verron , soutenu par les formes , l'emportera sur la vérité mal conduite ; ce qui serait un grand & fatal exemple.

Si au contraire la famille Verron perdait son procès , elle le perdrait probablement , parce qu'on aurait des preuves judiciaires plus claires que le jour de la nullité des billets de Mr. de Morangiés.

Or il me semble qu'on a beaucoup de preuves morales de la nullité de ces billets. Mais pour les preuves légales , elles dépendent des procédures. Ces preuves morales ont paru victorieuses dans l'esprit du public im-

partial. Mais je l'ai déjà dit, il faut que la loi conduise les juges.

Le châtelet, saisi d'abord de cette affaire, semblait n'écouter que les probabilités ; le bailliage du palais semble ne consulter que les procédures. Les lumières réunies des chambres assemblées du parlement dissiperont tous nos doutes. Ce tribunal, depuis qu'il est formé, n'a pas prononcé un seul arrêt dont le public ait murmuré.



L E T T R E

D E

M R. D E V O L T A I R E ,

A MESSIEURS DE LA NOBLESSE

D U G É V A U D A N ,

Qui ont écrit en faveur de Mr. le comte de MORANGIÉS.

A Ferney 10 Août 1773.

M E S S I E U R S ,

J'AI lu la lettre authentique par laquelle vous avez rendu justice a Mr. le comte de Morangiés. Mr. de Florian, mon neveu, votre compatriote, ancien capitaine de cavalerie, qui demeure à Ferney, aurait signé votre lettre, s'il avait été sur les lieux. C'est l'honneur qui l'a dictée. Une partie considérable des cours des France & de Savoie, qui est venue dans nos cantons, a fait éclater des sentimens conformes aux vôtres.

Mr. de Florian est en droit plus que personne de s'élever contre les persécuteurs de Mr. de Morangiés, puisqu'un de ses laquais, nommé Montreuil, nous a dit vingt fois qu'il avait mangé souvent avec le sieur Dujonquay, & qu'on lui avait proposé de lui faire prêter de petites sommes sur gages, par cette famille qui subsistait de ce commerce clandestin. Les juges auraient pu interroger ce domestique qui est à Paris. Il ne faut rien négli-

ger

ger dans une affaire si étonnante , & qui a partagé si long-tems la noblesse & le tiers-état.

Pour moi , j'ai fait déposer pardevant notaire la déclaration de cet homme. La vérité est trop précieuse en tout genre , pour omettre un seul moyen de la découvrir , quelque petit qu'il puisse être. Je ne prétends point me mettre au rang des avocats qui ont plaidé pour & contre , & dont la fonction est de montrer dans le jour le plus favorable tout ce qui peut faire réussir leur cause , & d'obscurcir tout ce qui peut lui être contraire. Je n'entre point dans le labyrinthe des formes de la justice. Je ne cherche que le vrai. C'est de ce vrai seul que dépend l'honneur de la maison de Morangiés ; il n'est point dans les mains d'une courtière , prêteuse sur gages , enfermée à l'hôpital ; d'un cocher connu par des actions punissables ; d'un clerc de procureur , filleul de cette courtière couverte d'infamie , & qui , retenu chez un chirurgien par la suite de ses débauches , prétend avoir vu ce qu'il n'a pu voir : il n'est point dans les intrigues d'un rapissier , nommé Aubourg , qui a osé , à la honte des loix , acheter ce procès comme on achète sur la place des billets décriés qu'on espère faire valoir par les variations de la finance.

Cet honneur si précieux dépend de vous , messieurs ; vous en êtes les possesseurs & les arbitres.

Je commence par vous dire hardiment que le roi , qui est la source de tout honneur , & qui l'est aussi de toute justice , a décidé comme vous. Ce n'est point violer le respect qu'on doit à ce nom sacré ; c'est au contraire lui témoigner le respect le plus profond que de vous répéter ce que sa majesté a dit publiquement : *Il y a mille probabilités contre une que Mr. de Morangiés n'a point reçu les cent mille écus.* Les seigneurs qui ont entendu ces paroles , me les ont redites ces paroles respectables , qui sont sans doute du plus grand sens & du jugement le plus droit.

En effet, comment serait-il possible que la dame Verron eût eu cent mille écus à prêter ? Comment cette veuve d'un courtier obscur de la rue Quinquempoix eût-elle reçu d'un banqueroutier, six mois après la mort de son mari Verron, par un fidéicommis de ce mari, deux cent soixante mille livres en or, & de la vaisselle d'argent que le défunt pouvait si bien lui remettre de la main à la main ? Comment ce Verron aurait-il confié secrètement à un étranger cette somme en y comprenant sa vaisselle d'argent, dont la moitié appartenait à la femme par la coutume de Paris ? comment cette femme aurait-elle ignoré que son mari eût tant d'or & tant de vaisselle ? & par quelle manœuvre contraire à tous les usages aurait-elle fait valoir cette somme chez un notaire, sans qu'on ait retrouvé dans l'étude de ce notaire la moindre trace de cette manœuvre frauduleuse ? Par quel excès d'une démenche incroyable aurait-elle porté cet or dans une charrette à Vitry au fond de la Champagne ? Comment l'aurait-elle reporté ensuite à Paris dans une autre charrette, sans que sa famille en eût jamais le moindre soupçon, sans que dans le cours du procès personne ne se soit avisé de demander seulement le nom du charretier qui doit être enregistré ainsi que sa demeure !

Après cette foule de suppositions extravagantes débitées si grossièrement pour prévenir l'objection naturelle que la veuve Verron ne pouvait posséder cent mille écus dans son galeas ; après, dis-je, ce ramas d'absurdités, vient l'autre fable des mêmes cent mille écus portés par Dujonquay dans ses poches à Mr. de Morangiés, en treize voyages à pied, l'espace de cinq à six lieues. Ce dernier excès de folie était le comble : & la nation en aurait partagé l'opprobre, si elle avait pu croire long-tems ce long tissu d'impostures stupides qui sont frémir la raison, & que cependant on s'efforce d'abord d'accréditer.

Ne dissimulons rien, messieurs, notre légèreté nous

fait souvent adopter pour un tems les fables les plus ridicules ; mais à la longue , la saine partie de la nation ramène l'autre. Je ne crains point de le dire : cette nation courageuse , spirituelle , pleine de graces , mais trop vive , aura toujours besoin d'un roi sage.

Cette affaire aussi affreuse qu'extravagante aurait fini en quatre jours , si les formalités nécessaires de nos loix avaient pu laisser agir Mr. le lieutenant de police dont le ministère s'exerce sur les usuriers , sur les courtiers. Je ne parle pas ainsi pour le flatter : je n'ai pas l'honneur de le connaître ; & près de ma fin je n'ai personne à flatter , ni rois , ni magistrats.

Je vous remettrai seulement sous les yeux que Mr. le lieutenant de police , par ses soins & par ses délégués , était parvenu en un seul jour à faire avouer à Dujonquay & à sa mère Romain fille de la Verron , que jamais ils n'avaient porté cent mille écus à Mr. de Morangiés , qu'ils ne lui avaient prêté que douze cents francs. Non-seulement ils firent cet aveu verbalement , mais ils le déclarèrent ensemble , après l'avoir déclaré séparément ; non-seulement ils firent de vive voix cette déclaration authentique devant des juges & des témoins , mais ils la signèrent étant libres ; ils la confirmèrent dans la prison. Ils n'articulèrent pas cet aveu une seule fois , il sortit cinq fois de leur bouche.

Voilà , messieurs , le grand nœud , le seul nœud de cette affaire qu'on a voulu embrouiller par les tours & les retours de cent nœuds différens.

L'aveu formel , l'aveu irrévocable du délit de Dujonquay prévaudra-t-il sur les billets faits par Mr. de Morangiés avec trop de facilité ? La chose du monde la plus probable est que cet officier-général n'a fait ses billets que pour les négocier , & qu'il a eu en Dujonquay la même confiance qu'on a tous les jours dans les agens de change accrédités , chez lesquels on ne négocie pas autrement.

La chose la plus improbable dans tous les sens & dans toutes les circonstances , c'est que Dujonquay ait porté à pied cent mille écus dans ses poches à l'officier-général. Qui l'emportera de la plus grande vraisemblance ou de l'extrême improbabilité.

J'ose avancer , messieurs , qu'il n'est point de juge éclairé qui ne pense comme le roi , que jamais Mr. de Morangiés n'a reçu les cent mille écus. Reste à savoir si les juges étant persuadés dans le fond de leur cœur de l'impossibilité de cette dette prétendue , nos loix sont assez précises pour les forcer à condamner Mr. de Morangiés à payer un argent que certainement il ne doit pas ?

La chicane , se mettant à la place de la justice dont elle est l'éternelle ennemie , s'est élevée pour lui lier les mains. Elle a dit ; l'aveu de Dujonquay est formel , il est incontestable , mais il est illégal ; c'est un aveu arraché par la crainte. Un des officiers de la police avait donné un coup de poing chez un procureur à Dujonquay , & l'avait menacé du cachot avant que ce Dujonquay avouât & signât son crime. Son aveu est nul , & les billets payables par son adverse partie existent.

Je fais , messieurs , combien cette matière est délicate , combien il importe à la sûreté des citoyens qu'il n'y ait jamais rien d'arbitraire dans la justice. La violence la déshonore. Sa sévérité ne doit jamais être emportée. Mais ce coup de poing prétendu donné par un homme qui n'était pas en effet du corps de la justice , est-il bien avéré ? l'accusé le nie. Le parlement en jugera. Quand même un homme employé en subalterne aurait outrepassé sa commission dans l'excès de son indignation contre Dujonquay , quand il aurait montré un zèle indécent , ce léger oubli de la bienfaisance empêche-t-il que le sieur Dupuis inspecteur de la police , & le sieur Chinon commissaire au châtelet , & juges des délits , ne se soient comportés en ministres équitables des loix du royaume ?

Dujonquay & sa mère ont signé leur crime devant eux en toute liberté. Si les Dujonquay n'ont pas donné les cent mille écus, ils sont des voleurs. Et quel voleur échapperait à son chatiment, sous prétexte qu'un officier du guet lui aurait donné un coup de poing avant que le juge tirât de lui l'aveu de son crime.

On ose parler de violence ! & quelle plus grande violence que celle qui a été exercée envers Mr. le comte de Morangiés maréchal de camp des armées du roi ! il est traîné en prison sur le simple soupçon d'avoir séduit des témoins en sa faveur ! & les premiers juges qui l'ont traité avec tant de rigueur sont obligés d'avouer, par leur sentence, qu'il n'a séduit personne. Ils font mettre au cachot un homme public, un homme nécessaire, un père de famille, un chirurgien connu par sa probité, uniquement parce qu'il n'a pas déposé conformément aux témoignages d'une usurière sortie de l'hôpital, & d'un débauché sorti de ses mains qui l'ont traité d'une maladie ignominieuse !

Voilà des violences aussi avérées qu'elles sont étranges. Le comte de Morangiés en est encore la victime. Il est encore en prison pour un délit dont ses juges mêmes l'ont déclaré innocent : en seront-ils quittes pour dire qu'ils se sont trompés ?

Nous espérons ; Messieurs, que le parlement ne se trompera pas. Il verra par le mémoire sage & convainquant du sieur Dupuis, & par les contradictions absurdes des Dujonquay, quels sont les coupables. Il appercévera dans la défense du chirurgien Ménage la foule des horreurs qui ont opprimé Mr. de Morangiés

Chaque juge lira toutes les pièces du procès (du moins les plus importantes.) l'équité éclairée & impartiale prononcera sans prévention.

A qui a cultivé sa raison, à qui a un peu connu le cœur humain, il suffit de lire les lettres de Dujonquay pour percer dans ces ténèbres d'iniquité. La seule aventure d'une malheureuse nommée Hérissé, qui se rétracte

& qui demande pardon d'avoir accusé Mr. de Morangiés (& cela sans avoir reçu de coup de poing de personne) est une preuve assez convaincante des manœuvres employées par la cabale Dujonquay. Il n'y a peut-être pas une ligne dans tous les factums de Mr. de Morangiés, & même dans ceux de ses adversaires qui ne manifeste son innocence, & l'imposture qui l'attaque. Mais les juges sont astreints aux formes. Nous verrons qui l'emportera ou de ces formes, quelquefois funestes, mais toujours indispensables, ou de la vérité qui s'est montrée avec tant de clarté, & sans formes aux yeux du roi, aux vôtres, à ceux de tous les honnêtes gens.

Si les premiers juges de cette affaire si singulière se sont oubliés jusqu'à faire subir les plus grandes rigueurs de la prison à Mr. de Morangiés & au chirurgien Ménage qu'ils ont déclaré innocens; si cette énorme contradiction soulève les esprits raisonnables, il ne la faut imputer, messieurs, qu'à un sentiment d'équité qui s'est mépris.

Vous connaissez le serment de rendre justice aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands. Ce serment, & la crainte de faire pencher la balance, emportent quelquefois les ames les plus vertueuses jusqu'à l'injustice. Il faudrait leur imposer plutôt le serment de rendre justice au riche comme au pauvre, au puissant comme au faible. Mais ce serait ici la cause de la famille Verron qui deviendrait la cause du riche. Car si elle gagne son procès, elle a d'un côté les cent mille écus supposés prêtés à Mr. de Morangiés : & deux cent (a) mille francs supposés donnés à la femme Romain par le testament absurde & contradictoire dicté à la veuve

(a) Il est à remarquer que dans la foule des contradictions étonnantes dont fourmillent toutes les pièces des Verrons, on a fait dire à cette

veuve qu'elle n'avait amais eu ces cent mille écus, & on la fait riche de cinq cent mille francs par son testament.

Verron ; & la maison Morangies est ruinée. Ce n'est pas sans doute le maréchal de camp qui est puissant dans la prison , c'est la cabale hardie ; industrieuse , redoutable par ses clameurs & par ses efforts infatigables qui est puissante.

Enfin , messieurs , attendons l'arrêt définitif d'un parlement dont les lumières & les intentions sont également pures.

Si l'avocat de l'infortuné maréchal de camp , pénétré de son innocence , a pu dans la chaleur du zèle le plus désintéressé , manquer au respect qu'il devait à messieurs les gens du roi , ils sont assez grands pour lui pardonner , & trop justes pour faire retomber sur le plus malheureux des hommes de son rang , la faute d'un avocat , dont ils reconnaissent d'ailleurs l'éloquence & l'intégrité.

Je suis avec un profond respect ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

VOLTAIRE.



S E C O N D E L E T T R E
A U X M Ê M E S ,

Sur le procès de Mr. le comte de MORANGIÉS.

A Ferney 16 Auguste 1773.

M E S S I E U R S ,

U N de vos compatriotes , certain de l'innocence de Mr. de Morangiés , mais alarmé par le dernier mémoire fait contre lui , & sachant combien il faut craindre les jugemens des hommes , m'a communiqué ses inquiétudes. Je les partage. Et voici ma réponse.

Je vous ai déjà mandé que l'honneur de Mr. le comte de Morangiés est à couvert par la publicité du sentiment du roi & du vôtre. Je vous supplie de remarquer que sa majesté n'a déclaré son opinion qu'après avoir entendu parler à fond de ce procès , & après avoir pesé les raisons. Vous en avez usé de même. Songez que dans les commencemens la cabale avait séduit Paris & la cour contre l'accusé : on n'est revenu que parce qu'enfin la vérité s'est montrée.

Souffrez que je vous retrace ici une partie des raisons qui ont depuis déterminé toute la cour , toute l'armée , tous les magistrats éclairés , tous les gens considérables du royaume , & même un grand nombre d'étrangers.

1^o. L'impossibilité que la Verron eût cent mille écus en or provenans de la source chimérique qu'elle alléguait.

2^o. L'inconcevable absurdité du transport clandestin de Paris au fond de la champagne d'un coffre rempli d'or

que quatre hommes ne pouvaient remuer , selon le dernier factum de l'avocat des Verrons , & ce même coffre rapporté clandestinement à Paris sans qu'on dise le nom du voiturier , sans qu'aucun de la famille Verron se soit douté qu'il y eût de l'argent dans ce coffre ; & l'on ne craint pas d'étaler aux yeux du parlement ce roman misérable qui déshonorerait le siècle de la légende dorée.

30. Le port clandestin de ces cent mille écus à pied en six heures de tems , l'espace d'environ six lieues , lorsqu'on pouvait si aisément les voiturer en quelques minutes , & lorsque le lendemain le sieur Dujonquay prête douze cents francs au même homme ouvertement. Et observez que ces malheureux douze cents francs ont seuls plongé Mr. de Morangiés dans cet abyme ; il ne crut pas qu'un jeune homme qui lui prêtait , sans vouloir de billet , cette somme dont il avait un besoin pressant , pût être assez perfide pour le tromper sur les billets de cent mille écus. Voilà l'origine & le fond de toute cette affaire.

40. L'extrême improbabilité & l'extrême absurdité que le comte de Morangiés fût venu emprunter 1200 livres dans le galeas de Dujonquay le 24 Septembre 1771 , supposé qu'il eût reçu cent mille écus de lui le 23.

50. La lettre même de Dujonquay au comte , par laquelle il est évident qu'il prépare son crime. Il lui dit , vous cherchez à *en pauser à une pauvre veuve* , vous *serez obligé de me réparer*. C'est ainsi que s'exprime un homme que son avocat nous représente comme un docteur ès loix prêt d'acheter une charge de conseiller au parlement. Il ose dire à Mr. de Morangiés , vous avez écarté tous vos domestiques le jour que je vous ai porté cent mille écus dans mes poches en treize voyages. Et remarquez , messieurs , que ce même Dujonquay interpelle ensuite tous les domestiques du comte qui étaient dans la maison. Cela seul n'est-il pas une preuve la plus

évidente , la plus forte ; la plus incontestable de la friponnerie la plus avérée , & en même tems la plus grossière ?

60. L'improbabilité que le comte de Morangiés eût refusé à une courtière son droit de courtage , s'il avait reçu de Dujonquay cent mille écus par les soins de cette femme.

70. L'improbabilité qu'un homme qui vient de toucher cent mille écus , qui peut en jouir & ne les pas rendre , poursuive le prétendu prêteur devant le magistrat de la police , comme un fripon qui veut faire valoir des billets , lesquels ne lui appartiennent pas , & qui l'a trompé avec le plus grand artifice , mêlé de l'impudence la plus effrontée , en lui disant qu'il agissait au nom d'une compagne , & en lui cachant que la Verron fût sa grand-mère.

80. L'impossibilité que Mr. de Morangiés ait signé le 24 Septembre 1771 , *qu'il ferait ses billets quand il aurait l'argent*, s'il avait reçu cet argent le 23.

90. Le mensonge grossier de Dujonquay qui le trahit dans sa fable si mal ourdie. Il prétend dans le premier mémoire de son avocat que dans ses treize voyages de six lieues , il faisait signer chaque fois à Mr. de Morangiés , *je reconnais que Mr. Dujonquay m'a apporté mille louis , dont je promets faire mon billet à madame Verron sa grand'mère*. Et dans le second mémoire , ce même billet est conçu en ces termes : *je reconnais avoir reçu du sieur Dujonquay mille louis au nom de la dame Verron sa grand'mère , dont je promets lui faire mes billets lorsque la somme sera comptée*. Quelle somme ? il aurait fallu au moins la spécifier. Voilà donc deux billets différens l'un de l'autre. Lequel est le vrai ? il est évident que tous les deux sont faux.

100. Le mensonge encore plus grossier rapporté par le même avocat qui prétend défendre sa partie , &

qui la convainc malgré lui d'imposture. Il dit que la servante de la Verron, seule servante de cette femme riche, dépose avoir vu Mr. de Morangiés chez elle lui remettre ces billets importans qui faisaient toute la preuve du port des cent mille écus, ces billets qui auraient prévenu tout procès. Eh ! famille Verron, que ne les avez-vous donc gardés ? C'était votre plus grande sûreté ; c'était la seule probabilité de vos treize voyages. N'est-il pas évident qu'ils n'ont jamais existé, & qu'ils sont aussi mal imaginés que le reste de votre détestable fable ? La nation rougira d'avoir cru quelque tems une fourberie si mal-adroite & si atroce.

110. L'improbabilité frappante que Dujonquay & sa mère aient avoué tant de fois, & signé chez un commissaire, qu'ils n'avaient point donné les cent mille écus à Mr. de Morangiés, si en effet Dujonquay avait fait le prodige de les porter. Il n'est pas dans la nature qu'on se résolve ainsi à perdre toute sa fortune, à être puni d'un supplice flétrissant, quand rien ne force à faire un tel aveu. On a déjà observé qu'il n'y a personne en France qui signât ainsi la perte de tout son bien, sa honte & son supplice, même au milieu des tortures.

Certes, soit que Desbruguières ait froissé un bouton de Dujonquay, soit qu'il ne l'ait pas froissé, il résulte que cet homme & sa mère ont confessé très-librement un crime d'ailleurs avéré.

120. Le discours tenu par Dujonquay devant les officiers de la police, *Je signerai, si l'on veut, que j'ai volé tout Paris.* Quel est l'homme qui s'exprimerait ainsi, si son ame n'était pas aussi basse que criminelle ? Ce seul discours échappé au coupable dévoile le crime à quiconque connaît un peu le cœur humain, à quiconque réfléchit. On a du moins de deux côtés preuve contre preuve par écrit. Il ne s'agit donc plus que de con-

siderer laquelle doit prévaloir. Or quel est le plus probable , ou qu'un gentilhomme fasse ses billets à des entremetteurs avant de recevoir son argent , ce qui est d'un usage très-commun , ou qu'une famille entière signe librement son crime & sa perte si elle n'était pas coupable , ce qui n'est jamais arrivé ?

139. La lettre même des sœurs de Dujonquay au magistrat de la police , qu'on a eu l'absurdité de faire valoir , & qui n'est qu'une preuve incontestable du crime de la famille. Car ces sœurs seraient-elles venues chez un délégué de la police le supplier de les aider à obtenir la grace de leur frère , si elles n'avaient pas su que ce frère était coupable ? & ce délégué leur aurait-il laissé la minute de cette lettre s'il avait voulu les tromper ?

140. La publicité que la Verron prêtait par des entremetteuses de petites sommes sur gages ; qu'elle subsistait de ce commerce infame. Ce qui prouve que cette maison était un repaire d'usure & d'escroquerie.

150. La certitude que la Verron avait vendu depuis peu une rente de six cents livres , ce qu'elle n'aurait pas fait dans une extrême vieillesse si elle avait eu alors cinq cent mille francs de bien qu'on lui attribue.

160. Le testament aussi vicieux qu'absurde qu'on a fait signer à la Verron mourante , testament qui est un vrai plaidoyer , testament dans lequel elle contredit tout ce qu'on lui avait fait dire auparavant. Elle avait assuré qu'elle n'avait que ces cent mille écus prétendus ; & par cet acte elle avait possédé plus de cinq cent mille livres.

170. Le comte de Morangiés traîné en prison pour avoir suborné des témoins , déclaré innocent par le premier juge , & cependant prisonnier encore.

180. Le chirurgien Ménage enfermé dans un ca-

chot par ordre du même juge , parce qu'un des témoins de Dujonquay était le 23 Septembre 1771 entre les mains de ce chirurgien ; parce que ce témoin vérolé avait ce jour-là le corps frotté de mercure , la tête enflée , la langue pendante , & la mort entre les dents ébranlées ; parce que ce vérolé avait osé dire qu'il avait vu ce jour-là même dans les rues Dujonquay portant cent mille écus à pied , & que ce chirurgien interrogé avait répondu qu'il était difficile qu'un vérolé dans cet état pût se promener dans Paris.

190. La déposition précise d'un compagnon de ce vérolé qui jouait aux cartes avec lui dans le tems même que ce malheureux prétendait avoir vu Dujonquay courir chargé d'or dans les rues.

200. Une *tourtera* , une courtière , une prêteuse sur gage , une marraine du vérolé , une gueuse sortant de l'hôpital , écoutée comme un témoin irréprochable.

210. Un cocher , un bretailleur , un ami de Dujonquay , écouté comme un témoin grave.

220. Une autre gueuse condamnée au fouet par la Tournelle , écoutée quand elle calomnie Mr. de Morangiés , & rejetée quand elle se repent publiquement de son crime. Le parlement entendra sans doute cette misérable qui peut fournir un fils à l'aide duquel les juges sortiront de ce labyrinthe.

Je vous ai indiqué , messieurs , plus de vingt preuves de l'innocence de votre compatriote & du délit de ses adversaires. Vous en découvrirez plus de cent si vous voulez lire avec attention tous les mémoires. La cabale acharnée à diffamer , à perdre la maison Morangiés , vient d'abuser étrangement de la candeur d'un homme de bien , qui ayant d'abord soutenu cette abominable cause , s'est cru malheureusement engagé à la défendre encore.

Il est vrai qu'il n'ose plus parler du testament frauduleux de la Verron à qui on fait dire qu'elle avait donné deux cent mille francs à sa fille , après avoir attesté si souvent le ciel qu'elle perdait tout en perdant les prétendus cent mille écus portés au comte de Morangiés. Il se tait sur cette contradiction trop manifeste , & trop terrible pour les accusateurs de votre compatriote.

Il ne ramène plus sur la scène ce généreux , ce bien-faisant Aubourg , ce tapissier , cet homme d'affaire qui a eu la bassesse insolente d'acheter publiquement le procès de la Verron , dans lequel il pourrait gagner plus de cent cinquante mille livres. Ces infamies ont révolté sans doute Mr. l'avocat Vermeil. Mais qu'on a trompé sa bonne foi sur le reste ! de combien d'anecdotes inutiles au fond de l'affaire l'a-t-on surchargé ! que de contradictions on lui a présentées comme des vérités qui se conciliaient ! comme on l'a fait tomber dans le piège !

Pour ne pas rendre ma lettre trop prolix , je vous en donnerai seulement quelques exemples bien frappans.

Mr. Vermeil avait dit dans son premier mémoire que Dujonquay était un jeune innocent arrivé de province pour acheter une charge dans la magistrature. Il nous le montre dans son second factum comme un praticien consommé dès l'an 1767 dans le métier de la chicane. Il faut voir avec quelle vivacité ce Dujonquay poursuit le paiement d'un billet de deux mille livres que Mr. l'abbé le Rat avait fait à sa grand'mère , sans qu'on sache à quelle usure ; comme après la mort de l'abbé le Rat il excède Mr. Gatou ! Cette guerre , il faut l'avouer , dément un peu la simple innocence avec laquelle il a porté cent mille écus à un officier publiquement obéré , & les lui a confiés sans prendre la moindre sûreté. Ce contraste seul , messieurs , démontre assez l'absurdité de toute la fable qu'on a forgée.

Le même avocat ayant dit dans son premier mémoire d'après Dujonquay , que le comte de Morangiés avait écarté tous les domestiques de la maison le jour des treize voyages , avoue dans le second mémoire qu'ils y étaient tous ce jour-là même. Voilà déjà une contradiction bien formelle qui anéantit toute la fable de la cabale. Tous ces domestiques , témoins nécessaires , avouent cette vérité déjà tant reconnue , que Dujonquay n'est venu qu'une seule fois chez leur maître le 23 Septembre 1771.

Mr. Vermeil avoue ingénument que leurs dépositions sont *concordantes*. Et après avoir dit qu'elles sont *concordantes* , il essaie de les trouver contradictoires.

Un voisin dit qu'il était sur le pas de la porte les jambes croisées & qu'il n'a vu entrer personne , quoiqu'il en soit entré plusieurs dans cette matinée. Quel rapport ce fait minutieux peut-il avoir avec les treize voyages absurdes de Dujonquay ? Ce voisin doit-il avoir eu toujours les jambes croisées à la porte pendant huit heures ?

L'avocat croit voir des contradictions dans des domestiques qui peuvent se méprendre de quinze ou de trente minutes.

Mr. le chevalier de Bourdeix arrive chez Mr. de Morangiés ce matin même. Il y passe environ deux heures ; il ne voit point paraître Dujonquay ; il l'atteste devant les premiers juges. L'avocat veut infirmer le témoignage de ce gentilhomme , parce que la femme du suisse dit qu'il était en redingote , attendu qu'il pleuvait alors ; & que Mr. de Bourdeix à qui on demande quel habit il portait , répond que son juste-au-corps était de velours. L'avocat croit trouver une contradiction dans cette réponse , comme s'il n'était pas très-naturel de couvrir son velours d'une redingote pendant la pluie.

Du moins Mr. Vermeil a trop de pudeur pour dire que Mr. le chevalier de Bourdeix soit un faux témoin. Mais d'autres n'ont pas tant de délicatesse. Ils le traitent de Gascon fripon qui jure pour un Languedocien fripon, parce qu'ils sont tous deux gentilshommes. Si l'on en croit cette cabale, il suffit d'être d'un sang noble pour être un coquin, & la vertu ne se réfugie que chez une entremetteuse sortie de l'hôpital, chez le cocher Gilbert, chez un clerc de procureur vérolé, chez Dujonquay soldat dans les troupes des fermes, & marchandant une charge de magistrat.

A quelles ressources hélas ! l'éloquence & la raison même sont-elles réduites quand elles combattent la vérité !

Qu'importe à toute cette grande affaire ce qu'aura conté un soir Mr. de Morangiés à madame Maison-neuve & à Mr. Cochois ? On a la barbarie de reprocher à un maréchal de camp d'avoir vendu ses boutons de manchettes d'or, & un crayon d'or. Je ne fais pas quel jour il les a vendus ; mais son avocat assure que la cabale usurière a réduit ce gentilhomme à un état qui doit exciter la compassion des juges, & soulever tous les cœurs en sa faveur.

Voyez, messieurs, contre quels ennemis vous avez à combattre. Vous avez le roi pour vous ; il faut espérer que vous ne ferez point battus. Mr. Linguet achèvera de détromper Mr. Vermeil ; il achèvera de montrer la vérité à tous les juges. On s'est plaint de sa vivacité ; mais il faut pardonner à son feu qui brûle, en faveur de la clarté qu'il donne.

Je suppose, messieurs, que Solon, Numa, Aristide, Caton, le chancelier de l'Hôpital, reviennent sur la terre, & qu'on leur donne cette cause à examiner, n'agiraient-ils

giraient-ils pas comme Mr. de Sartine ? ne diraient-ils pas , la famille Verron a confessé son délit de son plein gré , donc la famille l'a commis : elle a écrit de son plein gré à son propre avocat , *rendez les billets* ; donc il faut les rendre ? Tel est l'arrêt de la voix publique. J'ignore si nos formes peuvent s'y opposer.

Je suis avec un profond respect ;

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ;

V O L T A I R E.



TROISIÈME LETTRE

AUX MÊMES.

A Ferney 26 Auguste 1773.

MESSIEURS,

VOUS savez que plusieurs officiers, pénétrés de l'innocence de Mr. le comte de Morangiés en connaissance de cause, ont fait un fonds pour lui en présence de Mr. le marquis de Monteynard. Si votre province en fait un, mon neveu vous demande la permission de se joindre à vous.

C'est une réparation authentique de la sentence inouïe du bailliage du palais, juridiction dont vous n'avez jamais entendu parler. Si cette malheureuse sentence subsistait, notre nation en devrait peut-être autant rougir que des arrêts qu'un aveuglement barbare dicta contre les Calas, contre les Sirven, contre les Monbailli, contre le cultivateur Martin, contre le brave Lalli, contre l'infortuné chevalier de la Barre, enfant imprudent à la vérité, mais enfant qu'il était si aisé de corriger, mais enfant de grande espérance, mais petit-fils d'un lieutenant-général qui avait si bien servi l'état; enfin contre tant d'autres citoyens, dont les meurtres juridiques ont épouvanté la nature & la raison humaine.

La sentence rendue par le bailliage n'est pas à la vérité de l'atrocité de ces arrêts; la cause ne le permettait pas; mais l'absurdité est encore plus grande. Il ne faut pas que la France passe pour ridicule aux yeux de l'Europe, après avoir passé pour cruelle. Nous n'avons pas acquis

assez de gloire dans la dernière guerre pour que nous n'ayons pas soin de notre réputation dans le sein de la paix. Il serait triste qu'il ne nous restât d'autre gloire que celle d'avoir cultivé les beaux-arts il y a cent ans, & que nous eussions aujourd'hui la honte d'avoir persécuté la vérité en tout genre sans la connaître.

Le parlement de Paris, messieurs, examine l'affaire avec autant d'attention que d'intégrité. Espérons de lui la restauration de la justice qu'un bailli vient de violer à l'étonnement de quiconque a le sens commun.

Il est démontré aujourd'hui qu'une foule de vils usuriers escrocs a volé cent mille écus en billets à Mr. de Morangiés. Tout le monde convient que la fable de leurs cent mille écus en or est ce que la fourberie & l'insolence ont jamais inventé de plus absurde & de plus punissable.

Quelques personnes, d'abord trompées dans le commencement par les séductions de la famille Verron, se réduisent aujourd'hui à dire qu'à la vérité Mr. de Morangiés n'a pas reçu les cent mille écus, mais qu'il en a touché probablement une partie. Elles sont honteuses d'avoir cru un moment le roman des treize voyages : mais elles substituent une autre fable à cette fable décriée. Pardonnons à cette faiblesse de leur amour-propre ; mais il eût été plus beau d'avouer son erreur sans détour.

Il ne faut pas supposer ce qu'aucun des avocats des Verron n'a jamais osé dire. Tous ont fait retentir à vos oreilles le prêt imaginaire des cent mille écus. Du jonquay en a fait serment, avant de se dédire chez un commissaire. Voilà le procès : il ne faut pas en imaginer un autre, qui au fond serait plus absurde encore. Car comment ferait-il possible que Mr. de Morangiés, n'ayant reçu par exemple que cent mille francs (comme ces messieurs le supposent) eût été assez ennemi de soi-même pour signer des billets de trois cent vingt-sept mille livres, qui feraient plus de trois fois & un quart la valeur reçue ? Ce

ferait une usure de trois cent vingt-sept pour cent; usure aussi chimérique que toute la fable des Verron : usure plus criminelle encore, s'il est possible, que la manœuvre avérée dont ils sont coupables; usure qui mériterait la corde.

Que pour justifier Mr. de Morangiés on ne rende donc pas cette affaire plus ridicule, plus absurde & plus incroyable qu'elle ne l'est en effet. Qu'on s'en tienne au procès; il est assez extravagant.

Je ne connais, messieurs, dans l'histoire du monde, aucune dispute à laquelle la démence n'ait présidé, quand l'esprit de parti s'y est joint. Vous savez que la basse faction des Verron était il y a quelque tems un parti formidable; c'était celui du peuple, & vous connaissez le peuple. La faction des convulsionnaires de St. Médard ne fut jamais ni plus fanatique, ni plus aveugle, ni plus opiniâtre, ni plus imbécille.

Les mensonges imprimés des avocats de la Verron tenaient tous des *mille & une nuits*, & ont été reçus comme des vérités par Mr. Pigeon.

Ils peignaient la Verron, veuve d'abord d'un commis des fermes, & ensuite d'un petit agioteur de la rue Quinquempoix, comme la veuve d'un riche banquier.

Ils lui attribuaient une fortune immense; & elle couchait à terre, elle & toute sa famille dans un galetas.

Ils présentaient Mr. Dujonquay son petit-fils comme un docteur ès loix, qui allait acheter trente mille francs une charge de conseiller au parlement, de juge suprême des pairs de France. Et ce conseiller n'avait pu seulement demeurer garde dans une brigade d'employés des fermes, & ce conseiller a le style & l'orthographe d'un laquais; & les avocats répondaient qu'un magistrat n'est pas puriste.

Ils affirmaient dans tous leurs mémoires que madame

Verron sa grand'mère, & madame Romain sa mère, étaient des personnes de considération très-opulentes, très-honnêtes, ne prêtant jamais sur gages, mais empruntant quelquefois sur gages comme de grandes dames. Et le nommé Montreuil, laquais de Mr. de Florian, affirme par serment qu'ayant mangé plusieurs fois avec le magistrat Dujonquay, la veuve Durand courtière lui a proposé de lui faire prêter par madame Verron vingt-quatre francs, douze francs, pourvu qu'il donnât quelques boucles de souliers, quelques chemises en nantissement. Et Mr. Pigeon n'a point interrogé ceux à qui la Verron a prêté sur gages des soixante, des quarante & jusqu'à des neuf francs ! petites sommes dont le trafic la faisait subsister par l'entremise de ses courtières, & qui sont consignées dans le registre des usures dont le dépôt est à la police.

Les avocats parlaient toujours de cent mille écus en or de la veuve, & ils ne disaient rien de sa seule véritable fortune, qui consistait principalement en une rente de six cents livres vendue pour prêter sur gages. C'était-là son meilleur effet.

Ces avocats qui ne pouvaient alléguer que les raisons suggérées par leurs commettans, & qui étaient malgré eux les organes de l'imposture, séduits par la faction, séduisaient le public, & faisaient voler l'erreur de bouche en bouche.

Ils célébraient la grandeur d'ame de Mr. Aubourg, qui touché de l'embarras d'une famille respectable de fripons, forcée de voler cent mille écus à Mr. le comte de Morangiés & à l'opprimer, a pris en main généreusement la cause de cette famille Verron, & se sacrifie aujourd'hui pour elle. Mais il se trouve que ce Mr. Aubourg, ce héros généreux, est un tapissier devenu écumeur du palais, qui a acheté ce malheureux procès pour en partager le profit ; manœuvre qui n'est guère différente de celle des receleurs.

Mr. Linguet, défenseur de Mr. le comte de Moran-giés, affirme dans son résumé que ce Mr. Aubourg a volé un étui d'or qu'il a été obligé de rendre. Il repro-che à cet homme d'honneur cent autres traits pareils. Il assure qu'il a des preuves que cet Aubourg, instigateur de toute cette infame affaire, commandait publiquement des pâtés qu'il envoyait au bailliage pendant l'instruc-tion du procès. De sorte qu'au fond on voit un voleur & un recéleur protégés par Mr. Pigeon contre vous, mes-sieurs, & contre l'opinion du roi.

Les avocats attestaient DIEU, devant qui la veuve Verron avait fait son testament après avoir communiqué. Elle ne pouvait pas tromper DIEU, disaient-ils. -- Non, mais elle pouvait tromper les hommes, ou plutôt on se servait d'elle pour les tromper très-grossièrement, en lui faisant dire qu'au-lieu des trois cent mille livres qu'elle assura tant de fois composer tout son bien, elle avait possédé cinq cent mille livres. On la faisait mentir dans ce testament comme elle avait menti pendant sa vie.

Ces avocats fondaient leurs plaidoyers sur le témoi-gnage de personnages dignes de foi qui avaient déposé pour les Verron. Mais qui étaient ces témoins irrépro-chables? Une femme infame, enfermée plusieurs fois à l'hôpital; son filleul commis des fermes & chassé; un cocher l'ami de Dujonquay, qui déposaient des choses absurdes, incroyables, impossibles. Cent dépositions de cette espèce ne pèsent pas le témoignage d'un honnête homme. C'est assez de deux témoins, quand ce sont des hommes de bien qui s'accordent sur des faits vraisem-blables. Mais la foule d'une canaille qui dépose des faits dont le seul récit choque la raison, & qui se contredit sur presque tous ces faits, n'a pas plus de poids que les quatre mille gredins qui virent les miracles de l'abbé Paris.

Dira-t-on que ces contradictions de la bande de Dujonquay sont des preuves en sa faveur, *parce qu'elles ne se sont pas faites de concert*? Non, messieurs, ils ne se sont pas concertés pour se couper dans leurs réponses, mais ils s'étaient concertés pour le crime.

Enfin, messieurs, je vous le répète, Dujonquay & sa mère ont librement avoué, ont signé leur crime chez un commissaire au Châtelet, dont la réputation est intacte. Ils n'ont été forcés à cet aveu chez le commissaire ni par aucun traitement rigoureux, ni par la moindre menace. Ils ont confessé le crime le plus vraisemblable, le plus ordinaire; car est-il quelque chose de plus commun que de voir des usuriers escrocs? Et on oserait encore accuser un maréchal de camp du crime le plus rare, le plus extravagant, le plus ridicule, le plus impossible, d'avoir emprunté cent mille écus en or des pauvres habitans d'un galetas, pour avoir le plaisir de les faire pendre?

Les avocats ont osé dire que cet aveu ne vaut rien chez un commissaire, parce que Dujonquay avait reçu un coup de poing chez un procureur. Il semblait à les entendre que quatre bourreaux eussent mis Dujonquay & la Romain à la question ordinaire & extraordinaire. Cent mille personnes dans Paris étaient persuadées que la police avait torturé pendant sept heures, & presque jusqu'à la mort, un homme destiné à être conseiller au parlement, & madame Romain sa mère, pour leur escroquer cent mille écus, dont les voleurs privilégiés qui siègent dans les antres de la police partageaient le profit avec Mr. de Morangiés maréchal de camp des armées du roi. Ce nuage de mensonges absurdes, de calomnies grossières, est enfin dissipé, & peut-être pour en reproduire bientôt quelque autre plus ridicule encore & plus funeste.

Mais, messieurs, quand une fois la vérité a paru aux

yeux des sages dans quelque genre que ce puisse être, il n'est plus possible de la détruire. On ne peut plus ôter l'honneur à la maison de Morangies, on ne peut que la ruiner.

Je suis, &c.

QUATRIÈME LETTRE AUX MÊMES.

A Ferney, 8 Septembre 1773.

MESSIEURS,

PERMETTES-moi de joindre mes acclamations & celles de mon neveu Mr. de Florian aux vôtres.

Il eût été honteux à jamais pour la France qu'une horde infame d'usuriers escrocs, eût accablé en justice la vertu d'un maréchal de camp qui a servi la patrie avec honneur, ainsi que tous ses ancêtres.

Le roi, sans être instruit de la procédure, avait par les seules lumières d'un esprit éclairé & droit, déclaré la fable inventée par les Verron ce qu'elle est en effet, le comble de l'absurdité la plus grossière, & de l'audace la plus effrénée. L'opinion du roi & de tous les hommes sages me rassurait. Les formes seules pouvaient me donner quelque légère inquiétude.

Mr. Linguet avocat de Mr. le comte de Morangies, résistant seul par sa fermeté & par son éloquence à une

foule d'avocats séduits par les Verron, devenus malgré eux les organes du mensonge ; à la cabale d'une populace déchaînée ; à la sentence d'un bailliage prévenu & partial ; s'est fait une réputation qui durera autant que le barreau.

Le parlement s'en est fait une plus grande en débrouillant ce chaos de fraudes & d'impostures, accumulées pendant deux ans entiers par tant de suppôts de l'usure & de la chicane.

La raison & l'équité ont dicté son arrêt. La cabale est rentrée dans le néant ; il ne reste à ceux qu'elle avait entraînés, que la honte d'avoir été surpris par elle.

Cet exemple fera voir combien nous devons respecter & chérir des juges qui n'étant point entrés dans le sanctuaire de la justice par la porte de la vénalité & choisis par le roi pour être justes, avaient confondu eux mêmes toute cabale, en s'occupant uniquement de leurs devoirs sacrés.

Les chambres assemblées travaillèrent à ce jugement le trois de ce mois depuis cinq heures & demie du matin jusqu'à six heures & demie du soir, sans prendre ni repos ni nourriture. Il faut les regarder comme les pères de la patrie. On voit par cet arrêt mémorable qu'ils ont été encore plus occupés de justifier la vertu opprimée que de punir le crime. Et Mr. de Morangiés me mande que ses sentimens s'accordent avec l'arrêt.

La faction des Verron avait tellement préoccupé une grande partie de tout Paris, que j'ai lu dans les nouvelles à la main du troisième Auguste, ces propres mots : *Tout le monde s'étonne de la part singulière que prend Mr. de V... à cette affaire ténébreuse.* C'est ce qu'avait déjà imprimé un des avocats des Verron.

La part que j'ai prise, messieurs, à cette affaire qui n'a jamais été ténébreuse pour moi, était fondée sur la

conviction , sur l'examen de tous les papiers que Mr. le comte de Morangiés avait bien voulu m'envoyer , sur les mémoires solides de Mr. Linguet , sur ceux même de ses adversaires , enfin sur l'ancienne amitié dont l'aïeul de Mr. de Morangiés honora toujours mon père. J'ai rempli mon devoir , & je crois le remplir encore en vous félicitant.

Je suis avec un profond respect,

M E S S I E U R S ,

Votre

F I N.

T A B L E

Des pièces contenues dans ce volume.

<i>Annales de l'empire depuis CHARLEMAGNE. Seconde partie.</i>	Pag. 1
<i>Fragmens sur quelques révolutions dans l'Inde , & sur la mort du comte de Lalli , première partie.</i>	
ARTICLE I. <i>Tableau historique du commerce de l'Inde.</i>	137
ART II. <i>Commencement des premiers troubles de l'Inde , & des animosités entre les compagnies française & anglaise.</i>	143
ART. III. <i>Sommaire des actions de la Bourdonnaye & de Dupleix.</i>	145
ART. IV. <i>Envoi du comte de Lalli dans l'Inde. Quel était ce général ? Quels étaient ses services avant cette expédition ?</i>	153
ART V. <i>Etat de l'Inde lorsque le général Lalli y fut envoyé.</i>	156
ART. VI. <i>Des gentous & de leurs coutumes les plus remarquables.</i>	162
ART. VII. <i>Des brames.</i>	165
ART. VIII. <i>Des guerriers de l'Inde & des dernières révolutions.</i>	169
ART. IX. <i>Suite des révolutions.</i>	171
ART. X. <i>Description sommaire des côtes de la presqu'isle , où les Français & les Anglais ont commercé & fait la guerre.</i>	175
ART. XI. <i>Suite de la connaissance des côtes de l'Inde.</i>	181

ART. XII.	<i>Ce qui se passait dans l'Inde avant l'arrivée du général Lalli. Histoire d'Angria. Anglais détruits dans le Bengale.</i>	pag. 185
ART. XIII.	<i>Arrivée du général Lalli : ses succès , ses traverses. Conduite d'un jésuite nommé Lavaur.</i>	196
ART. XIV.	<i>Le comte Lalli assiège Madrafs. Commencement de ses malheurs.</i>	201
ART. XV.	<i>Malheurs nouveaux de la compagnie des Indes.</i>	206
ART. XVI.	<i>Aventure extraordinaire dans Surate. Les Anglais y dominent.</i>	211
ART. XVII.	<i>Prise & destruction de Pondichéri.</i>	213
ART. XVIII.	<i>Lalli & les autres prisonniers conduits en Angleterre, relâchés sur leur parole. Procès criminel de Lalli.</i>	219
ART. XIX.	<i>Fin du procès criminel contre Lalli. Sa mort.</i>	224
ART. XX.	<i>Destruction de la compagnie française des Indes.</i>	234
	<i>Fin de la première partie.</i>	

S E C O N D E P A R T I E.

ART. I.	<i>De la science des bracmanes.</i>	Pag. 237
ART. II.	<i>De la religion des bracmanes & surtout de l'adoration d'un seul Dieu.</i>	241
ART. III.	<i>De l'ancienne mythologie philosophique avérée , & des principaux dogmes des anciens bracmanes sur l'origine du mal.</i>	246
ART. IV.	<i>De la métempsycose.</i>	253
ART. V.	<i>D'une trinité reconnue par les brames. De leur prétendue idolâtrie.</i>	257
ART. VI.	<i>Du catéchisme indien.</i>	260

ART. VII. <i>Du baptême indien.</i>	pag. 263
ART. VIII. <i>Du paradis terrestre des Indiens, & de la conformité apparente de quelquesuns de leurs contes avec les vérités de notre Ste. écriture.</i>	264
ART. IX. <i>Du lingam, & de quelques superstitions.</i>	267
ART. X. <i>Epreuves.</i>	271
ART. XI. <i>De l'histoire des Indiens jusqu'à Timur ou Tamerlan.</i>	274
ART. XII. <i>De l'histoire indienne, depuis Tamerlan jusqu'à Mr. Holwell.</i>	279
ART. XIII. <i>De Babar qui conquiert une partie de l'Inde, après Tamerlan, au seizième siècle. D'Acbar brigand encore plus heureux. Des barbaries exercées chez la nation la plus humaine de la terre.</i>	284
ART. XIV. <i>Suite de l'histoire de l'Inde jusqu'à 1770.</i>	289
ART. XV. <i>Portrait d'un peuple singulier dans l'Inde. Nouvelles victoires des Anglais.</i>	293
ART. XVI. <i>Des provinces entre lesquelles l'empire de l'Inde était partagée vers l'an 1770, & particulièrement de la république de Séïkes.</i>	296

Fin de la seconde partie.

FRAGMENT SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE.

ART. I. <i>Qu'il faut se défier de presque tous les monumens anciens.</i>	300
ART. II. <i>De la Chine.</i>	304
ART. III. <i>De la population de la Chine & des mœurs.</i>	308

ART. IV. <i>Si les Egyetiens ont peuplé la Chine , & si les Chinois ont mangé des hommes.</i>	311
ART. V. <i>Des anciens établissemens & des anciennes erreurs avant le siècle de Charlemagne.</i>	315
ART. VI. <i>Fausses donations. Faux martyrs. Faux miracles.</i>	318
ART. VII. <i>De David , de Constantin , de Théodose , de Charlemagne , &c.</i>	322
ART. VIII. <i>D'une foule de mensonges absurdes qu'on a opposés aux vérités énoncées par nous.</i>	331
ART. IX. <i>Eclaircissemens sur quelques anecdotes.</i>	336
ART. X. <i>De la philosophie de l'histoire.</i>	339
<i>Fragment sur la St. Barthelemi.</i>	343
<i>Fragment sur la révocation de l'édit de Nantes.</i>	347
<i>Calomnies sur Louis XIV.</i>	352
<i>Défense de Louis XIV , contre les annales politiques de l'abbé de St. Pierre.</i>	353
<i>Extrait d'un mémoire sur les calomnies contre Louis XIV , & contre Louis XV , & contre toute la famille royale , & contre les principaux personnages de la France.</i>	360
<i>Défenses de Louis XIV.</i>	371

Fin des fragmens sur l'histoire générale.

<i>Fragmens sur le procès criminel de Monbailli , roué & brûlé vif à St. Omer en 1770 , pour un prétendu parricide , & de sa femme condamnée à être brûlée vive , tous deux reconnus innocens.</i>	387
<i>Fragment sur la justice , à l'occasion du procès de Mr. le comte de Morangiés contre les Jonquay.</i>	392

<i>Précis du procès de Mr. le comte de Morangiés contre la famille Verron.</i>	399
<i>Déclaration contre Mr. de Voltaire sur le procès entre Mr. le comte de Morangiés & les Verron.</i>	414
<i>Essai sur les probabilités en fait de justice.</i>	425
<i>Nouvelles probabilités en fait de justice dans l'affaire d'un maréchal de camp, & de quelques citoyens de Paris.</i>	4
<i>Réponse à l'écrit d'un avocat intitulé, preuves démonstratives en fait de justice.</i>	458
<i>Lettre de Mr. de Voltaire à messieurs de la noblesse du Gévaudan, qui ont écrit en faveur de Mr. le comte de Morangiés.</i>	464
<i>Seconde lettre aux mêmes.</i>	478
<i>Troisième lettre aux mêmes.</i>	482
<i>Quatrième lettre aux mêmes.</i>	488

Fin de la Table.







